

**JOURNAL**

**DE LA**

**DOCTRINE**

**HAHNEMANIENNE.**



**JOURNAL**  
DE LA  
**DOCTRINE**  
**HAHNEMANIENNE,**

PUBLIÉ  
PAR LE DOCTEUR MOLIN.

*Similia similibus eurentur.*  
(HAHNEMANN, Organon.)

TOME II.



PARIS,  
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,  
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,  
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17;  
A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT STREET.  
Et chez tous les principaux Libraires de France et de l'étranger.



STAMPED  
1934  
JAN 10 1934



# JOURNAL

DE LA

## DOCTRINE HAHNEMANIENNE.

---

### ÉTUDES SUR LA MATIÈRE MÉDICALE.

(Suite.)

#### LE VENIN DES SERPENS.

(Suite.)

#### II. OBSERVATIONS CLINIQUES.

(Suite et fin.)

81. SOUFFRANCES ASTHMATIQUES(suite). — *Une pression périodique dans le côté gauche du creux de l'estomac, avec douleurs entre les omoplates et aux reins, disparut après une dose de lach., mais ensuite une ancienne affection laryngée revint avec les symptômes suivans : Besoin continuel de tousser, avec petite toux courte; sensation de sécheresse et de chatouillement dans le larynx; oppression douloureuse de la poitrine, avec parole difficile; la vapeur, la poussière, et tout changement subit de température produisent une sensation pénible. Puis, 24 heures plus tard, accès d'oppression de poitrine, avec*

douleurs violentes dans le côté et le dos, violent battement de cœur et impossibilité de parler et de se remuer. Au bout d'une heure, amélioration, la nuit tranquille. Au bout de 2, 3 jours, urines abondantes, diminution de l'œdème des pieds dont la malade était atteinte, régularisation des selles, et amélioration de l'état général. Trois jours après la troisième dose de *lach.*, nouvel accès, mais plus faible, et le quatrième jour, après une transpiration nocturne, maux de reins en s'éveillant, bourdonnement d'oreilles, œil gauche enflammé avec vue trouble et élancemens, tout cela se perdant cependant bientôt. Après une quatrième dose, grande faiblesse et malaise qui rendent la marche pénible. Après la seconde dose, aucun nouvel accès; la malade se sentit mieux; mais il lui resta encore : battement de cœur revenant toutes les après-midi, élancemens par-ci par-là, respiration gênée et une sorte d'anxiété. — Ce dernier soulagement ne fut cependant pas non plus durable, et à cause de l'éloignement, la malade prit un autre médecin. — C'était une femme âgée de cinquante-deux ans, qui, déjà depuis l'âge de trente ans n'avait plus eu ses règles, mais qui ensuite avait été atteinte d'une toux avec expectoration de sang et de mucosités. Depuis quelques années les crachats sanguinolens avaient cessé; mais l'expectoration de mucosités était restée, seulement elle n'avait lieu que le matin et était moindre en été qu'en hiver ou après un refroidissement. Le sommeil et la digestion étaient,

en général, restés en bon état, mais les urines étaient rares, épaissies et troubles. Souvent aussi, elle avait des accès de battemens de cœur, avec chaleur passagère, bourdonnement d'oreilles et *une sorte de spasme qui débutait par une sensation de plénitude du creux de l'estomac* et une douleur dans la région stomacale qui ensuite passait dans le dos et les côtés avec *constriction de la poitrine*. Les accès étaient ordinairement suivis d'une grande faiblesse avec sueur, le bouillonnement de sang pendant les accès était tellement violent, que la malade perdait presque connaissance; le tout durait généralement une demi-heure; le dernier accès, avant l'administration de *lach.*, fut soulagé par une tasse de café. — En outre, il y avait six ans qu'elle avait souffert pendant toute une année d'une ophthalmie violente contre laquelle toutes les évacuations sanguines ne firent rien et qui fut apaisée par l'application de la chaleur sèche et des eaux minérales. Les évacuations sanguines lui avaient encore fait perdre l'ouïe d'un côté. Deux ans avant de se faire traiter homœopathiquement, elle avait eu la grippe, et depuis ce temps elle avait eu l'haleine excessivement courte, souffrance que de temps en temps on palliait par des saignées et des vésicatoires. Un fort refroidissement en hiver, lui avait encore produit des bouillonnemens de sang, avec accès d'angoisse, maux de tête, mal aux dents, douleurs dans le côté et un gonflement de la face. Vivant dans un mariage malheureux, elle avait en outre beaucoup de chagrin. —

Les souffrances de la malade étant ainsi compliquées, il n'est pas étonnant que *lach.* ne pût produire qu'un soulagement passager. GROSS.

82. CŒUR ET VAISSEAUX SANGUINS. — Pulsations irrégulières ; le pouls s'arrête à la 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> pulsations, phénomène dont le malade s'aperçoit lui-même par une sensation extraordinaire au cœur ; un petit toussottement paraît rétablir la circulation. GROSS. — Battement de cœur chronique. HERING. — Palpitations de cœur, surtout chez de jeunes filles, avec signes d'une hypertrophie du cœur. HERING. — Palpitations de cœur très-fatigantes, avec nausées et faiblesse d'estomac (*lach.* suivi d'*aur.*). HERING.

83. CŒUR, etc. (suite). — Anévrysme de la carotide droite ; la tumeur est placée comme un poing au dessus de la clavicule, avec pulsations très-désagréables dans l'oreille ; de temps en temps interruption douloureuse et spasmodique des pulsations (comp. 82), avec tressaillemens spasmodiques du cœur. *Lach.* améliora de beaucoup toutes les souffrances et diminua l'anévrysme.

84. CŒUR (suite). — Chez un petit garçon atteint de cyanose, quelques doses de *lach.* 3/30 améliorèrent sensiblement les accès de suffocation et les spasmes qui revenaient tous les jours. GROSS. — La cyanose cardiaque a, dans ces symptômes, beaucoup d'analogie avec les effets caractéristiques du *lach.* ; la cyanose pulmonaire a également beaucoup de symptômes semblables, mais il paraît que la

*spigel.* y conviendrait encore mieux que le *lach.*  
HERING.

85. CŒUR (suite). — Dans les maladies du cœur, il y a souvent inflammation des bronches. C'est ordinairement le ventricule droit du cœur qui se trouve surchargé de sang et dilaté. Dans la bronchite aiguë, il y a souvent aussi péricardite, mais rarement inflammation du parenchyme ou des valvules du cœur. Dans les cas où des catarrhes chroniques, etc., se terminent par affections hydro-piques, on trouve souvent le cœur dilaté, les valvules ossifiées, le péricarde épaissi et contenant de l'eau ou des sérosités purulentes ou sanguinolentes. *Tous ces signes se retrouvent, pour la plupart, aussi dans les effets pathogénétiques du venin des serpents.*  
HERING.

86. CŒUR (suite). — Suivant ANDRAL, NASSE et JESTA, il y a, dans les maladies du cœur, souvent aussi disposition à la gangrène tant des organes internes que des parties externes. Cette combinaison se retrouve encore, et plus que dans aucun autre médicament, dans les effets du venin des serpents. HERING.

87. MAMELLES. — *Lait aqueux et bleuâtre*, et qui répugne à l'enfant, chez une femme allaitant depuis cinq mois. WESSELHOEFFT.

88. CANCER AU SEIN. — *Lach.* donné contre un cancer au sein, produisit d'abord une aggravation des douleurs, surtout la nuit; une petite place au bord de l'ulcère devint comme gangrénée, avec

brûlement violent; mais le lendemain les douleurs diminuèrent, surtout vers le soir, moment où ordinairement elles s'aggravaient. Au bout de sept jours, nouvelle aggravation qui fut apaisée, mais seulement pour deux jours, par *crotalus* 30. Puis, après une nouvelle dose de *lach.*, amélioration pendant quinze jours, ensuite aggravation violente durant une demi-journée, et enfin amélioration et bien-être plus grands que jamais, pendant quarante jours. Mais le cancer fit des progrès, le squirrhe et les excroissances s'agrandirent et les hémorrhagies survinrent. Le 4<sup>e</sup> jour après la 2<sup>e</sup> dose de *lach.*, *les règles, qui avaient été supprimées pendant cinq ans, reparurent*; elles furent faibles mais de longue durée, et avec leur apparition toutes les souffrances, les douleurs et les faiblesses dans le dos et aux reins, disparurent. Les selles qui n'avaient lieu que difficilement, et seulement tous les deux à trois jours, *devinrent plus fréquentes, souvent trois quatre fois par jour.* WESSELHOEFFT. — Dans plusieurs cas de cancer au sein, *lach.* diminua les douleurs, les souffrances asthmatiques et le gonflement du bras. HERING.

89. Dos, REINS, etc. — Marche courbée, manque de solidité dans la colonne vertébrale, avec faiblesse des genoux, toux et amaigrissement. HERING. — *Sensation de roideur aux reins* en se courbant, en se levant de son siège et en se relevant après être resté debout. La sensation passe quelquefois dans l'articulation coxo-fémorale droite et dans la cuisse, *avec tension comme si les tendons étaient trop courts.*

La même tension se manifeste aussi au dessous des côtes, surtout en restant debout. HERING.

90. BRAS. — Douleur violente dans l'articulation scapulaire droite, au point d'empêcher tout usage du membre, avec mal de tête violent. GROSS. — Douleur d'excoriation à l'olécrane, par suite d'un coup. *Crotalus*. SCHMOELE. — Gonflement énorme, bleu-noirâtre, de l'avant-bras gauche, avec douleurs déchirantes, par suite d'une chute, chez une femme âgée de 50 ans, et qui était paralysée du côté gauche. Après une dose de *lach.*, le gonflement disparut en commençant par en haut. BEHLERS.

91. MAINS. — De temps en temps, gonflement rouge-bleuâtre de la main, comme par une forte congestion de sang, aggravé par un travail forcé des mains. Gonflement subit du dos de la main droite qui paraît comme rembourrée; le gonflement se répand sur tous les doigts avec couleur bleu-noirâtre ou violet foncé; prurit, chatouillement et sensibilité excessive au moindre contact; au bout de quelques heures, le gonflement cesse ordinairement, avec picotement et brûlement surtout dans le bout des doigts; *la partie malade semble chaude et brûlante, tandis que, réellement, elle est froide comme la glace*; les douleurs sont moindres dans la chaleur, et la coloration de la peau disparaît plus vite quand on frotte la main en remontant vers le bras. HERING.

92. MAINS (suite). — Des rhagades dans les mains qui après *hep. sulf.* n'avaient fait que s'améliorer;

mais qui s'aggravaient de nouveau par chaque temps froid, furent guéries radicalement par *lach*.

HERING. — Un panaris où le bout du doigt était déjà blanc et les parties sous-cutanées ulcérées, s'améliora dès le lendemain, par *crotalus* 24. GROSS. — Les végétations survenues dans un panaris ouvert, disparurent par *lach*. GROSS.

93. HANCHES ET CUISSSES. — Douleur de torpeur dans la hanche, avec élancemens passant rapidement depuis le genou jusqu'à la hanche, où il y a tension comme si les tendons étaient trop courts.

HERING. — Douleurs rhumatismales, mercurielles, dans la hanche, le genou, le dos et aux reins, du côté droit, mais parfois aussi du côté gauche; les douleurs sont insupportables, lancinantes et crampoïdes comme si les parties étaient saisies et serrées par des griffes; ces douleurs portent au désespoir et à la fureur, et se manifestent surtout la nuit, réveillent le malade et le chassent du lit. HERING. — Elancemens dans la cuisse droite ou aux reins, chez une femme ayant les règles faibles. HELFFRICH.

94. GENOUX. — Roideur et faiblesse dans les genoux, surtout en se levant après être resté longtemps assis. HERING. — Sensation comme si les tendons de la jambe étaient raccourcis. HERING. — Tension dans la jambe gauche, comme si une corde mince était étendue depuis le genou jusqu'au pied; sensible seulement au commencement de la marche. HERING. — Gonflement bleuâtre de la jambe jusqu'au dessus du genou, avec douleur dans les ten-



*dons du jarret , qui ne permet ni d'étendre le membre ni de marcher , et douleurs dans le second orteil en le pressant, en marchant et en étendant le membre.*

HERING.

95. JAMBES. — Dans une jambe paralysée, et qui était froide et insensible, il se manifesta, immédiatement après une dose de *lach.*, chaleur avec douleurs déchirantes, violentes, fouillement douloureux et sensation comme si les tendons du jarret étaient trop courts; douleurs qui cependant furent accompagnées en même temps d'une sensation de bien-être général et d'amélioration. GROSS.

96. JAMBES (suite). — Gonflement volumineux de la jambe et du pied, avec couleur rouge-bleuâtre, laissant sous le doigt une empreinte blanche qui disparaît rapidement; la partie gonflée est le siège d'ulcères profonds, à bords sales, blanchâtres, avec douleurs picotantes aux malléoles et dans le mollet, s'aggravant dans la chaleur. En même temps, souffrances gastriques, brûlement dans le scrobicule; rapports fréquens après le repas, et qui soulagent les souffrances; espèce de spasme qui coupe la respiration; accès de ces souffrances, surtout avant les règles, avec couleur rouge-foncé de la face; la nuit, chaleur insupportable, avec sueur et soif; règles et selles totalement irrégulières. *Lach.* améliora toutes les souffrances d'une manière considérable; le gonflement autour des malléoles diminua au point que la malade put mettre des souliers, mais la jambe resta rugueuse par les cicatrices, HERING.

97. JAMBES (suite). — Une exostose et une carie au tibia furent améliorées par *lach.* HERING. — *Lach.* est un des meilleurs médicamens contre la carie aux jambes. BRAUNS. — *Ulcères aux jambes.* HERING. — *Ulcères noirs, gangréneux, aux jambes; plusieurs cas.* BRAUNS. — *Contre les ulcères chroniques aux pieds des chevaux, lach. est presque spécifique.* BRAUNS.

98. JAMBES (fin). — Jambes gonflées, avec de grandes plaques rouges, bleuâtres, couvertes de croûtes écailleuses et minces, se détachant par le grattement; les croûtes se renouvellent bientôt, et la peau dessous est délicate, humide, mais sans suintement. Chez une femme âgée. *Lach.* améliora considérablement cet état. HERING. — Fort gonflement de la jambe et du pied, par suite d'une morsure de vipère, avec nausées, vomissement, forte soif et gonflement de la langue. *Lach.* 30, 2 doses, le guériront au bout de 48 heures, dans deux cas. Le malade s'appliqua du reste en même temps des cataplasmes trempés dans du beurre de lait (babeurre). Dans d'autres cas, ce fut *bellad.* qui se montra efficace. SCHULZ.

99. ORTEILS. — *Peau gercée sur et entre les orteils.* HERING. — Rhagades profondes entre les orteils. BATE. — Contre les affections aux pieds des chevaux, *lach.* a une vertu spécifique. BRAUNS.

100. RHUMATISME ET DOULEURS DANS LES MEMBRES. — Rhumatismes invétérés. WOLLACE. — Douleurs brûlantes dans les membres, suivies de gonflement de la face; périodiquement tous les ans. HERING.

— Douleurs rhumatismales (déchirantes), dans les genoux et les jambes, avec contraction et roideur des articulations; déchirement (?) dans les talons de manière à ne pouvoir rester debout; déchirement (?) dans le coude, avec douleur au toucher et impossibilité d'étendre le bras; poignets et doigts affectés de la même manière; aggravation le matin au point que le malade est incapable de quitter le lit, ou de monter l'escalier; en se levant de son siège, élancements violents. Les douleurs se manifestaient d'abord aux reins; de là elles passaient aux hanches et aux cuisses; puis elles revenaient aux reins, d'où ensuite elles passaient aux bras et aux jambes. HERING.

101. RHUMATISME (suite). — *Déchirement et élancements dans tous les membres et les articulations, dans les bras et les doigts, les jambes, les pieds et les orteils. Les douleurs déchirantes étant passées, la malade éprouve un brûlement dans le côté droit et autour du nombril, avec prurit aux cuisses et au dos. Les douleurs forcent à quitter le lit et à se donner du mouvement. En général, la malade ne se trouve jamais mieux qu'en étant levée. Les douleurs sont ordinairement moindres dans la matinée, et s'aggravent le soir et surtout avant minuit, ne permettant à la malade de se reposer que lorsqu'elle est entièrement fatiguée et paralysée par les souffrances. En outre, déchirement dans la tête et les dents, ainsi que dans l'occiput, avec douleur contractive, et dans l'articulation maxillaire gauche aux reins et dans les hanches. Tout en bas du sacrum, ainsi qu'entre les omoplates, il y a un petit endroit douloureux comme*

si quelque chose s'y contractait. En même temps, douleur dans le côté droit du ventre, comme s'il y avait là une masse dure, contractée, avec élancements; la douleur passe du ventre à l'estomac et entre les côtes, jusque dans le scrobicule, et de là encore dans le bas-ventre; brûlement dans le scrobicule et le ventre, et douleur par tout le ventre quand quelqu'un marche sur le plancher; *rapports fréquens, après les douleurs dans les membres*, et douleurs violentes dans le ventre quand ces rapports tardent à s'établir. De temps en temps, bouche amère; selles dures, comme des crottes de mouton, avec ténesme fréquent et déchirement depuis l'anus jusque dans le ventre, de manière à provoquer des rapports; de temps en temps, diarrhée; envie d'aller à la selle sans résultat; boutons hémorrhoïdaux dans le rectum. — En outre, encore : bruissement dans la tête avec vertiges; nez sec; croûtes dans la narine droite; DANS LA GORGE, AU COTÉ GAUCHE DE LA RACINE DE LA LANGUE, UNE SORTE DE NODOSITÉ, avec douleur, en avalant, qui empêche la déglutition, et déchirement partant de la nodosité dans la gorge, de manière que la malade croit que celle-ci est la seule cause de tous ses maux. AGGRAVATION DES SOUFFRANCES APRÈS LE REPAS, rougeur fréquente de la face; gonflement des jambes, le jour et le soir; la nuit, prurit et brûlement dans la peau qui forcent à se retourner constamment dans le lit; transpiration fétide; aggravation par le moindre air froid; les alimens chauds conviennent mieux que les alimens froids,

et l'eau froide fatigue l'estomac. En touchant la malade, elle crie et souvent elle ne saurait même supporter sa couverture. Au moindre mouvement qu'elle fait, dans le lit, elle éprouve des douleurs surtout entre les omoplates et aux reins. En général, la malade se plaint d'une manière excessive de son mal, ET SURTOUT D'UNE GRANDE FAIBLESSE, *quoiqu'elle boive et mange bien*. Elle a fait plusieurs chutes graves dans sa vie, à la suite desquelles elle a toujours souffert pendant long-temps. Parmi 16 médicamens, il n'y eut que *caustic*. qui lui procura du soulagement, et plus tard, après une rechute, ce fut *tach.* qui la rétablit de nouveau. WESSELHÖFFT.

102. RHUMATISME AIGU. — Douleur surtout dans l'épaule droite et le poignet droit, plus forte dans l'index qui est gonflé; aggravation vers le soir et la nuit, avec sueur en s'endormant, mais sans soulagement. En même temps, roideur de tout le corps, surtout de la nuque, et principalement après des accès réitérés des douleurs qui passent d'une articulation à l'autre. *Disposition du rhumatisme à se porter au cœur, avec accès de pesanteur à la poitrine qui coupent la respiration, battement de cœur et grande angoisse; accidens que l'acon. soulage sans en empêcher le retour.* En outre, appétence pour les acides, déjà avant l'accès; appétit nul; urines foncées, et quelques jours auparavant très-troubles; peu de sommeil, avec gémissemens continuels; découragement et désespoir avec *plaintes et lamentations excessives à cause des douleurs.* Avant de s'endormir, *fourmille-*

*mens et élancemens dans la gorge, provoquant une petite toux ordinairement sèche, mais qui cependant est parfois accompagnée d'une expectoration de mucosités écumeuses, mêlées de sang. — Lach. procura bientôt du soulagement. Le lendemain les douleurs reparurent à une heure inaccoutumée, avec une éruption pruriente au sein gauche, prurit violent par tout le dos, et sensation, dans les articulations, comme si les tendons étaient trop courts. Une dose de *caustic.*, donnée après *lach.*, rendit la guérison complète. (Comp. 24.)*

103. RHUMATISME AIGU (suite). — Gonflement et endolorissement des articulations, avec un peu de rougeur; la pression du doigt laisse une empreinte blanche qui disparaît lentement; les douleurs occupent alternativement l'une ou l'autre des articulations; au début de l'accès, fièvre, puis sueur abondante mais qui ne soulage point. Aggravation par le mouvement, par le toucher et la nuit. Toutes les articulations sont roides et les urines troubles et foncées avec sédiment. *Lach.*, donné après une dose de *hep. sulf.*, fut suivi d'un prompt succès. HERING. — Dans plusieurs autres cas ce fut *hep. sulf.* qui après *lach.* termina la guérison. HERING.

104. RHUMATISME MERCURIEL. — Douleurs ostéocopes, pressives, surtout dans le sternum. En même temps, tous les quinze jours, apparition de taches rouges au gland, à la disparition desquelles les douleurs ostéocopes s'aggravent. Les douleurs sont moindres en marchant, elles s'aggravent dans

la position assise et dans le repos en général, et surtout le soir, au lit; mais dès que le malade s'endort, elles cessent. Quand les douleurs sont très-fortes, elles empêchent le travail, le jour; dans un climat chaud, le malade se trouve mieux; mais dans un climat froid, il va beaucoup plus mal. Des doses réitérées de *lach.* le guérèrent presque radicalement. HERING.

105. PARALYSIES. — Les Chinois emploient une espèce de serpent contre les paralysies par apoplexie. HERING. — La chair de serpent est, dans le Brésil, un remède domestique contre les paralysies. L'esprit de vin, dans lequel on a fait macérer une vipère, était autrefois également réputé comme efficace contre les paralysies. HERING. — Hémiplegie. *Crotalus*. WOLLACE. — Dans une paralysie du côté gauche du corps, *lach.* RENDIT LE MOUVEMENT AU BRAS. BEHLERT. — Dans une autre paralysie de tout le côté gauche du corps, par suite d'apoplexie, et qui, depuis quinze jours, avait été traité allopathiquement, *lach.* guérit la céphalalgie qui annonçait un nouvel accès, mais il n'eut aucune influence sur la paralysie. BUTE. — Dans les paralysies du côté GAUCHE, *lach.* administrée en alternant avec *rhus*, se montre très-efficace. WESSELHOEFFT. HERING. —

106. ATROPHIE. — Fort amaigrissement pendant la maladie. HERING. — Grand épuisement et amaigrissement, par l'abus du quinine. HERING.

107. FAIBLESSE. — Faiblesse, toutes les quatre ou huit semaines, par accès qui durent quelques

jours, et qui forcent le malade à se coucher. À la fin de ces accès, violens maux de tête. *Lach.* soulagea rapidement; mais huit jours après, il se manifesta de violens maux de reins avec constipation qui furent guéris par *nux vom.* HERING. (Comp. 23.) — Grande faiblesse, pendant des souffrances abdominales, surtout le matin, avant le déjeuner; envie de dormir, le jour, surtout après le repas (fait à midi); plénitude dans le ventre, aggravée après le repas, de manière que les habillemens gênent; langue excoriée; teint décoloré; répugnance pour le travail (constitution flegmatique et lymphatique). HERING. — *Faiblesse avec GRAND BESOIN DE RESTER COUCHÉ, SURTOUT APRÈS LE REPAS.* HERING. — Lassi-tude, difficulté à se remuer et paresse. HERING. — Journallement, accès fréquens de faiblesse jusqu'à s'évanouir, avec nausées, dyspnée, battement de cœur, et peau froide et humide. HERING.

108. TREMBLEMENT. — *Accès subit de vertige qui passe par la tête dans la nuque, les épaules et le reste du corps, DE MANIÈRE QUE TOUT LES MEMBRES PARAISSENT TREMBLER ET PALPITER, avec une ESPÈCE DE PARALYSIE MOMENTANÉE. Avant l'accès, battement de cœur avec chaleur, angoisse, tremblement des jambes et horripilation; puis vertige avec angoisses mortelles. Après l'accès, lassitude dans les membres, pendant tout le reste de la journée. En fermant les yeux, sensation comme si tout tournoyait dans la tête, moins forte lorsque la malade est levée et travaille, qu'étant couchée; sitôt qu'elle se couche, il lui semble que tout porte vers la tête et qu'elle doit*



*mourir*. En outre, hébétude, faiblesse et pesanteur dans la tête, surtout dans l'occiput; sensation de chaleur dans le cerveau, et mains comme engourdies. La pesanteur de la tête est plus forte pendant la marche et le mouvement, que dans la position assise; quelque élevée que soit la position que la malade donne à la tête, elle croit toujours l'avoir trop basse; tous les deux jours, accès d'un sommeil lourd, l'après-midi, avec sursauts en s'endormant; la nuit, chaleur dans la tête et les bras, avec sensation de faiblesse dans le creux de l'estomac. Inquiétude qui ne permet de rester nulle part; le mal change de place, un jour tout est dans le bras gauche, une autre fois il est dans la jambe qui devient froide comme de la glace. — Douleurs dans les dents; commissure gauche des lèvres excoriée; langue brûlante, comme par du poivre; gencives excoriées de manière que la malade ne peut rien manger; goût salé autour des lèvres; bouche amère, le matin et la nuit. Chaque refroidissement produit mal à la gorge qui, parfois, paraît comme gonflée et roide, avec ENDOLORISSEMENT AU TOUCHER ET EN AVALANT. De temps en temps, un élancement subit dans le creux de l'estomac, qui rend la malade faible. — En outre encore : Boutons hémorrhoïdaux à l'anus, très-douloureux pendant la selle, avec envie fréquente d'y aller; tantôt plusieurs selles par jour, avec excréments durs, tantôt constipation avec douleurs dans le ventre. — Règles toutes les 9, 12 semaines, mais alors très-abondantes, avec céphalalgie pulsative.

— *Bell.*, *hep.*, *sepia* et *magn. mur.*, avaient été employés en vain. *Hep. sulf.* produisit une diarrhée durant quinze jours après la cessation de laquelle les accès nocturnes revinrent. *Lach.* guérit radicalement. WESSELHOEFFT.

109. ÉPILEPSIE. — Accès d'épilepsie débutant par : pieds froids, *battement de cœur*, ballonnement du ventre, *renvois*, lourdeur de la tête, vertiges, mal à la tête et *pâleur de la face*. Puis : cris bruyans, chute avec perte de connaissance, yeux convulsés en haut, poings fermés, tressaillemens convulsifs des bras et des jambes, écume à la bouche. Ensuite, *sommeil profond*. — Ces accès venaient depuis fort long-temps chez une femme âgée. Après l'usage de *lach.*, ils cessèrent pour plusieurs mois, et revenant plus tard, ils furent beaucoup plus légers et moins fréquens. HERING.

110. ÉPILEPSIE (suite). — Accès débutant par : espèce d'absence d'esprit et confusion dans les idées, mais qui ne sont aperçues que par les personnes entourant le malade. Puis : renversement de la tête, écume à la bouche, pouces rétractés, jactation des mains et des pieds. Hors le temps des accès : vertiges stupéfiants, céphalalgie continuelle, avec sensation de froid au front, sensation de tremblement dans les membres, *surtout du côté gauche*; la nuit, abondance de rêves fantastiques; *facies epileptica*; raccourcissement des tendons à la main et au genou *du côté gauche*, par suite de convulsions fréquentes dans l'âge de l'enfance. — Le malade avait alors

vingt-huit ans, il avait été atteint, quelques années auparavant, d'une carie à la cuisse, après la cessation de laquelle les accès épileptiques s'étaient manifestés. Ces accès ne revenaient d'abord que tous les six mois, plus tard ils apparurent toutes les quatre semaines, accompagnés d'une céphalalgie comme par congestion de sang à la tête. — Après la seconde dose de *lach.*, toutes les souffrances constitutionnelles disparurent, les traits de la face se débrouillèrent, et le raccourcissement des tendons s'améliora. Neuf mois après, le malade n'avait point encore eu de nouvel accès. PULTE.

111. ÉPILEPSIE (suite). — Chez un grand nombre d'épileptiques, *lach.* fut un des médicamens les plus importans, et qui contribua le plus à la guérison. Mais souvent on avait, pour compléter la guérison, besoin encore d'autres médicamens, tels que *hep.*, *bell.*, *cicut.*, *caust.*, etc. HERING. — L'esprit de vipère a été autrefois préconisé contre l'épilepsie. Le fiel des serpens est encore un remède domestique contre l'épilepsie, et l'on cite des guérisons radicales obtenues par ce médicament. HERING.

*Nota.* On nous a fait un jour la remarque que tous les prétendus médicamens homœopathiques contre l'épilepsie, étaient cités à faux, puisqu'aucun d'eux n'avait jamais guéri, à lui seul, cette maladie. Ce fait est vrai pour beaucoup de cas; mais un médicament qui, dans des circonstances favorables, a contribué à la guérison, ne doit-il pas être regardé comme convenable contre cette maladie? Il y a même certaines maladies (et l'épilepsie en est une) contre lesquelles nous ne pou-

vons nullement avoir de médicamens spécifiques absolus qui les guérissent à eux seuls , attendu que bien des maladies de cette sorte , ne sont au fond que des symptômes d'une diathèse malade de l'organisme, et que c'est cette diathèse qu'il s'agit de guérir pour faire cesser la maladie. L'état morbide de l'encéphale qui est la prétendue cause prochaine des spasmes épileptiques, n'est, à son tour, que la conséquence d'une tendance morbide générale (soit acquise , soit héréditaire) de l'organisme, en suite de laquelle celui-ci agit d'une manière anormale ou incomplète soit dans le développement, soit dans l'entretien et la constitution des organes. Que cette tendance morbide dépende d'un vice psorique, ou de toute autre cause, peu importe, le fait est que , pour faire disparaître les maladies chroniques, il faut dans la plupart des cas, guérir l'organisme entier , et choisir les médicamens analogues , moins suivant les symptômes de la maladie locale ou actuelle , que d'après ceux de l'organisme entier ou de la constitution en général, y compris tous ceux qui se sont développés dans le courant de la vie. Mais comment trouver, sous ces conditions, un seul médicament qui réponde à tout cet ensemble , engendré et constitué tel qu'il est, souvent par une multitude d'influences extérieures ! Dans la plupart des cas, les maladies chroniques prennent, dans le cours d'une guérison rationnelle, c'est-à-dire homœopathique, une marche rétrograde , de manière que tout le drame de la maladie se déroule dans un ordre inverse à celui dans lequel les phénomènes se sont développés , et dans ce déroulement, chaque scène exige, pour sa disparition, un médicament particulier; médicament qui, *en s'accordant, comme les autres à la CONSTITUTION MALADIVE ENTIÈRE* , doit s'adapter *particulièrement encore tant aux phénomènes actuels qu'à l'affection contre laquelle on avait primitivement entrepris le traitement* , lors même que les symptômes de celle-ci seraient devenus latens. Car ce qu'il y a de remarquable, c'est que les lésions qui, dans le courant d'une vie

maladive, se sont développées ou plutôt ont apparu les dernières, ne s'améliorent souvent d'abord que jusqu'à un certain point, restant alors stationnaires pendant que l'état général fait des progrès vers la guérison, et ne disparaissent entièrement qu'après un traitement continu et sagement dirigé; preuve évidente que, dans toute maladie CHRONIQUE, il y a bien autre chose à faire que de chercher un spécifique seulement contre les lésions organiques et les phénomènes LOCAUX ET ACTUELS. Aussi y a-t-il constamment des rechutes à craindre tant que la guérison constitutionnelle n'est pas avancée jusqu'à un certain point, quel que soit d'ailleurs l'état de l'organe principalement lésé. Dans les maladies AIGUES, la chose est tout autre, et c'est là que nous arrivons beaucoup plutôt à avoir des spécifiques dans un certain sens, excepté les cas où ces maladies ne sont que la manifestation ouverte d'une maladie chronique latente. JAHR.

112. ÉPILEPSIE (suite). — Chez une femme atteinte d'accès nocturnes d'épilepsie, une dose de *tach.* ne fit point cesser les accès, mais les glaires qui, après, s'accumulaient ordinairement dans la gorge, furent beaucoup moins abondantes, et la malade ne fut contrainte, comme autrefois, ni à se mordre la langue, ni à se réveiller, ni à se lever pour uriner, ni à lâcher les urines involontairement. Mais dans les parties génitales, elle éprouva une douleur, comme s'il y avait un gonflement de manière à ce qu'elle fût forcée d'écarter les cuisses, et ne pût supporter le contact d'aucun objet : les urines eurent une couleur foncée. GROSS.

113. CONVULSIONS. — Un petit garçon âgé de quatre ans, d'un teint brun, et atteint, depuis quelques

jours, d'un catarrhe avec toux, coryza et chaleur, le soir, sans soif, se réveilla subitement, à minuit, en poussant des cris qui furent suivis par un accès de convulsions de la durée de dix minutes. Une heure après, il y eut un nouvel accès. Après une dose de *lach.* 1/30, aucun nouvel accès ne se manifesta, et l'enfant resta bien portant. WAAGE.

114. TÉTANOS. — Espèce de tétanos chez un enfant, avec perte de vue et de connaissance pour quelques secondes; yeux convulsés et traction des paupières comme par somnolence, et renversement de la tête : tout cela dans le même moment. L'enfant ne peut pas rester debout, il chancelle, est forcé de se coucher et gémit continuellement. Quelques doses de *lach.* le rétablirent. GROSS.

115. TÉTANOS (suite). — Un enfant âgé de six mois, ayant crié depuis sa naissance, sans qu'on ait pu en trouver la cause, eut des accès de tétanos, revenant tous les neuf jours à quatre heures du matin. La durée des accès n'est d'abord que de cinq minutes, mais plus tard ils se prolongent jusqu'à une demi-heure, revenant cinq à sept fois dans une seule nuit, et autant de fois pendant le jour, allant jusqu'à se répéter dix-sept fois dans l'espace de vingt-quatre heures. Les accès *débutent par des cris violents*, râle muqueux et ronflement, mais seulement en inspirant; puis : *suspension de la respiration*, YEUX CONVULSÉS EN HAUT et fixes; nuque roide et *tête renversée*; peau autour de la bouche, bleuâtre, parfois presque noire, et, vers la fin des accès, pâle

et froide; *bouche largement ouverte et impossible à fermer*. Poings fortement fermés avec rétraction des pouces. Bras et jambes roides et immobiles. Dès que le spasme s'apaise, la respiration revient, mais elle est courte et anxieuse, accompagnée de cris aigus et interrompus. — En outre, tête et face très-chaudes, visage pâle, chaleur du corps augmentée, pouls petit et accéléré. Urines chaudes et fréquentes. — Dans les premiers temps de la maladie, diarrhée, souvent verdâtre, avec matières muqueuses; plus tard, constipation hors le temps des accès, et diarrhée seulement pendant les spasmes. — Tous les quatre jours (entre les accès), région hépatique dure, comme gonflée, avec beaucoup de chaleur, et cris en pressant sur la partie. — Ce furent *nux vom.* et *bryon.*, qui se montrèrent efficaces contre les souffrances hépatiques; quant aux spasmes, *bell.* ne les soulagea qu'au commencement, ne faisant rien plus tard; mais *lach.* fit cesser immédiatement chaque accès, sans cependant en empêcher les retours périodiques. Une dose d'*arsen.* 3/30, administrée après *lach.*, guérit radicalement. WAAGE.

116. SOMMEIL. — Somnolence insurmontable, avec impossibilité de dormir, à cause de soif avec oppression de poitrine. HERING. — Insomnie avant minuit. BEHLERT. — Agitation avant de s'endormir. HERING. — Un coryza nocturne continu s'améliora par *lach.* GROSS. — Contre le noctambulisme, on employait autrefois des serpens pulvérisés. HERING. — Sommeil dérangé par des réveils fréquents et des

rêves continuels ; le matin, étourdissement et lourdeur de la tête. HERING. — Après le sommeil, le matin, envie de dormir. BEHLERT.

117. SUEUR. — Un chasseur de serpens s'était fortement refroidi, et ne pouvait, malgré la chaleur ardente du soleil et l'emploi de tous les moyens possibles, parvenir à transpirer, de manière qu'il se portait très-mal, et qu'il avait constamment froid. A la fin, suivant le conseil d'un de ses camarades, qui avait de l'expérience, il prit une vipère à croix, la pila, et prit une cuillerée de cette poudre, en buvant quelques verres d'eau après. Puis s'étant couché sur une banquette, il fit un long sommeil, dont il se réveilla inondé de sueur et entièrement rétabli. LENZ.

118. FIÈVRE. — Frissons tous les deux jours, sans soit. DETTVILLER. — Fièvre, chez un enfant : il gémit et soupire, ayant la tête chaude et les pieds froids ; il repousse la couverture du lit, a la respiration courte, ne parle point, et ne répond qu'avec répugnance. Immédiatement après une dose de *lach.* 2/30, aggravation, l'enfant ne peut plus se redresser, ne prend plus aucune nourriture et reste sans connaissance ; mais au bout de dix heures, il demande à manger et se trouve entièrement rétabli. GROSS.

119. FIÈVRE (suite). — Fièvre, le matin, après des efforts dans la chaleur des premiers jours de printemps ; avec faiblesse qui force à se coucher, répugnance pour les alimens, langue blanche, dis-



position à des régurgitations ; mal à la tête, chaleur, et oppression chaque fois qu'on presse le cou. En outre, urines jaune citron, selles blanchâtres et sueurs abondantes, avec grand soulagement. HERING. — Autrefois, l'on donnait l'esprit de vipères contre des fièvres ; l'épine dorsale des vipères était employée contre des fièvres malignes. HERING.

120. FIÈVRE (suite). — Le soir, à dix heures, fièvre avec soif inextinguible, la gorge est comme desséchée ; la fièvre débute par des horripilations en se couchant ; puis chaleur alternant avec froid ; déchirement dans les tempes, et brûlement dans le creux de l'estomac ; vers quatre heures du matin, un peu de sueur. HERING. — Tantôt frissons et froid glacial, tantôt chaleur, chez un homme atteint d'une syphilis constitutionnelle, et ayant fait abus du mercure. HERING. — Frissonnement parcourant le dos de haut en bas, et entremêlé de chaleur, avec obscurcissement de la vue et perte des idées ; venant par accès réitérés. GROSS.

121. FIÈVRE JAUNE. — Deux cas de fièvre jaune furent guéris à la Nouvelle-Orléans, dans l'espace de douze heures, par *crotalus*, administré après *canth.* et *arnica*. HERING.

122. TYPHUS. — Fièvre typhoïde, le dixième ou le onzième jour, avec : vertige en se redressant au lit ; paupières comme paralysées, avec impossibilité de les ouvrir ; goût amer de la bouche ; anorexie ; douleur sourde dans la poitrine et toux sèche ; douleur déchirante dans la cuisse gauche, jusque dans

le pied et le dos. *Bryon*. ayant été employé sans succès, *lach.* produisit de la sueur, qui fut suivie d'amélioration. *BEHLERT*. — Le typhus fut guéri par *crotalus*. *WALLACE*.

123. TYPHUS (suite). — Fièvre typhoïde, le dix-septième ou le dix-neuvième jour. — Le malade, ayant passé une nuit agitée, dans laquelle il demanda (en délirant) de retourner chez lui (il y était cependant), tombe, vers le matin, dans un sommeil comateux; il reste, comme étourdi, couché sur le dos, et ne se réveille que lorsqu'on le secoue et qu'on lui parle fortement; alors il parle difficilement, ayant la langue lourde, et retombe aussitôt dans le coma, cependant sans ronflement. La face est défaite, la mâchoire pendante, la pupille dans son état ordinaire, le regard comme celui d'un homme qui est plein de sommeil; pouls souple, 70; un peu de sueur; jambes et pieds frais. Langue rouge-jaunâtre, fendillée sur le devant, au reste lisse et sèche, mais chargée, aux bords et vers le fond, d'un enduit blanc; le malade a de la peine à sortir la langue, et ce n'est qu'après avoir bu qu'il y parvient un peu plus facilement; parfois répugnance pour les boissons. Urines rouge-brun et abondantes. (Les jours auparavant, le malade avait une toux fatigante, surtout vers le soir, avec douleur dans la région hépatique en toussant et au toucher.) Vingt minutes après la première dose de *lach.*, le sommeil comateux cessa, et, après une seconde dose, administrée une heure après la première,

le malade se trouva beaucoup mieux. Au bout de quatre à cinq heures, il eut un fort frisson avec tremblement, tel que dans le courant de la maladie il n'en avait jamais eu ; puis un peu de chaleur avec soif ; le soir, pouls 85, le reste comme les autres jours. La nuit suivante, sueur copieuse, et le troisième jour, urines avec sédiment abondant et prompte guérison. Le dernier médicament administré avant *lach.* a été *lycop.* — Au commencement de la maladie, on avait donné avec plus ou moins de succès : *nux vom.*, *sulf.*, *rhus*, *bryon.*, *cham.*, *phosph. ac.*, et *natr. mur.* ROMIG.

124. TYPHUS (suite). — Le miasme du typhus agit toujours d'une manière narcotique et produit, par là, le vertige, les délires et l'obnubilation de la tête; cette action narcotique est souvent même très-forte et ressemble assez à celle d'une boisson spiritueuse. NEUMANN. — (Comp. I, 1. 2., ainsi que II, 28, etc.)

125. FIÈVRES INTERMITTENTES. — Dans une fièvre tierce, *lach.* fit cesser les vomissemens. GROSS. — Fièvre quotidienne, toutes les après-midi ; d'abord frissons, puis chaleur, avec horripilation en soulevant la couverture du lit ; ensuite, chaleur. Après une dose de *lach.* 1/30 administrée le matin, l'accès suivant ne reparut point, et le malade fut délivré de la fièvre. GROSS.

126. FIÈVRES INTERMITTENTES (suite). Fièvre quotidienne, invétérée, tous les soirs, frissonnement avec tiraillement dans le dos et les jambes, puis chaleur sèche, nocturne, avec anorexie et épuisement. Chez

un homme âgé de quarante ans , qui avait souffert de cette fièvre pendant plus de six mois, et qui , en vain , avait pris des doses énormes de quinine. Il était tout épuisé et amaigri , ayant le teint blafard et terreux. Après deux doses de *lach.* 3/30 , la fièvre cessa et le malade se rétablit promptement. Mais s'étant exposé , quelques semaines après , à l'air du soir , les accès revinrent. Quelques doses de *lach.* le guérèrent de nouveau , et firent encore cesser , pour toujours , une légère attaque qui se manifesta plus tard. Gross.

127. FIÈVRES INTERMITTENTES (suite). Un fièvre tierce ne revint plus , après une dose de *lach.* 3/30 , prise avant l'accès ; et l'appétit , le goût , le bien-être et la bonne humeur revinrent le lendemain. Gross. — Fièvre tierce : immédiatement après le repas (à midi), frisson avec ardeur à la face , horripilations continuelles par tout le corps , montant peu à peu ; vers le soir , violens maux de tête avec beaucoup de chaleur ; le matin , sueur abondante. Une dose de *lach.* 3/36 , prise le soir , fit cesser immédiatement la fièvre. Gross.

128. FIÈVRES INTERMITTENTES (suite). — Fièvre tierce ; d'abord frisson , puis chaleur , avec mal aux reins ; endolorissement de tous les membres , de manière que le malade peut à peine rester couché ; jactation inquiète ; oppression de poitrine et maux de tête violens , avec face rouge et bouffie , et délire ayant les yeux ouverts. Chez un jeune homme replet. — Une dose de *crotal.* 3/24 , produisit , pendant

vingt-quatre heures , une forte aggravation ; mais l'accès suivant fut beaucoup plus faible, et des doses répétées, administrées après chaque accès, affaiblirent la fièvre presque totalement. A cause d'une toux fatigante avec expectoration abondante, et qui se manifesta pendant les jours de l'apyrexie , le malade reçut deux doses de *puls.* 2/30, en suite desquelles la toux cessa avec tout le reste des symptômes fébriles. GROSS.

NOTA. Il nous est arrivé souvent de guérir par *puls.* les derniers restes des fièvres que *lach.* avait considérablement améliorées. GROSS.

129. FIÈVRES INTERMITTENTES (suite). — Fièvre quarte, invétérée, chez une petite fille âgée de quatre ans, et qui avait pris beaucoup de quinine sans cependant pouvoir empêcher les rechutes fréquentes. Après trois doses de *lach.* 2/30, les accès devinrent plus faibles ; les tressaillemens convulsifs des membres qui accompagnaient les frissons, cessèrent, et l'enfant passa la période de la chaleur en dormant. Après la cinquième dose de *lach.* la malade fut entièrement guérie. GROS.

130. FIÈVRES INTERMITTENTES (suite). — Un jeune homme ayant pris trois fois une dose de *lach.*, après chaque accès d'une fièvre tierce, sans cependant en être délivré, eut recours aux doses usitées de quinine. Mais par-là la fièvre ne cessa que pour peu de temps , revenant bientôt comme auparavant et de manière que le malade fut constamment obligé de prendre le quinine. A la fin la fièvre ne le quitta

plus du tout, il perdit toutes ses forces, son teint devint maladif, terreux, avec sueurs nocturnes, abondantes, répugnance pour tous les alimens, et dégoût de la vie. — Après quelques nouvelles doses de *lach.*, la fièvre cessa et le teint s'améliora; mais le malade ayant été forcé, par ses occupations, de quitter le lit presque toutes les nuits, et de s'exposer, pendant qu'il était en moiteur, à l'air frais, la fièvre revint au bout de quelque temps. Ce fut d'abord encore *lach.* qui en fit cesser les nouveaux accès, mais plus tard ce médicament n'eut plus aucun effet sur lui. Ce fut alors que quelques doses de *puls.* achevèrent la guérison. GROSS. (Comp. 128, la note.)

131. FIÈVRES INTERMITTENTES (suite). — Accès fébriles quotidiens, chez un petit garçon : le malade est, en se levant, le matin, excessivement précipité dans ses mouvemens, inquiet et agité, comme s'il avait peur de quelque chose; vers onze heures il devient tranquille et respire profondément, a mal à la tête, gémit et est inondé d'une sueur chaude; le soir, vomissement avec hoquet. Après une dose de *lach.* 2/30, administrée vers onze heures du matin, il n'y eut ce jour-là que sueur; le lendemain la fièvre fut presque insensible, et après une nouvelle dose de *lach.* elle cessa entièrement. GROSS.

132. MORAL. — Imbécillité. *Crotalus*. WALLACE. — Paresse, laconisme et espèce de préoccupation; LE MALADE SE PLAINT D'UNE GRANDE LASSITUDE qui l'empêche de travailler; avec AGGRAVATION DE CET ÉTAT TOUTS LES DEUX JOURS. Chez un jeune tisserand, qui jamais

n'avait donné des preuves d'une grande intelligence.

GROSS. — *Répugnance pour le travail.* HERING. — PARESSE ET TRISTESSE, dans beaucoup de cas, surtout chez des personnes d'une constitution leucophlegmatique, et d'un tempérament phlegmatique. HERING.

133. MORAL (suite). — Fatigue de la tête par des travaux intellectuels. HERING. — Anxiété et inquiétude, toutes les fois que le malade est forcé de parler en public; avec absence d'esprit et faiblesse de mémoire. HELFFRICH.

134. MORAL (suite). — Plusieurs jeunes gens qui par aucun autre motif que l'irrésolution seule, n'avaient pu se décider au mariage, se marièrent bientôt après l'action favorable du *laches*. sur leur moral. HERING.

*Nota.* Il importe de savoir qu'il n'y avait eu auparavant aucune raison physique qu se fût opposée à cette décision. Les progrès que fait le célibat, doivent être mis beaucoup plus sur le compte de la faiblesse de volonté toujours croissante chez les hommes que sur celui du luxe. Ceux que le luxe a éloignés du mariage, n'étaient toujours que des hommes faibles. S'aventurer d'une manière romanesque contre les circonstances n'est également que la suite d'une sorte de faiblesse. L'homme d'une forte volonté sait agir et arriver à son but, en harmonie avec les circonstances inévitables, et n'est jamais guidé que par la raison. HERING.

135. MORAL. — Affection morale, à la suite d'un excès d'étude : le malade est loquace, *il prononce*

*des discours sublimes avec paroles recherchées, MAÏS* DANS LESQUELS IL PASSE CONSTAMMENT ET CONTINUELLEMENT D'UN SUJET A L'AUTRE; avec orgueil et une espèce de méfiance contre tout ce qui l'entoure. GROSS.

136. MORAL. — *Lach.* est surtout convenable, si les souffrances du malade s'aggravent par la peur, la frayeur, l'horreur, etc. HERING. — *Grande inquiétude des malades sur leur état, plusieurs cas.* HERING. — Beaucoup de malades qui auparavant désespéraient de leur guérison, commencèrent, après l'action de *lach.*, à y croire, avant même que leur état physique ne se fût amélioré. HERING.

137. MORAL. — Accès de peur nocturnes; le malade craint, par exemple, d'être affecté par le choléra, de manière que la peur seule lui donne des crampes dans les mollets, avec nausées, pesanteur dans le ventre et rotation autour du nombril; une autre fois, il croit voir des voleurs qui s'introduiraient chez lui, et veut se lancer par la fenêtre; souvent il pense que tout ce qu'il voit dans son imagination est réel; il préfère de mourir et voit tout en noir. Le matin, en se levant, il souffre encore; mais dans la journée il va mieux. La plupart du temps, constipation; rarement relâchement du ventre. Sommeil léger, chaque bruit l'interrompt. Beaucoup de vertiges. *Lach.* le guérit. HERING.

138. MORAL (suite). — Mélancolie et dégoût de la vie; le malade doute de tout, et l'avenir lui paraît sombre. HERING. — SUITES DE LONGS CHAGRINS. HERING. — *Grande disposition à s'abandonner au cha-*



*grin ; le malade voit tout en noir, et ne peut se défendre de ses idées tristes. HERING. — Mélancolie, avec soulagement après avoir soupiré ; chez une femme enceinte. BEHLERT. — Mélancolie et autres affections morales. Crotal. WOLLACE.*

139. MORAL (suite). — Une très-bonne vieille femme qui avait constamment vécu sans reproche, et qui, entourée de ses enfans reconnaissans, ne manquait d'aucune espèce de soins, perdit la raison, et crut être damnée, parce qu'un prêtre de l'église presbytérienne lui avait dit que, pour mériter la félicité éternelle, ni la foi ni les bonnes œuvres n'avaient aucune valeur, attendu que tout dépendait de la prédestination de Dieu. — *Mercur.* ne fit rien, *läch.* soulagea la violence des accès, mais il dût être administré à plusieurs reprises. Du reste, tout ce que, dans de pareilles maladies on peut obtenir, ce n'est jamais qu'un soulagement ; car à peine le malade a-t-il recouvré sa raison, que l'ancien spectre d'erreur se représente de nouveau à son esprit. Et tant qu'il y aura des églises où l'on répandra des dogmes aussi sataniques, il y aura aussi des possédés de cette espèce. HERING.

140. MORAL (suite). — Envie de critiquer et de trouver les autres en défaut, avec mécontentement et mauvaise humeur ; le malade doit employer toutes ses forces pour se maîtriser. HERING. — Envie de contredire et de faire des reproches. HERING.

141. MORAL (suite). Deux chats qui n'avaient jamais pu s'accorder, furent inoculés avec le venin

du *crotal*. Dès ce moment ils vécurent dans la plus grande intimité. HERING.

142. PEAU. — *Lach.* fais disparaître les ictères dans l'espace de 3 à 4 jours. GROSS. — *Suppurations* à la peau, mais encore plus souvent aux organes profondément situés, surtout en administrant *lach.* alterné avec *hep. sulf.* et *merc.* HERING.

143. ULCÉRATIONS. — Un homme dont la chair tombait en lambeaux fut guéri en mangeant des vipères bouillies. PORPHYRIUS, *de abstinent. ab animal. lib.* 1, p. m. 16. — Antonius Musa guérit, d'une manière miraculeuse, des ulcères réputés incurables, en faisant manger des vipères bouillies. *Plinius*, l. 30, c. 13. — Ulcères invétérés, à fond sale, aux jambes, avec vésicules aux environs. HERING. — Plaie ulcérée, avec gonflement et suppuration de mauvaise matière; après un coup au dessous de la malléole externe. Au commencement, *arnic.* fit du bien; mais le malade s'étant donné un nouveau coup, ce médicament resta sans succès. Ce fut alors *lach.*, administré toutes les 24 heures, qui guérit le mal. SCHMOELE.

144. ULCÈRES (suite.) — Ulcère douloureux, à fond sale, de la grandeur d'un écu, au mollet. Le malade s'étant gratté, la nuit, il n'y avait d'abord qu'une petite plaie qui entra en suppuration, en s'agrandissant tous les jours, pendant 3 semaines. *Lach.*, appliqué à l'extérieur, la guérit. GROSS. — Chez un vieux cheval, ulcère à la jambe de devant, par suite d'un coup, avec gonflement chaud de tout

le membre, forte douleur et écoulement d'un pus séreux et sanieux. GEIST. — *Ulcères aux jambes.* GROSS. HAUBOLD.

145. ULCÈRES (suite.) — Ulcère à la jambe, d'une grande étendue, avec sécrétion d'un pus fétide et sanieux, bords élevés, en forme de bourrelet, fond inégal et sale, et tellement douloureux que le malade ne peut ni remuer le pied ni supporter le plus léger contact. *Lach.*, administré à l'intérieur et à l'extérieur, produisit une amélioration qui ne fut interrompue par une frayeur que momentanément, en continuant l'administration de *lach.* Plus tard il survint de petits ulcères dans les environs que *silic.* guérit. HERING. (Comp. 23, les deux notes.)

146. ULCÈRES (suite) — Ulcères aux deux jambes, sécrétant un pus séreux, sanieux et fétide; avec dyspepsie; chez une femme de 40 ans. Par l'application extérieure et intérieure de *lach.*, et plus tard encore une dose de *sil.* GROSS. — Ulcère au dessus de la malléole, à fond sale et inégal, sécrétant un pus séreux, fétide et jaunâtre; jambes en même temps couvertes de varices; chez une femme âgée de 69 ans. Par application extérieure de *lach.* 30, gtt. 1. GROSS.

147. ULCÈRES (suite.) — Ulcères à fond sale et sécrétant un pus sanieux, aux deux jambes où ils couvrent presque toute la peau, ainsi que par-ci par-là sur le reste du corps; les ulcères sont superficiels, de la grandeur d'un petit pois, jusqu'à celle d'une cornée de cheval. Chez une jeune fille âgée de 8 ans,

et qui avait été vaccinée avec le pus d'un enfant cachectique, prenant encore le sein d'une mère affectée d'une syphilis constitutionnelle des plus hideuses. Bientôt après la vaccination il s'était manifesté une éruption de mauvaise nature sur tout le corps, et cette éruption ayant été répercutée par des onguens, etc., il s'en était suivi des accès de suffocation. Un autre médecin fit revenir l'éruption et la traita après par des bains et beaucoup de remèdes internes, jusqu'à ce qu'elle disparut. Mais l'enfant changeant de domicile, l'éruption revint encore, occupant surtout les jambes. Un traitement antipsorique le fit disparaître de nouveau; la pâleur du visage et l'air souffrant de l'enfant s'améliorèrent, et son teint devint plus frais. Mais l'automne suivant, l'éruption et les ulcères revinrent pour une troisième fois, et les antipsoriques qui les avaient précédemment guéris, n'y firent plus rien.

Ce ne fut qu'après l'emploi de *lach.* que la guérison s'établit. La peau se nettoya entièrement; mais plus tard il revint de temps en temps encore quelques pustules, surtout au temps de la pleine lune. GROSS. — (Une dose de *syphilinum* développerait peut-être le mal davantage, et le rendrait plus radicalement curable par *merc.* et *sulf.* Mais dans la vieillesse il reviendrait encore. HERING.)

148. ULCÈRES (suite). — Une petite fille âgée de 6 mois avait été vaccinée avec la lymphé d'un enfant qui, d'après le dire du chirurgien vaccinateur, se portait parfaitement bien. Malgré cela, les qua-

tre pustules confluentes dégénérèrent en *ulcère malin* qui s'agrandit rapidement et pénétra jusqu'à l'os. Les bords de l'ulcère étaient élevés en forme de bourrelet, avec sécrétion d'un pus jaune verdâtre et fétide. L'enfant reçut successivement : *sulf.*, *calc.*, *sil.*, et *rhus*, sans en éprouver le moindre bien, et l'ulcère datait déjà de plusieurs mois, lorsque *lach.* (une seule dose), le guérit en peu de jours. GROSS. (*Nota.* Nous avons vu la lymphe des enfans avec tous les signes d'une parfaite santé, produire souvent des abcès graves et même des espèces de paralysie des poumons. Aussi ne regardons-nous la vaccination, sous toutes les conditions, que comme une espèce d'empoisonnement laissant toujours des traces dangereuses. Et pourquoi encore l'appliquer, puisqu'il est si facile de guérir la petite-vérole même, par 1/30 de vaccinine? HERING.)

149. SCARLATINE. — Chez un enfant malade des prodromes de la scarlatine, l'éruption tardant à s'établir, et le malade se plaignant de violentes douleurs dans la gorge, quoiqu'il n'y eût que peu de gonflement, *lach.* fut suivi d'un prompt succès; après l'emploi infructueux de *bell.*, *hep.* et *merc.* ROMIG. — Dans un autre cas, où, après un traitement allopathique, il y avait : gonflement des amygdales, langue et lèvres noires, et constipation, *lach.* produisit, en peu d'heures, une selle régulière et amélioration. BUTE.

150. ÉRUPTIONS. — Éruption de pustules bleu-noirâtre de la grandeur d'une noix, avec boutons galeux

aux pieds et aux mains. Les pustules sont d'abord claires comme de l'eau, puis jaunâtres, et enfin purulentes et bleuâtres ou noirâtres ; en même temps, rougeur et gonflement depuis les mains jusqu'aux coudes, et depuis les pieds jusqu'aux genoux ; avec douleurs pulsatives, brûlantes et déchirantes comme si la chair allait être arrachée des os. Par accès, aggravation jusqu'à porter au désespoir. Les douleurs se propagent jusque dans la tête, la poitrine, le dos et les dents, et sont encore plus fortes quand on ouvre les pustules. Une dose d'*ars.* 3o, ne produisit aucun changement ; mais *lach.* fut suivi d'un prompt succès, et des doses réitérées de ce médicament guérèrent radicalement. HERING.

151. ERUPTIONS. — Une espèce de gale sèche disparut bientôt par *lach.* GROSS. — Dans la gale on employait autrefois les vipères. HERING. — Une lèpre couvrant tout le corps, fut guérie par du vin dans lequel une vipère avait séjourné. GALEN., *De simpl. med. facult.*, lib. II, cap. 1. — Une autre lèpre opiniâtre fut également guérie par le vin de vipère. R. MEAD. *Account of pois.*, p. 34. — Dans la lèpre du moyen-âge on employait souvent les vipères avec succès. HERING.

152. DARTRES. — De petites dartres rougeâtres, à la face, au cou et au bras, s'aggravèrent à la suite de *lach.*, devinrent plus pruriantes, se couvrirent de croûtes et disparurent après. HERING. — Chez un jeune homme qui, pour faire disparaître ses dartres au visage et aux jambes, avait employé des appli-

cations extérieures , et avait été pris à la suite d'une toux phthisique , les dartres , après une dose de *lach.* , reparurent en grande quantité , avec diminution considérable de l'expectoration. GROSS. — Contre les dartres on employait autrefois des vipères. HERING. — Des dartres qui , depuis des années , occupaient en grande quantité diverses parties du corps , furent guéries par des vipères bouillies prises pendant 16 jours , 3 vipères par jour. Chez un homme âgé. THOUVENEL. — Suivant le récit d'un médecin qui mérite toute confiance , le bouillon et la viande des vipères ont guéri , dans plus de vingt cas , des maladies dartreuses les plus variées. THOUVENEL.

153. VERRUES. — Contre les verrues chez les chevaux , *lach.* est presque spécifique. BRAUNS.

154. TEINT DE LA PEAU. — Contre le teint maladif , on a préconisé la graisse des vipères. HERING. — Depuis le 15<sup>e</sup> jour après une prise de *lach.* , la peau devient infiniment plus fraîche qu'elle n'était autrefois en hiver. STAPF.

155. CONSTITUTION. — Les personnes maigres , épuisées et affaiblies éprouvent plus d'avantage de *lach.* que les personnes replettes. HERING. — Il paraît que *lach.* convient surtout *aux tempéramens mélancoliques et colériques*. Pour les personnes phlegmatiques et lymphatiques , il convient bien aussi , mais surtout lorsque ces personnes se rapprochent du tempérament *mélancolique* , ayant les yeux foncés avec disposition à la paresse et à la tristesse. HERING. —

Pour les personnes sanguines ayant le teint cooré et la peau délicate, *lach.* ne convient guère, si toutefois la maladie n'a pas changé leur caractère en lui imprimant une nuance colérique ou mélancolique. Chez les femmes colériques *lach.* convient souvent, et dans ce cas même à des personnes aux cheveux rouges et couvertes d'éphélides. HERING. C'EST SURTOUT DANS L'ÂGE CRITIQUE que *lach.* convient fréquemment aux femmes. HERING.

156. SAISONS. — Grande fatigue par suite d'un temps très-froid ou très-chaud. HERING. — *Souffrances tous les printemps* : selles irrégulières, éruption de boutons à la face, surtout par un temps chaud, céphalalgie et nausées, endolorissement du ventre, du côté gauche du scrobicule, de la hanche, etc. *Crotalus*. HERING. — Refroidissement fréquent, surtout par un temps humide, avec gonflement des oreilles et aggravation d'une dyspnée habituelle. HERING.

( *Parenté.* )

157. Après l'usage de l'*arsen.* qui, malgré sa ressemblance apparente, ne fut suivi d'aucun succès, *lach.* se montra très-efficace. HERING.

158. Dans les angines où *alumin.* se trouva indiquée après *lach.*, ces deux médicamens produisirent beaucoup de bien. HERING.

159. DANS UNE INFINITÉ DE CAS, *bellad.* et *lach.*, ADMINISTRÉS L'UN APRÈS L'AUTRE, FURENT SUIVIS D'UN GRAND SUCCÈS. HERING.



160. Le *carb. veg.* trouve souvent son antidote dans *lach.*, soit qu'on ait fait abus de doses fortes, soit que la 30<sup>e</sup> ait excité des souffrances. C'est surtout contre des affections de la bouche, de la gorge, des gencives et des oreilles, produites par le *carb. veg.* que *lach.* se montre efficace. Dans une angine, *carb. veg.*, administré après *lach.*, produisit beaucoup de bien. HERING. — Dans un cancer au sein, *lach.*, administré après *carb. v.* fatigua beaucoup le malade. WESSELHOEFFT.

161. Dans un cas d'ulcères à la langue et à la gorge, avec gonflement de la joue et de la langue, cas où *lach.* avait fait beaucoup de bien, *cicut.*, administré après *dulc.* (qui ne fit rien), se montra très-efficace. HERING.

162. DANS TOUS LES CAS OU *lach.* AVAIT PRODUIT DU BIEN *caust.*, ADMINISTRÉ APRÈS, EN FIT ÉGALEMENT. C'est surtout dans les affections rhumatismales que *caust.* employé après *lach.* fait souvent disparaître le reste de la maladie. HENING. — Dans un cas où *caust.* ne produisit qu'aggravation de toutes les souffrances, *lach.*, employé plus tard, fit absolument la même chose, mais le *merc.* se montra efficace contre l'aggravation produite par *lach.* HERING. — Un malade qui, après avoir pris beaucoup de médicamens, n'éprouva du bien que par *caust.*, ne fut soulagé plus tard, après beaucoup d'autres médicamens, que par *lach.* WESSELHOEFFT.

163. Dans un cas, *lach.* et *con.*, employés alternativement, produisirent beaucoup de bien. HELLFRICH.

164. *Dulc.*, administré après *lach.*, dans plusieurs cas, ne se montra jamais efficace. HERING. (Comp., 161.)

165. DANS BEAUCOUP DE CAS, surtout dans des affections rhumatismales, des catarrhes et des cas de suppuration, *hep. sulf.* EMPLOYÉ APRÈS *lach.*, OU *lach.* DONNÉ APRÈS *hep. sulf.*, SE MONTRÈRENT TRÈS-EFFICACES. HERING. — Dans un cas de phthisie laryngée où *hep. sulf.* avait fait naître beaucoup de souffrances, *lach.* agit d'une manière très-satisfaisante. WESSELHOEFFT.

166. Dans plusieurs cas où *lycop.* avait fait peu de bien ou même excité d'autres souffrances, *lach.*, administré après produisit beaucoup de bien. HERING.

167. DANS UNE INFINITÉ DE CAS, *lach.* et *merc.* ADMINISTRÉS L'UN APRÈS L'AUTRE OU ALTERNATIVEMENT, FURENT SUIVIS D'UN SUCCÈS EXTRAORDINAIRE. HERING. WESSELHOEFFT. JAHR. — Dans des cas de syphilis invétérée, *lach.* est souvent d'une haute importance après le *merc.* HERING. JAHR. — Dans une ozène où *merc.* à la fin ne faisait plus aucun bien, *lach.*, administré après, se montra très-efficace. WESSELHOEFFT.

168. Dans les cas où *lach.*, malgré sa ressemblance apparente, avait produit peu de bien ou excité des souffrances, *nux vomica* fit beaucoup de bien, ainsi que dans d'autres cas où *nux vom.* était insuffisant, comme par exemple chez les ivrognes; *lach.* acheva souvent la guérison. HERING.

169. Dans un cas d'asthme, avec accès nocturnes,

*nux mosch.*, administré après *lach.*, produisit beaucoup de bien. HERING. — Dans des cas d'induration du foie et de la rate, après des fièvres intermittentes, *nux mosch.* et *lach.* furent de la plus haute importance. HERING.

170. Dans un cas de phthisie laryngée, *lach.*, administré après *phosph.*, fatigua beaucoup le malade. WESSELHOEFFT.

171. Dans un cas de paralysie du côté droit, *rhus toxic.*, qui, employé au commencement, n'avait produit aucun changement, avança cependant la guérison d'un grand pas, après que *lach.* eut produit des changemens favorables. Ce fut surtout le dos qui alors par l'action du *rhus* gagna de la force, la malade se redressa, devint plus gaie, et l'état général s'améliora beaucoup. WESSELHOEFFT.

172. Dans bien des cas où *sepia* parut indiqué sans produire aucun changement (surtout dans des cas de règles trop faibles), *lach.*, employé après quelques médicamens intermédiaires, produisit beaucoup de bien. HERING.

173. *Silic.*, employé après *lach.*, agit souvent d'une manière très-favorable. HERING. — Il en fut de même de *lach.*, administré après *sil.* HERING.

174. Dans les cas de souffrances gastriques et rhumatismales, *sulfur.*, administré après *lach.*, produisit beaucoup de bien. HERING.

175. Dans une phthisie pulmonaire, *lach.* fut avec beaucoup de succès administré après *stann.* HERING.

176. Dans d'autres cas *lach.*, administré après *zinc.*,

agit également d'une manière favorable. HERING.

177. Ce sont surtout : *merc.*, *hep.* et *bell.* qu'on a employés avec le plus de succès avant, après ou en alternant avec *lach.*; il en est de même de *caust.* et peut-être qu'on pourrait encore citer *aurum.* HERING.

(*Antidotes.*)

178. Dans un trismus, *lach.* 30 n'ayant produit qu'une amélioration passagère, *lach.* 3 acheva la guérison. LINGEN.

179. Chez les expérimentateurs qui avaient pris *lach.* 3, jusqu'à 30, *lach.* 30, leur fit du bien. HERING.

180. Un expérimentateur ayant pris *lach.* 30, et étant affecté par-là de souffrances trop fortes et trop prolongées, surtout d'un mal à la tête avec coryza, il flaira la même dilution, après quoi tout s'améliora bientôt, notamment le coryza; au bout de trois, quatre jours, toutes les souffrances cessèrent. DE YOUNG.

*Nota.* Nous avons souvent fait la même observation par rapport à d'autres médicamens. Les effets de fortes doses de *mercur.*, de *sulfur*, de *quinquina*, de *bellad.*, etc., cèdent souvent comme par enchantement aux doses les plus faibles des mêmes médicamens. Toutefois il ne faut cependant pas s'abuser sur ce point. Ces doses isopathiques ne sont, dans la plupart des cas, que palliatives, faisant revenir le mal avec beaucoup plus d'intensité, si par malheur on s'avisait de continuer trop long-temps

de les réitérer. C'est ainsi que les souffrances des ivrognes, des buveurs de café et des personnes qui font abus des bains minéraux, sont souvent telles que ces personnes se croient, par leurs maux mêmes, forcées de continuer ces habitudes nuisibles. Et en effet, rien ne saurait mieux pallier ces maux que de nouvelles doses de ces substances. L'ivrogne, tremblant de tous ses membres le matin à jeun, et ayant la tête entreprise et l'esprit obtus, à peine a-t-il pris une petite goutte, que les forces lui reviennent, sestraits deviennent plus fermes, son esprit s'éclaircit; et il a, pour un certain temps, toute l'attitude d'un homme bien portant, fort et vigoureux. La femme sensible et hystérique, affectée de migraines causées par le café, se trouve soulagée comme par enchantement, dès qu'elle s'est humecté les lèvres avec ce poison lent qui de Voltaire n'avait fait qu'un squelette, sans précisément le tuer; mais souvent aussi elle est forcée d'en augmenter la dose de jour en jour en raison des progrès que fait le mal. A combien de personnes malades toute l'année hors le temps des eaux, n'entend-on pas répéter que c'est là la seule chose qui leur calme leurs souffrances, *quoiqu'elles en éprouvent moins d'effets d'année en année!* Que les partisans exagérés de l'isopathie réfléchissent sur ce sujet. Les substances miasmatiques et médicamenteuses sont, il est vrai, souvent d'excellens remèdes contre le mal même qu'ils ont produit; mais si celui-ci est trop enraciné pour céder à quelques doses, ou qu'au bout d'un certain temps

il revienne, QU'ON SE GARDE BIEN DE VOULOIR CONTINUER CETTE MÉDICATION *quand même*; LE MAL QU'ON FERAIT SERAIT IRRÉPARABLE !!! JAHR.

181. Dans un cas de morsure par le serpent à sonnettes (*crotalus horridus*), *lach.* ne fit rien, ni contre les accidens immédiats ni contre les suites chroniques; mais dans un cas de morsure par une vipère, il se montra efficace (*voy.* 101). HERING.

182. Les médicamens qui, quoiqu'administrés en doses allopathiques, se sont montrés les plus efficaces contre les suites de la morsure des serpens, sont : *arsen.*, *caps.*, *cham.*, *nitrum* et *sambuc.* (*Voy.* chap. I.) Contre les suites de la morsure des vipères, *lach.* 30 et *bell.* 30, se sont montrés efficaces. (*Voy.* 101.)

183. Quant aux antidotes contre des effets trop énergiques des doses homœopathiques de *lach.*, on a employé : *alum.* contre érosion de la gorge; *bell.* contre des maux de gorge; *china*, contre des symptômes fébriles; *coccul.*, *nux vom.* et *veratr.* contre des souffrances hystériques; *hepar. sulf.*, contre des affections du larynx et de la trachée-artère, et beaucoup d'autres souffrances; MERCUR. (ou *hep. sulf.*, ou *bellad.*, ou *phosph. ac.*) comme antidotes en général; *rhus tox.*, contre érysipèle à la face. *Phosph. ac.*, contre un pétilllement dans les oreilles et plusieurs symptômes opiniâtres survenus par suite des expérimentations faites avec *lach.* 3 jusqu'à 30. HERING.

(Suite dans un numéro prochain.)

---

## UN MOT SUR LES MÉDICAMENS HOMŒOPATHIQUES.

Rien dans les sciences n'a produit autant de confusion que la désignation, pourtant si indispensable, des choses par des noms. Tantôt on désigne par un seul et même nom des choses diverses, tantôt on donne des noms divers à une seule et même chose. Et même, quand on se sert de noms différens pour distinguer des choses différentes entre elles, on est encore bien loin de s'entendre. On croit avoir trouvé le fait par cela même qu'on en tient le nom, et quand on veut analyser le mot représentatif, on trouve qu'au fond il ne contient rien ou peu de chose. Presque toujours, l'idée, le fait, le principe, qu'on a exprimés par un nom, se sont effacés insensiblement, et dans la suite des temps, le corps, pour ainsi dire, est resté, mais l'âme destinée à l'animer, à lui donner vie, s'est évanouie.

Ces réflexions nous sont inspirées par le vague que nous trouvons dans les diverses idées émises sur les miasmes.

Sylvius, et avec lui les iatro-chimistes, virent là des vapeurs sulfureuses et salines venant affecter l'économie d'une manière morbide.

Selon Hoffmann et Stahl, les émanations, en augmentant la densité de l'air, en détruisaient l'énergie et l'élasticité, au point de le rendre impropre à la respiration.

Baume composait l'air marécageux de gaz hydrogène, de gaz azote, de gaz acide-carbonique, de gaz ammoniacal, et il expliquait les différentes maladies par l'action prédominante de tel ou tel gaz.

Claude Balme créa un scepton, ou azote oxygéné, dont il fit le générateur de toutes les affections marécageuses.

Textoris vit là l'action d'un oxide animal.

Plus tard Volta, en faisant faire un grand pas à la théorie des gaz, vint constater comme principal agent des exhalaisons marécageuses, l'hydrogène carburé.

En résumé, rien de positif, rien de certain dans tout ce qui a été avancé; Gatoni fait l'analyse de l'air des marais putrides du fort de Fuentes; cet air, comparé à celui de la haute cime du mont Légoné, dont l'élévation est de 1400 toises environ, est trouvé plus pur que ce dernier. Les travaux de Rigaud de Lisle, de Julia Fontenelle, n'ont pas donné des résultats plus satisfaisants.

Laissons de côté les théories, examinons les faits.

Les miasmes, suivant tous les auteurs qui se sont occupés de ce sujet, sont les exhalaisons qui s'élèvent du corps de l'homme malade; telle est, suivant eux, leur source unique.



Nous ne nous bornerons pas à cette définition, et nous comprendrons sous la désignation de miasme, toutes les émanations qui s'élèvent des matières végétales ou animales en décomposition; ne voyant là que des différences de puissance, mais non de véritables différences de nature. Ce que nous allons dire des miasmes, s'appliquera donc également aux exhalaisons et aux effluves.

Les miasmes sont différens selon les maladies qui les produisent, et ils sont loin d'avoir le même caractère. Quelquefois excessivement intenses, ils peuvent produire, en peu d'instans, les accidens les plus graves; dans d'autres cas, leur action est lente, peu sensible, parfois presque nulle. L'influence de l'atmosphère sur leur production est extrême.

On a dit que les miasmes n'étaient point de véritables gaz, mais des fluides gazeux ou aréiformes. D'autres les ont regardés comme des corpuscules se répandant dans l'air qu'ils modifient, et par lequel ils sont modifiés dans leurs propriétés.

Les miasmes ne frappent pas nos yeux, rien dans l'air n'en décèle la présence; ni la physique ni la chimie n'ont pu les isoler ni les rendre palpables. Ni les expériences de Moschate, ni celles de Rigaud de Lisle, ni celles plus récentes de Boussaingault, ne prouvent qu'il soit possible d'isoler les miasmes de l'air qu'ils vicient. L'odorat seul nous donne parfois, mais très-rarement, quelques signes de leur présence.

Entraînés, chariés dans l'air, les miasmes peu-

vent conserver leurs propriétés et agir sur les corps à une très-grande distance.

On a admis *la solubilité des miasmes dans l'eau atmosphérique*, et c'est ainsi qu'on a expliqué la facilité avec laquelle ils adhèrent aux surfaces avec lesquelles ils se trouvent en contact ; nous ajouterons , chose sur laquelle on n'a pas assez insisté , qu'une parcelle, un atome miasmatique , ainsi attaché à un corps , conserve ses propriétés pendant un temps infini , et peut lui-même , plus tard , infecter plusieurs atmosphères. Nous ferons remarquer que , contre l'opinion générale , il ne doit pas y avoir simple transport des miasmes par l'air , mais infection générale par le contact de quelques simples parcelles miasmatiques. En effet , s'il n'en était pas ainsi , quand dans une grande épidémie , peste , choléra , etc. , le vent vient à changer brusquement et à prendre une direction tout-à-fait opposée à celle qu'il avait , on verrait ces parcelles entraînées à l'instant , ne rien laisser dans l'air , et la santé se rétablir , sinon dans le foyer envahi , au moins dans les environs. Ceci n'a pas lieu ; et si les ravages sont moins grands , long-temps encore ils ont lieu dans des pays plus ou moins éloignés de celui qui était atteint primitivement.

Produits des corps , dans certaines circonstances , les miasmes peuvent à leur tour ramener ceux-ci à un état analogue à celui qui a produit les miasmes (1). Cette transmission ne donnera pas alors

(1) Dans cette proposition se trouve l'isopathie tout en-

lieu nécessairement à la maladie à laquelle les miasmes doivent leur origine. Cependant les affections morbides que la transmission fera naître, auront toujours un certain cachet particulier.

On a remarqué que l'humidité et la chaleur de l'atmosphère étaient les conditions les plus favorables à l'action des miasmes, et que ce qui en favorisait le plus l'absorption, était la débilité générale, les affections du tube digestif, etc. (1).

Le développement de l'action des miasmes n'a rien de fixe; cette action a divers degrés, depuis ceux qui, naissant sous l'influence de causes légères, n'attaquent qu'un petit nombre d'individus, et altèrent légèrement leur santé, jusqu'à ceux qui, produits par des maladies graves, tuent avec une rapidité vraiment foudroyante. C'est ainsi que mourut le fils de Franck. Il périt en quelques heures, pour s'être exposé aux effluves miasmatiques qui s'échappèrent du lit d'un malade atteint du typhus, et qu'on découvrit pendant qu'il était auprès de lui. C'est ainsi que meurent la plupart des individus atteints de la peste et du choléra, ces empoisonnements si prompts et si terribles.

Si l'on s'arrête un instant sur ce qui précède, et si l'on réfléchit à la manière d'agir des médicamens homœopathiques, si l'on considère l'analogie qui

tière; l'isopathie, pour nous le dernier progrès de l'homœopathie.

(1) En un mot toutes les affections qui annoncent la présence de la psore.

peut exister entre la décomposition animale et végétale, et l'opération de désagrégation moléculaire que nous faisons subir aux substances que nous préparons homœopathiquement, on ne trouvera peut-être pas indigne d'attention la formule suivante, qui, pour nous, résume depuis plusieurs années, la théorie des médicamens homœopathiques :

*Tout corps de la nature contient dans son intime agrégation moléculaire un principe particulier dont les propriétés générales sont semblables à celles des miasmes, et dont les propriétés particulières dépendent du corps auquel on l'emprunte.*

Cette idée, qui simplifierait singulièrement la manière d'envisager la préparation des médicamens homœopathiques, est en opposition, nous le savons, avec tout ce qui a été dit, tant sur le rôle que joue l'électricité, dans le broiement et la succussion, que sur la présence du médicament brut dans le nouveau produit formé. Nous essaierons de prouver que, bien que cette idée paraisse extraordinaire au premier abord, elle n'en mérite pas moins un examen attentif.

Recherchons maintenant l'analogie qui peut exister entre les miasmes et nos médicamens.

Prenant pour point de départ la psore ou la syphilis, nous voyons : l'infection d'abord, une sorte d'incubation plus ou moins longue, puis la germination, si nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est-à-dire les effets apparens et visibles du miasme.

Mêmes effets, marche absolument semblable après l'emploi des médicamens homœopathiques.

Les miasmes sont plutôt des puissances dont on constate les effets, que des corps qu'on puisse saisir et observer directement.

Les médicamens dynamisés sont tout-à-fait dans les mêmes conditions.

Les miasmes présentent une foule de variétés dans leur puissance, leur promptitude d'action et leur durée.

Similitude complète pour les médicamens homœopathiques.

Les miasmes sont, en quelque sorte, solubles dans l'eau atmosphérique, c'est là leur meilleur agent de conservation.

Encore même propriété dans nos médicamens.

Les miasmes, mêlés à l'infini dans l'atmosphère, peuvent sans cesse en infecter de nouvelles couches, sans cesse produire de nouveaux ravages.

Nos substances, mêlées un grand nombre de fois avec de nouvelles quantités du même liquide, les infectent constamment sans que leur puissance en paraisse affaiblie.

La débilité générale, les affections du tube digestif, etc., etc., favorisent l'absorption des miasmes.

Plus un sujet est psorique, plus aussi l'action de nos substances a d'énergie sur lui.

Certains individus sont insensibles à l'action des miasmes; impunément ils traversent les épidémies

les plus meurtrières; pour eux l'infection semble ne pas exister.

Ici encore nous pouvons invoquer l'analogie; nous avons donné des soins à deux malades, chez lesquels il nous a été impossible de jamais produire le moindre effet, soit primitif, soit secondaire, bien que les doses des médicamens fussent portées excessivement loin (1). Un de ces malades fut traité pendant plusieurs mois par Hahnemann lui-même, avec tout aussi peu d'effet (2).

Nous ne pousserons pas plus loin ces comparaisons; nous ne rechercherons pas s'il serait possible de trouver des analogies dans d'autres ordres de faits; si par exemple dans la fécondation des plantes, même dans celle des animaux, on ne retrouve rien de semblable à l'action miasmatique. Ce que nous avons dit nous semble suffisant pour faire réfléchir sur la proposition que nous avons avancée.

Voyons maintenant sur quoi nous nous fondons pour n'admettre qu'une simple désagrégation moléculaire dans ce qui se passe dans la préparation de nos médicamens.

(1) L'un des malades prit jusqu'à cent gouttes de teinture de soufre chaque jour, pendant vingt jours.

(2) A l'instant où nous écrivons ces lignes, nous sommes consulté par un malade qui se trouve absolument dans le même cas. Deux années d'un traitement des plus actifs, se sont écoulées sans que jamais les médicamens, administrés à toutes les doses possibles, aient produit le moindre symptôme, soit primitif, soit secondaire.

On a dit que la trituration et la succussion donnaient aux médicamens leur puissance par suite du développement d'électricité qui en résultait. Mais si l'on pouvait admettre cette idée, il s'ensuivrait qu'en broyant et secouant à l'infini, on développerait une telle force dans le médicament, qu'il deviendrait impossible de s'en servir. Il n'en est pas ainsi, et nous pouvons avancer qu'une substance bien complètement désagrégée, a toute la puissance à laquelle elle peut parvenir (1). Parmi plusieurs expériences faites sur ce sujet, je citerai les suivantes :

1° J'ai fait préparer et préparé moi-même du *soufre*, en triturant chaque atténuation pendant dix-huit heures ; je m'en suis servi chez des sujets très-susceptibles, et chez lesquels l'action des médicamens se faisait sentir avec une extrême promptitude ; je n'ai rien observé de plus que quand j'avais employé le soufre préparé à la manière ordinaire ;

2° J'ai mis dans un flacon contenant cent gouttes d'eau alcoolisée, une goutte de teinture de *bella-done* ; j'ai roulé ce flacon dans mes doigts pendant près d'une heure, jusqu'à ce que le mélange me

(1) L'agréation moléculaire étant différente pour chaque corps, il s'ensuit que la dynamisation a besoin d'être poussée plus ou moins loin, suivant qu'on agit sur telle ou telle substance. Nous espérons pouvoir donner un jour un tableau des différentes dilutions auxquelles on doit porter chaque médicament.

parût bien intime, mais sans lui faire éprouver la moindre secousse. J'ai continué de la même manière, jusqu'à la troisième atténuation. Employée sur plusieurs malades, cette préparation ne m'a semblé nullement inférieure à celle dont nous nous servons ordinairement.

3° Un homme de trente ans, d'un tempéramment nerveux, d'un caractère vif, emporté, reçut dans le cours du traitement d'une gastrite chronique deux globules *nux vom.* 18° dil., qu'il dut mettre dans 15 cuillerées à bouche, d'eau, avec addition d'un peu d'alcool; il en prit une cuillerée à bouche tous les soirs. Il lui fut recommandé, et il suivit exactement la prescription, de faire secouer fortement pendant un quart d'heure, et quatre fois par jour, la bouteille contenant le médicament. On ne remarqua pas que l'action fût plus forte le dernier jour que le premier.

Enfin nous ajouterons, qu'en Allemagne, où beaucoup de médecins homœopathes n'administrent les médicamens que sous forme liquide, on ne dit pas que les innombrables secousses auxquels ils sont soumis par le transport journalier, augmentent leur activité.

Maintenant, si notre assertion est vraie, si ce qui a lieu dans la préparation des médicamens homœopathiques se réduit à une simple désagrégation moléculaire, mettant à nu une puissance contenue dans chaque corps, on nous fera une objection au-devant de laquelle nous désirons aller.



Si tous les corps, nous dira-t-on, contiennent dans leur intimité moléculaire un principe actif analogue aux miasmes, vous ne vous servez donc pas de corps simples, et le sucre de lait, l'alcool que vous employez avec ces substances en changent donc la nature? A cela je répondrai que je crois aux changemens que ces deux agens apportent à la manière d'être des substances employées; mais que ces deux véhicules étant toujours les mêmes, toujours identiques à eux mêmes, les études sur l'homme sain se faisant avec la substance préparée telle qu'elle sera toujours employée sur le malade, l'inconvénient qui peut résulter de ces mélanges devient nul (1). J'ai même puisé dans mes réflexions sur ce sujet l'idée des études auxquelles je me suis livré sur le mélange des médicamens, études dont je parlerai plus loin.

Maintenant voici le fruit que la pratique, notre but constant, le seul, selon nous, vraiment utile, peut retirer de ces nouvelles considérations.

Nous divisons les maladies en trois classes :

1° Les maladies aiguës chez les sujets non psoriques, ou chez lesquels la psore est toujours restée à l'état latent ;

2° Les maladies aiguës chez les sujets psoriques ;

(1) J'ai, par plusieurs expériences faites sur différens sujets, acquis la certitude que le sucre de lait *dynamisé*, parmi plusieurs symptômes, produisait les suivans : *Une sensation de serrement à l'estomac ; des picotemens entre les deux épaules , et de l'oppression, surtout la nuit.*

3° Enfin les maladies chroniques , ou psoriques, ou miasmatiques.

Aux maladies de la première classe, nous opposons les premières dilutions; en quelque sorte, si nous pouvions nous exprimer ainsi, matière contre matière.

A celle de la seconde classe, dont la nature est pour ainsi dire mixte, des dilutions un peu plus élevées, d'une nature en quelque sorte composée comme la leur.

Enfin pour les maladies chroniques, les plus hautes dilutions et à la plus faible dose possible; dans ces derniers cas, à des miasmes opposer d'autres miasmes; afin que, la nature des agens employés étant autant que possible, la même que celle du principe qu'il s'agit de détruire, l'appropriation en soit d'autant plus facile.

Dans un prochain numéro, je dirai un mot de l'emploi simultané de plusieurs médicamens.

MOLIN.

---

---

## RÉFLEXIONS

SUR LE GRAND ET LE PETIT DANS LA NATURE,

Par M. DOPPLER , professeur de mathématiques à  
l'Institut royal de Prague.

(*Extrait de l'Hygea* , XI, I.)

Cet intéressant article, que nous recommandons à l'attention des médecins, a paru la première fois en 1837, dans les n<sup>os</sup> 11 et 12 du *Journal de physique*, etc., par Baumgartner et Holger, d'où l'a tiré le rédacteur de l'*Hygea*, auquel nous l'empruntons à notre tour. Le style lourd et diffus de l'auteur nous a rendu une traduction littérale impossible; mais, tout en resserrant les périodes, nous avons toujours tâché de rendre le sens et les idées le plus fidèlement possible. Nous sommes fâché qu'un journal tel que l'*Hygea*, qui prétend être un des premiers, sinon le premier, parmi tous les journaux homœopathiques allemands, nous présente si rarement l'occasion d'en donner des extraits ou des traductions. L'*Hygea* est le journal le plus mal rédigé et le plus mal écrit du monde. La plupart de ses collaborateurs n'y semblent écrire que pour se déchirer les uns les autres, et, en général, ses co-

lonnes contiennent tant de choses inutiles, déplacées et mal écrites, qu'on ne trouve pas le courage de faire partager aux autres l'ennui que l'on éprouve en le lisant. On est peiné de voir qu'un homme comme *Schron* ait pu oublier sa dignité au point de faire au docteur *Helbig*, la plus grossière polémique qui se puisse jamais rencontrer, et l'on ne conçoit pas qu'un homme qui se respecte le moins du monde admette de semblables articles dans les colonnes de son journal.

Le *grand* et le *petit*, dit M. Doppler, sont, à ce qu'on croit ordinairement, des choses d'une valeur tout-à-fait relative, car c'est l'unité servant de base à la division ou à la multiplication d'une chose qui décide seule si nous devons l'appeler grande ou petite. Ces vérités sont dans la bouche de tout le monde et semblent être incontestables.

Il me semble cependant qu'on n'a pas toujours agi avec assez de précision dans le choix des unités destinées à mesurer quelque chose, et que sous ce rapport la science même a été moins exacte qu'on ne devait s'y attendre. Ne voyons-nous pas tous les jours qu'on appelle avec beaucoup de légèreté, petites et même tellement petites qu'elles échappent aux sens, des choses qu'on est autorisé, en partant d'un autre point de vue, à prendre pour grandes et même extrêmement grandes ? Je sens bien que je suis plus que hardi en accusant la science d'un manque d'exactitude et de précision ; mais je vais me justifier.

Il est d'abord bon de dire que je n'écris dans l'intérêt d'aucune école ni en faveur d'aucune opinion étrangère. Je juge d'autant plus indispensable de me justifier là-dessus, que le sujet que je vais aborder est dans le plus intime rapport avec une doctrine qui commence à occuper tout le monde, mais sur laquelle on s'est plu quelquefois à jeter le ridicule. (M. Doppler parle de l'homœopathie. P.) Je m'abstiens tout-à-fait de dire mon opinion sur cette doctrine; j'avoue cependant que ce sont plusieurs médecins très-estimables de l'ancienne école qui m'ont engagé à publier mes idées.

Il est incontestable que le poids est aussi convenable que commode, pour apprécier la grandeur d'une chose et les effets que l'on attend d'elle, surtout quand il s'agit des effets produits par une certaine masse. Mais on se tromperait bien, si l'on pensait que les unités de poids suffisent pour rendre appréciables toutes les manières d'agir des corps. Les effets de l'électricité provoquée par le contact, par exemple, commandent des unités bien différentes de celles du poids, et une infinité d'autres actions de la nature ne sont pas non plus dans le moindre rapport avec le poids du corps auquel elles appartiennent.

Avant donc d'avoir le droit d'appeler quelque chose petit ou grand, ou même de placer parmi les chimères les effets de certains corps que nous jugeons trop petits pour en présumer une action quelconque, il est nécessaire de bien connaître l'u-

mité d'après laquelle on mesure, afin qu'on ne pèse pas sur la balance une chose qu'il faut mesurer au mètre.

Pourquoi, par exemple, calcule-t-on les effets d'une substance médicamenteuse d'après le poids et non pas d'après l'étendue de sa superficie ? Ou, en d'autres mots, est-ce de l'intérieur d'une substance médicamenteuse, ou est-ce des surfaces extérieures se mettant en contact avec les objets qui l'entourent, que dépend son action curative ?

Et si cette dernière supposition est vraie ou même seulement présumable, que devons-nous penser des doses infinitésimales, dont la prétendue petitesse fait croire qu'elles sont incapables de produire le moindre effet ? — Mais je ne prétends pas aborder ces deux questions ; j'avouerai seulement qu'il est possible que les substances médicamenteuses n'agissent que parce qu'elles ont une surface ou qu'elles s'étendent au point de devenir une seule superficie.

Entre la superficie mathématique et la superficie physique, il y a cette différence, que la dernière comprend l'ensemble de tous les atomes d'un corps qui, du moins dans une direction, sont avoisinés d'atomes appartenant à un autre corps. (Cette définition est bien obscure. La superficie mathématique est la superficie extérieure telle qu'elle se présente à la vue, tandis que la superficie physique est l'ensemble des superficies de tous les atomes du corps.) Il s'ensuit que les corps, mis en pièces ou divisés d'une manière quelconque, gagnent en éten-

due de leur superficie parce que les atomes qui faisaient partie de l'intérieur se mettent en contact avec les substances entourantes, et deviennent eux-mêmes partie de la superficie. C'est par la même raison que deux corps séparés qu'on joint intimement, perdent une partie de leur superficie, c'est-à-dire que chacun d'eux en perd la partie qui se joint à une superficie correspondante de l'autre corps.

Quand on broie un corps dont le volume est un pouce cube, en parties de la grandeur d'un grain de sable, c'est-à-dire en un million de corpuscules environ, sa superficie gagne une étendue de six à sept pieds carrés. Or un grain de sable surpassant plus de cent fois le volume des corpuscules de farine, de chaux ou de poussière qui se répandent dans l'air, il s'ensuit que le même corps, réduit en parties de la grandeur de ces corpuscules-là, gagne une superficie de plus de 1000 pieds carrés. Cependant les effets du corps broyé sur l'économie, ne croissent pas en proportion de l'étendue de sa superficie; car les corpuscules se touchent si intimement, que la surface vraiment efficace ne peut pas augmenter d'une *manière si considérable*. La superficie totale d'un corps dont le volume est un pouce cube, est de six pouces carrés. Divisé en 6 petits cubes égaux, sa superficie monte à 7  $\frac{1}{2}$  p. c.; 48 cubes donnent 18 p., 1000 cubes 60 p., 1 million donne 1000 p., 1 milliard donne 10,000 pouces carrés de superficie totale; et cependant les dimensions de ces derniers petits cubes ne sont que

de 0,001 p., ou 0,01 d'une ligne décimale, ce qui est bien loin d'être une division à l'infini.

Afin que l'ensemble des superficies devienne une seule superficie vraiment physique et efficace, il est nécessaire d'empêcher les corpuscules de se toucher, ce qu'on ne peut faire, d'après mon opinion, qu'en mêlant ce corps avec une autre substance et en les broyant ensuite. Mais il est indispensable d'en prendre une très-grande quantité, surtout quand on a pris, à cet effet, des liquides qui ne sont pas composés de molécules polyèdres, comme les corps solides, mais de molécules globuliformes. Il semble aussi que la trituration à l'infini d'un corps solide, ne se puisse pas faire sans qu'on le mêle avec une autre substance, parce que, réduits en poussière très-fine, les molécules dont il est composé prennent en quelque sorte la propriété des molécules des substances liquides, c'est-à-dire qu'ils deviennent globuliformes, et échappent ainsi à la force qui tend à les broyer davantage, circonstance qui est bien prouvée par l'état pour ainsi dire liquide du sable mouvant. Mais, mêlés avec une autre substance contre les molécules de laquelle ils peuvent se frotter, les corps solides subissent une division à l'infini.

Rien ne nous autorise à penser que la solution si facile de tant de substances, dans le suc gastrique, rende inutile une division à l'infini; car, s'il est vrai que les corps sont efficaces par leurs surfaces, toutes les parois intérieures de l'estomac et des intestins ne sont pas assez étendues pour se mettre en



contact avec l'ensemble des parties de la plus petite dose de médicament. Ce n'est donc pas la petitesse des corps dont il s'agit dans l'explication de leurs effets, mais la superficie devenue plus étendue après la division d'un corps en molécules.

Il est certain qu'un grain d'une substance quelconque en poudre, broyé avec 99 grains d'une autre substance également en poudre, se change, après une trituration d'une heure, en molécules plus que cent fois plus petites que celles dont il se composait avant la trituration. Mais posons que ce ne soit que cent fois. La substance entière qui, d'abord, n'avait qu'une superficie de 1000 pieds carrés, acquiert, après la première trituration, une superficie de plus de 3000 toises carrées. En triturant davantage, c'est-à-dire en mêlant un grain de la première trituration, à 99 grains de la substance qui sert d'agent ou de porteur, nous pouvons calculer qu'après la troisième trituration, la superficie physique sera de 2 milles géographiques carrés; après la cinquième, elle égalera l'aréal de toute la monarchie autrichienne; après la sixième, elle surpassera l'étendue de l'Asie et de l'Afrique; après la neuvième, elle sera tellement grande, qu'on en pourrait envelopper plus de vingt fois les surfaces entières du soleil et de toutes les planètes, avec leurs lunes. Le corps ci-dessus mentionné, et dont le volume était d'un pouce cube, se sera alors divisé en plus d'un quintillion de corpuscules. Il serait absurde de douter de la petitesse de ces corpuscules, Ehrenberg ayant

découvert qu'un pouce cube d'un conglomérat d'infusoires contient plus de 41 milliards de ces animalcules, qui tous ont une organisation parfaite. Enfin, pour écrire le nombre de milles carrés que contiendrait la superficie de ce corps après la trentième trituration complète, on aurait besoin de cinquante chiffres, et, quelque immense que soit une telle étendue, et quelque difficile qu'il soit à la raison humaine de se faire une idée nette d'une si merveilleuse augmentation, celle-ci aurait marché dans des proportions bien plus étonnantes, si nous n'avions pas borné à cent le nombre des particules dans lesquelles chaque grain s'était divisé après chaque trituration.

J'ai dit plus haut que la division d'un corps à l'infini exige une autre substance contre les molécules de laquelle les corpuscules du premier se frottent plus fortement que contre eux-mêmes. Néanmoins, la division à l'infini ne se pourra jamais entièrement effectuer, faute d'un véhicule suffisamment grand. Car nous pouvons calculer que, pour faire la vingt-cinquième trituration d'un corps dont le volume est un pouce cube, et développer toute la superficie physique qu'il est capable d'acquérir par les vingt-cinq triturations, il faudrait un véhicule dont le volume surpasserait cinq fois celui de la terre. On est donc bien forcé de ne prendre qu'une partie de la trituration antécédente ( $1/100$ ) pour en faire une nouvelle trituration, et ainsi de suite. Cette partie, quelque petite qu'elle paraisse,

acquerra une étendue étonnante, et, en tout cas, suffisamment grande. Ainsi un grain de la trentième trituration, qui ne contient qu'un décillionième de l'unité qu'on a divisée d'abord, décillionième qui s'est subdivisé en des millions d'atomes invisibles, contiendra toujours une superficie de plusieurs milliers de toises carrées.

Or donc, si c'est la masse, le volume d'une substance médicamenteuse qui produit les effets curatifs, les doses infinitésimales sont ridicules ; mais c'est la superficie, l'infinitésimal acquiert une grandeur et une importance considérables, souvent étonnantes.

Ces résultats obtenus dans une matière d'une si grande importance, nous imposent le devoir de nous rendre compte des raisons qui peuvent nous faire croire que c'est le volume ou le poids des médicamens qui décide de leur effet sur l'économie. Quant à moi, j'avoue franchement que je n'en ai jamais pu trouver aucune, mais que, après bien des recherches, et guidé par des médecins très-expérimentés sur les effets, souvent incalculables et surprenans, des substances médicamenteuses, je demeure convaincu que c'est la grandeur de la superficie, et non pas celle du volume, d'où dépend l'action curative des médicamens.

Cette question est plutôt du ressort de la pharmacodynamie et de la physiologie ; mais comme elle est à la fois éminemment physique, j'ose établir les raisons qu m'ont fait adopter cette opinion,

sans craindre d'être blâmé pour m'être occupé de recherches étrangères à la science que j'ai cultivée avant toute autre. Je me crois toutefois obligé de dire ce que je pense sur la manière d'agir des médicamens sur l'économie de l'homme.

Il y a déjà quelque temps que j'ai dit, dans le vol. VIII des *Annales de l'Institut polytechnique de Vienne*, que les corps mis en contact mutuel acquiè-

(1) Voici en bref ce que j'y ai dit. Tous les corps liquides à gouttes ont à leur surface une couche, ou pour ainsi dire une pellicule très-mince d'une densité différente de celle du corps même. La cause de ce phénomène dont Laplace a fait la découverte consiste en ce que l'attraction des atomes est à la surface des corps, d'une force différente de celle qu'ils exercent dans l'intérieur. Laplace profita avec une rare sagacité de sa découverte dans l'application des phénomènes des tuyaux capillaires; il se trompa cependant en ce qu'il attribua à cette couche une densité plus grande que celle de l'intérieur des corps liquides, erreur qu'il commit en partant de l'opinion générale de son époque, que la force attractive était prédominante aussi dans les corps liquides. De nombreuses expériences nous ont appris qu'il n'en est pas ainsi. Ce fut Poisson qui changea la théorie des tuyaux capillaires, en prouvant que la densité plus grande de la couche n'existe que dans les corps solides, mais non dans les corps liquides, chez lesquels la couche est moins dense à cause de la force répulsive que les atomes des corps liquides exercent vers l'extérieur. On serait peut-être porté à croire que la formation d'une pellicule à la surface des corps dépend du déplacement qui s'opère si facilement entre les corpuscules globuliformes, et que c'est précisément par la même raison que cette formation n'a pas lieu dans les corps solides.

rent des propriétés électriques, propriétés qu'ils conservent même quand ils sont mis en pièces, ou broyés ou divisés d'une manière quelconque.

Mais les corps solides sont tous plus ou moins élastiques, ils se dilatent par la chaleur et se contractent par le froid, ce qui est une preuve incontestable que leurs plus petites parties ont la faculté de se rapprocher ou de s'éloigner les unes des autres selon les circonstances. Ne serait-ce donc pas méconnaître les premiers principes de la dynamique que d'hésiter à admettre que l'attraction particulière des atomes d'un corps solide ne produit pas le même résultat que nous effectuons tous les jours en pressant le même corps ou en le forgeant. Il n'y a donc plus de doute que tous les corps solides sont couverts d'une pellicule plus dense que leur intérieur, et que le degré de leur densité dépend et de la nature du corps lui-même et des propriétés des substances qui l'environnent, d'où il résulte que la densité de la pellicule variera selon les substances qui environnent le corps.

On ne connaît pas un seul corps qui ne contienne plus ou moins de matière électrique, et des expérimentations multipliées nous ont appris qu'un changement soit de l'état primitif du corps, soit des matières entourantes, force le corps tantôt à lâcher une partie du fluide électrique, tantôt à s'en approprier davantage. C'est donc une conclusion toute simple, que la pellicule plus dense contient une quantité de fluide électrique lié qui diffère de celle que contient le corps lui-même; que la quantité peut se changer, et qu'une partie de l'électricité de la pellicule peut devenir libre, ou que la pellicule s'en peut approprier une autre quantité aussitôt que sa densité subit le moindre changement. Puis, quand la matière qui avoisine le corps change de nature soit parce qu'on le met en contact avec un autre, soit qu'on l'amoncèle, un peu d'électricité devient libre et

Par-là il est évident que, la superficie d'un corps étant infiniment étendue, la quantité de l'électricité libre augmente en mesure et souvent au point de produire de la lumière, ce qui arrive, par exemple, quand on broie du sucre cristallisé. Mais il est aussi certain que, malgré son énorme quantité, l'électricité a si peu de tension que ce sont les plus parfaits conducteurs seuls, comme l'espace vide et la substance des nerfs, mais non pas les métaux ni les autres corps, qui peuvent influencer sur elle au point de la détacher du corps dont elle fait partie. Souvent aussi quand les deux substances qu'on broie ensemble, ont une grande affinité chimique, elles forment une composition chimique, et il est vraisemblable que les explosions qu'on a souvent remarquées pendant le broiement sont moins le résultat de la chaleur augmentée, que celui de cette affinité produite par l'immense étendue de la superficie des deux corps. Le degré de la tension électrique dépend toujours des propriétés de la substance triturée, le volume plus ou moins grand des particules n'y fait rien. La trituration prolongée à l'infini ne peut donc pas augmenter la tension, mais seulement le nombre des particules.

Mais c'est la division continuée qui produit un autre phénomène qui, jusqu'à présent, n'a pas encore été étudié, et qui me semble être de la plus

souvent même perceptible à nos yeux. Partant de ces données, j'ai expliqué tous les phénomènes de l'électricité produite par le contact, etc.

haute importance. Comme la superficie des particules ne diminue pas dans la même proportion que leur volume, elle augmente, comparée à la masse de ces particules, dans une proportion étonnante, proportion que suit exactement la quantité de l'électricité amassée à la superficie. Un bon conducteur, par exemple, un nerf, approché d'une de ces particules, dont le volume est très-petit, lui doit donc nécessairement ôter une partie de son électricité superficielle en le laissant dans un état indifférent ou en le déchargeant. Mais au contraire, quand le volume du corpuscule est *extrêmement* petit, la masse est dominée par l'électricité à sa superficie et entraînée par le conducteur. Ceci donne, selon mon opinion, l'explication du transport des corps, et l'on conçoit aisément que c'est la puissance du courant électrique qui décide de la grandeur des corpuscules destinés à être entraînés.

C'est du moment où la masse des corpuscules est vaincue par l'influence électrique de leur superficie, qu'ils se soustraient apparemment aux lois de la gravitation, qu'ils se meuvent avec la plus grande facilité dans cette direction, et qu'ils commencent pour ainsi dire, à être vivans; c'est de ce moment seulement que les substances médicamenteuses acquièrent la propriété de pénétrer toute l'économie et d'y exercer leur influence curative. Car aussitôt que les médicamens triturés se mettent en contact avec les bouts invisibles des nerfs de l'intérieur du corps, toutes les particules hypermicroscopiques

entrent, avec leur électricité, dans l'organisme et le pénètrent en tout sens. Si alors les nerfs sont dans un état normal, les corpuscules ne restent pas dans le corps, mais le quittent après l'avoir parcouru. Mais il est à présumer que dans un corps malade, il existe une aliénation considérable de la force conductrice des nerfs qui peut atteindre tout le système nerveux ou quelques organes seuls. C'est dans les parties que les corpuscules s'arrêtent et qu'ils peuvent produire des effets curatifs, selon les propriétés que la nature leur a données. Le fluide électrique, que rien n'arrête, continue alors son cours ressemblant aux fleuves qui déposent le sable et les pierres qu'ils charient à des endroits où leur courant est brisé par des obstacles.

Ceci nous explique pourquoi des substances grossièrement broyées, mais qui manquent d'un agent convenable pour étendre leur superficie, ne sont pas capables d'exercer sur l'économie une influence vraiment dynamique, mais n'y influent que d'une manière matérielle et chimique, quelle que soit d'ailleurs la facilité avec laquelle elles se dissolvent. Nous voyons là aussi la raison pour laquelle d'autres substances, comme le grès, le charbon, etc., qui, données à la manière ordinaire, restent tout-à-fait indifférentes, altèrent l'organisme si profondément, quand elles sont triturées et divisées à l'infini.

Les odeurs, les miasmes, peuvent aussi être regardés comme des corpuscules qui ont perdu leur



puissance sur la superficie et qui, sujets à l'électricité, et entraînés par elle, saisissent le premier corps animal qu'ils rencontrent et s'y établissent, les uns pour flatter ses sens, les autres pour détruire tout son organisme. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que l'état de l'électricité atmosphérique influe considérablement sur l'action des uns comme des autres.

D<sup>r</sup> PLATÉ.

---

## FIÈVRE GASTRICO-NERVEUSE, INTERMITTENTE,

OBSERVÉE AUX ENVIRONS DE GLOGAU;

Par le docteur NEUMANN.

La forte chaleur continuelle de l'été, qui régna presque sans interruption de mai jusqu'à la fin de septembre, affaiblissait d'abord le système cutané et disposait ainsi l'organisme aux affections rhumatismo-catarrhales. La faiblesse s'empara plus tard aussi de l'appareil digestif; on observa chez beaucoup d'individus, défaut d'appétit, mauvaise digestion, sécrétion vicieuse de bile; en conséquence, les diarrhées, les coliques, les vomissemens étaient des apparitions bien peu rares. Enfin tout l'organisme prit part à la faiblesse, puisque la transpiration augmentée enlevait plus de fluides au corps que les organes digestifs dérangés ne lui en pouvaient amener;

les fibres musculaires et le système vasculaire se relâchaient. De là naquirent des hémorrhagies qui se présentèrent, tantôt seules, tantôt comme les concomitantes de la fièvre, qui commençant à se montrer en août, acquit sa plus grande extension en septembre, et disparut petit à petit en octobre.

Cette fièvre était une *febris intermittens gastrico-nervosa*, qui se montrait au début toujours sous un type intermittent, quotidien, tierce ou quarte bien tranché. Quand la maladie était abandonnée à elle-même, les intermissions devenaient bientôt confuses et de plus en plus courtes, et se perdaient aussitôt complètement, en sorte que la fin d'un accès n'était séparée du commencement de l'autre que par la sueur. Le froid était en général le plus fort pendant le premier accès, quelquefois même insignifiant, et se perdait insensiblement, de manière que les malades n'avaient, dans les accès suivans, qu'une sensation de fraîcheur dans les mains et les pieds, tandis que le reste du corps était chaud. La chaleur qui y succédait était forte et persistait 12-16 heures. La faculté de penser était troublée pendant la période de chaleur, les malades pensaient et voyaient tout à travers un brouillard épais. La sueur manquait complètement dans quelques cas; dans d'autres, elle se montrait de suite après la chaleur; dans d'autres encore, au bout de plusieurs heures après la cessation de la chaleur.

Les malades perdaient les forces à l'invasion de la fièvre, de sorte qu'ils pouvaient à peine se tenir

debout après le deuxième ou le troisième accès. Un violent vertige, comme s'ils étaient ivres, s'y joignait, dès qu'ils voulaient se redresser ; il augmentait encore quand ils quittaient le lit ; céphalalgie frontale , pressive, avec ardeur dans les yeux. Plusieurs souffraient de vomiturations et de vomissemens quand ils voulaient se mettre sur leur séant dans le lit ; ces accidens s'aggravaient quand on les enlevait du lit, et même encore pendant la convalescence, aussitôt que les malades s'efforçaient de marcher.

Le goût était pâteux, désagréable, avec une aversion particulière pour le sucre et toutes les choses douces, ainsi que pour le vin.

Quelques uns observaient un goût amer hors le temps des repas. La langue était nette chez la plupart des individus au commencement de la maladie ; mais elle se chargeait dans le cours de celle-ci d'un fort enduit blanc ou blanc-jaunâtre, devenant brun dès que l'affection se changeait en fièvre nerveuse. La langue était-elle chargée, il s'était formé aussi un engouement muqueux dans les premières voies, le creux de l'estomac devenait sensible, le bas-ventre tendu ; on observait encore des angoisses et craintes de la mort. Les selles étaient paresseuses.

La soif était violente pendant tout l'accès fébrile, forte même pendant l'apyrexie.

Tous les malades souffraient de dureté de l'ouïe, qui persistait même dans les intervalles de la fièvre, mais était plus forte pendant la chaleur fébrile.

Les organes de la respiration participaient tou-

jours de la maladie ; une petite toux sèche tourmentait le malade, elle devenait surtout pénible par l'augmentation du mal de tête.

Le sommeil manquait complètement à quelques malades ; c'était chez la plupart un assoupissement plein de rêves anxieux, sans soulagement, qui remplaçait le sommeil.

Les malades souffraient de violentes douleurs dans la convalescence, et ne récupéraient que très-lentement leurs forces.

Quand on ne parvenait pas à guérir cette fièvre intermittente, la sueur disparaissait tout à coup vers la fin du paroxysme fébrile, la chaleur devenait continue, à peine rémittente, on n'observait plus aucune trace de frisson ni de froid. La dureté de l'ouïe augmentait d'intensité, les malades étaient plongés dans un état comateux, la rougeur pourpre couvrait les joues, et le pouls était fréquent, petit, mou et facile à déprimer. Quand on réveillait les patients de leur état comateux, ils donnaient encore pendant les huit premiers jours des réponses justes et reconnaissaient les assistans ; après ce temps, ils étaient étourdis et ne reconnaissaient plus personne. Un violent délire se déclarait la nuit, les patients voulaient s'en aller, se tournaient dans le lit. Quelques uns souffraient de mouvemens convulsifs de la tête, des bras et des jambes. Les malades gémissaient, sans se plaindre d'aucune douleur. La peau était brûlante, la langue sèche, couverte d'un enduit muqueux, visqueux, brun ; les malades buvaient

quand on leur présentait de la boisson. Les selles étaient paresseuses, ou une diarrhée se manifestait; les excréments et l'urine sortaient quelquefois involontairement. Quelquefois il s'écoulait un peu de sang foncé par l'anus, le plus souvent après le treizième jour. Quand cette évacuation de sang avait lieu, même quand elle était très-minime et ne couvrait les excréments qu'en quelques endroits, la mort s'ensuivait certainement.

La maladie se présentait dans quelques cas isolés comme une fièvre nerveuse, sans avoir revêtu d'abord la forme de fièvre intermittente, quand elle était précédée, huit ou quatorze jours auparavant, par un grand relâchement des forces du corps et de l'esprit. Le reste de la maladie suivait le même cours que dans les cas précédens.

La maladie se jugeait au vingt-unième jour quand elle se terminait par la guérison, par des sueurs; mais il se passait encore six ou huit jours après ces efforts de la nature, avant que tous les signes morbides, la faiblesse exceptée, disparussent.

Le pronostic, tant que la maladie était revêtue du caractère de fièvre intermittente nerveuse, n'était point défavorable. Le passage à la nerveuse réelle rendait l'état toujours dangereux. La sortie du sang par l'anus, qu'il fût caillé ou liquide, annonçait toujours une issue funeste.

Le retour au sommeil paisible, la diminution de la dureté de l'ouïe, la disparition du regard farouche, indiquaient toujours le commencement de la guérison.

J'ajoute ici quelques cas morbides.

1<sup>o</sup> Fièvre intermittente, quotidienne, gastrico-nerveuse.

La femme R..., âgée de 28 ans, forte, qui s'était toujours bien portée, qui avait donné le jour à deux enfans, et d'un tempérament sanguin, se plaignait depuis quelque temps de lassitude et de manque d'appétit. Elle ne fit rien pour combattre ces accidens, dans l'espoir que sa nature vigoureuse les aurait apaisés. A cet état, se joignit un frisson suivi de chaleur et de grande soif.

La malade se plaint pendant l'apyrexie de pression dans le front, de battemens dans les tempes, de vertige dès qu'elle se redresse dans son lit, elle chancelle comme un ivrogne quand elle se lève.

Elle était dans un état d'apathie, le parler la contrariait, elle entendait difficilement, les pupilles étaient dilatées, les yeux brûlaient sans être rouges. Soif continuelle avec sécheresse de la langue et des lèvres, et un mal de gorge que la malade ne pouvait pas indiquer plus précisément. Le goût des alimens était désagréable, pâteux, amer hors le temps des repas; aversion pour les choses douces; toux sèche, petite, excitée par une irritation au dessous du sternum et expectoration rare de saveur salée; pesanteur des pieds.

L'accès fébrile se déclarait l'après-dinée avec horripilation et froid des mains et des pieds, le reste du corps étant chaud.

Dès que le froid des mains et des pieds cesse, commence la chaleur fébrile, la peau devient brûlante; elle persiste jusqu'au soir. La sueur apparaît dans la nuit. Les accidens indiqués dans l'apyrexie, s'aggravent durant la fièvre; les forces tombent, la dureté de l'ouïe, l'irréflexion, l'aversion pour la conversation deviennent plus manifestes ainsi que les autres symptômes.

Aucun médicament ne répondit à ce cas morbide dans sa totalité; je choisis d'abord *Acid. phosp.*  $\frac{00}{4}$ , un dose soir et matin. Quand l'apathie, l'aversion, pour la conversation, l'irréflexion et le vertige avaient cédé à *acid. phosph.*, *arsen. alb.*  $\frac{000}{30}$ .

L'accès suivant manque ainsi que le deuxième et le troisième, mais il revient le quatrième jour. *Arsen. alb.*  $\frac{0000}{30}$  l'enleva pour toujours.

2° H. âgé de 17 ans, maigre, se trouvait indisposé depuis quatorze jours, et atteint d'une fièvre depuis quatre jours. Il avait beaucoup de chaleur, la peau était chaude, brûlante au toucher; la langue chargée, blanche et tremblante; la soif forte. Le patient était agité, ne pouvait rester nulle part, sinon dans le lit. Les sens étaient obnubilés et il ne répondait à aucune question; il avait l'ouïe dure et tremblait par tout le corps.

Le malade reçut *Rhus. tox.*  $\frac{00}{30}$  qui enleva l'agitation, le tremblement et la chaleur brûlante. La connaissance étant un peu plus libre, le malade se plaignait d'une grande pesanteur de la tête qui

l'empêchait de la lever, de constipation, de manque d'appétit, d'une langue chargée blanche, et de forte soif. *Bryon. alb.*  $\frac{000}{30}$  administrée deux jours après *rhus*, dissipa la pesanteur de la tête, provoqua une selle et réveilla aussi une fièvre intermittente. Celle-ci apparut vingt-quatre heures après la prise de *bryon.*, le matin vers les 10 heures, par un violent frisson secouant, qui persista deux heures. Ensuite, chaleur jusqu'à trois heures après dîner, et sueur dans la nuit. Pendant la fièvre, grande faiblesse, surtout pendant le froid; la soif était constamment forte.

Le type de la fièvre était la tierce. Après, chaque accès de la fièvre, le malade recevait *arsen. alb.*  $\frac{000}{30}$ , et la fièvre disparut après la troisième dose.

Docteur DE MOORE.

---

Le dispensaire de la rue de la Harpe possédait trois hommes d'un véritable mérite et d'une loyauté reconnue; MM. Crosério, Jahr et Trotman viennent, d'un commun accord, de cesser d'en faire partie.

Le simple énoncé de ce fait sert de réponse à la nouvelle diatribe que M. Mure vient de faire insérer dans la *Bibliothèque homœopathique*.

M.

---



---

ÉTUDES CLINIQUES.

## PREMIÈRE ÉTUDE ,

par le docteur LÉON SIMON.

*Sycose. — Lycopode.*

## INTRODUCTION.

Au mois de janvier 1836, mes soins furent réclamés par un jeune homme atteint de *blennorrhagie* depuis dix-huit mois. Pendant ces dix-huit mois, il avait suivi plusieurs traitemens allopathiques, et sa maladie résistait à tous les moyens employés. Je le trouvai dans l'état suivant :

M... était âgé de vingt ans, de bonne constitution, cheveux noirs, teint animé, avec tous les attributs du tempérament sanguin. Il n'avait jamais eu ni la gale, ni autre affection syphilitique ou sycosique, que celle pour laquelle il me consultait. Il ne portait aucune trace de maladie héréditaire.

Sa santé générale était bonne, mais il avait un écoulement assez abondant du canal de l'urètre, écoulement blanc, muqueux, accompagné de légères cuissons, soit pendant l'érection, soit après l'émission des urines. La membrane muqueuse du prépuce offrait quatre végétations blanches, pédiculées, tout-à-fait sèches et presque indolentes.

Sans m'arrêter aux apparences de la bonne con-

stitution du sujet, je crus qu'il pouvait exister chez lui de la *psore latente*, et je débutai par l'emploi du *soufre trituré*, qui n'eut d'autre effet que d'augmenter l'écoulement et de le rendre plus visqueux. J'employai ensuite le *thuja occidentalis*, médicament trop vanté dans le traitement de pareils états morbides. Ce fut encore sans succès. J'éprouvais de l'embarras, parce que, ne rencontrant aucun de ces *symptômes généraux* qui lèvent toute incertitude sur le choix du médicament, les symptômes locaux ne m'offraient pas un guide assez sûr. Cependant, un examen attentif fixa mon choix sur *lycopodium*. Je continuai ce médicament pendant vingt-deux jours, en baissant toujours la dilution, et le donnant à la dose de 3 gl. pour 8 cuillerées d'eau : le malade en prenait une cuillerée tous les matins.

Au bout de ce terme, la guérison était complète ; et depuis, elle ne s'est pas démentie. Voici comment les choses se passèrent.

Les douleurs du canal de l'urètre disparurent bientôt, l'écoulement diminua progressivement. A mesure que l'écoulement tendait à disparaître, j'aperçus d'abord un petit point noir au sommet des végétations. Ce point s'élargit successivement, et en même temps les végétations s'affaissaient sur elles-mêmes, jusqu'au jour où, se trouvant de niveau avec la membrane muqueuse du prépuce, elles tombèrent sous forme d'écaille noirâtre, laissant apercevoir la muqueuse sous-jacente parfaitement saine, sans aucune trace de cicatrice.

Je m'étonnai de ce résultat, que ne confirmait point la *symptomatologie* du *lycopodium*, telle qu'elle est exposée dans le vol. 1 du grand ouvrage de Hahnemann sur la *Doctrine* et le *traitement des maladies chroniques*. Un seul symptôme, le 437<sup>e</sup>, semblerait indiquer quelque chose de semblable au fait esquissé plus haut ; et par une singulière fatalité, j'ai employé *lycopodium* sur un malade offrant une grande quantité de *végétations molles*, d'un rouge foncé, d'où suintaient un pus ichoreux et fétide, et une certaine quantité de sang ; et dans ce cas le *lycopodium* échoua complètement (1). Je me rendis un compte facile de cette différence dans le résultat obtenu.

Le *lycopodium* me paraît avoir une action spécifique sur les *verrues* proprement dites, quel que soit le point du système cutané qu'elles affectent, et sur les *végétations sycosiques* dont les parties génitales des deux sexes sont le siège, et même sur toutes les *végétations* qui peuvent survenir sur un point quelconque de la membrane muqueuse, pourvu que ces *végétations* soient isolées les unes des autres, de couleur blanche, plus ou moins pédiculées et fendillées au sommet. Le *lycopodium* échouera, au contraire, dans le traitement des *végétations vasculaires* qui se développent si souvent aux parties génitales à la suite d'un coït impur. Ces dernières, on le sait, sont d'un rouge foncé, molles, existent le plus souvent en forme de grappes, laissant suinter une assez grande quantité de sang au moins.

(1) *Doctrine des maladies chroniques*, vol. I.

dre contact, et un pus fétide et ichoreux. Pour celles-là, je le répète, le lycopode ne peut rien.

En se tenant à la lettre du symptôme 437°, que j'ai relaté plus haut, il semblerait, au contraire, que le *lycopodium* devrait réussir dans le traitement des verrues vasculaires. Mais si on réfléchit que les végétations appelées *verrues vulgaires* débutent par une légère élévation rouge, d'abord, molles aussi bien à la peau qu'aux membranes muqueuses, qu'elles ne se fendillent et se pédiculent qu'en prenant du développement, et que leur couleur blanchâtre se prononce au moment où elles se fendillent; si on réfléchit, enfin, que l'*expérimentation pure* a des limites qu'il serait téméraire de franchir, on comprendra que le symptôme 437° du *lycopodium*, indique l'état commençant de la maladie qui nous occupe, et qu'ainsi, il ne fait pas défaut à l'expérience.

L'observation précédente fut le point de départ de celles qui suivent. Considérant que, dans sa bonté inépuisable, la Providence a donné à chacune de nos maladies son correspondant thérapeutique; qu'elle en a donné *un* et non pas *deux*, que l'agent thérapeutique *approprié* à chacune de nos infirmités, ne peut être employé avec certitude que si ses propriétés peuvent être rapportées à des symptômes bien définis, je crus être dans les conditions sus-indiquées, et je me proposai de vérifier mon presentiment aussitôt que l'occasion s'en présenterait. Cette occasion ne se fit pas attendre.

S'il existait en médecine des faits de peu d'importance, et indignes de l'attention du médecin, j'hésiterais peut-être à rapporter ceux qu'on va lire. Les *verrues vulgaires* de la peau et les *végétations sycosiques* des parties génitales, ne sont pas de ces maladies qui menacent la vie du malade, du moins dans un prochain avenir. Cependant, en raison de la théorie de Hahnemann sur les maladies chroniques et sur la *sycose* en particulier, peut-être serai-je conduit à des conclusions plus étendues que les faits eux-mêmes. Si, d'une part, je ne veux pas rétrécir mon sujet, de l'autre, j'éviterai de lui donner des proportions démesurées. Il n'était permis qu'au docteur Berkley de dérouler le tableau du système du monde à propos de la recherche des *Propriétés médicales de l'eau de goudron*. Le respectable évêque de Cloyne n'était pas obligé à une grande rigueur scientifique. Mais je ne suis pas évêque : je me sentirai plus à l'aise sous un modeste vêtement.

Voici les faits par moi observés :

#### PREMIÈRE OBSERVATION.

Madame J. de B...., âgée de soixante-et-un ans, tempérament lymphatico-nerveux, constitution délicate, cheveux blonds, jouit depuis longues années d'une santé généralement bonne, si ce n'est qu'elle est sujette à des coryzas aigus assez fréquens, qui dégénèrent en catarrhes bronchiques, parfois assez rebelles.

Jusqu'au mois de mars 1837, madame J. de B....

n'avait jamais eu de verrues. Mais à cette époque, ayant été atteinte d'un de ses accès habituels de catarrhe bronchique, pour la première fois, elle réclama mes soins. La *pulsatille* me permit de vaincre rapidement les symptômes aigus du catarrhe. Au bout de quelques jours de traitement, il n'existait plus ni fièvre, ni dégoût, ni coryza, ni faiblesse générale. Le matin au réveil, la malade avait une quinte de toux qui se prolongeait pendant quelque temps, et ne cessait véritablement qu'après une expectoration assez abondante de crachats muqueux, jaunâtres et quelquefois verdâtres.

Chez madame de B...., cette susceptibilité aux affections catarrhales datait de loin; et bien que, dans sa vie passée, la malade n'ait eu aucune affection miasmatique acquise, je crus cependant à l'existence d'un état psorique. La délicatesse de la constitution, le tempérament lymphatico-nerveux, et je dois ajouter une claudication datant de l'enfance, claudication qui résulte d'une luxation du col du fémur, furent mes raisons déterminantes. Une chute faite dans la plus tendre enfance est, dans l'opinion de madame de B...., la cause de la claudication. J'ai peine, je l'avoue, à accepter cette étiologie que beaucoup de malades mettent en avant, vu que, selon moi, il faut se garder de confondre la cause et l'accident.

Je proposai donc un traitement antipsorique radical dans le but de détruire la susceptibilité à contracter de nouvelles affections bronchiques; et je

débutai par *sulphur* 30° 2 gl. dans dix cuillerées d'eau : un cuillerée tous les matins à jeun. Il y avait quinze jours que la malade était sous l'action du *soufre*, lorsque survint au sommet du doigt médius de la main gauche une verrue vulgaire, sèche, de la largeur d'une pièce de dix sous environ. Cette verrue était excessivement douloureuse chaque fois que le doigt malade rencontrait un corps extérieur. Elle se fendilla rapidement et commença à se pédiculer (1).

Je donnai de suite *lycopodium clavatum*, 3<sup>1</sup> gl. 24° dans six cuillerées d'eau alcoolisée, une cuillerée tous les matins. Le septième jour, je répétei le *lycopodium* 3 gl. 15° pour huit cuillerées d'eau alcoolisée, toujours à la dose d'une cuillerée par jour ; et le quinzième jour, j'administrai 3 autres globules du même médicament, 6° dilution, à prendre encore dans l'intervalle de huit jours.

Pendant que madame de B.... prenait la seconde dose de *lycopodium*, la verrue devint complètement indolente, noircit à son sommet, et commença à s'affaïsser sur elle-même. Au commencement de la troisième dose, elle s'affaïssa et finit par disparaître. Depuis lors, elle n'a pas reparu, et il n'en est pas survenu d'autres sur d'autres points de la peau. La cure a été radicale, je puis l'affirmer, puisque je

(1) Les caractères anatomiques sus-relatés sont essentiels pour déterminer l'emploi du *lycopodium*. Je dirai même que si la végétation affectait une autre forme, le *lycopodium* ne réussirait plus.

continue à donner mes soins à madame de B...., et qu'avant de rédiger cette observation, je me suis assuré qu'il n'y avait eu aucune récidive. Nulle trace de cicatrice à la partie précédemment affectée.

*Réflexions.*

Trois faits sont à considérer dans cette observation : 1° c'est sous l'influence du soufre que la verrue s'est développée ; 2° dans sa marche vers la guérison, la verrue a offert trois momens : de douloureuse, elle est devenue indolente ; elle a noirci à son sommet, elle est tombée par desquamation. Nous retrouverons ces signes de décroissance chez tous les autres malades traités par le *lycopodium* ; 3° la peau n'offre aucune trace de cicatrice.

En raison de son action spécifique, le *lycopodium* guérit ici sans entraîner aucune perte de substance, et dans toute maladie des membranes muqueuses et de la peau, il n'y a de cicatrice que là où il y a eu perte de substance.

La marche décroissante de la maladie est à considérer : car, partout où on la rencontre, on sera assuré qu'il y a action du médicament, et que ce dernier agissant conformément aux propriétés qui sont en lui, la guérison est certaine.

Le soufre fut-il pour quelque chose dans le développement de la verrue ? Je le crois, bien que l'expérimentation pure n'ait pas fait connaître ce symptôme (1). Mais l'observation clinique l'a plusieurs

(1) Jahr en fait mention dans son *Manuel* ; mais c'est un symptôme clinique.



fois révélé, et d'ailleurs l'observation suivante présentera la même circonstance. Cependant, la malade avait pris la pulsatile avant le soufre, et la pulsatile et le lycopode sont antidotes l'un de l'autre, de même que pulsatile et soufre sont dans le même rapport entre eux. Se pourrait-il donc que lycopode n'eût agi ici qu'à titre d'antidote? Les observations suivantes lèveront cette difficulté, qui, à mes yeux, n'en est pas une.

## DEUXIÈME OBSERVATION.

M. D. S. . . . , âgé de trente-cinq ans, cheveux blonds, teint animé et tempérament lymphatico-sanguin, constitution athlétique des plus prononcées, n'a eu ni gale ni syphilis. Les seules maladies qu'il ait eues dans sa jeunesse étaient des esquinanc s d'une extrême acuité, et pour lesquelles on le saigna très-abondamment. M..... était obligé alors de voyager la plus grande partie de l'année pour ses affaires de commerce; et, soit la fatigue des voyages, soit les nombreux excès qu'il commit, et qui sont presque inséparables d'une existence voyageuse, les esquinancies dont j'ai parlé revenaient très-fréquemment.

Lorsque, pour la première fois, au mois de février 1837, M. D. S..... me consulta, il présentait les symptômes suivans :

1° Calvitie accompagnée de fortes démangeaisons avec éruption de petites plaques rouges superficielles sur la partie du cuir chevelu dépourvue de

cheveux, plaques qui se desséchaient promptement et se terminaient par desquamation furfuracée (*pytirtiasis capitis*) ;

2° Bords libres des paupières habituellement rouges sans cuisson ni démangeaison ; yeux habituellement injectés ;

3° A la région frontale, deux kystes volumineux, non enflammés et absolument indolens ;

4° Yeux profondément cernés, rides nombreuses et profondes ;

5° A époques indéterminées, aphtes très-douloureux sur la membrane muqueuse buccale, avec sensation de brûlure à la langue. — Digestions lentes, pénibles, avec sensation de pesanteur à l'épigastre, rapports considérables et bruyans pendant la digestion stomacale. Ces renvois étaient parfois inodores, avaient le plus souvent le goût des alimens, et quelquefois le goût d'œufs pourris ; pyrosis tous les soirs après le dîner, dont le malade se soulageait en fumant un cigarre ;

6° Constipation habituelle dont le malade n'était soulagé que par d'abondantes pertes de sang, fournies par des hémorrhoides internes. Ces pertes de sang accompagnaient et suivaient les selles, et augmentaient toujours le pyrosis chaque fois qu'elles avaient lieu. Elles duraient habituellement six et huit jours, et reparaissaient à des intervalles indéterminés. — Rougeur vive, circonscrite, humidité habituelle et démangeaison intolérables du pourtour de l'anüs (*pytirtiasis*) ;

7° Le pli des jarrets, les coude-pieds sont également le siège d'un pytiriasis, et, pendant les chaleurs, de semblables plaques se montraient entre les doigts de pieds ;

8° Crampes habituelles et très-douloureuses aux mollets ; ces crampes survenaient constamment pendant le coït.

Bien que le malade n'ait jamais eu ni gale ni syphilis acquises, je m'arrêtai à l'idée d'un état psorique héréditaire, sans qu'il me fût possible d'en découvrir la plus légère trace chez les parens ; et j'établis mon opinion sur la nature des symptômes (1).

Dans cette conviction, j'administrai le *sulphur*

(1) Plus tard, d'autres faits modifièrent cette opinion. Je crois aujourd'hui qu'il est des syphilis acquises qui, chez les sujets robustes, passent à l'état constitutionnel sans avoir offert les symptômes primitifs ou locaux qui leur sont ordinaires. Je crois que M. D. S. était dans ce cas. Il y a un an, je fus consulté par un ancien musicien de régiment, aujourd'hui chef de pupitre à l'Opéra, pour une carie de l'arcade alvéolaire de la mâchoire supérieure. Pendant sa vie militaire, il eut de nombreux rapports avec des femmes syphilitiques. Il se glorifiait d'avoir bravé la syphilis. Le mercure suffit à guérir la carie dont j'ai parlé. Ayant eu au sujet de ce malade une consultation avec M. le professeur Marjolin, nous tombâmes d'accord qu'on pouvait être infecté de syphilis, sans qu'il y ait eu de symptômes primitifs ; M. D. S. ne fut pas d'une conduite plus régulière, et je crois qu'il a été dans le cas du musicien dont je parle.

*trituration* à la dose de 3 gl., répétés de dix en dix jours, et pris en une seule fois à sec.

Le malade avait à peine commencé son traitement, qu'une affaire d'intérêt l'appela, pour deux mois, dans le midi de la France. Il y eut alors suspension du traitement, qui fut repris vers le milieu d'avril 1837. La maladie étant restée stationnaire, je jugeai devoir lui administrer de nouveau le *sulphur trituration*, et ce fut sous l'action de ce médicament que parut au doigt annulaire de la main gauche et à son extrémité une énorme verrue sèche de la largeur d'une pièce de 15 sous, très-fendillée, avec douleurs très-vives au moindre contact, et même quelques élancemens dans le repos. Le malade resta plusieurs semaines sans m'en parler, et se contenta de couper sa verrue avec un canif, et de la brûler avec le nitrate d'argent. Les douleurs que la verrue lui occasionait l'engagèrent cependant à m'en parler. Je lui proposai le *lycopodium*, dont il prenait 3 globules, de quatre en quatre jours, baissant chaque fois la dilution, commençant par la 30°, et passant successivement aux 24°, 18°, 12° et 6° dilutions. Le vingt-sixième jour, la verrue avait entièrement disparu, en passant par les degrés de décroissance indiqués dans l'observation précédente.

Il est à remarquer que le *lycopodium* ne diminua et n'aggrava aucun des symptômes de la maladie chronique; que cette dernière resta absolument stationnaire, et que, malgré la présence d'une maladie miasmatique, le *lycopodium* déploya sans ob-

stacle son action spécifique. Nous verrons le même fait se reproduire, sous une autre forme, dans l'observation suivante.

*Réflexions.*

Cette observation se recommande à l'attention du lecteur sous plus d'un rapport :

1° C'est encore consécutivement à l'administration du soufre que paraît la verrue. N'y aurait-il ici qu'une simple coïncidence, ou y a-t-il relation de cause à effet ? J'adopte tout-à-fait cette dernière opinion, parce que chacun sait que le soufre, médicament si précieux en homœopathie, a pour propriété essentielle de faire éclore tous les germes miasmatiques qui couvent dans l'organisme, et de les faire passer de l'état latent à l'état d'évidence. Il faut juger par analogie. Si je ne possédais que les deux faits qui précèdent, je n'oserais soutenir la proposition avancée. Mais j'ai vu si souvent la psore latente éclore chez les sujets atteints de maladie aiguë, et auxquels on donnait, à tort selon moi, une dose de soufre pendant la convalescence, que je n'hésite pas à regarder comme fondamentale cette propriété dont jouit le soufre de mettre en évidence tous les germes morbides qui sont en nous. C'est pourquoi, le soufre est un médicament si précieux; c'est pourquoi aussi, il n'est pas sans danger de l'employer légèrement.

2° Mais la verrue est un symptôme de sycose, le soufre est un antipsorique, et le malade dont il s'a-

git n'a jamais eu ni psore ni sycose antérieures. Il est impossible de traiter toutes les questions pathologiques que soulève un fait, à propos de ce fait lui-même. Beaucoup de choses peuvent être indiquées qui trouveront leur justification dans les *Etudes cliniques* que je donnerai plus tard. L'affection de *pytíriasis* fort étendue dont M... a été atteint, son état hémorrhédaire, et même l'affection chronique de l'estomac, indiquent du moins celle de la psore ou de la sycose héréditaires. Mais le fait indiqué dans la note précédente mérite aussi considération. Plusieurs faits dont je ne puis donner en ce moment l'analyse pathologique, m'autorisent à croire qu'il peut y avoir infection syphilitique ou sycosique générale, sans apparition des symptômes primitifs de ces deux affections. Si les faits que je possède ne sont pas encore assez nombreux pour me permettre de trancher la question, ils sont suffisants pour examiner encore.

M. D. S..... est un homme d'une force musculaire rare, et chez qui les besoins d'amour sont très-prononcés. Dans sa jeunesse, et au milieu des accidens d'une vie de voyage, il eut des rapports avec des femmes de tout genre, et jamais il ne prit la moindre précaution. Cependant il ne fut jamais atteint de maladie syphilitique ou sycosique caractérisée. Est-ce à dire qu'il ne fut point infecté ?

#### TROISIÈME OBSERVATION.

Mademoiselle S....., âgée de vingt-trois ans, tem-

pérament sanguin, cheveux d'un noir d'ébène, teint rouge, animé, n'a jamais eu de maladie miasmatique, ni d'affection aiguë qui vaille la peine d'être relatée. Mais dans sa jeunesse, le père eut plusieurs blennorrhagies qu'il traita avec la légèreté d'un jeune homme.

Au mois de janvier 1840, on me consulta pour une verrue existant au doigt médius de la main droite, verrue qui était large comme une pièce de vingt sous, très-douloureuse au toucher, offrant même quelques douleurs élançantes pendant le repos; cette verrue était considérablement fendillée.

Du reste, la santé de madem. \*\*\* était parfaite sous tous les rapports, si ce n'est qu'à chaque époque menstruelle, et au moment où les règles s'établissent, elle est sujette à de très-violentes coliques utérines.

Je voulus traiter ces deux symptômes en même temps. Je donnai d'abord une dose *belladonna* qui fit cesser les *coliques utérines*. Ce fut le début du traitement, parce qu'on me consultait à une époque rapprochée des règles. Ces dernières terminées, j'administrerai le *lycopodium* à la dose de 2 gl. 30 répétés de quatre en quatre jours (1). Sous l'in-

(1) On remarquera que je n'ai point administré le médicament sous la même forme que dans les cas précédents. C'est un grand vice, selon moi, de s'arrêter à un mode d'administration presque uniforme. Toujours le globule ou les globules en dissolution dans une certaine quantité d'eau, et toujours

fluence du médicament, la verrue devint plus douloureuse, et sembla s'élargir encore. Je continuai le médicament toujours à la dose de 2 gl. de quatre en quatre jours, mais en tombant de la 30<sup>e</sup> à la 18<sup>e</sup> dilution.

Au quatorzième jour de traitement, la malade eut une brûlure superficielle de toute la face. Son frère causait un soir auprès de son lit, tenant un flacon d'éther d'une main, et une bougie allumée de l'autre main. Ayant approché la bougie du flacon, l'éther prit feu, et mademoiselle \*\*\* eut, comme je l'ai dit, toute la figure brûlée; les sourcils étaient détruits, et les joues présentaient plusieurs phlyctènes.

Forcé d'arrêter l'administration du *lycopodium*, j'employai l'*arnica* intérieurement et extérieurement, et en quatre jours il n'y avait plus aucune trace de brûlure. Aujourd'hui la figure de la malade n'offre pas la plus légère trace de cicatrice.

Je laissai reposer la malade de tout médicament jusqu'au vingt-cinquième jour, à dater du commencement du traitement. Alors je repris le *lycopodium*, 5 gl. 6<sup>e</sup> dilution, de trois en trois jours, et après la troisième dose il n'existait plus aucune trace de la verrue, qui guérit sans laisser après elle le plus léger changement à la peau.

l'éternelle cuillerée à prendre le matin! Sachons individualiser sous ce rapport aussi bien que sous tous les autres.



*Réflexions.*

Je ne ferai qu'une seule remarque au sujet de cette observation. Dans le cours du traitement, il est survenu une maladie intercurrente. La malade était alors sous l'action de *lycopodium*, et l'*arnica* déploya sa puissance médicatrice tout aussi bien que si *lycopodium* n'avait pas été pris deux jours avant l'événement. Chez le sujet de cette observation, le soufre n'a pas été administré, l'action du spécifique est donc au dessus de toute contestation.

## QUATRIÈME OBSERVATION (1).

J. B. Des... âgé de vingt-cinq ans; tempérament lymphatico-sanguin, n'a jamais eu la gale, et affirme que ses parens sont parfaitement sains. Il prétend aussi n'avoir eu d'autre maladie, avant celle pour laquelle il consulte, que la variole, dont, en effet, il porte des traces.

Au mois de mars 1838, il fut atteint de blennorrhagie aiguë, fort légère, selon lui, assez légère au moins pour qu'il ne suivît aucun traitement, et continuât jusqu'à la fin du mois suivant à fréquenter les lieux de prostitution. Il savait, par avance, que la dernière femme avec laquelle il eut commerce, n'était pas saine.

Huit jours après ce coït impur, il apparaît une dizaine de petits boutons rouges, gros comme de

(1) Cette observation fut recueillie par M. le docteur Sanguinetti, qui suivait alors mon dispensaire.

petites lentilles autour du prépuce et sur le gland. L'écoulement continuait comme auparavant, sans être plus douloureux ni plus abondant.

Jusqu'au mois de juin suivant, il se mit à la tisane d'orge, de chiendent et de réglisse, sans aucune amélioration dans sa position. Ce fut alors qu'il se décida à consulter un médecin. On lui donna le baume de copahu pendant huit jours, et son état resta stationnaire. Au bout de ce temps, on lui fit faire des frictions mercurielles sur les petits boutons rouges, lenticulaires, dont il a été parlé; boutons qui, en grandissant, étaient devenus de véritables végétations (1). On lui fit aussi frictionner la partie interne des cuisses, tous les jours une fois, avec 1 gros d'onguent mercuriel. Il en consuma ainsi 4 onces, sans aucun changement dans la maladie, ni aucune altération de sa santé générale. L'insuccès de ces moyens fit recourir à la cautérisation avec le *nitrate d'argent*, qui exaspéra les végétations et en augmenta le nombre, au dire du malade.

Le 15 septembre 1858, J. B. Des.... se présenta à mon dispensaire. Son écoulement blennorrhagique

(1) *Ces boutons rouges, lenticulaires qui deviennent de véritables végétations*, voilà le symptôme 437° du *lyc.*, tel qu'il est indiqué dans la *Mat. méd. pure*. N'est-il pas vrai qu'il serait bon de ne pas trop négliger les *études pathologiques* en homœopathie? Les critiques qui ont attaqué Hahnemann n'auraient pas été si injustes à son égard, et on n'aurait pas commis la faute de déclarer que l'homœopathie se passait de la pathologie.

était dans l'état décrit plus haut, tout-à-fait indolent pendant l'érection et pendant l'émission des urines, assez abondant, d'un blanc opalin. Tout autour du prépuce existait une couronne de petites excroissances pédiculées, fendillées, ne laissant échapper au contact ni pus, ni sang, elles étaient de grosseur variable. Dans le peu d'espace libre existant entre deux végétations, on remarquait des traces de cautérisation qui s'étaient couvertes de nouveau par des végétations analogues. Sur le gland, on remarquait une végétation plate, molle, légèrement pédiculée, et plus rouge que les autres. Du reste, la santé était bonne.

La constitution actuelle du malade m'engagea à débiter par une dose de *sulfur. triturat.*, 3 gl., 30<sup>e</sup> dil. dans 8 cuillerées d'eau. J'espérais que ce médicament agirait favorablement sur l'écoulement blennorrhagique ; et, en effet, huit jours après, l'écoulement avait presque cessé. Je donnai s. l. pour la huitaine suivante, et l'écoulement avait entièrement cessé. Je répétais s. l., afin de laisser au soufre le temps de décrire toute sa sphère d'action.

Le 7 octobre le *lycopodium* fut donné pour la première fois, à la dose de 3 globules pour 8 cuillerées d'eau, et continué sans interruption jusqu'au 20 du même mois. A cette époque, le plus grand nombre des végétations avaient noirci à leur sommet, et commençaient à s'affaïsser sur elles-mêmes. Mais il était survenu une nouvelle végétation sur le gland, et je craignis que cette



ptôme artificiel développé par l'action du *lycopod*. Je donnai donc s. l. qui fut continué jusqu'au 3 novembre.

A cette époque, il ne restait plus que 6 végétations qui étaient en voie de guérison. Je continuai *lycopodium* à la 6<sup>e</sup> dil., 4 gl. pour 8 cuillerées d'eau, et continuai ainsi jusqu'au 17 novembre, époque où il me fut permis d'affirmer l'entière guérison. J'ai revu le malade au mois d'avril 1840, c'est-à-dire, plus de dix-huit mois après son traitement, et je me suis assuré que la guérison ne s'était pas démentie.

### *Réflexions.*

Cette guérison surprit beaucoup plusieurs jeunes allopathes qui suivaient alors mon dispensaire. Une discussion s'éleva. Rien ne prouvait, selon eux, que la guérison ne fût pas due aux frictions mercurielles, dont l'action thérapeutique se prolonge, disaient-ils, de l'aveu même de l'homœopathie, bien au-delà du temps où le malade en fait usage.

Cette discussion assez spacieuse se trouve épuisée par les faits qui précèdent, et par le récit des deux faits qui vont suivre.

Il est seulement à déplorer que l'allopathie ne sache rien faire de mieux en pareil cas que frictionner les malades et surtout les cautériser : car, la cautérisation quand elle réussit, répercute la sycose ; c'est alors qu'il se développe des sycoses secondaires terribles dans leurs conséquences, ainsi que je le prouverai en un autre lieu.

Pour ceux de nos lecteurs qui connaissent l'homœopathie, ils n'en sont plus à douter de l'action des doses infinitésimales, l'observation précédente se recommande sous plusieurs rapports.

Je ne veux plus parler de l'action spécifique du *lycopodium* ; je le répète, les faits précédens la mettent hors de doute ; mais d'une observation pathologique de haut intérêt.

Jusqu'ici, l'action spécifique du *lycopodium* ne s'était montrée que contre les verrues de la peau ; et elle ne s'est point démentie contre les végétations des membranes muqueuses. Toutefois, un doute est resté dans mon esprit. Je me suis demandé si cette maladie était acquise ou héréditaire. Je m'explique.

A la suite d'un coït impur, il survint une blennorrhagie qui n'a offert, dans aucune de ses périodes, aucun symptôme d'acuité. C'était un simple écoulement opalin, sans douleur pendant l'érection, ni pendant l'émission des urines. La blennorrhagie eut donc un début chronique, comme l'aurait dit l'école physiologique, et sa marche le fut aussi. Raisonnant par analogie, je me suis demandé si le malade n'aurait pas reçu héréditairement le virus sycosique, qui serait resté latent pendant longues années, et se serait manifesté à la suite de l'exercice des organes génitaux. C'est ainsi que la psore, transmise héréditairement, reste long-temps latente, et ne revêt souvent une forme morbide qu'au bout d'un certain nombre d'années, à l'époque de la seconde dentition, pour beaucoup de maladies scrofuleuses ; à

l'époque de la puberté, pour la phthisie pulmonaire; au déclin de l'âge viril, quand il s'agit des maladies arthritiques ou carcinomateuses. Pourquoi donc la syphilis et la sycose, transmises héréditairement, seraient-elles en dehors de cette loi ?

Ce pressentiment prend encore une nouvelle consistance, en pensant que jamais je n'ai vu réussir le *lycopodium* dans le traitement des blennorrhagies aiguës, fussent-elles accompagnées de ces végétations qui ont reçu le nom de *crêtes de coq* et que chacun sait être rouges, molles, facilement saignantes et très-peu pédiculées.

Je ne veux pas trancher la difficulté ; je dis seulement qu'elle existe. Une fois malade, M... eut commerce avec une autre femme suspecte, et sa maladie n'augmenta, ni ne diminua, elle suivit toujours sa marche chronique ; seulement, les végétations apparurent. Doivent-elles être considérées comme le produit d'une nouvelle infection, ou comme le développement de la maladie antérieure ? La question est actuellement insoluble. Il est des sycoses où les végétations se présentent dès le début de la maladie. Mais j'ai cru remarquer qu'alors les sujets malades étaient atteints de la constitution dite scrofuleuse. Nous avons encore beaucoup à rechercher et beaucoup à apprendre sur la maladie dont je m'occupe.

#### CINQUIÈME OBSERVATION.

Mademoiselle C..., vingt-sept ans, professeur de

piano, cheveux noirs, avec tous les attributs du tempérament dit bilioso-sanguin, fut atteinte de méningite aiguë, au mois de juillet 1838, et fut traitée allopathiquement pour cette maladie. De nombreux chagrins résultant de perte de fortune furent considérés comme la cause de cette affection cérébrale. La méthode antiphlogistique, appliquée dans toute sa rigueur, triompha de la méningite. Depuis lors, cependant, la malade avait de temps à autre des douleurs de tête très-vives qu'elle croyait être des migraines, et ces céphalalgies amenèrent avec elles de la difficulté dans les digestions, une constipation habituelle et un grand affaissement intellectuel. Au même temps, trois verrues sèches apparurent sur le dos de la main gauche, et vingt autres verrues se développèrent sur le cou et la partie antérieure et supérieure de la poitrine, du côté gauche seulement. A plusieurs reprises et avant de me consulter, mademoiselle C... coupa ses verrues et les cautérisa, les lia avec un fil de soie, et toujours elles repoussaient aussi vivantes que précédemment.

Lorsqu'elle me consulta, elle était résignée à garder ses verrues, mais elle se résignait plus difficilement à ses accès de céphalalgie et aux troubles de ses digestions.

J'administrai de suite le *lycopodium* en débutant par la 30<sup>e</sup> dilution à la dose d'un globule, pris de deux jours l'un et en une seule fois. Je continuai ainsi pendant huit jours, au bout desquels je tins

la malade pendant dix autres jours au s. l. Je donnai ensuite quatre doses *lycopodium* 18<sup>e</sup> dilution, que j'administrai encore de deux jours l'un, et je laissai la malade sans médicament pendant dix autres jours.

Au bout de ce temps, il n'y avait plus trace de verrues. L'estomac digérait bien, mais toujours un peu difficilement; il existait encore quelques douleurs de tête, mais si légères, que mademoiselle C... ne consentit à prendre aucun autre médicament. Elle pensait, avec raison, je dois le dire, que le temps suffirait à effacer ces symptômes. En effet, la force vitale s'est suffi à elle-même pour compléter la guérison.

#### *Réflexions.*

Dans l'observation qui précède, y a-t-il relation de cause à effet, ou simple accident dans l'apparition de la méningite aiguë et le développement de l'affection sycosique? Cette question peut et doit être posée; je n'aurai pas la témérité de la résoudre. Cependant il est remarquable que les végétations sycosiques aient apparu ici sous forme de crise incomplète d'une maladie aiguë, et que sous l'influence du *lycopodium* les céphalalgies consécutives à la méningite dont j'ai parlé, aient disparu en même temps que les végétations cutanées.

J'ai dû m'enquérir soigneusement de l'état de santé des parens, et je n'ai rien pu découvrir qui m'autorisât à croire que la sycose avait été transmise héréditairement. La malade a un frère puîné.



qui jouit d'une santé parfaite. Sa mère a eu plusieurs attaques d'apoplexie qui ont entraîné une hémiplegie complète. Je n'ai rien pu savoir de la santé du père.

Quoi qu'il en soit, si de nouvelles observations venaient confirmer celle-ci, on pourrait, je pense, y trouver une nouvelle justification de ce principe que beaucoup de maladies aiguës, considérées comme phlegmasiques de leur nature, ne sont autre chose que le moment d'éclosion d'une affection miasmatique. C'est le cas de la bronchite aiguë rebelle signalant le début de la phthisie pulmonaire, de l'ophtalmie aiguë des enfans, si souvent le point de départ du développement des affections scrofuleuses, et ainsi de beaucoup d'autres maladies.

Lorsque du point de vue étroit de la médecine organique, on ne juge ces maladies réputées aiguës que d'après l'état des organes, on arrive, comme dans ce cas-ci, à ne triompher qu'imparfaitement de la maladie, et l'affection chronique se fait jour sous une forme ou sous une autre.

Je me garderai bien de nier, cependant, l'existence de méningites aiguës idiopathiques. Comment donc distinguer ces dernières de celles qui annoncent le développement d'une maladie chronique ?

La considération attentive des symptômes peut suffire, sans doute, à la détermination du médicament; cependant, le choix de ce dernier est encore mieux éclairé, règle générale, lorsqu'on peut y joindre la considération de la cause. Dans le cas qui

nous occupe, il était difficile de dégager cette dernière. Mais ce n'est pas sur l'obscurité d'un fait isolé qu'il faudrait établir un principe général. Si j'avais été mieux renseigné sur les antécédens du père, si même j'avais pu avoir des notions précises sur l'enfance de la malade, il m'aurait été facile, je le crois, en présence même de la méningite aiguë, de la juger ce qu'elle était. Combien est rétréci, selon moi, le champ des maladies aiguës vraiment idiopathiques !

## SIXIÈME OBSERVATION.

Lady H...., âgée de cinquante-six ans, constitution forte et presque athlétique, cheveux noirs et coloration très-prononcée, jouit d'une assez bonne santé. Mais ayant contracté dès son enfance l'habitude des purgatifs, elle ne peut avoir d'évacuations alvines qu'en prenant de deux jours l'un ou le *Blue pill*, ou la *rhubarbe*, ou l'*huile de castor*. A la suite d'une couche, elle prétend avoir été blessée, et que de cette blessure, il est résulté une atonie du rectum et un rétrécissement de la portion inférieure de cet intestin, qui l'oblige à user des purgatifs sans lesquels elle n'évacuerait point. Les lavemens ne produisent, sur elle, aucun effet. A cela près, la santé de la malade est aussi belle que possible. Il est à remarquer qu'elle eut la gale, il y a environ trente ans, pendant qu'elle était enceinte de son fils aîné, aujourd'hui existant, mais épileptique depuis sa plus tendre enfance.

Lady H.... laissait traiter son mari et ses enfans par l'homœopathie, sans y avoir aucune confiance pour elle-même. On ne peut croire, disait-elle, que de si petites doses de médicament puissent avoir la moindre action. Je lui proposai, pour la convaincre, de guérir les verrues assez volumineuses, tout-à-fait indolentes, pédiculées à leur base, et fendillées à leur sommet, qu'elle portait sur le dos de la main droite. Elle y consentit, en refusant d'abandonner ses habitudes de thé et ses habitudes de purgatifs. Je refusai à mon tour de la traiter. Mais comme elle insista à plusieurs reprises pour être débarrassée de ses verrues, je consentis à en faire l'essai sans lui garantir le résultat.

J'administrai le *lycopodium* pour la première fois le 14 janvier 1840, et je le donnai à la dose de 3 gl. 30<sup>e</sup> dans dix cuillerées d'eau, à prendre une cuillerée tous les matins. Je continuai ainsi jusqu'au 5 avril suivant, en baissant les dilutions, époque où les verrues ayant complètement disparu, je cessai toute médication.

Pendant tout le traitement la malade ne dérogea à aucune de ses habitudes hygiéniques ou médicales, et je crois que ce fut la raison pour laquelle le traitement dura si long-temps.

Du reste, dans leur marche décroissante, les verrues parcoururent les différentes périodes de noircissement et exfoliation signalées dans les observations précédentes.

*Réflexions.*

L'action spécifique du médicament se déploie dans ce cas-ci, malgré l'administration de moyens capables d'en contrarier l'action. Mais il faut tenir compte de *l'habitude* que tous les systèmes du passé ont recommandé de respecter sans réserve. Hahnemann ne partage que difficilement ce respect pour l'habitude tant recommandé par les anciens. J'avoue que pour mon compte je crois devoir lui faire en pratique une plus large part qu'on ne le fait communément en homœopathie, sans être cependant son esclave. Il y aurait à présenter un travail méthodique sur l'influence de l'habitude, et sur la part qui doit lui être accordée dans les traitemens homœopathiques, surtout dans le traitement des maladies aiguës. Les observations que j'ai recueillies sur ce point m'ont amené aux conclusions suivantes :

1° Le médecin doit toujours se proposer d'affranchir les malades des mauvaises habitudes hygiéniques ou médicales par eux contractées ;

2° Dans le traitement des maladies chroniques la chose est possible dans le plus grand nombre des cas. Je l'ai trouvée impossible chez certains malades d'un âge très-avancé, surtout chez ceux qui étaient habitués à faire usage de l'opium. Mais chez ces derniers l'homœopathie est sans résultat ; les médicaments, même les mieux choisis, perturbent les malades sans les améliorer ;

3° Dans le traitement des maladies aiguës, il faut souvent respecter, dans une certaine limite, les habitudes contractées.

Je me rappelle entre autres faits, un homme d'âge mûr qui avait une blennorrhagie aiguë très-intense, sur laquelle les médicamens n'amenèrent aucun résultat, bien que je lui eusse interdit le café qu'il prenait habituellement deux fois par jour, depuis vingt-cinq ans. Je lui rendis son café, au bout de huit jours de traitement infructueux, et je répétai les mêmes médicamens, et l'effet de ces derniers se fit aussitôt sentir. Je continuai à le traiter pendant cinq semaines. Au bout de ce temps la maladie était radicalement guérie.

J'ai guéri en vingt jours un jeune anglais de constitution scrofuleuse, atteint de rhumatisme articulaire et tendineux suraigu. Pendant les trois premiers jours je n'obtins aucun effet du traitement. Je lui rendis son thé noir, matin et soir; je répétai la camomille et la pulsatile, précédemment données sans résultat, et en moins de vingt-quatre heures l'acuité des douleurs avait disparu. La fièvre avait cessé, et le sommeil était revenu.

Les maladies aiguës ont une invasion trop brusque et une marche trop rapide, pour que le médecin ait le temps de modifier les habitudes de son malade; il ne peut que les briser; on ne brise pas une habitude sans inconvénient.

Malgré les faits et les observations qui précèdent, Dieu me garde de tomber dans cette autre extrémité

qui consiste à ne tenir aucun compte du régime. Le régime a toujours son utilité, ne serait-ce que d'abréger le traitement des maladies.

En outre, il est pour moi d'observation constante, que les habitudes long-temps prolongées de thé, café et liqueurs, comme habitudes hygiéniques ; que le long usage d'opium, de préparations mercurielles ou autres préparations médicamenteuses, ont pour effet de développer la susceptibilité des malades à ressentir l'action primitive des médicaments, et de diminuer en eux la puissance de réaction curative. J'en ai conclu que les plus petites doses possible étaient celles qu'il convenait d'administrer en pareils cas. Il n'est même pas toujours possible de trouver un mode d'administration convenable. J'ai dû renoncer à donner mes soins à la comtesse d'A...., qui depuis trente ans prenait 20 grains d'opium par jour. Le *café* pris en olfaction et à la dose d'un gl. en dissolution alcoolique la troublait excessivement sans la soulager. Mais la malade avait quatre-vingts ans, et ceci explique beaucoup de choses.

#### RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Je terminerai cette première étude clinique en posant quelques conclusions générales qui découlent des faits relatés, et en découlent nécessairement. Je les indiquerai et ne les discuterai pas. Lorsque dans mes travaux postérieurs, des faits

analogues nous auront conduits à des conclusions de même ordre, je me sentirai plus de hardiesse pour discuter ici les développemens des principes théoriques que je crois propre à rendre la pratique plus prompte, plus facile et mieux assurée.

1° Toute cause fixe et déterminée produit un effet également fixe et déterminé. On peut donc descendre de la cause à l'effet, ou remonter de l'effet à la cause, presque indifféremment pour établir un diagnostic en homœopathie.

2° La première chose à faire dans l'établissement d'un diagnostic homœopathique est de dégager l'étiologie, cette première opération facilitant l'étude des symptômes.

3° Lorsqu'on est assez heureux pour avoir un symptôme anatomique et pouvoir y rattacher un médicament, le choix du médicament est assuré, et le résultat du traitement n'offre aucun doute.

4° Il est à remarquer que les véritables spécifiques que possède aujourd'hui l'homœopathie, ont été établis sur la considération des symptômes anatomiques, dans le plus grand nombre des cas : ainsi, du soufre contre la gale, du mercure dans la syphilis, de l'aconit dans la miliaire pourprée, de la belladone dans la scarlatine lisse, etc.

5° Lorsqu'un médicament est vraiment spécifique contre une maladie donnée, tout ce qu'on a écrit contre la répétition du même médicament, paraît n'avoir aucune application. Il semble qu'on puisse continuer toujours le médicament choisi jus-

qu'à saturation de l'organisme par ce médicament. Au moment où survient l'aggravation homœopathique, il convient de s'arrêter ; et il est rare qu'alors la force vitale n'achève pas la guérison.

---

## OBSERVATIONS CLINIQUES,

par le docteur KÆSEMANN.

(Extrait de l'*Hygie.*)

*Croup. Croup couenneux. Angine membraneuse.*

1<sup>re</sup> *modification.* Asthma acutum simplex, croup simple ou catarrhal.

2<sup>e</sup> *modification.* Asthma acutum spasmodicum (Milleri), ou croup spasmodique.

3<sup>e</sup> *modification.* Asthma irritabile s. synochium, croup irritable ou synoque.

4<sup>e</sup> *modification.* Asthma torpidum s. paralyticum, croup torpide.

Le docteur de Hagen de Goetingue définit ainsi le croup.

Ainsi que la définition, la diagnose de l'étiologie de cette maladie ont aussi beaucoup occupé les médecins, et même de nos jours il n'est pas rare de trouver des catarrhes du larynx qu'on a pris pour le croup. Il est vrai que quelques uns regardent ces catarrhes comme une modification peu grave du



croup ; mais il me semble qu'ils ont tort. Car le croup est une maladie à part, ayant des symptômes particuliers qui le distinguent des affections catarrhales. Souvent on prend le stadium catarrhal du croup pour le catarrhe simple des voies aériennes, ou *vice versâ* ; mais déjà à ce stadium, la respiration et la toux ont souvent ce caractère particulier qu'on reconnaît encore plus facilement pendant le sommeil des malades que quand ils sont éveillés. Ce caractère particulier consiste en ce que la toux est plus résonnante que dans les catarrhes mentionnés ; que l'inspiration, pendant le sommeil, est souvent très-longue et lente ; que la voix est différente, et que la raucité est plus changeante qu'on ne le trouve dans les catarrhes. Je ne crois pas que tout catarrhe simple puisse se changer en croup, sans qu'il survienne d'autres causes spécifiques et capables de faire naître cette maladie, et l'on a également tort de prendre un croup bien indiqué pour un catarrhe violent de l'organe affecté. Quant au début catarrhal du croup, il a toujours pour cause une irritation spécifique des membranes muqueuses, et quant aux symptômes catarrheux qui surviennent quelquefois pendant la durée d'un croup bien développé, ils diffèrent également de ceux du dernier stadium d'un catarrhe.

Il est vrai qu'un grand nombre d'enfans est souvent atteint d'affections morbides des voies aériennes, tandis que le vrai croup ne se montre que chez quelques uns d'entre eux, circonstance qui semble

réfuter ce que je viens d'avancer sur l'irritation spécifique. Je pense néanmoins que tous les phénomènes catarrhaux qui plus tard sont suivis du croup, portent dès leur apparition un type particulier produit par une disposition spécifique de l'individu. Bref, l'organisme est affecté et altéré d'une manière spécifique, de sorte que toutes les réactions suivantes en soient un résultat nécessaire. Cependant, je ne veux pas dire par-là que l'affection spécifique doit entraîner, avec la même nécessité, des symptômes de croup. La maladie peut se borner à des phénomènes purement catarrhaux, elle peut avorter avant d'être devenue un croup.

Il semble que la disposition pour le croup soit favorisée par des circonstances individuelles, que cependant nous sommes loin de bien connaître. Mais comme son apparition devient toujours plus fréquente, il est vraisemblable que notre éducation et le genre de vie que nous menons y a une part tellement considérable que ce n'est pas seulement la constitution névrophlogistique de l'atmosphère, comme le prétend Schœnlein, qui en est la cause unique. Si c'était ainsi, comment appliquerions-nous tant de cas d'un croup sporadique que nous observons dans toutes les saisons, à tous les vents et à toutes les températures ? Comment tant de cas de croup que nous avons observés pendant la dernière épidémie de la grippe, et dont beaucoup d'enfants étaient affectés, tandis qu'un nombre bien aussi considérable souffrait d'affections inflamma-

toires des poumons, ou avait la grippe dans toutes ses formes? Il s'ensuit évidemment que, quoique la constitution de l'atmosphère favorise la maladie, une disposition individuelle, une réceptivité particulière joue le rôle principal.

On ne doit pas non plus négliger l'observation du docteur Hagen, que depuis l'introduction du café et des pommes de terre dans ces pays, le croup est bien plus fréquent qu'auparavant, et qu'en conséquence on devrait regarder ces deux substances comme donnant une disposition à la maladie en question. Cependant, bien des enfans qui ne prennent jamais de café, sont atteints du croup; il faut donc qu'il y ait encore d'autres circonstances qui amènent la disposition, et, quant à mon opinion, ce sont surtout les boissons chaudes qu'on a l'habitude de prendre au déjeuner, etc. Car outre que les boissons chaudes augmentent l'activité de la peau, elles rendent la cavité de la bouche, le larynx, etc., très-sensibles à toute température un peu basse, principalement immédiatement après le repas. Or, pour peu que les effets de ces alimens soient en rapport avec les organes dont nous venons de parler, la disposition pour le croup augmente. C'est pour cette raison que les substances mentionnées méritent toute notre attention. Les vapeurs chaudes qui sortent des pommes de terre affectent d'abord singulièrement le gosier, et quant aux pommes de terre froides, il y aura peu de personnes qui, en les mangeant, n'aient senti quelque chose qui les grattait dans le cou, et

des mouvemens de vomiturition. Les effets du café sur le cou ont été prouvés par de nombreuses observations, chez des personnes en santé, et nous savons tous qu'il cause des excitations particulières du système nerveux, etc., lesquelles favorisent singulièrement la réceptivité pour des affections rhumatismales et catarrhales. Le thé et beaucoup d'autres substances méritent la même considération.

Un jeune homme d'une santé forte et parfaite, que ses affaires obligeaient de faire tous les matins des courses dans la campagne, avait souffert pendant tout l'hiver d'affections catarrhales et nommément d'une toux violente. Un médecin le fit passer souvent ses matinées au lit, et lui ordonna du thé pour le faire transpirer; les après-midi il sortait. Ce traitement ne produisit pas le moindre changement, quoiqu'il eût soin d'avoir la poitrine toujours chaude. Je fus consulté, et je lui ordonnai de boire de l'eau froide tous les matins et de se laver la poitrine également avec de l'eau froide. Le jeune homme pensait d'abord que je badinais, mais il était assez sage pour suivre mon conseil, et il fut bientôt délivré de son mal. Un jour, lorsqu'il lui fallut faire une course nocturne, sa mère pensa lui faire du bien en lui donnant une tasse de café. Sa toux revint aussitôt et ne céda qu'aux boissons froides.

Boire des liquides froids au lieu des chauds, se laver le cou avec de l'eau froide, et des vêtemens convenables, sont certainement les meilleurs moyens pour diminuer la disposition au croup.

L'apparition fréquente du croup chez les pauvres, indique des causes concurrentes, dont les principales semblent être la malpropreté, les chambres basses, petites et mal aérées, des vêtemens insuffisans, etc., et puis l'habitude du café et des pommes de terre dont ils consomment des quantités incroyables. Le *dorlottement* dispose également, mais il cause plutôt des modifications éréthiques et irritables, tandis que les premières causes disposent les sujets à des formes torpides du croup.

Le traitement du croup a toujours été une vraie *crux medicorum*, jusqu'à ce qu'enfin on soit parvenu à quelques indications thérapeutiques qui, relativement, promettent un peu plus de sûreté. (Un diagnostic un peu plus favorable. *Le trad.* ). On ne peut nier que même l'ancienne école n'ait, dans le dernier temps, sauvé bien plus d'enfans de cette maladie qu'auparavant, sans toutefois en être devenue maîtresse. Mais qui peut se vanter de cela dans aucune maladie, sans trancher du charlatan? Néanmoins le croup est toujours une *croix*, surtout pour les enfans qu'on ne cesse de torturer avec des sangsues, et dont on dérange pour long-temps l'organisme avec le calomel, qui joue toujours un rôle principal dans le traitement allopathique. Le docteur Bischoff d'Altenstein, médecin homœopathe, s'en plaint amèrement et avec beaucoup de bonne foi dans l'ouvrage qu'il vient de publier sur l'angine couenneuse, et le docteur Whiling dit expressément : « Le meilleur praticien est, d'après mon opinion,

celui qui sait éloigner une inflammation aiguë, en ne faisant couler que la plus petite quantité de sang possible, et c'est principalement dans le traitement des enfans que ce principe devient important. Les enfans ne reproduisent le sang rouge que très-lentement, les saignées et les sangsues les affectent jusqu'au foyer de leur vitalité. » Mais le dernier qui ait écrit sur le croup, le docteur Fleck, soutient que sans vomitifs, calomel ni sangsues, aucun croup ne peut être guéri; il est bon de dire qu'il recommande aussi la trachéotomie, contre laquelle le docteur Schœnlein a écrit avec tant d'énergie. Hahnemann et d'autres médecins allopathes condamnent et le calomel et les sangsues.

C'est l'école moderne et spécifique qui nous enseigne un remède avec lequel on sauve *au moins* autant de malades atteints du croup, qu'avec ceux qui pour le malade sont une torture et que l'honnête médecin allopathe lui-même doit avoir en horreur parce que les malades en deviennent des ombres, et qu'ils portent pendant long-temps sur leur corps les traces de cet art malheureux. (Suivent de longues réflexions sur le devoir des médecins, la position des médecins homœopathes vis-à-vis des allopathes, et qui ne présentent aucune face nouvelle ni intéressante. *Le trad.*).

J'ai toujours donné (dans les premiers degrés du croup) *spongia* et *aconitum*; celui-là parce que je le prenais pour le remède principal; celui-ci, pour éloigner l'irritation inflammatoire. *Rau*, dans la 2<sup>e</sup> édi-

tion de son ouvrage « *La valeur du traitement homœopathique* (1835) », partage mon opinion. Cependant je voyais bien des fois une augmentation considérable des phénomènes morbides, et, bien que je réussisse très-souvent à leur faire prendre une issue favorable en continuant *spongia* ou *hep. sulph.*, je pensais à un changement de traitement.

Tous les médecins homœopathes auront eu l'occasion de voir que l'amélioration produite par l'*aconit* dans des affections pneumoniques et pleurétiques, rétrogradait après l'emploi de *bryon.*; de sorte qu'ils eussent été obligés d'avoir encore recours à l'*aconit*. Guidé par cette circonstance, je changeai le traitement que j'avais suivi jusqu'alors dans ces affections, en répétant *aconit* jusqu'à ce que les symptômes fébriles diminuassent, surtout la soif et la chaleur, et que la toux devînt un peu humide; la diminution des douleurs lancinantes locales n'en était qu'un résultat naturel. — Ce sont des phénomènes analogues que j'ai observés dans le traitement du croup, et qui à leur tour m'ont déterminé à le changer. Je donne à présent *aconit* tant qu'il y a grande excitation dans les systèmes nerveux et sanguin, que la soif et la chaleur ne diminuent pas, que la toux est sèche et brève, et que la respiration est accélérée et courte, et non pas bruyante, sifflante, ou qu'elle imite le bruit d'une scie en action. Je fais observer ici que ces deux derniers symptômes ne se montrent que très-rarement dans la première période de ces affections. Après la disparition de ces symptômes,

ce sont les phénomènes topiques qui nous fournissent le point de mire de l'indication. Souvent l'*aconit* seul suffit à la guérison, surtout quand on l'emploie en doses assez fortes des atténuations basses, répétées toutes les demi à une heure. Si Schoenlein dit : « Mettez un bon nombre de sangsues au cou dès le commencement ; plus intense l'antiphlogose, moins violente la période suivante, moins abondante l'exsudation ; » ses paroles sont parfaitement analogues à ce que je viens de dire, dans le sens toutefois que l'*aconit* remplace les sangsues. Puis l'*aconit* produit une diminution de l'excitation sans laisser de la faiblesse, de sorte que nous pouvons l'employer à notre volonté, tandis que les sangsues, etc., ne peuvent être appliquées qu'au commencement et jamais pendant le courant de la maladie, et qu'elles ne sont pas convenables quand il y a faiblesse dès le commencement. L'*aconit*, enfin, a encore des rapports spécifiques et avec les organes affectés, et avec les symptômes locaux. Voilà la raison pour laquelle *aconit* seul fait souvent toute la guérison ; mais il est bon de dire que ni ce médicament ni les sangsues ne sont capables de guérir radicalement des affections profondes de ce genre, ils ne sont radicaux que dans les affections légères.

Quand le médicament a fait disparaître les symptômes ci-dessus mentionnés, et qu'il ne reste que les signes caractéristiques d'un croup violent ; surtout quand la toux est âpre, creuse, résonnante, glapissante, etc., ou tout-à-fait sèche, ou ne produi-



sant que peu de mucosités difficiles à se détacher, et que la respiration est lente, longue, bruisante, sifflante et comme le bruit d'une scie : dans ces cas je donne *spongia* (att. 2 ou 3, goutte 1 ou 1/2 dans de l'eau toutes les une à deux heures) jusqu'à ce que la toux devienne plus facile et que la difficulté de respirer ne semble plus dépendre que des mucosités. J'administre alors *hepar sulph.* in sacch. lact. (non dans de l'eau) dans les mêmes atténuations ou triturations, toutes les deux à quatre heures. — Lorsque la maladie reprend ses symptômes passés, je reprends à mon tour les remèdes convenables et dont j'ai parlé plus haut. Dans les cas qui ne présentent point de stadium irritabile, dont l'*aconit* est le remède spécifique, et quand les derniers symptômes se montrent dès le commencement, comme dans les cas torpides, je n'ai point recours à l'*aconit.*, mais j'administre de suite *spongia*, qui, *cæteris paribus*, semble être le spécifique. Mais quand les symptômes mentionnés sont dès le commencement accompagnés d'un bruissement produit par des mucosités, que la toux est humide, que la respiration n'est que peu gênée et que l'irritation n'est pas grande, j'administre *calcar. sulph.* sans le faire précéder par aucun autre médicament. Lorsqu'il y a un reste d'enrouement, il cède bientôt à l'effet du *calc. sulph.*; je suppose cependant que *spong.* fait le même effet, mais je n'ai pas encore de l'expérience là-dessus, quoique j'aie vu qu'elle (*spong.*) a guéri l'enrouement qui restait en suite d'un catarrhe chro-

nique du larynx chez des adultes. D'autres recommandent *carb. veg.* contre cet enrrouement, et Hartmann a noté plusieurs autres remèdes.

Quand le croup augmente au point de ressembler à une paralysie des poumons, c'est *tart. stib.* qui, comme l'a dit déjà *Rau*, mérite le plus l'attention du médecin. *Sambucus* ne sera parfaitement indiqué que quand il y aura affinité avec l'asthma *Milleri*, ou (*peut-être !*) quand le croup sera intermittent. — *Phosphor.* m'a manqué dans un cas désespéré.

Depuis que je traite ainsi le croup, je n'ai pas encore vu de cas où d'autres remèdes fussent bien indiqués. Cependant je ne veux pas dire que je n'aie jamais perdu aucun de mes malades ; au contraire, il y a quelques mois, je n'ai pu sauver un enfant qui était atteint d'un croup des plus développés. Mais je dois à moi et à la vérité de dire en même temps que cet enfant était affaibli par une coqueluche longue et violente, et qu'on ne m'appela que quelques heures avant la mort.

Un autre enfant dont la maladie n'était pas moins grave, fut cependant sauvé.

1° Je fus rappelé le 1<sup>er</sup> avril 1839, le soir à 8 heures, auprès d'un enfant de deux ans. A peine à la porte, j'entendis la respiration caractéristique du croup, dont le petit malade souffrait depuis cinq jours ; l'ayant pris pour une coqueluche, on s'était procuré quelques globules de je ne sais quel médicament, qu'on avait administrés en ne s'attendant à aucun danger. Depuis le 30 mars la toux avait le son

particulier du croup. A l'heure où je voyais le malade, la toux était tout-à-fait sèche ; la respiration très-pénible et sifflante ; l'aspiration très-longue, lente et comme le bruit d'une scie. L'enrouement était si fort, qu'on ne pouvait presque pas entendre la voix, tout essai pour parler faisait tousser. Les traits du visage trahissaient de l'anxiété ; ni chaleur, ni soif ; peu de sommeil dans la nuit passée. Dans la journée du premier avril, l'enfant avait encore un peu joué, mais le soir il était dans un danger imminent de mort.

Je donnai *spong.* 0.2 gouttes 6, en douze cuillerées à café d'eau, dont il prit, toutes les heures, une. Dans la nuit suivante, la toux était moins glapissante, et le sommeil tranquille ; dans la journée, la respiration était plus libre et plus facile ; la toux était humide, mais aucune expectoration. Le soir, la toux redevint sèche, je donnai en conséquence toutes les demi, une ou deux heures une cuillerée, tandis que dans la journée, je n'en avais donné une que toutes les deux heures. La toux resta sèche jusqu'à minuit ; alors elle devint humide et moins fréquente ; sommeil avec respiration moins bruisante. Le jour suivant, la voix était plus sonore, la toux moins creuse ; la respiration était moins pénible et annonçait des mucosités moins tenaces ; beaucoup de sommeil. — *Calc. sulph.* 4, d'abord toutes les deux heures, en diminuant, puis trois fois par jour à 1/2 goutte dans du sucre de lait jusqu'au 7 avril, où le petit malade était parfaitement guéri.

2° Dans des cas où la maladie n'est pas encore profondément enracinée, quelques doses du médicament indiqué guérissent souvent avec une promptitude étonnante.

Petit garçon de quinze mois , fort , robuste, qui demandait toujours à sortir, même le soir, et qui bravait le plus mauvais temps. Enroué depuis quelques jours. Le soir quand je le vis : Toux creuse , sèche ; voix sifflante , aussitôt qu'il cherchait à parler ; respiration pas très-pénible ; ni soif ni chaleur ; il prenait souvent ses joujoux, mais aussitôt il les jetait brusquement; en général très-mauvaise humeur. Je donnai *spongia*, comme dans le premier cas, toutes les demi-heures une dose. Pendant le sommeil du patient , qui ne souffrait pas qu'on le couvrît, on entendait mieux l'aspiration longue , lente et âpre. Après quelques doses la toux devint plus violente et plus fatigante, de sorte que les parents m'engagèrent à donner des doses moins fréquentes. Mais je résistai à leur demande, en leur déclarant que la fréquence de la toux était d'un bon augure, et qu'il se montrerait bientôt une expectoration. Effectivement elle ne tarda pas à paraître ; elle consistait en des mucosités très-tenaces. La voix devint bientôt sonore , la respiration libre, le petit garçon redevint gai et folâtre , et à minuit il était parfaitement guéri. Cependant je lui fis prendre encore quelques doses de *spong.* par précaution, dans la journée suivante.

3° Petite fille de 3 ans ; faible, délicate. Elle avait

été plusieurs fois atteinte du croup, dont je l'avais toujours guérie. Un jour qu'elle en fut encore affectée, on la négligea, une fausse honte ayant empêché ses pauvres parens d'avoir recours à mon traitement gratuit. On ne me fit appeler que quand l'enfant menaçait d'étouffer ; la respiration n'était possible que quand la malade tenait la tête renversée. L'aspiration produisait un son ressemblant au premier son après un paroxysme de coqueluche ; la voix était presque nulle ; la toux rare, sèche, creuse, résonnante ; le larynx douloureux. Peu d'irritation, mais soif et chaleur dans les journées passées ; la face couverte d'une sueur assez froide. L'exacerbation existait depuis midi ; cependant on ne me rappela qu'à 10 heures du soir, bien que les parens n'eussent plus aucun espoir.

J'administrai à l'instant *spong. tosta pura*, à peu près  $\frac{1}{4}$  de grain dans *sacch. lactis*. Lorsque la respiration fut devenue plus libre, que l'aspiration eut perdu le son particulier, la malade reçut toutes les deux heures une cuill. à café de la solution d'une de ces poudres de *spong.* dans de l'eau. La nuit suivante l'enfant dormait assez bien, elle transpira beaucoup, et le lendemain elle se portait infiniment mieux. Il semblait cependant qu'elle avalât encore péniblement, car elle refusait tout aliment et ne prenait que du lait. Vers midi, accès d'étouffement, toux humide, et de temps en temps un peu de mucosités tenaces. La respiration très-bruissante, annonçant des mucosités abondantes, toux pénible,

Elle reçut *calc. sulph. pura*, gr. 1, et après et dans des intervalles d'une heure, quelques doses de  $\frac{1}{4}$  de grain de ce médicament. Après la deuxième dose, toux et plusieurs vomissemens de mucosités tenaces, couenneuses, de couleur sale, fétides, après quoi la respiration fut plus libre et moins lente et longue. Après quelques accès de toux, les mucosités dans la gorge se détachaient avec un vrai craquement. La toux redevenant sèche commandait encore *spong.* que je donnai cependant dans des doses moins fortes. Guérison au bout de deux jours.

Les autres cas de croup chez cet enfant, où j'avais été appelé de bonne heure, avaient été guéris les uns avec *aconit* seul, les autres avec *aconit* et *spong.*, sans que j'eusse eu besoin d'avoir recours au *calc. sulph.*

4<sup>e</sup> Garçon de 3 ans, extrêmement fort et robuste. Croup après avoir eu des symptômes fébriles pendant trois jours. Il avait encore grande chaleur : *aconit.* diminua la chaleur, et après *spong.* 30 en liquide, les symptômes topiques diminuèrent également. Mais le lendemain, exacerbation ; je donnai *spong.* 2 goutt. 2 dans de l'eau, toutes les une à deux heures. Après : toux fréquente, sèche, d'un son résonnant et *grattant* (à ce que le père du malade disait), mais bientôt diminution de la toux et amélioration.

Au bout de deux jours, pendant un temps froid, le petit malade s'échappe de la chambre, et va courir au grand air ; très-grave rechute qui fut guérie

avec *spong.* et *calc. sulph.* L'enrouement qui en restait cessa après quelques doses de *calc. sulph.*, dos. 1 le matin et le soir.

La constitution extraordinairement vigoureuse de l'enfant me causa d'abord quelques inquiétudes, car je craignis que les fortes irritations fébriles ne nécessitassent l'application de sangsues; mais l'efficacité de l'*aconit* ne tarda pas à me convaincre de nouveau que ce médicament est un remplaçant parfait de toutes les saignées et les sangsues.

5° Utilité de *calc. sulph.* seul sans autres médicaments dans un cas de toux ressemblant à celle du croup.

Petit garçon de trois mois. Depuis huit jours coryza fluent; toux fréquente, violente, humide; respiration râlante, très-pénible; enrouement. Pendant ces huit jours il n'a pas voulu téter, a eu mauvaise mine, et a pris le thé de camomille sans qu'il lui ait fait du bien. Température de tout le corps un peu augmentée. — Telle était la description de la maladie, faite le 3 mars par le père du petit malade que je ne pouvais pas voir moi-même. J'ordonnai *calc. sulph.* 3 goutt. 2 in *sacch. lact.*, divisé en douze poudres, dont une toutes les une à deux heures, selon l'effet obtenu. Le 5 mars, le père revint, et me donna les détails suivans : toux moins fréquente, moins violente, accompagnée d'une expectoration de mucosités tenaces; respiration plus libre; l'enrouement moindre; l'enfant tette, retire souvent les jambes (*effet de la camomille!*?), et a des selles jaunâtres, glaireuses.

Même médicament, toutes les quatre heures une dose pareille. Guérison prompte.

Autant de stades du croup, autant de genres de croup; mais le croup a souvent une forme très-développée sans avoir parcouru les premiers stades ou les degrés inférieurs de cette maladie. C'est l'individu avec toutes les particularités de sa constitution qui donne occasion aux complications et aux variétés. Chaque stadium et chaque forme du croup commandent un traitement différent qui consiste probablement moins dans la diversité des médicaments que dans la diversité des doses.

Plus le croup est irritable, moins les doses doivent être grandes, et ce sont les symptômes fébriles qui indiqueront la répétition des doses. Le croup irritable est souvent guéri par l'*aconit* seul. Mais qu'on ne soit pas craintif quant à la grandeur des doses, qu'on n'hésite pas trop à répéter les doses! Tous les médecins expérimentés sont de l'opinion presque unanime, que c'est un traitement prompt et actif, qui seul peut sauver les malades du croup. Le docteur *Hagen* dit là-dessus : « Si la cure ne réussit pas dans les premières vingt-quatre à trente-six heures, nous verrons le croup le plus dangereux, c'est-à-dire le croup torpide qu'on ne peut maîtriser que par un traitement héroïque qui n'est pas toujours sans danger pour la vie. »

Plus le croup est torpide, plus grandes doivent être les doses, et plus souvent doit-on les répéter, jusqu'à ce qu'il se montre une réaction topique.



Celle-ci se manifestera principalement par la toux , et c'est donc un signe favorable quand elle est assez forte pour éloigner les pseudoplasmes. Il est d'ailleurs reconnu par les meilleurs pathologistes et thérapeuticiens que moins cette maladie est accompagnée de toux , plus elle est dangereuse, ce qu'on ne pourra s'expliquer , sinon par un manque d'irritabilité de l'organe qui est le plus affecté. Il s'agit donc ici de ranimer le système nerveux affaibli , et c'est celui qui sait donner directement, et par des spécifiques, une nouvelle force aux fonctions des organes souffrans, qui parviendra le premier à ce but. Il arrive cependant que le système nerveux n'est pas accablé par une affection directe et primaire , mais que ses forces sont supprimées par l'action du système sanguin sur les nerfs, et surtout sur le cerveau. Dans ces cas, l'*aconit* est presque toujours indiqué; il se pourrait cependant que ce fût *opium* ou *bella-donna* qu'il fallût employer , vu que ces cas deviennent souvent mortels par une apoplexie du cerveau. C'est ici que se présente la question s'il est utile de pratiquer des émissions sanguines dont on ne se passera guère dans les cas d'apoplexie sanguine. Ce serait le seul cas où dans le traitement homœopathique on serait obligé d'y avoir recours. Je me rappelle un cas où je regrette ne pas avoir saigné , je dois cependant ajouter que c'était à une époque où j'avais encore l'habitude d'employer les hautes dilutions des médicamens. Je ne veux donc pas décider si le traitement homœopathique perfectionné peut

ou non se passer des évacuations sanguines. Comme les cas du croup les plus dangereux sont ceux où il y a le moins de toux, et que les malades ne sont pas en danger de mort, tant que la toux est fréquente et forte, on n'a aucune raison de craindre l'apparition de la toux. Au contraire, il faut la désirer, et s'efforcer de la produire : c'est ce qu'on effectue surtout avec *spongia*, dont les effets sont si prononcés que les laïques mêmes s'en aperçoivent quand on leur administre alternativement *hepar* et *spongia*, comme j'ai eu l'habitude de le faire pendant quelque temps, quoiqu'à tort. — La toux éveillée par *spongia*, dans la forme torpide, n'est point du tout une exaspération homœopathique comme plusieurs l'ont cru ; il n'y aurait exaspération homœopathique qu'autant qu'il y aurait augmentation de la torpeur ; mais, admettant même que c'en fût une, pourquoi la craindre, puisqu'autrefois où l'on n'employait généralement que les petites doses, on la regardait toujours comme un symptôme de bon augure ?

J'ai employé *spongia pura* à  $\frac{1}{4}$  de grain, par dose, et j'en ai obtenu les effets les plus prompts, sans m'être aperçu d'aucune exacerbation précédente. Je ne voudrais pas que d'un tel traitement on fît une règle générale ; je n'en fais mention que pour montrer qu'on a tort de craindre ces prétendues exaspérations. — Supposez le cas où une masse considérable, solide, de mucosités tenaces, couenneuses, se serait détachée, en partie, dans le larynx ; qu'il n'y eût pas de toux, et que l'enfant malade fût

accablé d'une grande torpeur : ne serait-il pas très-heureux s'il survenait des efforts de toux et de vomissemens qui éloignassent la cause d'un danger imminent de suffocation ?

Quoique je n'aie cité que quelques symptômes servant d'indication pour *spongia* et *hepar*, il n'en est pas moins évident qu'une foule d'autres phénomènes dépend des symptômes locaux qui ont lieu dans ces différentes époques, et les formes variées du croup. Le docteur Fielitz les a plus détaillés dans la *Gaz. hom.*, vol. 9, pag. 7 et 8; voy. aussi *Hygea*, vol. 5, pag. 166. Ses indications pour *spongia* sont parfaitement d'accord avec ce que je viens de dire sur ce médicament. Je partage aussi son opinion sur *hepar*, dans son rapport avec les symptômes locaux. Cependant je le juge également nécessaire dans les derniers stades du croup, après *spongia*, surtout quand les pseudoplasmes se sont détachés, cas où la continuation de *spongia* ne produirait qu'une irritation inutile. Car aussitôt que les mucosités ou les formations couenneuses commencent à se détacher, l'efficacité de *spongia* semble toucher à sa fin.

Les exacerbations du croup n'ont pas toujours lieu le soir ou la nuit; elles se montrent souvent aussi vers le matin, fait que j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer. Deux autres cas m'ont prouvé que même les premières attaques du croup, n'ont pas non plus exclusivement lieu dans la nuit.

1° Un petit garçon de trois ans toussa pendant plusieurs jours, dans le mois d'avril 1835, mais sans

autres symptômes morbides. Le 30, il alla à l'école, d'où il sortit à midi ; au dîner il avait peu d'appétit et s'endormit bientôt après. A son réveil, qui eut lieu à deux heures de l'après-midi, on le trouva atteint d'une toux sèche, creuse, résonnante, pendant les accès de laquelle son visage devenait rouge et bleu, qui menaçait de l'étouffer. Ayant été appelé, je constatai ces symptômes, ainsi qu'une respiration profonde, longue, lente et résonnante comme celle des gens atteints de goître. La région du larynx était douloureuse au toucher ; le visage rouge ardent ; la température généralement élevée ; pouls fréquent ; soif, etc.

Quelques doses d'*aconit* changèrent la toux et la respiration, qui, le soir, après que des mucosités abondantes eurent été évacuées par la toux et les vomissemens, avait perdu le son bruisant. Le larynx n'était plus douloureux ; toux humide, plus sonore, moins fréquente ; les symptômes fébriles diminués. Le lendemain il était guéri.

2° Garçon de neuf ans. Le 25 février 1839, il tousait avec un peu d'enrouement et dormit mal la nuit suivante. Dans la matinée du 26 il éprouva des douleurs dans la gorge. Il alla à l'école ; à peine arrivé, il ne put plus respirer, et force lui fut de retourner chez lui ; là, la toux se répétait souvent, était fatigante et âpre ; voix très-enrouée, respiration très-pénible. Visage rouge, couvert de sueurs pendant les accès de toux ; tête chaude, soif aucune.

Tel était le récit du père de ce malade, auquel je

fis donner *acon.* 3, gouttes 6, dans 12 cuillerées à café d'eau, toutes les demi-heures une cuillerée à café, jusqu'à ce que la chaleur eût cessé. Alors il devait prendre *spong.* 2, gouttes 6, toutes les demi-heures une cuillerée.

Le 27, le père vint me dire qu'il y avait eu exaspération des symptômes du croup, mais que la chaleur avait cessé et que le malade était plutôt un peu froid; qu'en conséquence il avait fait usage de *spongia*, après quelques doses duquel il y avait eu amélioration; mais qu'alors la peau, étant redevenue chaude et humide, le visage rouge, il avait eu recours à l'*aconit.* Vers le soir, voix plus libre; toux moins fréquente et moins âpre; respiration assez libre. Dans la nuit, sommeil tranquille; une selle normale. Élancemens dans la poitrine, sans symptômes fébriles, avec respiration assez libre, contre lesquels on a donné plus tard, à ce qu'on me dit, *bryon.* avec le meilleur succès.

On recommande, pendant le croup, presque toujours des boissons tièdes. Quant à moi, je fais boire de l'eau froide, qu'on peut adoucir avec un peu de sucre brun (sucre candi); mais les enfans préfèrent presque toujours l'eau fraîche.

L'eau froide a-t-elle une influence favorable sur la convalescence? Met-elle les enfans dans un état de s'exposer plus tôt au grand air sans courir tant de risque d'une rechute?

D<sup>r</sup> PLATÉ.

---

---

## SUR LES TUBERCULES ET LEUR TRAITEMENT,

par le docteur SCHROEN.

Après avoir parlé de l'origine et de la substance des tubercules, et après un examen rapide des différentes théories de cette maladie, M. Schroen procède aux signes qui nous la font connaître. Il les divise en signes subjectifs ou sensations éprouvées par le malade, et signes objectifs. Faisant peu de cas des premiers, il s'occupe avec d'autant plus d'attention des derniers, qu'il divise en : 1° signes pris de l'extérieur du malade ; 2° ceux que nous donne la mensuration du thorax ; 3° ceux que nous donne la percussion ; 4° ceux que nous donne l'auscultation ; 5° ceux que nous obtenons par le moyen du microscope ; 6° ceux que nous donne l'analyse chimique des matières expectorées ; 7° signes qui sont en rapport avec la respiration, la toux, le crachement du sang et la circulation du sang.

Quant aux signes que nous fournit l'analyse chimique, il est important de mentionner l'heureuse découverte du docteur Scharlau, de Berlin, qui a prouvé incontestablement que la substance tuberculeuse diffère spécialement de toutes les mucosités. Quand on fait bouillir dans un tube de verre des matières expectorées avec un mélange d'acide sulfu-

reux faible et d'eau, ou avec la liqueur de kali carbonique, les mucosités qui font partie de ces substances se dissolvent entièrement; mais s'il y a la moindre partie de matière tuberculeuse, elle restera entière et sans se dissoudre. Si l'on prend une partie d'acide sulfureux d'Angleterre sur cinq parties d'eau (l'acide sulfureux concentrée agit de même), les matières tuberculeuses prennent une couleur grise pendant la coction, et se dirigent en petits grains vers le fond du vase.

*Observations cliniques.*

1° Madame veuve M. W., trente-neuf ans, constitution délicate, cheveux noirs, yeux brun foncé. A l'âge de vingt et quelques années, où elle était devenue deux fois mère, elle avait souffert pendant plusieurs années de *cloasma uterinum*, qui produisait, pendant sa grossesse, de grandes taches vert-jaunâtre sur le visage. Après la grossesse, les taches disparaissaient peu à peu; il n'en restait qu'entre le creux de l'estomac, jusqu'à la largeur d'une main au dessous du nombril; mais elles étaient moins foncées que pendant la grossesse.

Elle avait bien supporté les maladies du jeune âge, ainsi que ses grossesses, quand, à l'époque de l'épidémie de la grippe, en 1831, elle commença à souffrir de la poitrine. Il ne semble pas qu'il y ait eu chez elle une disposition héréditaire à la phthisie, car son père et sa mère étaient vieux.

Depuis ce temps, quoique toujours traitée par un

médecin, elle souffrait continuellement de pesanteur dans la poitrine, de gêne de la respiration en montant, de points fugaces dans la poitrine, et de catarrhes qui se renouvelaient souvent, et vers la fin desquels elle m'assurait avoir régulièrement rendu des crachats jaunes et dégoûtans.

En 1837, à l'époque d'une nouvelle épidémie de la grippe, elle souffrait de nouveau de ces affections; un mois après, je fus rappelé auprès d'elle.

La malade était très-amaigrie; elle avait des cercles bleus et profonds autour des yeux, et ses lèvres gercées. La respiration était très-gênée et accompagnée d'élancemens fréquens dans la poitrine. Il lui était impossible de monter le chemin assez escarpé qui conduit à sa maison. Le moindre mouvement la privait de la respiration, et une toux ébranlante, suivie de crachats de mauvaise apparence, la tourmentait le jour, et surtout la nuit, ce qui l'obligeait à dormir la tête très-élevée, et plutôt assise que couchée.

Je la soupçonnais d'être atteinte de tubercules dans les poumons, qui s'étaient probablement formés en affection aiguë pendant la première grippe, et qui étaient peut-être passés à l'état liquide à l'occasion de la seconde. Tel était mon premier jugement que j'allais mettre en évidence par tous les moyens que je connaissais à cette époque.

La mensuration montra que la péricphérie du thorax, prise au dessous des aisselles, égalait presque la péricphérie prise au bout du sternum. L'état d'a-



maigrissement dans lequel la malade se trouvait avait fait disparaître presque toute la chair, qui, chez les femmes à l'état normal, est plus forte dans la région où la première mensuration avait eu lieu, que dans la région où j'avais fait la seconde. Je pense que c'était là la raison de l'égalité des deux périphéries, et non pas l'anormalité commençante du thorax. Cependant la périphérie en haut était d'un demi-pouce plus grande que celle en bas. Je ne trouvais aucun symptôme anormal au foie, ni hypertrophie, ni induration.

La percussion fit entendre un son sourd (mat, *le trad.*) dans la région des deux clavicules, surtout du côté gauche; le même son se fit entendre quand je faisais la percussion du dos, principalement dans la région de l'omoplate gauche; en général, le dos résonnait moins bien que la poitrine. Les parties inférieures de la poitrine, surtout du côté gauche, donnaient un son singulièrement clair.

En posant l'oreille sur les parties supérieures de la poitrine, surtout sur la région de la clavicule gauche, je n'entendais aucun bruit de la respiration; le stéthoscope n'annonçait également rien de suspect dans la région de l'aisselle. Ce n'était que dans le milieu de la poitrine où l'on entendait, de temps en temps, des sons muqueux, et, un peu plus bas, un bruit très-distinct et fort dans les bronches, jusqu'à ce que, vers la partie inférieure des poumons, le bruit vésiculaire se fit entendre, bruit qui, vers le côté droit, ressemblait beaucoup à la

respiration des enfans. Les palpitations du cœur se faisaient par secousses dans la région cordiale, et on les entendait également fortes dans les régions des clavicules, du côté gauche aussi bien que du côté droit. Le parenchyme épaissi des poumons fournissait donc un bon conducteur au son des palpitations, bien entendu que celles-ci étaient déjà fortes elles-mêmes. Il n'y avait en conséquence pas d'hépatisation à ces endroits. D'ailleurs l'hépatisation n'affecte ordinairement que les parties inférieures des poumons; il semble même qu'elle ne puisse pas se former sans une inflammation précédente. On aurait pu conclure sur la présence d'encéphaloïdes ou de productions mélanotiques, mais la qualité des crachats, ainsi que plusieurs autres circonstances, ne le permettaient point.

Le son de la toux n'était pas anormal, sauf le son muqueux dans les bronches; la voix n'avait rien d'extraordinaire, ni y avait eu aucune pectoriloquie.

L'expectoration était très-fatigante; le crachat consistait, surtout le matin, en mucosités bronchiales grises, striées quelquefois en jaune.

Jetées dans de l'eau, ces matières formaient, au bout de quelque temps, un sédiment d'une matière peu cohérente et nullement visqueuse, qui, quand on secouait l'eau, lui donnaient une couleur verte. Vues au microscope fortement grossissant, elles avaient l'apparence du fromage, et composés d'une infinité de très-petits grains, tels que nous en voyons les dessins dans les ouvrages de Vogel et de

Scharlau (voyez aussi *Hygea*, 13, ix, 86 sqq.).

Je n'en faisais pas l'analyse chimique, parce que la découverte de Scharlau m'était encore inconnue.

Il n'y avait ni diarrhée ni sueur nocturne.

En conséquence, je faisais le diagnostic suivant :

Présence de tubercules dans les deux bouts supérieurs des poumons, surtout dans le lobe gauche avec liquéfaction partielle, accompagnée d'une irritation inflammatoire des parties avoisinantes des poumons.

*(J'ai abrégé un raisonnement sans doute bien juste et bien savant, mais qui donne trop dans la pathologie pour avoir un rapport spécial à l'homœopathie. — LE TRADUCTEUR.)*

J'avais très-peu d'espoir de sauver la malade, cependant je jugeai convenable de lui administrer quelques remèdes dont je connaissais les bons effets par expérience et au moyen desquels je me flattais, en tout cas, de la soulager.

En conséquence je lui donnai *bryon.* 3, gutt. 1, et *spirit. sulf.* 3, gutt. 1, du premier toutes les deux heures une dose, du second tous les deux jours une pareille. De temps en temps, on lui administra *acon.* 3, gutt. 1, pour calmer les excitations fébriles.

Déjà, dans les premiers jours du nouveau traitement, la malade se sentait bien soulagée, les élancemens dans la poitrine devenaient moins fréquens, la toux diminuait, le sommeil était meilleur.

Au bout de trois semaines, la malade, qui prétendait n'avoir jamais eu aucune éruption ni boutons

quelconques, fut affectée sur tout le corps de petits boutons rouges qui, quand ils eurent leur pointe jaune, ressemblaient beaucoup à des boutons de gale sèche, et qui lui causaient une démangeaison violente. Elle se sentait alors infiniment soulagée dans la poitrine.

Cette éruption ne pouvait avoir sa cause que dans la *vis medicatrix naturæ*, excitée probablement par le soufre; j'y voyais l'indication de ce qu'il fallait faire, et je lui conseillai en conséquence de se faire faire un cautère sur le bras gauche. Quelques reproches qu'on me puisse adresser, j'avoue que quant aux cautères et aux vésicatoires, je n'y ai pas entièrement renoncé, surtout dans des cas désespérés comme celui-ci, où ils font souvent un bien extrême. Ainsi, et quoique le bras fût extrêmement amaigri, la malade obéit volontiers.

Il s'était à peine écoulé quinze jours, que le bras gauche commençait à se couvrir, depuis un peu au dessous de l'aisselle jusqu'au coude, d'une croûte épaisse qui était labourée de crevasses d'où coulait du pus et de l'ichor. Elle ressemblait à la *crusta serpigiosa* sur le visage des enfans. Le cautère était au milieu de l'endroit occupé par l'éruption croûteuse qui causait à la malade une démangeaison et un brûlement si violens qu'elle ne pouvait dormir. Des cataplasmes froids, qu'on lui appliquait à mon insu et contre ma volonté, étaient seuls capables de soulager le « brûlement infernal » de l'éruption.

Elle continuait de prendre les médicamens ci-des-

sus mentionnés, et l'amélioration allait croissant. La respiration devenait de jour en jour plus libre; la toux et les expectorations diminuèrent de même. Cependant les symptômes fébriles étaient plus fréquens à cette époque; les urines étaient rouges, devenaient troubles et faisaient un sédiment « *rhumatismal* ». Après quatre semaines, l'éruption diminuait, et disparaissait après quelques autres semaines, ainsi que les phénomènes fébriles.

Trois mois après le commencement du traitement, le cautère n'était plus à tenir ouvert, et comme je ne le jugeai plus utile, on le pansait.

Pendant ce temps la malade avait tout-à-fait changé, son visage n'était plus terreux, son teint était devenu frais. L'appétit était bon, mais elle restait au régime, qui consistait surtout en laitage.

La respiration était bien plus libre et se faisait sans élancemens ni points; le thorax se levait plus qu'au-paravant; la toux était presque insignifiante, elle n'en était affectée que le soir et le matin où elle expectorait des mucosités trachéales dans lesquelles je ne pouvais pas distinguer de la matière tuberculeuse au moyen du microscope. Le son à la percussion était plus clair; dans la région de la clavicule gauche on distinguait déjà un faible trait de respiration normale.

La malade étant toujours très-abattue, je lui ordonnai pour nourriture de la gelée de *lichen Caragheenensis*, substance qui n'est pas seulement très-nourrissante, mais contient probablement des forces

curatives puissantes contre les maladies du poumon. Il serait à désirer que ce médicament fût expérimenté sur des personnes en santé.

*(J'ai abrégé. — C'est improprement que cette plante porte le nom de lichen, car c'est une espèce de fucus pêché sur les côtes d'Angleterre, dans la mer du Nord, surtout dans les environs de la ville de Caragheen qui lui a donné le nom. Les médecins anglais l'ont employé les premiers, et il a été introduit en Allemagne par M. de Graefe, de Berlin; ce que je sais, c'est que le fucus Caragheenensis est inconnu en France; je n'ai pu le trouver à Paris ni chez les pharmaciens, ni chez les droguistes, ni chez les herboristes. — PLATÉ. )*

Depuis ce temps, il y a deux ans à présent, la malade s'est si bien portée qu'elle n'a pas hésité à se remarier. Elle a été plusieurs fois affectée de catarrhes, qui n'épargnent personne dans le pays; mais l'emploi du lichen Caragheenensis l'en a bientôt délivrée.

Je ne songe pas à me vanter d'avoir opéré une guérison parfaite des tubercules, mais je les ai arrêtés, chose nullement surnaturelle, bien qu'assez rare.

2° Femme de trente-cinq ans, mère de cinq enfans vivans, délicate, brune, teint brun, éphélides. Elle avait bien supporté les maladies du jeune âge et six couches, mais elle souffrait souvent de catarrhes des organes de la respiration. D'ailleurs elle était bien portante, quoique impressionnable et susceptible au point de la fâcher souvent et

fortement. Son père et sa mère, quoique hagards et souvent affectés des mêmes catarrhes, étaient morts âgés; deux de ses frères avaient succombé à la phthisie, du moins on le disait.

Dans l'été de 1838 la malade se fâcha un jour si violemment qu'elle tremblait de tout le corps. Dès l'instant elle se sentit malade; l'appétit alla diminuant; elle avait une pression à l'estomac, rapports, plénitude dans le creux de l'estomac et envie de vomir; ces symptômes augmentaient quand elle mangeait. La région épigastrique était ballonnée, à tel point que les habillemens les plus larges lui causaient des douleurs insupportables. Selles irrégulières, tantôt constipation, tantôt molles. Son médecin la traita d'abord pour une gastrite; cependant il vit bientôt que les poumons participaient à ses souffrances, car la malade commençait à se plaindre souvent d'élancemens fugaces dans la poitrine, et d'une toux sèche qui la tourmentait, surtout le matin et le soir. De temps en temps elle crachait un peu de mucosités trachéales, et déjà au commencement de l'hiver de 1838 les matières expectorées devinrent très-suspectes; l'appétit était mauvais et la malade maigrissait à vue d'œil; la toux devenait toujours plus violente; les crachats étaient plus abondans et devinrent fétides vers le printemps. Fièvre tous les soirs. Faiblesse toujours plus grande, sueurs nocturnes. Son médecin la jugait perdue et ne donnait plus rien que de la tisane.

Ce fut à la mi-mai 1839 qu'on m'appela. Je la

trouvai très-amaigrie, gisant sur un canapé; son visage était à plusieurs endroits d'une teinte tout-à-fait brune; en se redressant, elle toussait fortement et crachait des matières très-suspectes, que je reconnus, plus tard, pour un mélange de mucosités trachéales et de matière tuberculeuse. Les deux périphéries du thorax étaient parfaitement égales. La région hépatique était un peu enflée et douloureuse à la moins forte pression. La percussion de la partie supérieure du thorax fit entendre un son mat et creux; il n'y avait pas de bruit de respiration dans cette région. Dans la partie supérieure du côté gauche de la poitrine, j'entendais distinctement un bruit de cuir, ainsi qu'une respiration fortement bronchiale avec bruit muqueux.

La malade avait beaucoup de fièvre; respiration pénible; élancemens et pesanteur dans la poitrine; grande lassitude; toux fréquente avec expectoration abondante et dégoûtante; sueurs toutes les nuits.

Appétit mauvais; selles irrégulières; elle était si faible qu'elle pouvait à peine monter un escalier; au moindre mouvement elle manquait d'haleine.

La fièvre était plus forte vers le soir; le pouls était petit: et n'avait jamais moins de quatre-vingt-dix pulsations; quelquefois il était irrégulier.

Le diagnostic n'était pas douteux. Dans les parties supérieures des poumons, il y avait des tubercules qui, en partie, étaient déjà entrés en liquéfaction. Il y avait adhérence entre la partie supérieure de la plèvre gauche des poumons avec la plèvre des côtes;



le foie avait augmenté de volume et était également malade.

J'administrai comme remède principal *bryonia* 3 et *spir. sulf.*, en gouttes ; pour calmer la fièvre, elle eut un peu d'*aconit.* dans son eau à boire, et tous les trois à quatre jours, une dose de *nux* 3, à cause de l'affection hépatique. Elle était trop maigre pour avoir un cautère, mais je lui donnai la gelée de lichen *Caragheenensis*.

J'eus la satisfaction inespérée, qu'au bout de dix semaines la malade pouvait être regardée comme guérie. Les sueurs nocturnes avaient disparu les premières après huit à neuf jours. Vers la fin de juillet elle pouvait faire des marches et des promenades vraiment fatigantes, et son teint était parfaitement bon. L'auscultation et la percussion donnaient des résultats satisfaisants.

L'emploi de la bryone, contre des affections aiguës des poumons, ainsi que contre des affections chroniques, est une des plus précieuses découvertes de Hahnemann ; car avant lui on la connaissait très-peu et ce qu'on en savait était oublié.

Docteur PLATÉ.

## VARIÉTÉS.

## L'HOMŒOPATHIE A PARIS (1).

Il n'aura échappé à personne que, depuis un an environ, M. le docteur Peschier de Genève, a recherché toutes les occasions de nous envoyer injures et grossièretés par la voie de son journal. Depuis trois ans, j'avais résolu de laisser dire à M. Peschier tout ce qui lui plairait, et de ne relever aucune de ses attaques directes ou indirectes. C'était l'unique moyen d'éviter un scandale, et le scandale ne peut servir en rien la cause de l'homœopathie. Mais, en vérité, M. Peschier passe toutes les bornes ; et, pour mon compte, me trouvant directement impliqué dans le passage rapporté plus bas, je rentre avec regret et pour une fois seulement, sur le champ de la polémique.

Dans le numéro de juillet de son journal, M. Peschier fait un *appel aux homœopathes*, appel de fonds, car il semble que la *Bibliothèque homœopathique* ne puisse se soutenir, si on ne lui vient en aide. Dans

(1) Nous allions répondre au prospectus injurieux du docteur Peschier, lorsque notre ami, le docteur Léon Simon, nous a fait parvenir cet article où respire une juste indignation. Nous ne pourrions rien ajouter et rien retrancher à une réfutation aussi chaleureuse qu'exacte. (Molin.)

cette sorte de manifeste, M. Peschier relate les nombreux sacrifices faits par lui, dans l'intérêt de l'homœopathie, et demande avec raison de ne pas supporter à lui seul les frais de ses travaux de propagation.

Jusqu'ici, rien que de juste et de fondé dans l'appel de M. Peschier. Mais à quoi bon le passage qui termine son appel ? pourquoi finir par un paragraphe de libelle ?

« Tous les journaux homœopathiques publiés à Paris, dit M. Peschier, ont été, jusqu'à ce jour, une spéculation, entre éditeur et rédacteurs, et comme ils n'ont pas donné de bénéfice, ils sont tous morts en peu de temps. Combien durera le *Journal de la doctrine hahnemanienne* né cette année ? La *Bibliothèque homœopathique* seule, ouvrage de conscience et de sacrifice, a survécu ; la perte n'étant pas pour les rédacteurs un mécompte complet, et un obstacle sérieux à la continuation. »

Dans ce passage, autant de mensonges que de mots. Il n'est pas vrai que jamais les journaux publiés à Paris aient été une spéculation entre éditeur et rédacteurs, et j'en fournis la preuve.

Le premier journal homœopathique publié à Paris fut fondé par mon ami, le docteur Curie et par moi. Les premiers frais furent faits par le docteur Curie, jusqu'au moment où, partant pour Londres, il ne pouvait entrer dans ses convenances de continuer une publication dont il allait se trouver

éloigné<sup>(1)</sup>. Alors, deux journaux homœopathiques existaient à Paris; et il nous sembla utile à la cause elle-même de fondre les deux journaux en un seul : car, il n'y avait aucun motif d'amoindrir nos forces en les divisant.

M. Baillière était seul éditeur des *Archives*, et ne demandait qu'à continuer cette publication, sous la réserve que les rédacteurs mettraient plus d'exactitude dans leur travail. Pour cela, il aurait fallu que les rédacteurs reçussent de Paris et de la province, des travaux qu'ils n'ont jamais reçus, et qu'ils auraient eu infailliblement, s'il avait existé plus d'unité entre les homœopathes. Pourquoi cette unité si désirable ne s'est-elle pas rencontrée? Beaucoup de causes ont contribué à la briser, ou plutôt à l'empêcher de naître. J'en dirai plus loin quelques mots.

Quoi qu'il en soit, Curie absent, ne fournissait plus à la rédaction; et il ne pouvait y rien fournir, occupé qu'il se trouvait à se créer une position en Angleterre. M. le docteur Jourdan se bornait à des travaux de traduction, et ces derniers ne pouvaient suffire à alimenter un journal. Un rédacteur actif et zélé, qui marche toujours enveloppé du voile de l'anonyme, le docteur Beauvais de Saint-Gratien, et moi restions seuls pour soutenir les *Archives*. Ce n'était pas assez. Entre nous deux, d'ailleurs, s'étaient présentées quelques divergences d'opinion sur la direction à donner au journal.

(1) Pendant que Curie supportait les frais du journal, de mon côté, je suffisais seul aux frais de l'enseignement.

Nous arrêtàmes donc la publication des *Archives* spontanément , au moment où M. Peschier se condamnait aussi pour quelques mois à un absolu silence.

Six mois après , les *Archives* reparurent sous la direction de M. Libert et sous la mienne. Nous avions eu encore la faiblesse de croire que Paris et la province nous aideraient de leurs travaux , et nous n'avons rien reçu.

Pendant l'année qu'a duré cette publication , elle ne nous a coûté aucun sacrifice d'argent , puisqu'en fin de compte , nous n'y avons pas mis plus de 200 fr. Qui croira , en bonne conscience , qu'une aussi faible somme ait pu nous arrêter , et qu'il n'était pas de notre intérêt de continuer ?

Voici l'exacte vérité sur la spéculation que nous prête M. Peschier. Avais-je raison de dire que ses assertions contiennent autant de mensonges que de mots ?

L'éditeur , M. Baillière , n'a pas été plus spéculateur que nous. Toujours nous l'avons trouvé prêt à seconder nos efforts de propagation , et lorsqu'il s'est agi de régler les *remises* qui lui étaient légitimement dues , j'affirme que ses prétentions ont été d'une telle modestie que , loin de bénéficier , il aurait été peut-être en perte.

Je me plais à reconnaître que la *Bibliothèque homœopathique* est une œuvre de conscience , et j'ai toujours admiré le zèle et la persévérance de M. Peschier à poursuivre sa publication. Mais je ne puis

souffrir qu'il se donne à lui seul le caractère consciencieux dont il parle. M. Peschier n'a aucun droit de mettre en doute notre bonne foi, et il est bien maladroit à lui de venir nous poursuivre sur ce terrain. Je ne descendrai pas jusqu'à entretenir le lecteur des sacrifices que pour mon compte j'ai faits à la propagation de l'homœopathie. Ces sacrifices, parfois disproportionnés avec mes ressources, étaient volontaires : ils ne regardent donc que moi. Mais lorsque M. Peschier dit que son journal fut aussi une œuvre de sacrifice, je me permets d'en douter. La *Bibliothèque* et les *Archives* ont toujours eu les mêmes abonnés. Or, j'affirme qu'aujourd'hui, un journal consacré à soutenir l'homœopathie, fera ses frais à 200 fr. près, quand il le voudra; et 200 fr. ne sont pas un sacrifice. S'il en est autrement pour la Bibliothèque, qu'elle essaye de captiver les suffrages du public : car, l'homœopathie a un public qui augmente et ne diminue pas. Le rédacteur du *Journal de la Doctrine Hahnemanienne* le sait aussi bien que moi.

Maintenant, nous serions en droit de nous demander quel motif de petite haine peut pousser M. Peschier à médire de l'homœopathie parisienne et à la poursuivre de ses calomnies. Que la *Bibliothèque homœopathique* vive et prospère, si elle le peut; nous faisons des vœux pour elle. Mais que du ton outrecuidant et pédantesque qui lui est familier, M. Peschier s'arroge le droit de juger nos actes, nos intentions et notre moralité, lui qui nous

connait à peine , qui n'est en correspondance avec aucun de nous, qui ne sait ni les motifs qui nous engagent à faire une publication , ni ceux qui nous portent à l'arrêter, ceci est intolérable. Il y a plus : venir, comme l'a fait M. Peschier, il y a quelques mois, scruter nos cœurs, et nous accuser d'être tout entiers aux intérêts de notre clientèle, sans prendre souci de l'homœopathie, ni rien faire pour elle , c'est faire preuve d'ignorance , d'une part, et de méchanceté, de l'autre. Je défie M. Peschier de dire que jamais il ait reçu de M. Molin ni de moi la plus petite communication sur nos travaux.

Lorsqu'on présente l'homœopathie comme inactive à Paris , on induit le public en erreur. Jamais elle n'a déployé de plus nombreux efforts. Tout ce qui s'y fait est bien et portera ses fruits. Pour moi, j'applaudis à tout , jusqu'aux divisions personnelles actuellement existantes. Je parle des divisions personnelles, car il n'existe point entre nous de division de doctrine.

A Paris , l'homœopathie semble être partagée en deux camps. Les uns, veulent une homœopathie sérieuse, scientifique dans le fond et dans la forme.

Ceux-là s'adressent exclusivement aux médecins, ne veulent que des médecins pour juges, et croient ne pouvoir être appréciés que par eux. Dignes et sévères dans leur langage, scrupuleux dans leurs actes, ils blâment les *laïcs* , qui, sans titre ni éducation médicale suffisans , ont amené plus d'une fois l'homœopathie jusqu'au seuil de la

police correctionnelle. Ils réprouvent également la propagation faite dans les journaux politiques, propagation qui semble plutôt un appel à la clientèle qu'à un sérieux examen. MM. Pétroz, Molin, Davet, Libert, Jahr, Crosério, Guérard jeune et moi, sommes, il faut le dire, en guerre ouverte avec l'autre camp.

Dans ce dernier, loin d'être partagées, nos opinions semblent être condamnées. On y fait de la propagation populaire; et, chose fâcheuse à mon sens, on a été jusqu'à mettre l'homœopathie sous la sauve-garde des jupons. On l'a complaisamment étalée dans les colonnes du *Capitole*, faute immense, en ce qu'elle semblait mettre la science au service d'une opinion politique, et faire croire que nous étions accrochés et suspendus aux folles espérances des héritiers de la plus légitime des gloires, de la plus haute des renommées.

Que chacun marche à sa guise, je le répète, il n'y a rien de mieux. L'homœopathie en recueillera toujours quelque chose, mais sa marche sera moins assurée. Force lui sera, et déjà force nous est, de lutter partout et de nous défendre auprès des hommes graves et les seuls méritans de l'époque, d'être pour quelque chose dans une ligne de conduite aussi fâcheuse.

Faut-il que l'homœopathie soit réduite à la dure extrémité de sortir du temple de la médecine pour rouler dans les carrefours et les estaminets; ou mieux, peut-elle et doit-elle rester dans le temple et



chercher avec le temps à s'y faire une place honorable et honorée? Là est la question, là aussi se trouve le secret des divisions personnelles entre les homéopathes parisiens. Que le public le sache!

Docteur LÉON SIMON.

---

*Essai sur l'étiologie des maladies chroniques, suivi de quelques considérations sur la vie et la force vitale, thèse présentée et soutenue à la Faculté de médecine de Montpellier, le 19 juin 1840, par LILY JAISSEY, D. M. M., ex-interne de l'Hôtel-Dieu de Marseille.*

L'homéopathie vient d'acquérir un nouveau défenseur. M. Jaissy, élève de notre confrère et ami le docteur Chargé, de Marseille, vient d'exposer devant la Faculté de médecine de Montpellier quelques uns des principes sur lesquels est basée notre doctrine.

La science actuelle, dit M. J., est obligée de convenir que la thérapeutique est de toutes les branches de la médecine, la plus incertaine et la plus ténébreuse... Or, l'homéopathie établit invariablement, par l'expérimentation sur l'homme sain, les effets pathogénétiques des remèdes; puis elle imprimé une direction fixe au traitement des maladies. N'est-il pas triste que de si grands services soient si long-temps méconnus?

L'auteur, après avoir rendu justice au génie de Hahnemann, parle des préjugés que l'homœopathie rencontre parmi les médecins allopathes et se plaint de les voir négliger l'examen du principe de l'homœopathie, pour s'accrocher aveuglément à la prétendue nullité des doses infinitésimales, et il fait observer, avec juste raison, que l'administration d'une once de suc de persil, dans l'urétrite aiguë, est un procédé tout aussi homœopathique que l'emploi dans la même maladie, d'un globule imprégné de ce suc à la trentième dilution; l'homœopathie étant toute dans l'application du *similia similibus*, et non dans la manière de doser les médicaments. Il insiste ensuite sur l'immense différence qui existe entre les petites doses d'un médicament à l'état brut et les doses infinitésimales d'une substance dynamisée.

Nous regrettons que l'auteur n'ait pas dit ici ce qu'il entendait précisément par dynamisation.

M. J., tout en appréciant l'importance des recherches anatomiques sous le point de vue du diagnostic, conteste cette importance quant aux principes de la vie et de la maladie. En s'enfonçant, dit-il, dans le cadavre, on n'est jamais parvenu à saisir la vitalité, cette force générale et primitive, dont les altérations constituent les maladies, mais qui n'est perceptible que par ses produits, c'est-à-dire par les symptômes. Ceux-ci sont donc les seuls guides qui nous mettent à même de saisir la maladie : puis, en démontrant la fausseté de la théorie, qui veut

qué la lésion anatomique constitue la maladie, il mentionne l'heureuse affinité qui existe entre les dogmes principaux de l'homœopathie, et les principes fondamentaux des doctrines de l'école de Montpellier.

Ici, l'auteur cite à l'appui de ce qu'il vient de dire, un passage des leçons de M. de Amadore, professeur de pathologie générale.

« Messieurs, dit le professeur, arrivés à ce point, » vous seriez en droit d'exiger de moi un jugement » sur la valeur pratique et même théorique de cette » doctrine; je ne vous dirai aujourd'hui qu'un mot » sur l'une et sur l'autre. Pratiquement, l'homœo- » pathie est une méthode de plus à ajouter aux mé- » thodes existantes, mais méthode qui surpasse gé- » néralement les autres. C'est un chemin de plus, » mais plus droit, et sur lequel on marche avec plus » de célérité, de sûreté, de commodité même; et si » vous me permettez une comparaison qui ne me » paraît pas manquer de quelque justesse, je lui » trouverai, à la nouvelle méthode médicale, quel- » que analogie avec ces voies rapides, ouvertes par » l'industrie moderne, qui étonneront les généra- » tions à venir après avoir émerveillé les générations » contemporaines. Ces voies nouvelles n'effacent pas » les voies anciennes, mais elles conduisent plus » vite et mieux d'un point de l'espace à l'autre; elles » font plus et mieux en moins de temps: c'est la » condition de toute découverte venue la dernière. » L'homœopathie, pour la grande majorité des cas,

» remplit à merveille cette condition de toute concurrence.

» Théoriquement (continue le même professeur),  
» l'homœopathie est pour nous une doctrine congénère avec le vitalisme; que dis-je? c'est le vitalisme lui-même largement appliqué à la thérapeutique.  
» La thérapeutique nouvelle s'adresse aux forces de la vie pour guérir la maladie, comme la pathologie vitaliste étudie ses forces pour concevoir sa formation. La doctrine de la vitalité a toujours professé ce grand principe, qu'avant toute chose les forces vitales étant la source originelle de la maladie, il fallait aussi, avant toute chose, que ce fût aux mêmes forces que s'adressât l'agent qui devait détruire la modification morbide. Pour trouver la vérité complète et ravir à l'Allemagne cette belle gloire, il n'a donc manqué au vitalisme de Montpellier que de trouver le moyen de dégager des agents médicamenteux les forces vives qu'ils recèlent; c'est là ce qu'a fait Hahnemann par le grand principe des atténuations des substances. Par cette grande et belle découverte, il a largement agrandi la sphère du vitalisme, et, qui plus est, donné à cette doctrine une base pratique désormais à l'abri du doute (1). »

On ne peut pas attendre d'une thèse inaugurale de

(1) Leçons orales de pathologie générale en août 1839,

nouvelles découvertes, ce n'est donc pas sous ce point de vue que nous avons à la juger. Elle est claire, lucide, précise et surtout répond bien à l'épigraphe de l'auteur : *Vitam impendere vero*.

Ce qui la rend surtout remarquable, c'est qu'elle a trouvé un écho dans le corps savant devant lequel elle a été soutenue.

Elève d'un homme distingué, M. J. a trouvé auprès de lui non seulement de l'instruction, mais encore des exemples de courage et de dignité; aussi nous sommes assurés qu'il parcourra avec bonheur la carrière dans laquelle il vient de débiter avec un véritable succès. (M.)

---

*Nouveau Manuel de médecine homœopathique*, par  
G.-H.-G. JAHR, tome 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>.

Les deux premiers volumes du *Nouveau Manuel d'homœopathie* du docteur Jahr, viennent de paraître.

Cette nouvelle édition, ou plutôt ce nouvel ouvrage, diffère des précédents par les améliorations suivantes : l'addition de plusieurs médicaments nouveaux; plus d'extension dans la pathogénésie; un tableau comparatif des médicaments entre eux et enfin des indications cliniques dont les médecins qui commencent l'étude de l'homœopathie sentiront vivement l'utilité.

Le docteur Jahr est sans contredit l'un des écrivains auxquels la pratique homœopathique doit le plus, et le Manuel qu'il publie est un nouveau service rendu par lui à notre doctrine.

Un paragraphe de l'introduction est consacré par l'auteur à expliquer la manière dont il entend les indications pratiques placées en tête de chaque médicament sous le titre de *Clinique*. Tout en partageant son opinion sur l'importance de la symptomatologie, nous ne ferons pas aussi bon marché que lui de cette addition que nous regardons comme fort utile, et nous serions plutôt porté à le blâmer, de n'avoir pas donné plus d'extension à ces notes, en s'aidant des lumières des hommes qu'une longue pratique a mis à même de recueillir de précieuses indications cliniques.

Tout ce que dit l'auteur sur les doses des médicaments, leur répétition, leur durée d'action, l'analogie de certains médicaments entre eux, résume assez bien l'état actuel de l'homœopathie, et si tout cela est parfois un peu vague, la faute n'en est pas à lui mais à la doctrine.

Nous adresserons à l'auteur un reproche; c'est d'avoir interverti l'ordre des symptômes, et d'avoir mis un commencement de chaque médicament les symptômes généraux, qui, dans les éditions précédentes se trouvaient à la fin, il nous semble préférable de voir d'abord les détails d'un médicament avant de l'étudier dans son ensemble; de même

qu'en interrogeant un malade nous commençons par examiner chaque organe pour ensuite réunir tous les symptômes en un seul groupe et en voir l'ensemble.

Nous ajouterons que, comme le temps doit faire naître encore bon nombre de manuels, si chaque auteur changeait à son tour l'ordre primitivement admis, ce serait à ne plus s'y reconnaître. Quelques erreurs se sont aussi glissées dans la nomenclature.

La *coccinella* et non *coccionella*, *semptempunctata*, n'est pas la cochenille. Ce sont deux insectes très-différens. La cochenille (*coccus*) Hemiptère, de la famille des Gallinsectes, n'est pas encore étudiée.

La coccinelle (*coccinella*), sur laquelle nous avons quelque chose, est au contraire un Coléoptère de la section des Trimères, famille des Aphydiphages; c'est le petit insecte que les enfans nomment bête du bon Dieu.

Le *castoreum* n'est pas de l'huile de castor, mais bien une substance très-composée secrétée par les glandes préputiales du *castor fiber*. On y a trouvé une huile volatile, de l'acide benzoïque, de la résine, une matière adipocireuse, un principe colorant rougeâtre, du mucus, quelques sels et du fer.

Nous pourrions encore signaler quelques erreurs moins importantes, mais qui cependant rendent nécessaires une rectification.

Malgré ces légères observations, nous le répétons,

le docteur Jahr vient de rendre un très-grand service à l'homœopathie en publiant son nouveau Manuel, qui par l'extension qu'il lui a donné, les développemens pratiques qu'on y trouve, devient le *vade mecum* obligé de tous les homœopathes. M.

---



---

---

## ÉTUDES DE MATIÈRE MÉDICALE

(Suite.)

### LE VENIN DES SERPENS.

(Suite.)

### CHAPITRE III. — PATHOGÉNÉSIE.

NOTA.

Ayant donné, dans les deux chapitres précédens, l'histoire complète de plusieurs cas de morsure de serpens et de guérisons obtenues par le venin, nous allons établir dans celui-ci le tableau entier des symptômes rangés d'après l'ordre des organes, et suivant la manière usitée dans notre école. Nous donnons ce tableau tel qu'il se trouve dans l'original du docteur Hering, c'est-à-dire en y ajoutant aux symptômes purs ceux qui, dans les observations cliniques, ont indiqué le médicament, et en répétant les symptômes qui contiennent plusieurs sujets, à chaque sensation et à chaque organe dont ils font mention. Mais pour éviter en même temps de donner à ce tableau une trop grande extension, ce ne sera jamais qu'une seule fois que nous rapporterons ces sortes de symptômes *en entier*, ayant soin de nous exprimer, dans les autres citations, de manière qu'on pourra aisément trouver l'organe où le

symptôme est inscrit en entier. Le docteur Hering a renvoyé par des chiffres, mais songeant aux grands inconvéniens qui résulteraient par la moindre faute d'impression, nous avons cru convenable de remplacer ces renvois par la citation de l'organe où le symptôme cité se trouve.

Prenons, pour nous faire entendre, le symptôme suivant :

Règles irrégulières, avec froid glacial dans l'estomac et la poitrine ; teint maladif. *Tinct., vip., com.*  
GAZETTE HOMŒOP.

Ce symptôme se trouve en entier sous l'article des PARTIES SEXUELLES FEMININES, mais il est cité encore 1) à la FACE 2), à L'ESTOMAC 3) à la POITRINE, savoir :

1) Teint maladif, avec règles irrégulières, etc.  
2) Froid glacial dans l'estomac, avec règles irrégulières. *Tinct., vip. com., etc.*

3) Froid glacial dans la poitrine, avec règles irrégulières. *Tinct, vip. , etc.*

Il est facile de comprendre que, dans toutes ces trois citations, on verra aisément que c'est dans l'article des parties féminines qu'il faut chercher le symptôme originel.

Il en est de même des citations qui se rapportent aux histoires de guérisons que nous avons données dans le chapitre précédent (chap. II).

Tous ces symptômes sont, du reste, marqués par une astérisque (\*) placée en tête, et ordinairement nous avons cité, à la fin, le nom de la maladie où ce

symptôme se trouve dans le chapitre II de ce travail.

La citation répétée de chaque symptôme à tous les endroits où il a trait, nous a, du reste, paru d'une haute importance pour les études comparatives tant des analogies qui existent entre les effets purs et pathogénétiques, que des diverses combinaisons dans lesquelles le même symptôme se manifeste.

C'est ainsi que le lecteur attentif sera, par la seule et simple lecture des tableaux, mis à même de reconnaître plusieurs vérités pratiques dont nous ne citerons ici que quelques-unes, savoir :

1. Les médicaments guérissent aussi des groupes de symptômes qu'ils ne produisent pas composés comme tels.

2. Chaque symptôme qui fait partie de plusieurs groupes divers, peut être pris absolument comme indicateur du médicament, n'importe le groupe avec lequel il se trouve, pourvu que les autres symptômes ne le contredisent point.

3. Un groupe qui est produit comme tel par un médicament, n'indique pas toujours celui-ci d'une manière sûre, à moins que ce groupe ne contienne en même temps des symptômes absolument caractéristiques pour le médicament.

4. Aucun symptôme ni groupe de symptôme ne saurait indiquer, *en lui-même*, un médicament, et ceux qui le font ne le font qu'autant qu'ils sont l'expression exacte du caractère essentiel du médicament.

5. Dans la grande masse des symptômes d'un médicament, il n'est, en général, qu'un très-petit nombre qui soient faits pour fournir des indications précises ; le plus grand nombre servent seulement à indiquer *le genre*, mais nullement *l'espèce* ni *le cas individuel* de la maladie.

6. L'étude d'un médicament se résume donc en deux choses , savoir : à reconnaître , à l'aide des symptômes *pathognomoniques*, *le genre* des affections contre lesquels le médicament est indiqué d'une manière générale, et à distinguer le peu de symptômes *caractéristiques* qui l'indiquent d'une manière particulière dans un cas *individuel*.

7. En substituant aux symptômes pathognomoniques le nom général de l'affection, et en ajoutant à ces noms le reste des symptômes indicateurs , il est clair qu'on arriverait à réduire la masse des symptômes d'un médicament d'une manière aussi considérable qu'avantageuse ; mais pour arriver à faire cette réduction et distinction de symptômes avec un avantage réel , il faut avant tout les connaître tous et les comparer entr'eux et dans leurs divers rapports.

8. Donc, de même qu'il est vrai que, pour la pratique , aucun résumé ne saurait jamais être assez concis , afin de rendre le caractère essentiel du médicament dans aussi peu de mots que possible ; de même il est vrai que, *pour l'étude*, aucun *tableau* de symptômes ne saurait jamais être ni assez vaste, ni assez détaillé pour fournir les moyens de recon-

naître, avec sûreté, la *sphère individuelle* d'un médicament et les symptômes qui en résument le *caractère particulier*.

---

Immédiatement après la pathogénésie, nous donnerons un aperçu des symptômes les plus caractéristiques de *Lach.*, en y ajoutant, à chacun, l'indication des principaux médicaments auxquels ce symptôme est également propre, et nous terminerons ensuite par établir les indications thérapeutiques pour l'emploi favorable de *Lach.* dans les diverses maladies contre lesquelles il convient.

---

Les abréviations dont nous nous sommes servis dans le tableau suivant, sont: *Lach.*, pour Lachesis; — *Crot.*, pour *Crotalus*; — *Vip. Red.*, pour *Vipera Redi*; — *vip. com.*, pour Vipère commune; — *Mors.*, pour indiquer que le symptôme cité a été l'effet de la morsure; — *Trit.*, pour dire que c'est par la respiration du médicament pendant la trituration, que le symptôme a été produit, et *Chap. I ou II*, pour renvoyer soit à l'histoire des suites de la morsure, soit à celle des *observations cliniques* que nous avons données dans les deux chapitres précédens.

---

## I. SENSORIUM ET CERVEAU.

### 1. *Vertiges.*

Vertige qui oblige à s'accrocher, surtout après s'être baissé.  
*Lach.*, HERING.

Vertige à faire tomber, en déjeunant, avec défaillance momentanée, nausée, et perte de la vue; dans le courant de la journée, les accès menacent à plusieurs reprises de revenir. *Lach.*, HERING.

Vertige avec chancellement et perte de connaissance, comme les prodromes d'une attaque d'apoplexie; le soir, deux jours de suite. *Lach.*, BUTE.

Vertige avec chancellement sur le côté gauche, le matin, immédiatement après s'être levé. *Lach.*, BAUER.

5. Vertige devant les yeux, à faire tomber, avec pupilles dilatées, face d'une pâleur gypseuse et yeux cernés. *Crot.*, SCHMOELE.

Vertiges, tournoiement, chancellement et besoin de se coucher, chez un chien. *Crot.*, *M.*, chap. I, 64.

*Vertiges légers, momentanés*, surtout en fermant les yeux, au bout d'une heure, à onze heures du matin. *Lach.*, REICHHELM.

\* Vertiges en fermant les yeux. *Lach.*, chap. I, *Tremblement*.

\* Vertige dans le synciput, affectant les yeux et la vue; plus fort le matin. *Lach.*, chap. I. *Vertiges*.

10. Vertige pendant les premiers pas dans la rue, en sortant. *Lach.*, HERING.

\* Vertige en levant les bras pour descendre quelque chose d'en haut. *Lach.*, HERING.

Vertige après s'être levé. *Lach.*, HERING.

Vertige dans la station debout, se dissipant étant assis; le matin. *Lach.*, ROMIG.

\* Vertige en se redressant au lit, dans une fièvre typhoïde. *Lach.*, chap. II.

15. Vertige en s'asseyant; le premier jour. *Lach.*, BEHLERT.

Vertige étant assis après avoir marché le 2<sup>e</sup> jour. *Lach.*, HERING.

Vertige après s'être couché. *Lach.*, HERING.

- \* Vertige le soir, en étant tranquillement assis et en se baissant. *Lach.*, BEHLERT.
- \* Vertige après s'être baissé avec chaleur à la face. *Chez un ivrogne. Lach.*, chap. II. *Ivrognerie.*
- 20.\* Vertige avec hébétude et étourdissement. *Lach.*, chap. II, *Leucorrhée et épilepsie.*
- Vertige avec congestions à la tête, après avoir été à la selle.
- \* Vertige avec bruissement dans la tête, pendant un *rhumatisme. Lach.*, chap. II.
- \* Vertige subit avec tournoiement et tiraillement dans la tête. *Lach.*, chap. II, *Tremblement.*
- Vertige avec saignement de nez. *Mors. Lebenwaldt.*
- 25.\* Vertige avec mal à la tête. *Lach.*, voy. *Céphalalgie.*  
*Vertige avec céphalalgie pressive. Lach.*, DETTWILLER.
- \* Vertiges avec céphalalgie, surtout avant les règles. *Lach.*, HERING.
- \* Vertige avec céphalalgie, avant les attaques d'*épilepsie. Lach.*, chap. II.
- Vertige avec céphalalgie et nausées. Lach.*, Crot. *Serpent à lunettes, mors.*, Vipère, mors.
30. Vertige avec mal à la tête et vomissement, chez les personnes succombant à la morsure. RENGGER.
- Vertige avec vomissement. *Serpens du Brésil*, mors.
- Vertige avec les accès nocturnes de vomissement. *Lach.* REICHHELM.
- \* Vertige après le repas. *Lach.*, HERING.
- Vertiges fréquens, avec lassitude et oppression, forçant à se coucher. *Mors.*, RENGGER.
- 35.\* Vertige avec lassitude pendant des *flueurs blanches. Lach.*
- Vertige avec mal au cœur, le matin au réveil. *Lach.*, STAPF.
- Vertiges fréquens, avec nausées, vomissement et défaillance. *Mors.*, RENGGER.
- Vertige avec accès de défaillance. Serpens à lunettes, mors.*, Butter.—Avant les accès de défaillance. *Lach.*, HERING.

\* Vertiges fréquens pendant des accès d'angoisse et de peur.

*Lach.*, HERING. Chap. II. *Moral.*

40. \* Vertiges qui passent rapidement par la tête, avec accès d'angoisses mortelles, tremblement et paralysie. *Lach.* chap. I. *Tremblement.*

\* Vertige précédé de faiblesse avec envie de dormir ou accompagné de somnolence. RENGGER. — *Crotal.*, mors.

Vertige durant deux jours et se dissipant par un long sommeil réparateur. *Serpens des Indes-Orientales*, mors., CLARKE.

*Vertige le matin en s'éveillant*, voy. plus haut, 4, 9. — Dans la matinée, 7. — Le soir, 3, 18.

*Vertiges fréquens*. *Lach.*, vipère, mors.

45. Vertige chronique, *Trigonoc. lanceol.* mors., JÉROME.

\* Vertige guéri par la graisse de serpent. ZURINGER.

## 2. Tête entreprise.

Embarras à la tête. *Lach.*, HERING.

Embarras sourd de toute la tête, *Crot.*, LINGEN.

Embarras à la tête, au bout d'une heure; puis au bout de deux heures, avec chaleur et congestion de sang, jusqu'à près de midi. *Lach.*, BAUER.

50. *Embarras à la tête, le matin*, les dix premiers jours, *Lach.*, REICHHELM.

Embarras à la tête, le matin; après midi avec douleur dans le côté droit de la tête; le 3<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHELM.

Embarras de la tête, le matin, avec incapacité à méditer comme il faut, ne se dissipant point par le sommeil, mais persistant au contraire jusqu'au soir, avec lassitude dans tous les membres, le 4<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHELM.

Embarras de la tête, le matin, avec lourdeur et mouchement de sang; dans la matinée, il s'y joint mal à la tête, et dans l'après-midi, congestions de sang. *Lach.* REICHHELM.

\* Tête entreprise avec douleur sourde. *Lach.*, GROSS.



\* Tête entreprise avec vertiges , pendant des *fleurs blanches*.  
*Lach.*, chap. II.

Embarras de la tête, pendant le *Coryza*. *Lach.*, chap. II.

### 3. Défauts de mémoire.

Oubli facile et indifférence. *Lach.*, HERING.

*Faiblesse extraordinaire de la mémoire*. *Crot.*, LINGEN.

Difficulté d'entendre ce que disent les autres , quoique l'ouïe ne soit point dure ; *les mots qu'on vient d'entendre sont comme effacés de la mémoire*. *Lach.*, STAFF.

60. Impossibilité de se souvenir des choses qui viennent de se passer. *Lach.*, RONNIG.

\* Oubli de ce qu'on vient de dire, pendant le mal de tête. *Lach.*, chap. II.

\* Oubli complet de tout ce qui s'est passé pendant une espèce d'absence d'esprit. *Lach.*, chap. II.

Mémoire nulle , avec impossibilité d'entendre et de comprendre ce que les autres disent , cependant sans difficulté de méditer. *Lach.*, STAFF.

\* *Mémoire faible* pendant des accès d'angoisse. *Lach.*, chap. II.  
*Moral.*

65. Besoin de se rappeler constamment l'orthographe , même d'une langue assez connue. *Lach.*, HERING.

*Grande facilité de se tromper en écrivant*. *Lach.*, BUTE.

Erreurs en écrivant , et *fautes d'orthographe*. *Crot.*, LINGEN.

Un homme qui autrefois , même en écrivant le plus vite , ne faisait jamais de fautes d'orthographe , écrit une lettre qui en est remplie , sans s'en apercevoir lui-même. *Lach.*, WESSELHOEFFT.

\* Erreurs fréquentes en écrivant. *Lach.*, HERING.

70 *Erreur extraordinaire sur le tems* , le 6 du mois , le malade date tout du 26 , et le mercredi , il demande si ce n'est pas samedi. *Lach.*, BUTE.

4. *Hébétude, é ditati n difficile, etc.*

Hébétude de manière à ne plus pouvoir se souvenir de ce qui vient de se passer, avec embarras dans la tête et distraction. *Lach.*, RONING.

Incapacité de rien faire comme il faut. *Lach.*, BUTE.

Incapacité de méditer, manque de persévérance. *Lach.*, STAFF.

\* Incapacité de faire des méditations profondes pendant une espèce de *dyspepsie*. *Lach.*, chap. II.

75. \* Tête difficile; une espèce d'embarras avec douleur sourde, et incapacité de faire des travaux intellectuels. *Lach.*, GROSS.

\* Les travaux de tête fatiguent. *Lach.*, HERING.

Hébétude et paresse extraordinaire, le premier jour, de manière que le malade ne peut pas trouver les expressions qu'il faut. *Crot.*, SCHMOELE.

De temps en temps, étourdissement complet se dissipant aussitôt que les pieds, qui sont froids, se réchauffent. *Lach.*, STAFF.

Hébétude et étourdissement pendant la *fièvre*. *Lach.*, BEHLERT.

80. Etourdissement comme des vertiges, pendant des souffrances aux yeux. *Lach.*, BAUER.

\* Absence d'esprit avec engoisse. *Lach.*, chap. II, *moral*.

\* Absence d'esprit avec une espèce de confusion dans les idées, avant une attaque d'*épilepsie*. *Lach.*, chap. II.

Impossibilité de concevoir la moindre idée, ni de répondre à la plus simple question, avec lassitude et sommeil. MORS., RENGGER.

\* *Sorte d'absence d'esprit*, après s'être fâché. *Lach.*, GROSS. chap. II. *Absence d'esprit*.

\* Symptômes d'aliénation mentale, après une attaque d'*apoplexie*. *Lach.*, chap. II.

Souvent le malade ne sait pas ce qu'il dit. *Lach.* HERING.

\*Perte des idées avec obscurcissement de la vue, par accès.

*Lach.* GROSS., chap. II., FIÈVRE.

*Réponses incohérentes, avec peau froide et pouls accéléré.*

*Crot.* MORS. PLUSIEURS.

\* L'enfant ne reconnaît plus personne, ni ne parle plus, avec tête chaude et pieds froids. *Lach.*, chap. II. FIÈVRES.

5. *Étourdissement et perte de connaissance.*

90. Peu d'instans après la morsure, le malade ne sait plus ce qui s'est passé. *Serpent annulaire*, mors., RUSSEL.

Peu de temps après la morsure, le malade ne sait plus répondre. *Serp. du Bengale*, mors.

*Perte de connaissance. Serp. du Brésil*, mors.

Perte de connaissance par accès, comme prodrome d'une apoplexie. *Lach.* BUTE.

\* Sorte d'étourdissement, après une attaque d'apoplexie. *Lach.*, chap. II.

95. Perte de connaissance, avec gonflement du corps. *Vipère commune*, mors., chap. I.

Perte de connaissance, avec chute. *Vip. com.*, mors., chap. I.

Perte de connaissance, avec vomissement et diarrhée. *Lach.*, mors.; chap. I.

Perte de connaissance, paralysie et mort. *Vip. com.*, mors., chap. I.

Perte de connaissance, avec chute des forces et du pouls. MORS. RENGGER.

100. Sorte d'ivresse. MORS., chap. I.

Anéantissement de toutes les fonctions intellectuelles, avec face défaite. *Vip. Red.*, mors., chap. I.

*Étourdissement des sens.* MORS. PLUSIEURS.

Étourdissement au bout de dix minutes, avec insensibilité.

*Coluber curinatus.* IRELAND.

Étourdissement toute la journée, sans vouloir ni manger ni boire; chez un chien. *Vip. Red.*, mors. BARRY.

1405. Etourdissement avec tranchées. *Vip. com.*, mors. LENZ.  
 Etourdissement suivi de cris ou alternant avec cris. Mors.  
 Etourdissement et écume à la bouche; ce n'est qu'en secouant le malade que la connaissance revient. *Serp. des Ind. orient.*, mors. CLARKE.
- Etourdissement précédé de tremblement; chez un chien. *Serpent à lunettes*, mors. RUSSEL.
- Etourdissement de la tête; au bout d'une heure avec aggravation des souffrances. *Vip. com.* OLIVIER.
1410. Etourdissement avec sommeil. *Serp. annulaire*. RUSSEL. Chap. I, 57.
- Etourdissement avec obscurcissement de la vue. *Serp. annul.* Mors., RUSSEL. Chap. I, 58.
- Etourdissement et perte des sens, deux jours après la morsure, avec convulsions. *Serp. de Cayenne*, mors. BAJOU. Chap. I, 59.
- Etourdissement subit et mort prompte. *Scytale lancifer*, mors.
- Etourdissement peu de temps avant la mort; chez un poulet. *Cophias virid.*, mors. RUSSEL.

#### 6. Congestion de sang et chaleur au cerveau.

1415. Congestion fréquente à la tête, le 3<sup>e</sup> jusqu'au 7<sup>e</sup> jour. *Lach.*, Trit., HERING.
- Congestion à la tête, avec embarras et vertiges. *Lach.*, HERING.
- Congestion de sang, avec scintillement devant les yeux et tressaillement; moins fort en se promenant au grand air. *Lach.*, KEHR.
- Congestion de sang avec scintillement, précédée et suivie de mal à la tête. *Lach.*, GROSS.
- Congestion à la tête, avec bourdonnement et son de tambour dans les oreilles. *Lach.*, HERING.
1420. \* Congestion à la tête, avec rougeur de la face, pendant une ophthalmie. *Lach.*, chap. II.
- Congestion à la tête, surtout en se baissant et en marchant,

précédée de maux de tête ; plus fort l'après-midi ; le matin, mouchement de sang. *Lach.*, REICHHHELM.

Congestion à la tête, pendant quelques heures, dans la matinée, surtout en se baissant, et précédée par mal à la tête au-dessus de l'œil droit ; le 5<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHHELM.

Congestion à la tête, dans la matinée, en se baissant, accompagnée de mal à la tête du côté droit, vers l'occiput ; le 17. jour. *Lach.*, REICHHHELM.

Congestion à la tête, très-forte, dès qu'on se baisse ; dans l'après-midi ; le 7<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHHELM.

125. *Congestion à la tête avec pression douloureuse sous tout le crâne ; chaque dent gâtée se fait sentir, quoique sans douleur ; en même temps, mouchement d'un sang rouge-clair, avec sensation d'un tiraillement dans le nez, les sinus frontaux et sous tout le crâne, comme si l'on y versait de l'eau.* *Lach.*, RAPF.

\* *Congestion de sang à la tête, accompagnant une céphalalgie,* *Lach.*, chap. II.

\* *Congestion de sang à la tête, accompagnant une constipation qui donne mal à la tête.* *Crot.*, GROSS.

*Congestion à la tête et mouchement de sang, avec céphalalgie fréquente.* *Lach.*, PLUSIEURS.

*Congestion de sang, avec chaleur dans la tête.* *Lach.*, BAUER.

130. *Congestion à la tête et vertiges, après une selle en forme de bouillie ; le 3<sup>e</sup> jour.* *Lach.*, TRIT., HERING.

*Congestion de sang à la tête et au visage, en toussant.* *Lach.*, GROSS.

*Congestion à la tête, accompagnant des souffrances hémorrhoïdales.* *Lach.*, KEHR.

*Congestion de sang à la tête pendant une violente fièvre inflammatoire.* *Serpens echinatus*, mors. *Orfila.*

*Congestion à la tête accompagnant des convulsions.* *Crotal.*, mort. JEROME.

135. \* Congestion à la tête chez un homme *épileptique*. *Lach.*, voy. chap. II.

\* *Congestion de sang à la tête accompagnant d'autres souffrances.* *Lach.*, HERING.

Plénitude de la tête accompagnant la chaleur fébrile. *Lach.*, STAFF.

Sensation de plénitude dans la tête, toute la journée ; le lendemain, un peu de mal à la tête. *Lach.*, KUMMER.

Sensation de pression dans la tête comme si le cerveau allait sortir. *Lach.*, HERING.

140. \* Chaleur dans la tête, pendant d'autres souffrances. *PLUSIEURS*, *Lach.*

\* Chaleur dans le front, chez un homme atteint d'*épilepsie*. Voy. chap. II.

Chaleur dans la tête et les mains, pendant un *coryza*. *Lach.*, voy. CORYZA.

Chaleur au cerveau avec sueur à la tête, après une attaque d'*apoplexie*. *Lach.*, chap. II.

\* Pulsation dans la tête, pendant une *céphalalgie* avec vomissement *Lach.*, chap. I I.

#### 7. *Lésions organiques du cerveau.*

145. Les enveloppes du cerveau et de la moelle épinière montrèrent une légère rougeur, le reste du corps n'offrant aucune altération. *Crotal.*, mors. PICHORET.

Après la mort par gangrène, les vaisseaux cérébraux étaient remplis de sang. *Crotal.*, mort. HOMME.

Les vaisseaux de la pie-mère et du cerveau se montrèrent, après la mort, engorgés de sang, avec extravasation de sérosités dans le cerveau. *Crotal.*, mors. PHIL. TRANSACT.

Après la mort, les vaisseaux de la dure-mère, de la surface du cerveau et de la cervelle, se montrèrent raides de sang. *Vip. com.*, voy. chap. I, 63.

*Extravasation de sang comme un lobe, sous l'arachnoïde, chez de petits chiens.* Chap. I, 64.

150 Après une mort subite, le sinus de la dure-mère se trouva engorgé de sang, dans la pie-mère il y en eut plus qu'à l'ordinaire, la substance du cerveau ne montrant aucune altération. Chap. I, 96.

*Sérosité sanguinolente dans le cerveau.* PLUSIEURS.

Un chat mordu, penche la tête en arrière en dormant. *Crotal.*, HERING.

Renversement de la tête et chute en arrière, dans une attaque d'épilepsie. Voy. chap. II.

\* Hydrocéphale aigu (?) chez un enfant atteint d'affection vermineuse chronique. *Lach.*, ROMIG.

155.\* Affections cérébrales chez les enfans. *Lach.*, HERING.

\* *Apoplexie.* *Lach.*, HERING, chap. II.

\* Apoplexie avec hydrothorax. *Lach.*, GROSS, chap. II.

\* Attaque d'apoplexie avec *paralysie du côté gauche.* *Lach.*, HELFFRICH, chap. II, *paralysie.*

La substance du cerveau et la moelle épinière se montrèrent, après la mort, en partie rammollies. RENGGER.

## II. CÉPHALALGIE.

### 1. Céphalalgie en général.

160. Céphalalgie violente avec envie de dormir. *Vip. red.* ORFILA, chap. I, 65.

Douleurs dans toute la tête, immédiatement après la morsure. *Crot.* DETWILLER.

Maux de tête, dans les cas de morsure sans conséquence. *Serp. du Brésil.* RENGGER.

Maux de tête, immédiatement après une morsure au pied. *Vip. com.* et *Crotal.*

Maux de tête dans les sinus frontaux et les yeux. *Serp. du Brésil.* RENGGER.

165. Douleur dans le sinus frontal gauche, comme par exco-  
riation. *Lach.*, BAUER.

\*Un mal de tête disparaît après un écoulement de pus par le  
nez. *Lach.*, HERING.

Mal de tête, *profondément* dans le sinus frontal gauche, avec  
sensation comme si l'oreille y participait, et endolorisse-  
ment même de la partie extérieure au toucher, le matin.  
*Lach.*, HERING.

Mal de tête dans le vertex comme s'il était brisé, aggravé par  
la pression extérieure. *Lach.*, HERING.

*Douleurs profondément dans le cerveau.* *Lach.*, voy. *lourdeur*,  
*pression*, etc.

170. Maux de tête sourds au-dessus des yeux, jusque dans  
la racine du nez (au bout de deux heures), continuant  
pendant presque deux heures. *Lach.*, BAUER.

Maux de tête au-dessus des yeux, moindre au grand air. *Crot.*  
HERING.

Mal à la tête à côté de l'œil droit, vers la tempe. *Lach.*,  
REICHHELM.

Mal à la tête jusque dans la racine du nez. *Lach.*, HERING.

De temps en temps, mal de tête au front; le cinquième jour,  
*lach.* BEHLERT.

175. Mal à la tête, d'abord partout le crâne, puis plus au  
côté gauche. *Lach.*, BAUER.

Mal à la tête par tout le front, s'aggravant peu à peu jusqu'à  
devenir insupportable; puis diminution des douleurs, qui  
cependant se prolongent jusque vers le soir. Au bout d'une  
demi-heure, *crot.* SCHMOELE.

*Mal de tête au front, avec nausées.* *Crot. Lach.*, v. *Combinaisons.*

Céphalalgie dans les deux tempes. *Lach.*, KUMMER.

180. Mal de tête dans les tempes avec vomissement. *Crot.*,  
voy. *Combinaisons.*

Mal de tête dans le côté droit jusque dans le cou et les épau-  
les, avec tension dans les muscles. *Lach.*, HERING.



Mal de tête difficile à décrire , dans le côté droit , comme s'il allait se déclarer une violente céphalalgie qui , cependant , ne se manifesta point. Au bout de 2 heures, *Crot.*, SCHMOELE.

Du côté gauche , mal de tête subit , persistant toute la matinée , le quinzième jour, *Lach.*, REICHELH.

Dans le côté gauche de la tête plusieurs sortes de douleurs alternent les unes avec les autres , telles que tiraillemens , pression , serrement et douleurs de meurtrissure qui s'étendent jusque dans les dents et les oreilles. *Crot.*, SCHMOELE.

185. Tous les matins maux de tête dans l'occiput. *Lach.*, HERING.

Tous les après-midi céphalalgie très-pénible dans toute la tête. *Lach.*, HERING.

\* Maux de tête tous les jours. *Lach.*, GROSS., voy. chap. I.

Mal de tête peu de temps avant de s'endormir , et particulièrement en se déshabillant , mais qui , le lendemain , après un bon sommeil de nuit , se dissipe. *Crot.*, SCHMOELE.

\* *Maux de tête par la chaleur du soleil.* *Lach.*, GROSS.

190. \* Mal de tête par suite de congestion et de constipation. *Crot.*, GROSS.

\* La peau du serpent à sonnettes , ainsi que la sonnette portée dans la coiffure , passe chez le peuple américain pour un remède domestique contre les maux de tête. HERING.

## 2. Sensations diverses dans la tête.

Bourdonnement dans la tête pendant les douleurs. *Lach.*, voy. *Tension*.

\* Bruissement dans la tête , précédant les accès de céphalalgie. *Voy.* chap. II , *Poitrine*.

\* Bruissement dans la tête , accompagnant les vertiges. *Lach.*, voy. chap. II , *Rhumatisme*.

195. Grésillonnement dans l'occiput et dans les oreilles. *Lach.*, BEHLERT.

Fourmillement dans le front, au dessus de l'œil droit; le premier jour, *Lach.*, BEHLERT.

Sensation de légèreté dans la tête avec pression dans les tempes, surtout du côté gauche, forçant à serrer les dents. *Crot.*, SCHMOELE.

\* Douleur sourde avec embarras de la tête et incapacité de méditer. *Lach.*, chap. II, *Dyspepsie*.

Sensation sourde dans la tête avec nausée; après-midi, *Lach.*, KUMMER.

200. Douleur sourde dans le synciput; au bout de 2, 3 heures, *Lach.*, HELFRICH.

\* Douleur sourde dans le vertex, chez des ivrognes. *Lach.*, chap. II.

Douleur sourde dans l'occiput. *Crot.*, LINGEN.

Douleur dans l'occiput comme par suite d'un coup, surtout en se recouchant après s'être levé; cette douleur avait existé autrefois, mais depuis des années elle ne s'était plus manifestée; ce fut après. *Crot.* 3/24, qu'elle revint. GROSS.

### 3. *Lourdeur, pesanteur dans la tête*

*Lourdeur de la tête.* MORS., PLUSIEURS.

205. Tête pesante avec chancellement et face rouge. *Vip. com.* MORS., LENZ.

\* Pesanteur de la tête avant une attaque d'épilepsie. *Lach.*, chap. II.

Lourdeur dans la tête, surtout du côté gauche, avec pression en dehors, en se baissant; cette douleur existant auparavant, augmente fortement par *Lach.* 1/30, HERING.

\* Lourdeur dans la tête, plus forte dans l'occiput, et en marchant, avec faiblesse et hébétude. *Lach.*, chap. II, *Tremblement*.

Lourdeur dans l'occiput comme par du plomb, de manière à ne presque pas permettre de lever la tête, le matin au réveil, avec vertige. *Lach.*, STAPF.

210. Lourdeur de la tête, le matin, suivie de douleur au côté droit de l'œil; le deuxième jour, *Lach.*, REICHELM.

Au centre de la tête, lourdeur circonscrite qui bouche quand la tête se remue. *Lach.*, STAPP.

Ébranlement et vacillement dans le côté gauche du vertex, surtout en montant les escaliers et en marchant vite. *Crot.*, SCHMOELE.

Branlement de la tête pendant les horripilations. *Crot.*, SCHMOELE.

Sensation de lourdeur dans la tête, à 11 heures du matin. *Lach.*, KUMMER.

215. Sensation d'une lourdeur sourde dans la tête. *Crot.*, SCHMOELE.

Sensation d'une lourdeur pressive dans la tête, avec vertiges et nausées après avoir bu du vin. *Lach.*, BUTE.

Lourdeur pressive au front, le soir, avec difficulté d'ouvrir les yeux. *La h.*, BUTE.

### 3. Pression dans la tête.

Maux de tête pressifs durant deux jours; le 3<sup>e</sup> jour congestions à la tête avec scintillement et figures pointues, dentelées, etc., devant la vue, suivis de maux de tête. *Lach.*, GROSS.

*Mal de tête pressif avec vertige.* *Lach.*, DETWILLER.

220. *Maux de tête pressifs avec nausées.* *Lach.* et *Crot.* BUTE et d'autres.

\* *Pression dans la tête avec nausées.* *Lach.* et *Crot.*, chap. II, *Céphalalgie.*

Mal de tête pressif, après des vomissemens nocturnes. *Lach.*, REICHELM.

Douleur pressive dans la tête avec envie de dormir. *Lach.*, BUTE.

Douleur pressive ou compressive, profondément dans le front et la tempe gauche. *Lach.*, MATLAK.

225. Mal de tête pressif dans le front. *Lach.*, KUMMER.

\* Douleur pressive et lancinante dans le front. *Lach.*, chap. II, *Céphalalgie*.

Mal de tête pressif suivi d'une sorte de nausée ; au bout de 3 heures. *Crot.*, KUMMER.

Pression dans la tête, du dehors en dedans, se dissipant au grand air et pendant le mouvement, mais revenant dans la position assise et dans l'appartement ; le soir, pendant deux jours. *Lach.*, ROMIG.

Pression au dessus de l'œil gauche, dans la matinée ; le 11<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHELM.

230. Douleur pressive au dessus de l'œil droit, avec vertige et nausées pendant ce mouvement ; les douleurs viennent par accès, et répètent au bout de quelques jours à plusieurs reprises. *Crot.* KUMMER.

Pression à l'œil droit et dans le côté droit du front, ainsi que, bientôt après, dans la tempe gauche, avec une douleur semblable dans le côté droit de la face, comme dans une dent de la mâchoire supérieure, et enfin aussi dans la jambe et le pied du côté gauche ; le soir, *Lach.*, KUMMER.

\* Maux de tête pressifs dans le front par suite d'un refroidissement. *Lach.*, chap. II, *Céphalalgie*.

Pression assez forte dans la tempe gauche, durant toute la matinée. *Lach.*, REICHHELM.

Pression dans les tempes, surtout du côté gauche, avec besoin de serrer les dents, et sensation de légèreté dans la tête. *Crot.*, SCHMOELE.

235. Pression au dessous des deux tempes, vers les oreilles, avec constriction de la tête au dessus des oreilles. *Lach.*, REICHHELM.

Pression douloureuse sous tout le crâne, avec congestion à la tête. *Lach.*, STAPP.

Sensation pressive sous le crâne, comme par suite d'un refroidissement, après la promenade. Les douleurs qui sont accompagnées de nausées vont et viennent, s'aggravant

quand on se baisse, et alternent avec chaleur. *Lach.* STAPF.  
Douleur pressive et compressive autour des yeux, occupant sur tout le côté droit, vers l'occiput, ou bien toute la tête, avec pesanteur, tête entreprise et congestions, surtout en se baissant; le 12<sup>e</sup> jusqu'au 17<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHELM.

Le soir, douleur compressive, subite, autour de la partie supérieure de la tête; le plus fort dans les deux tempes; endroit ou en marchant, chaque pas se fait douloureusement sentir. *Lach.*, REICHHELM.

240. Le matin, douleurs fortement compressives et congestions à la tête. *Lach.*, REICHHELM.

\* Maux de tête violens, comme si le cerveau allait sortir par le crâne, surtout dans les tempes, et, en se redressant, entre les sourcils, ne s'apaisant qu'étant couché. *Lach.*, HERING.

4. *Douleurs tractives et tensives, déchirantes, etc, dans la tête.*

\* Douleur contractive dans l'occiput, accompagnant un rhumatisme. *Lach.*, chap. II.

Subitement, douleur violente, tractive, depuis le vertex jusqu'à dans l'œil droit. *Crot.*, SCHMOELE.

Tiraillement douloureux depuis un point derrière l'oreille droite jusqu'au vertex, se renouvelant plusieurs fois dans l'intervalle de quelques secondes, une heure après le repas. *Lach.* HERING.

245. Plusieurs fois une douleur tractive et serrante, dans la tempe droite. *Crot.*, SCHMOELE.

Sensation tractive dans le nez, les sinus frontaux et sous tout le crâne. *Lach.*, STAPF.

Tiraillement tressaillant dans le crâne, les pommettes et la mâchoire inférieure. *Lach.*, STAPF.

Tiraillement et élancemens dans le côté droit de la tête, après avoir senti du café. *Lach.*, STAPF.

\* Tiraillement et déchirement dans la tête, accompagnant des douleurs dans les membres. *Lach.*, chap. II. RHUMATISME.

250. *Déchirement dans la tête*, aussi au dessus de l'orbite droite, avec vomissement des alimens ingérés. *Lach.*, GROSS.

\* *Déchirement et chaleur dans la tête*, après une attaque d'*apoplexie*. *Lach.*, chap. II.

*Déchirement au dessus des sourcils*, dans le front, ou comme dans les os ; le matin. Le 5<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BELHERT.

*Déchirement depuis la partie supérieure du côté droit du front*, jusque vers le nez ; le 7<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

*Déchirement depuis les oreilles jusque dans la tempe*. *Lach.*, BEHLERT.

\* *Déchirement dans les tempes*, la nuit, pendant la fièvre. *Lach.*, chap. II. *Fièvre*.

*Déchirement et élancemens dans la tête*, à chaque changement de temps, comme suite chronique de la morsure. *Vip. com.*, LENG.

*Douleur tensive dans toute la tête*, améliorée au grand air et par la pression ; avec selles dures et tardives. *Lach.*, DEYOUNG.

*Douleur tensive dans la tête*, améliorée en pressant dessus, avec bruissement et sensation de chaleur douce en dedans ; en même temps coryza fluent, avec éternuement fréquent et selles tardives. *Lach.*, DEYOUNG.

*Tension dans le côté droit de l'occiput*, s'étendant vers le vomer et les orbites. *Lach.*, BAUER.

260. *Tension dans la tête comme si un fil était tendu depuis la nuque jusqu'aux yeux*. *Lach.*, HERING. JAHR.

##### 5. *Élancemens et térébration dans la tête.*

*Élancement dans le vertex et la tempe*, comme par des couteaux et des fourchettes, traversant toute la tête ; avec coryza et raideur de la nuque. *Lach.*, HERING.

*Élancemens et térébration au vertex*. *Lach.*, GROSS.

*Élancemens aigus et profonds*, dans la tête. *Lach.*, BEHLERT.

*Élancemens dans le vertex*. *Lach.*, HERING.

265. Élancemens dans le vertex, venant des yeux. *Lach.*, SCHMOELE.

\* Élancemens traversant le front jusqu'à l'occiput. *Lach.*, chap. II. *Céphalalgie*.

Élancemens déchirans, dans le front, à travers les sourcils. *Lach.*, BEHLERT.

Élancemens comme par des couteaux, depuis la tête jusqu'aux yeux, le nez et les tempes, avec douleurs aiguës, surtout dans les matinées, dans les tempes, les mâchoires et les yeux, et avec gonflement de la face et des yeux. *Lach.*, HERING.

\* Mal de tête (lancinant ?) au dessus les deux yeux, passant comme un jet dans le globe de l'œil droit et s'étendant, comme une sorte d'ondulation, jusqu'à l'occiput. *Lach.*, chap. II. *Céphalalgie*.

270. Douleur pressive, lancinante, au côté droit de la tête. *Lach.*, STAPP.

Quelques élancemens passagers dans le côté droit de la tête, comme venant d'une ancienne cicatrice qui se trouve à cet endroit. Aussitôt. *Lach.*, BAUER.

Élancemens dans la tempe et le côté gauche de la tête. *Lach.*, HERING.

Élancemens dans la tempe gauche et tout le côté gauche de la tête, pendant cinq minutes; au bout de trois quarts d'heures. *Crot.*, SCHMOELE.

Élancemens momentanés et douleur dans la tempe gauche. *Crot.*, SCHMOELE.

275. Élancemens sourds dans les deux tempes. *Crot.*, SCHMOELE.

Élancemens dans la tête, pendant le coryza. *Lach.*, HERING.

Élancemens et déchiremens dans la tête, à chaque changement de temps. *Vip. com.*, LENZ.

Sensation comme si un morceau de l'os pariétal gauche fût coupé; après midi. *Lach.*, HERING.

Térébration douloureuse comme si le vertex allait être perforé. *Lach.*, HERING.

6. *Battemens et pulsations dans la tête.*

280. Battement violent au dessus de l'œil gauche. *Lach.*, BUTE.

\* Battement au dessus des yeux, lesquels sont tellement douloureux que le malade a de la peine à voir; le mal de tête alterne avec le mal aux dents; avec règles trop peu abondantes. *Lach.*, chap. II, *Odontalgie*.

Battement dans les deux tempes, le matin en s'éveillant, durant un quart-d'heure; le deuxième jour. *Lach.*, ROTH.

\* Battement violent dans toute la tête. *Lach.*, chap. II. *Céphalalgie*.

\* *Battement violent dans la tête, pendant les règles.* *Lach.*, chapitre II, *Leucorrhée et Tremblement*.

285. Un mal passe rapidement dans le front; puis mal de tête pulsatif, tel qu'il avait déjà eu lieu de temps en temps.

\* Battement et coups dans la tête à chaque mouvement, produisant des nausées avec envie de vomir; en même temps, douleur violente au vertex comme s'il allait être perforé. *Lach.*, HERING.

Coups continuels dans les tempes, dix jours avant les règles. *Lach.*, GROSS.

\* Battement dans la tête, non isochrones du pouls, avec vertiges, vomissement et nausées; chez un sujet arthritique. *Lach.*, chap. II. *Céphalalgie*.

(Douleur pulsative au dessus de l'œil droit, avec nausée, mauvais goût et pyrosis). *Lach.*, HERING.

290. Martellement dans la tête, pendant un érysipèle à la face. *Lach.*, HERING.

Douleur pulsative dans la tempe droite, s'étendant jusque dans l'orbite. *Lach.*, BAUER.



- \* Pulsation et ondulation dans la tête , à chaque pas en montant l'escalier ; le plus fort au dessus de l'œil gauche ; ça passe comme un jet dans le globe de l'œil et traverse la tête jusqu'à l'occiput , comme un tiraillement aux membranes du cerveau. *Lach.*, HERING.
- \* Pulsation dans la tête , avec vomissement. *Lach.*, chap. II, *Céphalalgie*.

7. *Céphalalgie combinée avec d'autres souffrances.*

- \* Mal à la tête avec congestion de sang, pulsations, battement de cœur et vomissement ; la nuit. *Lach.*, chap. II. *Céphalalgie*.
- 295. Mal à la tête avec congestion de sang. *Lach.*, *Crot.*, *Voy. congestion*.
- Mal de tête violent , avec scintillement devant les yeux , comme si un coryza allait se déclarer. *Lach.*, GROSS.
- \* Mal de tête avec scintillement devant les yeux , et envie de vomir. *Lach.*, GROSS.
- \* Mal de tête avec gémissment, respiration profonde , précipitation , angoisse et peur. *Lach.*, chap. II, *Fièvre*.
- Céphalalgie violente avec inquiétude*, yeux étincellans , joues rouges et teint jaune. *Vip. red.*, MORS., ORFILA.
- 300. \* Mal de tête excessif et violent , avec inquiétude et face rouge , bouffie. *Crot.*, chap. II, *Fièvres interm.*
- Mal de tête avec vertiges* , le soir. *Lach.*, HERING.
- Mal de tête avec vertiges et nausées , *lach.* plusieurs fois.
- Voy. lourdeur et pression* dans la tête , etc.
- Mal de tête avec vertiges et vomissement , avant la mort par morsure. RENGGER.
- Céphalalgie frontale , avec vertiges , nausées , vomissement de bile , et besoin de se coucher ; les douleurs se manifestent surtout au dessus des yeux et dans les tempes , et principalement du côté droit ; en même temps , constipation. Après une promenade au grand air , amélioration. *Crot.*, HERING.

305. \* Une céphalalgie avec nausée s'aggrave, avant de se guérir, au point que la malade est forcée de se coucher avec frissons grelottans; le matin, *Lach.*, GROSS.
- \* Mal de tête avec nausées, en printemps, *Crot.*, HERING.
- \* Mal de tête avec nausées et envie de vomir. *Lach.*, chap. II, *Céphalalgie*.
- Maux de tête violens, précédant les vomissemens. *Crot.*, MORS., DETWILLER.
- Mal à la tête, avec accès de vomissement et convulsions. *Vip. com.*, MORS., LENZ.
340. \* Mal à la tête avec vomissement et diarrhée. *Lach.*, chapitre II, *Vomissement*.
- Mal à la tête avec vomissement des alimens.* *Lach.*, GROSS.
- Mal à la tête avec langue chargée, dans la convalescence après la morsure. RENGGER.
- Mal de tête avec constipation. *Crot.*, *Lach.*
- \* Mal de tête, avec constipation et congestion de sang. *Crot.*, GROSS.
345. (Un mal de tête violent avec accès de coliques, après l'accouchement, s'aggravant de nouveau). *Lach.*, GROSS.
- Mal de tête avec coryza, et poulx plein et dur. *Lach.*, DE YOUNG.
- Les maux de tête cessent dès que le coryza s'établit. *Lach.*, HERING.
- \* Maux de tête, avec souffrances asthmatiques et fièvre. *Lach.*, chap. II, *Asthme*.
- Mal à la tête avec coryza et fièvre. *Lach.*, HERING (comp. 266.)
320. Mal à la tête avec froid et diarrhée. *Lach.*, GROSS.
- Maux de tête, le soir, avec frissons fébriles et soif. *Lach.*, DETWILLER.
- \* Céphalalgie frontale violente, avec frissons, nausées, battement de cœur et perte des sens. *Lach.*, chap. II, *Céphalalgie*.
- \* Mal à la tête, avec chaleur, etc. *Lach.*, chap. II, *Fièvre*.

- \* Mal à la tête avec chaleur et frissons, mal aux dents, etc.  
*Lach.*, chap. II, *Céphalalgie*.
325. \* Maux de tête pendant une fièvre intermittente. *Lach.*,  
 chap. II, *Fièvre interm.*
- \* Maux de tête, avec frisson interne et chaleur externe. *Lach.*,  
*ibid.*
- \* Céphalalgie violente pendant la chaleur fébrile. *Lach.*, *ibid.*
- \* Maux de tête excessifs, avec chaleur et rougeur de la face, et  
 oppression. *Crot.*, *ibid.*
- \* Maux de tête, avec faiblesse qui force à se coucher. *Lach.*,  
 chap. II, *Faiblesse*.
330. Mal à la tête, avec faiblesse après des pollutions. *Lach.*,  
 GROSS.  
*Céphalalgie avec envie de dormir. Vip. red.*, MORS., ORFILA.  
*Lach.*, JAHR.
- \* Mal à la tête avec envie de dormir, lassitude et anxiété. *Lach.*,  
 chap. II, *Céphalalgie*.
- \* Mal à la tête, avec douleurs dans les bras qui se propagent  
 jusque dans la tête. *Lach.*, chap. II, *Éruption*.
- \* Mal à la tête avec douleur dans les genoux, somnolence le  
 jour, etc. *Lach.*, chap. II, *Syphilis*.
335. \* Mal de tête violent, avec douleur dans l'articulation  
 scapulaire. *Lach.*, GROSS.
- Mal à la tête violent, avec convulsions générales, et douleurs  
 excessives dans les mâchoires et le ventre. *Vip. com.*, MORS.,  
 LENZ.
- \* Mal à la tête précédant les attaques d'épilepsie. *Lach.*, cha-  
 pitre II, *Épilepsie*.
- \* *Maux de tête continuel*, avec sensation de chaleur dans le  
 front, entre les attaques d'épilepsie. *Lach.*, chap. II, *Épi-  
 lepsie*.
- \* Mal à la tête, avec prodromes d'une apoplexie. *Lach.*, chapi-  
 tre II, *Paralyse*.
340. Mal à la tête avec mélancolie. *Crot.*, MORS., JÉRÔME.

Mal à la tête alternant avec toux, enrrouement, etc. *Lach.*, KUMMER.

\* Mal à la tête alternant avec douleur de poitrine. *Lach.*, chapitre II, *Poitrine*.

Céphalalgie avant les règles, battement dans les tempes. *Lach.*, GROSS.

\* Battement violent dans la tête pendant les règles. *Lach.*, chapitre II, *Règles*.

345. \* Mal à la tête avec saignement de nez, guéri par des chaînes faites des os de serpens orientaux (et portées au cou)?  
LEBENVALD.

Céphalalgie près des yeux, avec mouchement de sang. *Lach.*, REICHHELM.

### III. EXTÉRIEUR DE LA TÊTE ET NUQUE.

#### 1. Douleurs à l'extérieur de la tête.

Endolorissement de tout le côté gauche de la tête. *Lach.*...

Sensibilité douloureuse de la tempe gauche, depuis le vertex, et du côté gauche de la face, tant au toucher qu'en remuant les muscles, soit en riant ou en mâchant, etc., avec sensation comme si la peau était brûlée par la chaleur du soleil; la douleur persiste durant 3 jours et ne s'apaise que peu à peu *Lach.*, BAUER.

Au milieu de la tête, endolorissement d'une place ronde, circonscrite. *Lach.*, STAPF.

350. La peau du front est douloureuse au toucher. *Lach.*...

Douleur de l'extérieur de la tête pendant des douleurs internes, surtout en pressant dessus. *Lach.*, HERING.

Déchirement dans une ancienne cicatrice à la tête. *Lach.*, BAUER.

La nuit, tension et douleurs tractives dans une ancienne cicatrice au dessus de l'oreille droite, comme si le temps allait changer. *Lach.*, BAUER.

Tension des muscles du front et de la nuque. *Crot.*, SCHMOELE.

355. \* Tiraillement depuis la tête jusqu'à la nuque. *Lach.*, chap., II, *Tremblement*.

Tiraillement depuis la tempe gauche jusque vers le front. *Lach.*, HERING.

Il semble comme si quelque chose courait depuis l'épaule gauche jusqu'à la tête. *Lach.*, BEHLERT.

Sensation comme si quelque chose courait depuis l'anus jusqu'à la tête, pendant la fièvre. *Lach.*, BEHLERT.

Palpitation des muscles dans la tête. *Crot.*, LINGEN.

360. Forte pulsation, non douloureuse, dans les tempes. *Crot.*, LINGEN.

Torpeur et fourmillement au côté gauche de la tête et du corps ; le soir et le lendemain matin. *Lach.*, STAPP.

Froid sur un seul côté de la tête, avec mal aux dents. *Lach.*, HERING.

Horripilation passagère sur la tête, de manière à faire hérissier les cheveux. *Crot.* SCHMOELE.

\* Chaleur à la tête, avec pieds froids, chez un enfant. *Lach.*, chap. II, FIÈVRE.

## 2. Cuir chevelu.

365. Brûlement violent au cuir chevelu, après s'être légèrement gratté, pendant des congestions avec mal à la tête.

Le 7<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHHELM.

*Prurit violent au cuir chevelu.* *Crot.*, LINGEN.

Prurit au cuir chevelu et par toute la peau du corps. *Lach.*, DETWILLER.

Démangeaison au cuir chevelu, comme par des fourmis. *Lach.*, REICHHHELM.

Prurit autour des yeux, des oreilles et à la face, chez un chat. *Crot.*, mors. HERING.

370. Prurit au cuir chevelu, avec abondance des écailles sur la tête. *Crot.*, LINGEN.

Desquamation du cuir chevelu et de la peau de la face.  
*Lach.*, REICHHELM.

Chute des cheveux, après être rétabli des suites de la morsure. RENGGER.

Les \* cheveux, qui tombaient facilement, devinrent beaucoup plus fermes, et la chevelure devint plus épaisse. *Lach.*, chap. II, *Cheveux*.

—

*Gonflement de la tête.* MORS. PLUSIEURS.

375. Gonflement de la tête, surtout à la face. *Crot.*, mors. DETWILLER.

Gonflement de la tête, de manière à ne plus voir par les yeux; chez un chien. *Vip. comm.*, mors. LENZ.

Gonflement de la tête et de la face, au point que les yeux se ferment. *Lach.*, 1/30. HERING.

### 3. Nuque.

Après une morsure dans la nuque, mort au bout de peu de minutes, avec beaucoup de souffrances. *Crot.*, BARTON.

Nuque très-sensible à la pression extérieure. *Lach.*, trit. HERING.

380. Douleur à la nuque, au toucher. *Lach.*, GROSS.

Chaleur dans la nuque. *Lach.*, HERING.

Raideur de la nuque, pendant le coryza. *Lach.*, HERING.

\* Raideur de la nuque pendant un rhumatisme aigu. *Lach.*, chap. II, *Rhumatisme*.

Déchirement dans les vertèbres cervicales et entre les épaules. *Lach.*, BEHLERT.

385. Élancemens dans la nuque et le dos. *Lach.*, DETWILLER.

## IV. AFFECTIONS DES YEUX ET DE LA VUE.

1. *Symptômes d'irritation.*

*Yeux larmoyans et pleurans*, pendant le coryza. *Lach.* PLUSIEURS.

\* *Yeux pleurans avec sécheresse abondante de mucosités nasales.* *Lach.* HERING, chap. II, *Coryza*.

Le larmolement se dissipe dès que le coryza se manifeste. *Lach.*, HERING.

Larmolement fréquent et perte momentanée de la vue, surtout pendent un temps humide. *Crot.*, GROSS.

390. Écoulement d'une eau froide par l'œil et la narine du côté gauche, pendant le gonflement de la face. *Lach.*, HERING.

Lippitude et gonflement de la face, chez des brebis et des chevaux. *Vip. com.*, MORS., LENZ.

Immédiatement après la morsure, yeux larmoyans et ternes, chez des chats. *Crot.*, MORS., LINGEN.

Les angles internes des yeux sont sales et crasseux, comme si des larmes s'étaient écoulées; il en est de même du nez.

Chez des chats. *Crot.*, MORS., HERING.

Écoulement crasseux par les yeux, pour avoir mangé de la viande crue des amphibiens. HOFFMANN.

395. La graisse des vipères est réputée comme efficace contre la trop grande humidité des yeux.

---

*Sécheresse des yeux*, avec rougeur et brûlement. *Crot.*, SCHMOELE.

Sensation comme si les yeux étaient trop secs. *Crot.*, SCHMOELE.

Les yeux semblent comme desséchés pendant un vertige qui les affecte beaucoup. *Lach.*, HERING.

Sécheresse douloureuse des yeux, le soir, avec grande sensibilité à la lumière. *Lach.*, SCHMOELE.

400. Sensation dans les yeux comme s'il s'y était introduit de la poussière. *Lach.*, BUTE.

\* Cuisson et brûlement dans les yeux , surtout dans les paupières supérieures, avec constipation. *Lach.*, chap. II , *constipation*.

*Prurit dans les yeux.* *Lach.*, KUMMER.

Prurit dans les yeux pendant les douleurs dans les membres. *Lach.*, KUMMER.

Prurit dans l'œil gauche. *Lach.*, KUMMER.

405. Prurit violent dans l'œil gauche , suivi , au bout d'une demi-heure , de pression dans les deux yeux, et d'un étourdissement comme un vertige , se dissipant après une tasse de café. *Lach.*, BAUER.

Prurit à côté de l'œil gauche. *Lach.*, DETWILLER.

Prurit dans les yeux et autour des yeux , avec chaleur en dedans , et besoin de les frotter fréquemment , l'après-midi et le soir, *Lach.*, BAUER.

Prurit dans les angles des yeux. *Crot.*, LINGEN.

Prurit douloureux dans les deux angles internes des yeux. *Lac .*, HERING.

410. Prurit douloureux dans les paupières. *Lach.*, REICHHELM.

Douleur pruritante, brûlante dans les paupières (après phos. ac. comme antidote, mais qui ne fit rien). *Lach.*, REICHHELM.

Picotement et élancemens au dessus de l'œil gauche, comme par des épingles. *Crot.*, SCHMOBLE.

## 2. Rougeur et inflammation des yeux.

Yeux comme échauffés avec larmoiement fréquent. *Vip. red.*, MORS.

Bientôt après la morsure , les yeux devinrent rouges , paraissant échauffés avec larmoiement abondant. *Vip. com.*, OLIVIER.



415. Yeux rouges et larmoyans; au bout d'une heure, *Crot.*, Mors., DETWILLER.

Rougeur de la sclérotique, avec assoupissement, air fatigué et lourd autour des yeux, comme après l'ivresse; (pendant l'amélioration produite par *ammon.*, et l'application de la pompe); 20 heures après la morsure, *Serpent des Indes orientales*, CLARKE.

Yeux rouges, avec engorgement des vaisseaux sanguins du cerveau. *Vip. com.*, Mors., LENZ. (Voy. chap. I, 63.)

\* Rougeur des yeux après une dose de puls., dans une *ophthalmie*. *Lach.*, chap. II, *Ophthalmie*.

Yeux rouges, dans une attaque d'apoplexie. *Lach.*, chap. II, *Apoplexie*.

421. Rougeur foncée de la paupière supérieure de l'œil gauche, avec sécheresse et brûlement de l'œil, et rougeur des angles. *Crot.*, SCHMOELE.

Yeux ecchymosés. *Ct.*, BARTON.

*Suintement de sang par les yeux*. *Crot.*, Mors., PLUSIEURS.

\* *Brûlement dans les yeux*. *Crot.*, GROSS; chap. II, *Ophthalmie*.

\* *Brûlement dans les yeux, avec constipation*. *Lach.*, chap. II, *Constipation*.

425. Brûlement douloureux dans les yeux, avec paupières enflammées. *Lach.*, REICHHELM.

Brûlement violent dans les yeux, avec souffrances hémorrhoidales. *Lach.*, KEHR.

Yeux douloureux, brûlans. *Lach.*, KUMMER.

Inflammation de la paupière supérieure de l'œil droit, comme si un orgelet allait se former.

Gonflement à la paupière de l'œil gauche, comme le commencement d'un orgelet ou comme un petit bouton de gale, mais plus saillant et moins profondément dans la peau. *Lach.*, REICHHELM.

430. Inflammation des paupières des deux yeux, avec douleur

brûlante surtout à la paupière supérieure de l'œil droit, et aggravation des douleurs en lisant, le 2<sup>e</sup> jour; le 3<sup>e</sup> jour, douleur pressive autour de l'œil droit; le 4<sup>e</sup> jour, douleur brûlante dans l'œil gauche; le 5<sup>e</sup> jour, douleur pruritante aux paupières, disparaissant jusqu'au 15<sup>e</sup> jour, où elles reviennent avec sensation de pression; le 16<sup>e</sup> jour, brûlement pressif; le 17<sup>e</sup> jour, tiraillement pruriant aux paupières; le 18<sup>e</sup> jour, brûlement pressif dans le globe des yeux.

\* Yeux enflammés, avec injection d'un faisceau de veines se répandant de l'angle interne vers la cornée. *Lach.*, WESSELHOEFFT, chap. II, *Ophthalmie*.

Inflammation des yeux avec sclérotique comme ecchymosée, et douleur brûlante d'excoriation aux paupières. *Lach.*, WESSELHOEFFT. Chap. II, *Ophthalmie*.

\* Inflammation de l'œil gauche avec vue faible et élancemens. *Lach.*, GROSS.

Dans le moyen-âge on employait la graisse de serpent contre des ophthalmies opiniâtres, et au Brésil, laviande de serpent est un remède contre les maladies des yeux en général.

### 3. Douleurs aux yeux.

435. Endolorissement des yeux, surtout de l'œil gauche. *Lach.*, KUMMER.

Pression, d'abord dans l'œil gauche, puis dans l'œil droit. *Lach.*, KUMMER.

Pression dans les yeux, aggravée en remuant le globe, avec sensation comme si les orbites étaient trop petites, *Lach.* BAUER.

En remuant les yeux, douleur pressive au globe et sensation comme si les yeux étaient trop secs. *Cros.*, SCHMOELE.

Douleur pressive dans l'orbite droite, en remuant les paupières. Le 5<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> jour, *lach.*, ROTH.

440. Pression sur l'œil gauche et l'épaule droite; le matin.

Aussitôt. *Lach.*, KUMMER.

Pression dans les yeux et au dessus, avec endolorissement de la peau du front au toucher. *Lach.*, BAUER.

Pression et compression au dessus des yeux. *Crot.*, SCHMOELE.

Pression, profondément dans les orbites, derrière les oreilles et dans le vomer, forçant à serrer les dents. *Crot.*, SCHMOELE.

Pression autour des yeux. *Lach.*, REICHHHELM.

445. Pression dans les angles internes, pendant le *coryza*.

*Lach.*, trit., HERING.

\*Pression, comme si les yeux devaient sauter hors de la tête, en pressant le cou. *Lach.*, HERING.

\*Sensation comme si les yeux allaient sortir des orbites, pendant le *gonflement de la face*. *Lach.*, chap. II.

Pression pénible, lancinante, dans la paupière supérieure de l'œil droit, durant une demi-heure. *Lach.*, REICHHHELM.

Élancemens dans la paupière supérieure de l'œil droit, depuis en haut jusqu'aux cils où il semble sortir. Le 1<sup>er</sup> jour, *lach.* BEHLERT.

450. Sensation comme si quelque chose passait rapidement depuis les sourcils jusqu'aux cils où il semble sortir le 3<sup>e</sup> jour, *lach.*, BEHLERT.

Élancemens chauds, qui passent rapidement depuis les sourcils jusqu'aux cils où ils sortent le 3<sup>e</sup> jour, *lach.* BEHLERT.

Élancemens comme par des couteaux, qui passent de la tête aux yeux, pendant le *gonflement de la face*. *Lach.*, HERING.

\*Ça passe comme un jet depuis la tête jusque dans le globe de l'œil droit, pendant des *maux de tête pulsatifs*. *Lach.* HERING.

Élancemens isolés dans l'œil gauche, qui est enflammé et faible. *Lach.*, GROSS.

455. Élancemens dans les yeux, par fois chauds et brûlans. *Lach.*, BEHLERT.

Douleur lancinante, tractive, depuis l'œil droit jusqu'au vertex, durant quelques minutes. *Lach.* SCHMOELE.

\* Battement au dessus des yeux, au point d'empêcher la malade de voir. *Lach.*, chap. II, *Odontalgie*.

Douleurs à côté de l'œil droit, les 2<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> jours ; au dessus de l'œil, du côté droit ; le 5<sup>e</sup> jour, au côté externe de l'œil gauche ; le 7<sup>e</sup> jour, au dessus de l'œil gauche ; le 11<sup>e</sup> jour, fréquemment avec congestions de sang à la tête. *Lach.*  
REICHHELM.

*Douleurs à côté des yeux.* *Lach.*, REICHHELM.

460. Douleurs au dessus des yeux, après avoir pleuré, avec grande irritabilité morale. *Lach.*, HERING.

Au dessus de l'orbite, déchirement avec vomissement des aliments ingérés. *Lach.*, GROSS.

*C'est souvent jusqu'aux yeux que se propagent les douleurs dans la tête.* *Crot.*, *lach.*

\* Les yeux sont douloureusement affectés pendant les maux de tête. *Lach.*, chap. II, *Céphalalgie* et *Odontalgie*.

Douleur violente dans l'œil droit, chez une personne qui depuis des années était aveugle, mais sans jamais ressentir de douleurs dans les yeux. *Lach.*, DETWILLER.

#### 4. *Accidens divers aux yeux.*

465 Gonflement des paupières et de la face. *Vip. Red.*, mors.  
LENZ.

Gonflement des paupières avec écoulement d'une eau froide par les yeux, pendant *le gonflement de la face.* *Lach.* 1/30.  
HERING.

Gonflement de la paupière inférieure, pendant l'*Érysipèle.*  
*Lach.*, HERING.

Le venin introduit dans l'œil d'un pigeon, produisit un violent gonflement des paupières. *Vip. Red.*, FONTANA.

L'œil du côté blessé devient plus petit, terne et chassieux, chez un chat. *Crot.*, mors., HERING.

470. Les yeux semblent plus gros qu'à l'ordinaire, ayant l'aspect comme si l'on avait pleuré, le soir. *Lach.*, BAUER.

Les yeux semblent être raides. *Lach.*, BUTE.

Impossibilité d'ouvrir les yeux, avec pesanteur au front, le soir jusque dans la nuit. *Lach.*, BUTE.

\* Chute des paupières, comme si elles étaient paralysées, pendant une *fièvre typhoïde*. *Lach.*, chap. II.

\* Mouvement involontaire, continu de l'œil gauche et des paupières, après une attaque d'*Apoplexie*. *Lach.*, chap. II.

### 5. Aspect des yeux.

475. *Couleur jaune des yeux* et souvent de tout le corps. *Crot.*, mors. et autres serpens.

Yeux, immédiatement après la morsure, d'un jaune foncé. *Vip.*, *Red.*, mors., LENZ.

Yeux ternes, pendant la chaleur fébrile. *Lach.*, mors., KUHN.

Yeux enfoncés, avec face défaite. *Vip. com.*, mors., LENZ.

Yeux creux et presque éteints. *Crot.*, mors. JÉRÔME.

\* 480. Regard comme celui d'une personne qui a sommeil, pupille naturelle; dans un *typhus*. *Lach.*, chap. II.

Regard abattu, yeux éteints, avant la mort. Mors. RENGGER.

Yeux éteints, bientôt après la morsure dans le trou infraorbital. RENGGER.

Yeux éteints, avec face pâle et lèvres bleues, le deuxième jour après la morsure; *vip. com.* MAGAZIN DE RUST.

Yeux ternes, avec respiration spasmodique. *Serp. des Indes orientales*, mors. CLARKE.

\* 485. Yeux très-ternes, avec mal à la tête et autres souffrances par refroidissement. *Lach.*, chap. II, *asthme*.

Yeux ternes, avec coryza et toux, pendant une éruption *miliaire*. *Lach.*, GROSS.

Yeux ternes et sans feu; immédiatement après la morsure, chez un chien. *Crot.*, HERING.

Yeux sans éclat, 3 jours après l'inoculation avec un peu de venin, chez un chat. *Crot.*, HERING.

L'œil du côté où le venin a été inoculé dans l'oreille, devient

presque aussitôt terne, sans expression et humide, et plus tard il devient chassieux dans les angles ; chez un chat.

*Crot.*, HERING.

490. *Les yeux perdent aussitôt leur éclat et toute expression, presque comme chez des personnes ivres ; chez des chats.*

*Crot.*, mors. HARLAN.

\* Œil gauche terne, avec écoulement de larmes, après le moindre effort ; chez un cheval. *Lach.*, GEIST, chap. I, yeux.

\* Contre l'obscurcissement de la cornée, des taies, etc., on a employé la graisse de vipères. HERING.

Yeux étincelans, avec mal à la tête. *Viper. Redi.* ORFILA.

Yeux étincelans, avec l'expression de l'épuisement, pendant la chaleur fébrile. *Lach.* STAFF.

495. Yeux convulsés en haut, avec occlusion des paupières et respiration rapide ; chez un chat. *Crot.*, mors. LINGEN.

Yeux convulsés, avec extension et roideur spasmodique des membres. *Lach.* GROSS.

\* L'enfant tourne les yeux comme s'il luttait contre le sommeil, avec occlusion des paupières, par accès. *Lach.*, chap. II, tétanos.

Les yeux sont poussés fortement hors les orbites, par gonflement de la face. *Viper. com.*, mors. LENZ.

Yeux proéminens, avec regard fixe. *Viper. com.*, mors. LENZ.

500. Regard fixe avec traits décomposés. *Viper. com.*, mors. OLIVIER.

\* Pupille fixe, immobile, dans une attaque d'apoplexie. *Lach.*, chap. II.

Pupille dilatée, avec sclérotique rouge ; après la mort. *Viper. com.*, mors. LENZ.

Pupille fortement dilatée, même encore pendant la convalescence ; le quatrième jour. *Viper. com.*, mors. LENZ.

Pupille un peu dilatée pendant le vertige. *Crot.* SCHMOELE.

505. Pupille dilatée ; chez un chien. *Serp. à lunettes, mors.*  
BRETON.

Pupille dilatée, six minutes après la morsure, deux minutes avant la mort ; chez un chat. *Crot.* HARLAN.

## 6. Défauts de la vue.

Trouble de l'œil droit, à la lumière des bougies, comme si de la poussière s'était mise sur le globe, les cinquième, sixième jours, et pire après une nouvelle dose. *Lach.* ROTH.

Trouble léger des deux yeux, surtout de l'œil droit. *Lach.* ROTH.

Besoin de frotter souvent l'œil droit, avec sensation comme si quelque chose adhérerait au globe, et douleurs pressives dans l'orbite. *Lach.* ROTH.

510. Besoin de frotter les yeux pour y voir, avec vertige. *Lach.* HERING.

Scintillement et tressaillement dans l'œil droit, avec fortes congestions à la tête ; moins fort pendant la promenade au grand air.

\* *Scintillement devant la vue, pendant les maux de tête.* *Lach.*, chap. II, *céphalalgie*.

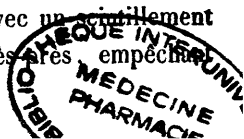
Scintillement avec figures pointues, dentelées, etc., devant les yeux, pendant des maux de tête pressifs. *Lach.* GROSS.

Scintillement devant les yeux, le soir, en lisant. *Lach.* GROSS.

515. Scintillement devant la vue, comme si des fils étaient étendus devant les yeux, ou qu'il y eût des rayons de soleil. *Lach.* BEHLERT.

Scintillement devant les yeux, pendant la fièvre. *Lach.* BEHLERT.

Vue trouble, après avoir beaucoup lu, avec un scintillement noir devant les yeux, et qui paraît très près, empêchant parfois de lire. *Lach.* STAPF.



Brouillard devant les yeux, forçant de les frotter, avec vertige. *Lach.* HERING.

\* Reflet bleu devant les yeux, avant l'accès de mal de tête. *Lach.*, chap. II, *poitrine*.

520. Brouillard devant les yeux, et le soir, cercle bleu-grisâtre autour de la bougie. *Lach.* DETTWILLER.

Cercle bleu clair autour de la bougie, avec des rayons flamboyans en-dedans; le deuxième jour, le troisième et le quatrième jour, cercle flamboyant avec rayons flamboyans. *Lach.* DETTWILLER.

Obscurité devant les yeux, avec perte du sentiment. Mors.

Perte momentanée de la vue, pendant les accès de *défaillance*. *Lach.* HERING.

Obscurcissement de la vue, pendant laquelle l'ouïe reste intacte. *Vip. red.*, mors.

Perte de la vue durant quelques minutes, pendant la plus grande violence des souffrances, sans que l'ouïe eût été atteinte. *Vip. com.*, mors. OLIVIER.

525. *Vue et ouïe insensibles*. Mors. RENGGER, et d'autres.

Obscurcissement de la vue, pendant l'*assoupissement*. *Serp. du Bengale*, mors. RUSSEL.

Obscurcissement de la vue, quand on réveille le malade de son sommeil comateux, et plus tard, perte complète de la vue. *Serp. annul.*, mors. RUSSEL.

*Perte de la vue. Céractes*, mors. LEBENWALDT, et autres *serpens*.

Perte de la vue et du sentiment, *Serp. à lunettes*, mors.

530. Quoique ayant les yeux ouverts, le malade ne peut ni voir ni parler. Mors.

Cécité. *Serp. du Brésil* et autres. *Natrix*, LEBENWALDT.

Perte de la vue, au moment où les taches qui étaient restées à la suite d'une morsure, disparurent; 21 ans après la morsure.

*Vip. comm.*, mors. LENZ.



Perte momentanée de la vue , avec larmoiement fréquent , surtout par un temps humide. *Crot.*, GROSS.

\* Obscurcissement de la vue , avec perte des idées ; par accès. *Lach.*, chap. II, FIÈVRE.

535. Vue faible. *Serpens divers*, mors.

La vue d'un œil reste faible après la guérison. *Vip. red.*, THON.

Faiblesse extraordinaire de la vue , après la guérison du reste des souffrances. *Serp. des Ind. orient.*, mors., CLARKE.

Disparition de la vue , en lisant. *Crot.*, SCHMOELE.

La vue devient faible : le malade voit bien encore dans le lointain , mais de près il n'y voit que très-indistinctement , surtout le soir ; en lisant , il y a scintillement devant les yeux et les caractères deviennent illisibles. *Lach.*, GROSS.

540. L'œil gauche , qui est enflammé , a la vue faible , au point que le malade ne peut s'en servir pour lire. *Lach.*, GROSS.

C'est surtout en lisant que les yeux sont douloureux. *Lach.*, DETWILLER.

\* Après avoir lu à la lumière des bougies , les yeux font mal. *Lach.*, chap. II, *Constipation*.

\* Impossibilité d'y voir , à cause de l'endolorissement des yeux. *Lach.*, chap. II, *Odontalgie*.

Les yeux sont très-sensibles à la lumière , le soir , avec sécheresse douloureuse. *Lach.*, SCHMOELE.

545. En fermant les yeux , vertiges momentanés. *Lach.*, REICHHHELM.

\* Quand la malade ferme les yeux , tout paraît tourner autour d'elle. *Lach.*, chap. II, *Tremblement*.

## V. OREILLES ET OUIE.

### 1. *Accidens autour des oreilles.*

Derrière l'oreille , au rocher , et sur une petite place circonscrite , douleur au toucher. *Lach.*, HERING.

Douleur de gonflement dans l'angle devant l'apophyse mastoïde, plus fort en pressant dessus. *Lach.*, D. YOUNG.

Derrière l'oreille droite, tiraillement jusque dans la gorge. *Crot.*, SCHMOELE.

550. Déchirement de haut en bas, derrière l'oreille droite. *Lach.*, HERING, chap. II, *Rhumatisme*.

Battement dans les os derrière l'oreille droite. *Lach.*, BEHLERT.

Raideur et douleur au toucher, au point d'insertion du sterno-mastoïdien. *Lach.*, DE YOUNG.

Au dessous de l'oreille, à côté de la mâchoire et dans le sterno-mastoïdien, un travail et un mouvement (battement), comme dans l'érysipèle; d'abord du côté gauche, et ensuite aussi du côté droit, le soir; au bout de 3 jours. *Lach.*, BEHLERT.

\* Près de l'oreille droite, une glande engorgée. *Lach.*, GROSS.

## 2. *Accidens à l'oreille externe.*

555. Sensation de torpeur des conques des oreilles, se communiquant aux parties internes quand on presse dessus, et étant suivi alors de pression douloureuse avec chaleur; il n'y a du reste ni dureté de l'ouïe ni bourdonnement. *Lach.*, STAPF.

Douleur cuisante à la partie supérieure de l'oreille gauche, sensible seulement au toucher, le soir, et le plus fort la première nuit; durant 8 jours. *Lach.*, REICHHHELM.

Douleur de meurtrissure dans le lobule, avec sensation de chaleur. *Crot.*, SCHMOELE.

Cuison dans la lobule, suivie par une éruption de petits boutons. *Lach.*, BEHLERT.

Plaques excoriées et croûtes aux oreilles. *Lach.*, GROSS.

560. Froideur de l'oreille, pendant les maux de dents, avec sensation de tout le côté de la tête, quoiqu'elle soit chaude

au toucher; l'application de chaleur extérieure soulage.

*Lach.*, HERING.

Impossibilité de supporter le vent à l'oreille. *Lach.*, HERING.

Gonflement de l'oreille, avec obturation, par suite d'un refroidissement. *Lach.*, HERING.

### 3. Oreille interne.

Prurit dans les oreilles. *Lach.*, HERING.

Prurit picotant dans l'oreille droite. Au bout d'une heure.

*Lach.*, REICHHELM.

565. Sensation de chatouillement et de chaleur dans les deux oreilles, comme produite par le cérumen. *Crot.* SCHMOELE.

Chaleur dans l'oreille droite, avec sensation de meurtrissure dans le lobe. *Crot.* SCHMOELE.

Chaleur dans les oreilles, surtout dans l'oreille droite. *Crot.* SCHMOELE.

Douleur contractive, profondément dans l'oreille gauche; en y introduisant le cure-oreille, la partie est douloureuse, comme si elle était gonflée. *Lach.*, HERING.

Tiraillement dans l'oreille droite, avec endolorissement de tout le côté gauche de la tête et sensation paralytique dans la mâchoire du même côté. *Crot.* SCHMOELE.

570. Tiraillement douloureux dans l'oreille droite, avec sensation de chaleur en dedans. *Crot.*, SCHMOELE.

Tiraillement dans les deux oreilles, avec obturation. *Crot.*, SCHMOELE.

(Élancement et pression dans l'oreille droite). *Lach.* HERING.

\* Élancement dans les oreilles, alternant avec le mal aux dents.

*Lach.*, chap. II., *Odontalgie*.

Douleurs pressives, passagères, dans l'oreille droite et dans les membres; le soir, étant assis. *Lach.*, KUMMER.

575. Douleurs profondément dans le front qui paraissent se rapporter aux oreilles. *Lach.*, HERING.

Tiraillement douloureux depuis un point au dessus de l'oreille droite jusqu'au vertex. *Lach.*, HERING.

Déchirement depuis la pommette jusque dans l'oreille.

\* Déchirement depuis la mâchoire jusque dans l'oreille, pendant des *fleurs blanches*. *Lach.*, chap. II, *Leucorrhée*.

C'est jusque dans l'oreille que des maux de dents se propagent. *Lach.*, GROSS.

\* 580. Sécheresse depuis la gorge jusque dans les deux oreilles. *Lach.*, HERING.

\* *Les douleurs dans la gorge se propagent fréquemment jusque dans les oreilles*. *Lach.* (voy. Douleurs dans la gorge).

\* Sensation extraordinaire, difficile à décrire, et qui va depuis l'oreille jusque dans la gorge ; produite par *carb. veg.* et guérie ensuite par *Lach.*, HERING.

Douleur dans les oreilles pendant le coryza. *Lach.*, HERING.

—

*Écoulement de sang par les oreilles*. *Crot.*, mors. et autres *serpens.*

585. Le cérumen autrefois blanc change de nature et devient semblable à de la bouillie de farine. *Lach.*, HERING.

\* Le cérumen blanc reprend la couleur jaune. *Lach.*, HERING.

\* *Sécheresse des oreilles*. *Lach.*, HERING.

\* La sécheresse des oreilles diminue , mais le cérumen prend une couleur blanche. *Lach.*, HERING.

\* Sécheresse des oreilles, avec diminution de l'ouïe, de temps en temps pellicules blanches dans les oreilles, ou cérumen trop clair de couleur, dur et trop peu abondant. *Lach.*, HERING., chap. II, *Oreilles*.

#### 4. Défauts de l'ouïe.

\* 590. Oreilles comme bouchées, avec sécheresse en dedans, ou bien avec des ulcères à la gorge. *Lach.*, HERING.

L'obturation des oreilles se dissipe dès qu'un coryza se manifeste. *Lach.*, HERING.

*Sensation d'obturation* dans l'oreille droite, avec tiraillement dans les deux oreilles, plus fort dans l'oreille droite, avec chaleur et sensation comme si du cérumen allait s'écouler dans la cavité buccale. *Crot.*, SCHMÖLE.

Durété de l'ouïe. *Lach.*, HELFFRICH.

Il semble comme si l'ouïe s'affaiblissait. *Lach.*, GROSS.

\* 595. Diminution de l'ouïe après chaque refroidissement. *Lach.*, HERING.

Surdité, qui apparaît   la place d'une c c t  qui s'était manifestée 24 ans après la morsure. *Vip. com.*, mors., LENZ., voy. chap. I, 147.

*Ouïe et vue insensibles.* Mors., RENGGER et d'autres.

L'ouïe reste quelquefois intacte quand la vue se perd. *Voy. Yeux*, 323, 324.

Excitation de l'ouïe, au point que le malade crie et pleure au moindre bruit, avec crachement de sang par la bouche, et gonflement rapide du pied   la cuisse. *Serp. du Brésil*, mors., PRINCE MAX DE NEUVIED.

600. Sensibilité excessive au bruit, avec frayeur facile. *Lach.*, STAPF.

\* Tout bruit est insupportable, avec sensation comme si l'ouïe était plus aiguë, et bruissement dans la tête, pendant des douleurs de poitrine. *Lach.*, chap. II, *Poitrine*.

Gr sillonnement comme par des insectes ; dans les oreilles, le 3<sup>e</sup> jour ; le 5<sup>e</sup> jour le bruit paraît être dans l'occiput ; il persiste jusqu'au 7<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

Tintement dans les oreilles avec gr sillonnement et déchirement. *Lach.*, BEHLERT.

Crépitation dans les oreilles. (Phos. ac. enleva ce symptôme). *Lach.*, HERING.

605. (De temps en temps, craquement dans les oreilles, avec dur t  de l'ouïe). *Lach.*, HERING.

Bourdonnement dans les oreilles ; le 1<sup>er</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

Bourdonnement et son de tambour dans l'oreille droite, le

matin au réveil, et par accès fréquens ; le bruit cesse après avoir remué le doigt dans l'oreille, mais il revient bientôt, surtout le soir ; le 5<sup>e</sup> jour. *Lach.*, trit., HERING.

Bourdonnement comme par un tambour, dans l'oreille, avec congestion à la tête. *Lach.*, HERING.

Bourdonnement dans les oreilles et hébétude dans la tête, pendant la fièvre. *Lach.*, BEHLERT.

640. Fort bourdonnement d'oreilles, en s'éveillant. *Lach.*, GROSS.

Bourdonnement fréquent, ordinairement avec pieds froids. *Lach.*, STAPP.

\* Bruissement dans les oreilles, (avec sensation, à chaque son un peu fort, comme si quelque chose qui obstrue l'oreille) s'y remuait, et avec fort résonnement des sons dans l'oreille. *Lach.*, HERING.

Tonnère dans les deux oreilles. *Lach.*, ROTH.

Pulsation des carotides, sensible à l'ouïe, avec battement dans la poitrine. *Lach.*, MATLAK.

\* 645. Pulsation très-désagréable dans l'oreille pendant un anévrisme de la carotide droite. *Lach.*, chap. II. CŒUR, etc,

## VI. NEZ ET CORYZA.

### 1. *Accidens au nez en général.*

Élancemens, tiraillemens et autres douleurs dans le nez venant de la tête. *Lach.*, HERING.

(Tiraillement dans l'os du nez jusqu'aux cartilages la nuit, avec élancemens en pressant dessus). *Lach.*, HERING.

Élancemens comme par des épingles dans le nez chez un lépreux, le premier jour. *Lach.* trit., HERING.

Place douloureuse au toucher, immédiatement au dessus de l'aile droite du nez, sans altération visible. *Lach.* BAUER.

620. (Des tannes dans la peau du nez s'enflamment). *Lach.*, HERING.

\* Un petit bouton rouge, chronique, en haut au côté droit du nez, devint plus petit après s'être agrandi d'abord. *Lach.*, HELFFRICH.

\* Rougeur du nez et des joues, chez les ivrognes. *Lach.*, HERING.

Rougeur du nez chez des sujets syphilitiques qui ont fait abus du mercure. *Lach.*, HERING.

Fouillement extensif dans la narine droite, suivi de cuisson à la partie inférieure du nez; le 1<sup>er</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

625. Éruption phlycténoïde à la narine droite. *Lach.*, ROTH.

*Bords des narines rouges, excoriées et comme érysipélateuses; pendant le coryza.* *Lach.*, HERING.

Excoriation des angles supérieurs des narines; après le coryza. *Lac.*, HERING.

Gonflement et endolorissement de la narine gauche; des doses répétées le font encore s'aggraver davantage, et à la fin il paraît une croûte à l'endroit douloureux. *Lach.*, BUTE.

\* Croûtes dans les narines. *Lach.*, GROSS.

\* 630. Croûte dans la narine droite, chez un sujet atteint de *rhumatisme*. *Lach.*, WESSCHOEFFT, chap. II, *Rhumat.*

Sécheresse du nez avec coryza sec. *Lach.*, KEHR.

\* Nez sec chez une femme atteinte de *rhumatisme*. *Lach.*, WESSELHOEFFT, chap. II, *Rhumat.*

\* Sécheresse du nez provenant de la gorge, et s'étendant jusque dans la poitrine. *Lach.*, HERING.

Prurit dans le nez en mangeant, le 3<sup>e</sup> jour et les jours suivants. *Lach.*, trit., HERING.

635. Prurit dans le nez aussitôt que le sujet se met à table. *Lach.*, HERING.

Prurit dans le nez le soir. *Lach.*, BAUER.

Fourmillement dans le nez pendant le coryza; le 1<sup>er</sup> jour, *Lach.* trit., HERING.

Les chats mordus par le serpent à sonnettes se frottent fréquemment le nez. BUTE.

Saignement extraordinairement abondant d'une petite plaie au dessous du nez. *Lach.*, LINGEN.

640. Écoulement de quelques gouttes de sang par la narine droite, après y avoir introduit le doigt. *Lach.*, HERING.

Une seule goutte de sang s'écoule du nez. *Lach.*, HERING.

Écoulement de quelques gouttes de sang par le nez, chez un sujet lépreux à qui cela n'était jamais arrivé; peu de temps après la prise du médicament, *lach. trit.*, HERING.

Écoulement de quelques gouttes de sang par le nez, chez encore d'autres personnes. *Lach.*, HERING.

En se mouchant, perte de quelques gouttes de sang par le nez. *Lach.*, BAUER.

\* 645. Écoulement de quelques gouttes de sang par le nez, toujours 3, 4 jours avant les règles. *Lach.*, HERING.

\* Saignement de nez chez une femme ayant les règles trop faibles. *Lach.*, HELFFRICH, chap. II, Règles.

*Mouchement de sang*, le matin, au bout de 7 jours, après un mal de tête au côté extérieur de l'œil gauche; le 8<sup>e</sup> jour, de même après un mal de tête à côté de l'œil droit; puis fortes congestions l'après midi et le soir, surtout en marchant; le 9<sup>e</sup> jour, les congestions accompagnent le mouchement de sang. *Lach.*, REICHHHELM.

*Mouchement de sang avec congestions à la tête.* *Lach.*, STAPF.

*Mouchement de sang et de matières purulentes pendant des souffrances au larynx.* *Lach.*, GROSS.

650. *Mouchement de sang et de mucosités sanguinolentes.* *Lach.*, HERING.

*Saignement de nez goutte à goutte, en se mouchant, dans beaucoup de cas et chez divers malades.* *Lach.*, HERING.

Écoulement d'un peu de sang rouge clair et liquide. *Crot.*, LINGEN.

*Saignement de nez; le sang est épais et rouge foncé.* *Lach.*, BUTE.



Saignement de nez chez un homme de 45 ans qui n'en avait jamais eu. *Lach.*, HERING.

655. Saignement de nez avec vertiges. *Serpens en général*, *LEBENWALDT*.

Saignement de nez avec oppression de poitrine et angoisse. *Vip. com.*, MORS., LENZ.

*Saignement de nez, avec mal à la tête. Lach. crot.*, voy. *Céphalalgie*.

*Saignement par le nez et par toutes les ouvertures du corps. Mors., crot. et Serp. du Brésil*, plusieurs cas.

Écoulement de sérosités sanguinolentes par le nez, après la mort. *Vip. com.*, MORS., LÉONHARDI.

660. (Écoulement de sérosités avec matières coagulées, par le nez, qui parfois forment des croûtes, avec endolorissement du nez). *Lach.*, HELFFRICH.

(Écoulement de mucosités sèches et d'un pus séreux par le nez, avec obturation du nez et douleurs tractives dans les os du nez jusqu'aux cartilages, et élancemens en pressant dessus). *Lach.*, HERING.

Forte obturation du nez le matin (avec mouchement de morceaux membraneux, ce qui diminue l'obturation pour quelques heures); le soir, moins d'obturation. *Lach.*, HERING.

Mouchement de pus et de sang l'après-midi. *Lach.*, HERING.

Écoulement de pus et de sang par le nez, avec sensation comme s'il y avait un tampon dans le larynx. *Lach.*, GROSS.

\* 665. Écoulement abondant de pus et de sang par le nez, avec disparition d'un mal de tête violent; chez un sujet syphilitique, et qui avait fait abus du mercure. *Lach.*, HERING.

\*Ozène chez une jeune fille qui, du reste, se portait bien. *Lach*, WESSELHOEFFT, chap. II.

## 2. Coryza.

Éternuement violent au bout de deux minutes, après la 3<sup>e</sup> dose;

et éternuement fréquent, immédiatement après la 4<sup>e</sup>. *Lach.*,  
BAUER.

Eternuement violent, pour une fois seulement, avec un seul élan-  
cement dans la partie droite de la poitrine, près de  
l'articulation scapulaire, et suivi par des douleurs dans le  
sternum. *Crot.*, SCHMOELR.

Eternuement avec coryza fluent et maux de tête. *Lach.*, DE-  
YOUNG. (Voy. aussi plus bas *Coryza*.)

670. Eternuement sans soulagemens pendant un coryza avec  
toux. *Lach.*, HERING

(Eternuement avec toux et expectoration de petits globules de  
mucosités par la gorge). *Lach.*, HERING.

Eternuement et toux, chez les chats. *Crot.*, mors., LINGEN.

—

*C'est par un coryza que se terminent plusieurs souffrances.*  
*Lach.*, HERING.

Coryza violent après les douleurs dans les membres, le 6<sup>e</sup>  
jour. *Lach.*, KUMMER.

675. Un coryza qui tarde longtemps à s'établir, se manifeste  
enfin le matin, avec éternuement et écoulement de muco-  
sités; après 1/30 pris la veille, le soir. *Lach.*, LINGEN.

*Coryza qui semble ne plus vouloir quitter le malade.* *Lach.*,  
GROSS.

\* Coryza continuel, avec souffrances asthmiques matutinales.  
*Lach.*, GROSS., chap. II. *Asthme*.

\* Le coryza qui affectait le malade toutes les nuits, s'améliore.  
*Lach.*, GROSS.

\* Coryza incomplet, se manifestant toutes les semaines, le jour  
où le malade était obligé de parler en public, avec tête  
entreprise, malaise, etc. *Lach.*, HERING.

680. Coryza fréquent ou continuel, mais toujours incomplet,  
c'est-à-dire sans que le flux catarrhal s'établisse. *Lach.*,  
HERING.

Prédromes fréquens d'un coryza qui cependant ne s'établit point. *Lach.*, GROSS.

Fort coryza avec éternuement, le 3<sup>e</sup> jour, après la 3<sup>e</sup> dose, et durant plusieurs jours ; le nez est tantôt totalement obstrué, tantôt libre d'un côté, et tantôt encore totalement libre et coulant. *Lach.*, KUMMER.

Un coryza sec, dans les deux narines, commence à couler. *Lach.*, LINGEN.

Coryza avec obturation extraordinaire du nez. *Lach.*, BUTE. 685. Coryza sec, se déclarant le soir. *Lach.*, HÉRING.

Coryza sec, le soir, mais qui a disparu le lendemain matin, avec brûlement à la lèvre supérieure. La nuit suivante, vers le matin, nouveau coryza mais qui a encore disparu au réveil. *Lach.*, BAUER.

Coryza avec obturation et sécheresse du nez. *Lach.*, VIEHR.

Coryza sec avec toux et éternuement fréquent. *Lach.*, HERING.

Sensation comme si un coryza allait s'établir, avec mal à la tête. *Lach.*, GROSS.

690. Coryza avec mal de tête lancinant et raideur de la nuque.

*Lach.*, HERING.

Coryza avec mal à la tête, pouls plein et dur, et tiraillement dans les jambes. *Lach.*, DEYOUNG.

Coryza avec toux, lassitude, fatigue et autres souffrances, comme souvent au printemps. *Lach.*, HERING. (V. *Faiblesse.*)

Coryza avec toux et expectoration facile, chaleur légère dans la tête et les mains, yeux ternes, battement de cœur et éruption miliaire. *Lach.*, MATLAK.

Coryza précédé la veille par une attaque de fièvre, avec souffrances comme dans la grippe. *Lach.*, STAPF. (Voy. *Fièvre.*)

\* 695. Souffrances à la suite de la grippe. *Lach.*, GROSS., chap. II. *Céphalalgie.*

Coryza avec excoriation du nez. *Lach.*, HERING.

Après le coryza, le nez reste encore longtemps rouge et ex-corié dans les angles supérieurs des narines. *Lach.*, HERING.

\* Coryza supprimé par refroidissement, suivi d'asthme. *Lach.*, GROSS., chap. II. *Asthme*.

Coryza fluent de courte durée, chez un sujet qui, depuis quelques années, n'avait pu en avoir; d'abord le matin, pendant quelques minutes; puis le soir, de plus longue durée, avec disparition du mal à la tête, du larmolement, de l'ob-turation de l'oreille et de la lourdeur qui l'accablait. *Lach.*, HERING.

700. Coryza avec sécrétion abondante de mucosités, yeux larmoyans et toux. *Sach.*, HERING.

Un coryza qui s'était établi le jour de la prise du médicament, mais avant, devient, après une dose de 2,30, extraordinairement violent, avec écoulement abondant, éternuement fréquent, et inflammation érysipélateuse des bords des narines et du bout du nez. Le lendemain matin, tout le coryza a entièrement disparu, ce qui autrefois n'avait jamais lieu aussi rapidement. Une nouvelle dose de 2,30 ne le provoque pas de nouveau, mais cinq semaines plus tard, il revient avec fièvre, mal à la tête et aux dents, et douleurs dans les oreilles, souffrances que le malade n'avait jamais eues de cette manière. *Lach.*, HERING.

Nez coulant, avec bords des narines excoriés et rouges, et avec larmolement; sans coryza, le 1<sup>er</sup> jour. *Lach.*, trit. HERING.

Le soir, subitement, corzya fluent, avec fourmillement fréquent dans le bout du nez, larmolement et pression dans les angles internes des yeux, durant peu de temps, le 1<sup>er</sup> jour. *Lach.*, trit., HERING.

Coryza fluent et éternuement, le soir, vers la nuit; le 2<sup>e</sup> jour de la seconde expérimentation. *Lach.*, trit., HERING.

---

## L'IDIOLATRIE;

### CULTE SECRET DES ALLOPATHES.

#### *Observations anecdotiques.*

Par le docteur GASTIER.

Celui qui , voulant constater parmi nous le mouvement de la doctrine homœopathique, rechercherait le nombre des médecins homœopathes connus et en offrirait le chiffre comme la mesure de ses progrès et l'exacte appréciation de son état présent, serait bien loin de la vérité. Le plus grand nombre assurément échapperait à son calcul. L'état numérique des médecins *qui font de l'homœopathie* et qui ne l'avouent pas, dépasse de beaucoup en province, dans la partie que j'habite du moins, celui des praticiens homœopathes dont les noms sont connus ; et le nombre des médecins de ces deux catégories réunies serait loin encore de celui des médecins qui ne l'avouent ni ne la pratiquent , mais qui la reconnaissent *in petto* , et qui ne doutent pas plus que nous de l'œuvre de complète régénération qu'elle est destinée à accomplir dans l'art de guérir. C'est une position bien fausse et bien pénible , ce nous semble, que celle à laquelle se condamnent ces médecins pleins de défiance et de dégoût pour les doctrines dont une longue pratique leur a appris la pau-

vreté, l'incohérence, la mobilité, le vague, et qu'ils professent cependant avec l'incertitude et l'inanité de ses ressources. La fausse position comme l'opinion vraie de ces médecins se trahit et se révèle par leur silence à l'égard de leurs confrères dévoués à la doctrine homœopatique et publiquement livrés à sa pratique; par l'estime qu'ils professent ou les déférences qu'ils montrent du moins envers quelques-uns d'entre eux, dont ils reconnaissent les succès, dont ils avouent implicitement la pratique, dont ils fournissent et alimentent la clientèle de tous les cas difficiles qui se rencontrent dans la leur, auxquels enfin ils viennent en secret confier leur vie et celle des personnes qui leur sont le plus chères. Tel est en effet parmi nous le véritable état des choses. Quelle est donc la raison d'une conduite aussi extraordinaire, aussi contradictoire. Il faut un motif bien grave, je ne dis pas pour justifier, mais pour expliquer seulement une si étrange anomalie. Aussi pour trouver la raison de cette monstrueuse contradiction entre le sens intime et ses manifestations, entre la pensée et les actes, chez un être intelligent et moral, faut-il la chercher dans le mobile le plus puissant de nos actions en général.

Dans cette disposition innée, dont les tendances naturelles devenues le vice radical et dominant de l'époque sociale où nous vivons, rencontrent dans l'éducation et les mœurs publiques, l'appui et l'encouragement de l'exemple, et semblent ainsi, jusqu'à ce point, justifier la déplorable exagération

qu'elles offrent chez quelques-uns de nous. C'est là , en effet , que nous croyons l'avoir trouvée cette raison véritable ; et nous sommes heureux de la publier ; non qu'elle soit de nature à cesser par la publicité ; car elle existe dans un ordre de considérations qui semble devoir les dominer toutes , auxquelles ni la pudeur , ni la honte ne saurait servir de frein , et qu'au besoin même , on croirait pouvoir avouer sans rougir ; mais parce que nous ne serons plus réduits désormais à la chercher cette raison , dans une multitude de petites passions et de considérations de bas étage , indignes d'expliquer un fait aussi grave ; et puis parce qu'elle nous réconcilie avec la nature et qu'elle relève l'homme individuel de tous les torts imputables à la société , à ce milieu subversif où s'agite et se consume son existence , où sa volonté faiblit et se perd , où sa dignité pâlit et s'efface , et où , dépouillé du plus noble attribut de son espèce , il a cessé d'être tout-à-fait lui-même , où il n'est plus libre enfin. Cette raison , c'est la nécessité , c'est le besoin !... Non le *besoin de vivre* , dans le sens absolu et rigoureux du mot ; car , Dieu merci , il faut peu pour cela ; et les exigences d'une telle nécessité ne sauraient réduire aucun de nous à lui sacrifier son libre arbitre ; mais le besoin de vivre dans le sens le plus altéré , le plus corrompu de ce mot ; c'est-à-dire de continuer et de perpétuer pour soi et pour sa famille la douce condition où l'on est parvenu , et dont l'habitude et certains préjugés non moins puissans , nous persuadent qu'on ne saurait

se passer; de s'assurer, à titre de douceurs, de toutes les superfluités de la vie devenues *ainsi* pour nous un besoin, de s'en appliquer toutes les jouissances, *d'enépuiser la coupe!* (comme si la possession de toutes celles auxquelles on aspire, fussent-elles mêmes décuples, n'avait pas pour effet constant d'ajouter aux désirs de les multiplier, de les exciter, et cela toujours dans une proportion hors de tous rapports avec les moyens et les facultés que nous pouvons avoir pour les satisfaire); de parcourir à grand frais cette carrière sans terme de plaisirs relatifs et conditionnel où le plus avancé d'entre nous, toujours dépassé par d'autres plus fortunés, voit, comme en un mirage, le but auquel il tend, objet d'une ardente et vaine convoitise, s'éloigner sans cesse devant ses pas; de vivre pour soi, rien que pour soi, dans l'égoïsme le plus complet et le plus absolu; ne cherchant dans ses rapports nécessaires avec le monde que les moyens de réaliser une telle existence, faisant à une telle réalisation le sacrifice de tout ce qui pourrait y mettre obstacle sans autre considération que celle-là; passant par toutes les voies pour y parvenir, se prêtant à tous les rôles; ne connaissant ni scrupules, ni crainte, ni honte, ni souillures; trouvant dans la considération qu'on est soi-même l'objet auquel tout se rapporte, une compensation et une justification toujours suffisantes; enfin, et c'est ici l'imputation la plus grave comme la plus directe, disposant pour cette ignoble fin, parce que cet abus de confiance, le plus important et le plus coupable,



n'est pas de ceux qu'atteint la loi, du dépôt le plus précieux et le plus saint, celui de la santé et de la vie ; dépôt sacré s'il en fût, remis à leur garde sous la foi de toutes les garanties morales et scientifiques capables d'assurer un tel acte comme de le justifier, et dont il semble bien inouï vraiment qu'on puisse se jouer et tenir si peu de compte pour les autres, alors qu'on y attache tant de prix pour soi-même. Conçoit-on en effet tout ce que, pour de tels gens, le *statu quo* d'une profession dont l'exercice tel que le permet la réalisation d'aussi précieux avantages, doit offrir d'attrait puissant, et tout ce que doit leur faire naître de prévention, d'éloignement, d'antipathie, une doctrine dont les promesses sont d'un tout autre genre et qui n'offre de réel pour le moment que la nécessité de nouvelles études et de nouveaux labeurs, et du sacrifice, pour un temps plus ou moins durable, d'une partie des avantages hors desquels il ne saurait y avoir pour eux de biens véritables?... Or, c'est cela, et ce doit être cela pour tous les médecins des petites localités qui adoptent l'homœopathie et la pratiquent ouvertement. En effet, lorsqu'on vient par l'adoption d'une réforme radicale au milieu d'une population restreinte, froisser toutes les idées que l'éducation et l'habitude y ont rendues familières ; lorsque, blessant quelques intérêts rivaux, ceux par exemple des confrères idolâtres dont nous parlions à l'instant, on excite les passions diverses des cotteries toutes puissantes qui les soutiennent, on s'expose, cela est

évident, à perdre tous les avantages dont on jouissait ou qu'on pouvait se permettre par sa profession exercée selon le mode le mieux connu et le plus généralement répandu ; mode, dont quelques-uns des principes et la plupart des pratiques sont d'un usage devenu domestique en quelque sorte ; et, en général, tellement familiers à ceux qui s'en instituent les soutiens et les conservateurs, que ces apôtres de la routine, par une illusion bien pardonna-ble aux yeux de qui voit opérer les médecins dont ces laïques sont quelque fois les imitateurs, peuvent se croire directement et personnellement intéressés dans la conservation des vieilles pratiques médicales où ils se croient experts, et qu'abolit la nouvelle doctrine. Il faudrait, pour échapper à cette conséquence rigoureuse, que l'atmosphère sociale où l'on se trouve placé, ne fût pas également viciée ; il faudrait être en position de pouvoir en appeler de la sottise des uns, au jugement libre, éclairé, impartial des autres, et trouver dans ceux-ci un appui suffisant contre ceux-là. Or, c'est ce qui n'est pas dans l'état présent des choses, et ce qui ne saurait, de quelque temps encore se rencontrer dans les villages et les toutes petites villes où nous exerçons (1). Là les cotteries sont souveraines en pareille

(1) Hors quelques cas exceptionnels, il est donc, sous tous les rapports, du devoir d'un médecin, quelle que soit d'ailleurs sa position de fortune, alors qu'il est entré dans la voie homœopathique, d'aller exercer sa profession dans une des plus grandes villes pour ne point voir ses bonnes dispositions

matière, et c'est à peine si la philanthropie la plus pure peut, trouvant place au milieu d'elles, s'y faire pardonner sa bienfaisante activité ; et si le zèle le plus ardent et le dévouement le plus désintéressé parviennent toujours à y faire accepter leurs généreux services. Il ne suffit pas là d'une conviction pure et simple qui, comme dans les communes affaires de la vie, décide de notre choix, règle notre conduite, et nous marque le but que nous devons nous proposer désormais ; il ne suffit pas de ce courage vulgaire qui, au prix de quelques labeurs de plus, nous fait entrer dans une voie nouvelle que notre raison, mieux éclairée, nous montre aujourd'hui préférable. C'est le courage de l'apôtre animé de cette foi brûlante qui n'admet ni calcul, ni composition ; qu'aucun obstacle n'arrête, et qui marche à l'accomplissement de sa mission sainte soutenu par le zèle ardent qui l'anime et par la plus complète abnégation. Sans doute l'humanité, source des plus nobles pensées et des dévouemens les plus sublimes, offre à l'activité de l'homme de bien un but assez relevé et assez puissant pour produire et inspirer quelques martyrs de cette sorte ; mais ils se-

paralysés par des influences qu'il n'est point en son pouvoir de dominer, et pour travailler utilement aux progrès de la doctrine à laquelle il s'est dévoué. Dans toute autre position il perd et fait perdre à cette doctrine tous les avantages qu'il peut s'en promettre et lui assurer. Dans les sciences pratiques, comme en politique, ce n'est que des villes capitales que peuvent venir les grandes réformes.

ront rares , on en conviendra ; et *pour un* homme que passionne l'humanité, que dominant, qu'absorbent tout entier les sentimens qu'elle lui inspire et à qui le charme de l'indépendanc , le calme heureux de la conscience , sembleront dignes de toute espèce de sacrifices, *combien de mille autres* auxquels une âme moins fortement trempée , ou les vices d'une éducation plus molle , ou les rigueurs d'une condition plus difficile , ne sauraient permettre de voir et de sentir de même , et pour qui les privations obligées de l'apôtre seront toujours un obstacle à ce qu'ils puissent comprendre les ravissantes voluptés qui lui sont réservées , et à ce que le bonheur dont il jouit les flatte jamais au même prix !...

Telle est , parmi nous , le secret véritable de la conduite apparente de la plupart des médecins , à l'égard de l'homœopathie ; telle est la raison des étranges contradictions que nous venons de signaler dans leurs actes ; et cet état de choses durera nécessairement tant que la réforme consommée dans les écoles ou dans les grands centres de population n'aura pas levé l'espèce d'interdit que font peser sur cette nouvelle doctrine l'ignorance et la routine, l'égoïsme et la mauvaise foi formant entre elle ces ligues toutes puissantes dans les petites localités. Tous les docteurs de mon voisinage immédiat, hors un *peut-être* , sont dans ce cas ; tous *se feraient* volontiers homœopathes , si cela se pouvait, sans rien ajouter à leur travail, sans rien ôter à son produit , sans déranger rien à cette vie si douce dont les con-

ditions diverses, toutes précaires et conditionnelles qu'elles sont, sont devenues pour eux un besoin rigoureux, et comme un droit dont ils ne sauraient se départir. Combien de faits je pourrais rapporter comme preuve irrécusable de la vérité de mes conjectures, si, changeant la forme et le but de ces réflexions, je faisais ici la révélation indiscrete d'un grand nombre de confidences intimes, et si, sans respect pour des cendres vénérées, j'évoquais ici quelques grandes notabilités passées qui ont poussé jusqu'au cynisme l'indifférence et le mépris pour les doctrines médicales qu'il professaient; à ce point que l'un deux, un jour, dans la chaleur d'une discussion dont ces doctrines étaient l'objet, rappelant la scène de ces sybilles qui ne pouvaient se regarder sans rire de la science qu'on leur supposait, s'arrêta tout à coup pour étouffer d'abord et puis laisser éclater le rire auquel le provoquait la *ridicule* importance qu'ils semblaient mettre à choses dans le fond *si futiles et si vaines*. J'en signalerais plusieurs en position de faire le plus grand bien par l'homœopathie si, pour justifier leur haute réputation et l'immense confiance dont ils étaient entourés, ils eussent appliqué à son étude les hautes facultés que la nature leur avait départies; et qui, tout dédaigneux qu'il se sont montrés des doctrines sur lesquelles se fondait leur pratique, tout *en convenant* que la vérité pouvait être et très-probablement était dans l'homœopathie, ont resté toute fois, constamment fidèles à celles-là et repoussé celle-ci

de toute leur influence sans l'étudier, sans la connaître pour ainsi dire, dans la crainte *avouée* qu'elle vînt retrancher une plume seulement à l'oreiller si doux où reposait leur tête. Nous nous abstiendrons de ces récits qui pourraient faire prendre le change sur nos intentions réelles, et nous nous bornerons à deux faits, d'ailleurs très-significatifs, que nous reproduisons de préférence eu égard à deux observations de quelque intérêt auxquelles ils se rattachent.

Le premier, déjà ancien, concerne l'un des médecins les plus haut placés dans l'estime et la confiance des environs de sa résidence. Plusieurs fois j'avais été appelé en consultation avec lui auprès de divers malades, lorsqu'il y a six ans, sur l'appel qui me fut fait pour aller donner mes soins à l'un de ses cliens, une belle occasion se présenta à moi d'initier ce confrère aux merveilles de la pratique homœopathique. Ce malade, auprès duquel j'étais appelé, était un vieillard de soixante-cinq ans, traité depuis trois mois par les divers procédés allopathiques, (saignés, sangsues, vésicatoirs, diète), et soumis depuis un mois à l'action spéciale de la teinture de noix vomique, employée en frictions, pour une hémiplegie complète du côté gauche. Après avoir fait à ce malade ma première visite seul, je demandai que le docteur F. continuât à le voir avec moi; et, en conséquence, le surlendemain nous nous trouvâmes ensemble réunis auprès de ce malade. Le confrère se montra satisfait de mon procédé et fort désireux de *voir* lui-même et de suivre l'application du traitement ho-

mœopatique que j'allais faire à son malade. Les symptômes qu'offrait celui-ci sont les suivans: paralysie des membres supérieur et inférieur du côté droit avec sentiment de fourmillement et de froid; surtout au membre inférieur; déviation de la mâchoire inférieure à gauche, face colorée, un peu gonflée, yeux brillans, insomnie, esprit faible, larmes à la moindre émotion de plaisir ou de peine, constipation, vaisseaux saillans au front et aux tempes, céphalalgie battante avec trouble des idées, balbutiement, inappétence, pouls irrégulier, fréquent et dur, timidité, sensibilité excessive. Cet état, qui était resté stationnaire pendant trois mois, sous les médications précédentes, offrit, en deux jours, une amélioration notable sous l'influence d'une première dose de belladone, ...18°. Le balbutiement, la déviation de la mâchoire, l'insomnie, le mal de tête, furent les symptômes d'abord amendés; bientôt suivit un mieux marqué dans l'état du bras, des digestions, du pouls et du moral du malade. Au bout de trois semaines, l'ensemble de ces améliorations était tel, que le malade pouvait, avec des béquilles, se promener, en traînant un peu le pied, dans sa chambre et même dans son jardin où il était descendu. Dès ce moment, le docteur F. ne reparut plus à mes visites, comme il avait coutume de le faire, sans que j'eusse connaissance du motif de son absence. Quelques mots venus de diverses parts m'en expliquèrent diversement la raison. Ces versions étaient toutes fausses, hors celle, peut-être,

qui le faisait tomber malade du dépit de mon succès. En effet il était malade , et gravement malade depuis quinze jours environ. Trois de ses amis , médecins, le visitaient assidument chaque jour; ce que je m'empressai de faire moi-même quelques jours plus tard, où le bruit se répandit que ses souffrances portées au dernier point, l'avaient jeté dans un découragement et un désespoir qui donnaient à sa jeune épouse et aux personnes de sa maison la crainte continuelle d'une catastrophe par le suicide. Après une prise de *cocculus* 18... , que je fis suivre après cinq jours, d'une nouvelle prise de *belladone* , mon hémiphlégique allait bien ; et , de tous les symptômes précités, une faiblesse dans les mouvemens du membre inférieur disposé à des accès de crampe , était tout ce qui restait. Dans cet état de choses, au sortir de la maison de ce malade, je me rendis auprès de mon confrère F. Je le trouvai sortant d'un long bain dont il n'avait recueilli aucun amendement à ses souffrances. Depuis quinze jours , il en prenait, me dit-il , sans en éprouver le plus léger bien , non plus que des autres moyens employés concurremment, ce qui l'avait jeté dans le plus complet état de découragement. Il me parut irritable, impatient, s'emportant à la plus légère cause, et disposé désormais, dit-il , à *en finir par toute autre voie* que par celle de la médecine , que , sous la direction de trois de ses confrères , il avait inutilement suivie jusque-là. Ces dispositions exprimées à tous propos d'un ton bref , avaient sans doute fait croire à la pensée du



suicide qu'il me dit, à moi, ne pas l'occuper, bien que l'excès de ses douleurs, leur ténacité et la perspective de leur durée, d'après l'expérience qu'il en avait, lui fit désirer leur fin prochaine, immédiate même, de quelque façon que ce pût être. Après quelques paroles d'espérance et de consolation, je lui donnai la nouvelle, un peu inopportune, à ce qu'il m'a semblé, du bon état de notre commun malade. Il m'interrompit brusquement pour me ramener à lui, et me demanda ce que je pensais qu'il dût faire dans son état. D'après l'antipathie que je lui connaissais à l'égard de la nouvelle doctrine, je ne supposai pas que ce fût mon avis d'homœopathe qu'il me demandât, et je lui répondis qu'il ne devait pas présumer que je pusse rien ajouter aux avis qu'avaient dû lui donner ses confrères amis, aux soins desquels il s'était confié. Mais enfin, reprit-il, brusquement toujours, croyez-vous que la nouvelle doctrine que vous pratiquez pourrait quelque chose contre des maux de cette violence, et cependant si tenaces et si invétérés? Car, ajouta-t-il, il faut que vous sachiez que voilà plus de quinze ans que j'en suis atteint plus ou moins long-temps chaque année, et que leur durée est quelquefois de six à sept mois consécutifs, sans compter la convalescence qui n'est souvent qu'une continuation du même mal, à l'intensité près. Trois années de pratique dans cette médecine nouvelle, lui répondis-je, m'ont prouvé qu'elle était véritablement *l'art de guérir*, et m'ont confirmé dans l'opinion conçue par dix-huit

ans de pratique dans les autres doctrines , que ce que vous appelez encore , vous , *la médecine* , n'est , en général , comme l'a aussi exprimé notre grand Bichat , qu'un ramas confus d'idées fausses , incohérentes , conduisant à une pratique décevante , obscure , aussi versatile , aussi incertaine dans ses procédés que peu fixe et mal étayée dans ses bases. — Hé bien donc , guérissez-moi. — Vous serez *obéi* , je l'espère ; vous ne risquez rien , du reste , à l'essai. Après ces préliminaires , qui furent de quelques minutes , j'employai le reste de ma visite à recueillir les élémens du tableau thérapeutique de sa maladie , que je dressai ainsi qu'il suit , en arrivant chez moi : Age , cinquante ans , psorique , constitution phlegmatique , embonpoint remarquable , teint bilieux , physionomie abattue , moral irritable , affaissé , découragé , triste. Humeur brusque , impatiente. Céphalalgie battante , avec chaleur et pesanteur dans la tête en général. Pression et sensibilité très-vive à la région épigastrique. Tension et douleurs profondes des plus vives aux hypocondres , au droit spécialement , avec abondance de renvois et quelques envies de vomir qui se calment seulement par la sortie de quelques vents , qui semblent indiquer par là au malade l'une des causes de ses souffrances. Espèce de crampe et de resserrement à l'estomac par le plus léger aliment auquel le malade ne répugne pas , mais dont il s'abstient à cause du redoublement de maux qui l'accable après l'ingestion , et du sentiment de fouillement dans l'esto-

mac et des rapports aigres et brûlans qui viennent après l'ingestion , même d'un léger potage , se joindre à toutes ses autres souffrances. Sensibilité vive au toucher à la région du foie, qui est tendu, et dont l'état semble au malade se lier avec celui du rectum, où il sent ses douleurs hépatiques correspondre et aboutir. Douleurs sacro-lombaires tiraillantes , abaissement du rectum , principal siège des atroces douleurs qui tourmentent le malade. Sortie par l'anus de plusieurs tubercules hémorroïdaux fluens , un peu sanguinolens , siège d'élancemens aigus et siccans , parfois tout-à-fait intolérables. Constipation que ni lavemens, ni bains, ni cataplasmes n'ont pu rompre. Tension du ventre en général, coliques. État fébrile à peu près continu , accompagné de frissons plus vifs le matin, et pendant lequel , à cette heure, les douleurs céphaliques ci-dessus augmentent; le pouls , au rapport du malade , devient plus fréquent en conservant sa dureté constante , et la soif modérée s'accroît , ce qui ajoute aux autres tourmens un tourment d'un nouveau genre, le malade se trouvant dans l'alternative ou de se priver de boisson , ou de voir par elles s'aggraver immédiatement ses coliques peu violentes sans cela.

Les dispositions du docteur F., à l'égard du traitement homœopathique étant bien arrêtées, après avoir recueilli sur son état le détail des symptômes que je viens de rappeler, je ne fis que satisfaire à un désir très-prononcé et bien nettement exprimé par lui en lui donnant le remède que je crus approprié

à son état. Ce remède était *sulphur.*, dont je lui fis prendre immédiatement trois globules extrêmement petites, que j'avais depuis plusieurs mois enfermées dans une petite enveloppe de papier, ce remède se trouvant épuisé dans le tube à lui destiné dans une boîte. Cette circonstance me fit dire au malade que je pensais qu'il ferait bien de m'envoyer un domestique le lendemain pour que je lui adressasse par lui une dose nouvelle de *soufre* plus récemment préparé et dès-lors plus sûr dans son action ; ce qu'il fit en me dépêchant le lendemain, à *quatre heures du matin*, un domestique à cet effet. Je lui adressai en conséquence, par cette voie, trois nouveaux globules, *sulphur 30°*, dans un petit morceau de papier, portant pour inscription l'indication de les ingérer le matin même comme nous en étions convenus la veille avec le malade. Celui-ci, au moment de mon départ de chez lui, ayant pris le remède indiqué, me dit, avec un air mêlé de surprise et d'admiration : Comment ! si peu de chose pourra modifier mon état ?... Je lui en renouvelai l'assurance, dans le cas toutefois où le médicament que je venais de lui faire prendre serait bien celui qui convenait à son état. J'ajoutai que je le croyais très-bien approprié et tout-à-fait spécial, mais que ne le fût-il pas avec la rigueur nécessaire à l'effet pleinement curatif, il en éprouverait toujours du bien ; qu'il pouvait y compter absolument. Quoi ! si peu de chose et tant d'effet ! me dit-il encore au moment de le quitter. Oui, lui dis-je, et ce qui vous étonnera bien davan-

tage, sans être moins vrai toutefois, c'est que votre guérison, cette fois, pourra être radicale, et vos douleurs disparaître sans retour. Oh ! je ne suis pas si exigeant, dit-il, que j'éprouve sous quelques jours un peu de soulagement et d'ici à quatre à cinq mois la fin de cette crise dont la durée ordinaire est de six à sept mois et même se prolonge au-delà de ce terme, et je serais satisfait ; d'abord parce que j'aurai constaté sur moi-même l'action réelle de *ces* remèdes, et que j'en aurai obtenu un soulagement inespéré par toute autre voie. Dans ce cas (écoutez!!!) plein d'admiration et de reconnaissance pour la doctrine à laquelle je devrai un si grand bienfait, je lui consacrerai tout mon temps et toutes mes facultés ; je passerai ma vie à l'étudier, à la pratiquer, à la répandre.

A la vérité, le docteur, prudent, comme s'il eût voulu par avance diminuer l'étendue et la rigueur d'un tel engagement et se mettre en mesure au besoin contre ses conséquences, ajouta quelques mots sur la fatalité de certaines circonstances dans la pratique de la médecine, et il me cita à ce sujet une guérison survenue *pendant le temps* que le remède, expédié d'Haïti, je crois, par le docteur Montègre, mit à parvenir à sa destination ; guérison, dit-il, qu'on n'eût pas manqué d'attribuer au remède s'il fût arrivé à temps pour être pris avant la résolution du mal. Enfin je pris congé du malade, et le pria, en le quittant, de vouloir bien (eu égard au débordement de la Saône dont les eaux avaient couvert,

dans l'étendue de près d'un demi-myriamètre, fort long et fort pénible à parcourir sur une petite barque, l'espace qui sépare mon domicile du sien) me tenir au courant de son état par l'ordinaire de la poste ou par son domestique; je lui promis du reste de revenir le voir aussitôt que les eaux seraient un peu retirées, ou au premier avis que je recevrais de lui ou de sa part. Les choses ainsi convenues, je me retirai. Or, de tout ceci voici ce qui est advenu. Aucune nouvelle, aucun avis ne m'est arrivé, si ce n'est de la part de l'hémiplégique en bonne et rapide voie de complète guérison, dont j'avais commencé le traitement homœopathique en présence du docteur F..., son médecin ordinaire, qui, me disait-on, allait mieux et voulait bien se charger seul de lui continuer les soins dont il pourrait avoir besoin. Je n'ai non plus revu le docteur F... depuis ce temps, si ce n'est *dix jours* après la visite que je lui ai faite, que je le rencontrai sur le pont de Mâcon, marchant d'un pas délibéré, sans canne et sans appui. Je l'acostai et lui fis compliment sur l'admirable et prompt retour de sa santé. Ce sujet, auquel il me ramenait toujours, le jour de ma visite, paraissait ne plus l'intéresser autant dans ce moment; il abrégéa la conversation, et, avec une satisfaction intérieure qui se traduisait extérieurement par des démonstrations de politesse qui me parurent fort insolites, il me salua et disparut. Oncques depuis ne l'ai revu, *d'aucune manière*; il est constant toutefois qu'il n'a pas été de nouveau atteint du mal

dont une seule prise de soufre l'a eu si tôt délivré, et que l'homœopathie, à laquelle il doit évidemment ce bienfait, n'a pas dans le pays de plus acharné et de plus constant détracteur.

Le second fait que je me suis proposé d'enregistrer encore ici est le suivant : Un médecin de mes environs, bon confrère, homme de tact et praticien aussi éclairé que consciencieux, dont à regret je tais le nom pour me conformer à la condition du secret qu'il a exigé de moi (ne voulant point, comme tant d'autres, dit-il, par un zèle et un dévouement à la science, trop franchement et trop hautement avoués, devenir la victime des mauvaises passions qui l'observent), le docteur J., au retour d'une visite que nous venions de faire ensemble à l'un de ses malades, me raconta qu'ayant été appelé auprès d'une vieille femme atteinte de hernie étranglée, il était parvenu, après de longs et pénibles efforts, à opérer la réduction de cette hernie, à part une portion de la tumeur qui ne rentra pas, mais qui n'incommoda plus la malade et put, sans souffrance ni difficulté, permettre l'application d'un bandage. Il y avait environ deux ans que ce fait avait eu lieu, lorsque, tout récemment, me dit-il, appelé auprès de la même malade, pour un accident semblable, il la trouva dans l'état suivant : souffrante depuis deux jours, de coliques, il y avait environ vingt-quatre heures que, dans l'absence de son bandage, qu'elle ne portait pas régulièrement, elle était prise de vomissements avec tension et douleurs générales plus vives

dans tout l'abdomen, spécialement vers l'anneau inguinal du côté droit, où sa hernie plus saillante formait deux lobes inégaux, siège d'une douleur extrême au plus léger contact. Ces douleurs, incessamment croissantes, avaient jeté la malade dans un grand état de tristesse et de désespoir sur l'issue de son mal, en sorte qu'elle réclamait elle-même instamment l'opération. Depuis plusieurs jours des frissons généraux fréquens et des crampes violentes aux membres inférieurs s'étaient joints aux vomissemens devenus stercoraux, et la malade était en outre tourmentée d'une soif ardente qu'elle n'osait satisfaire, craignant par là de provoquer, d'entretenir ou d'aggraver son vomissement. L'état général d'affaissement de cette malade, l'altération profonde de ses traits, sa détermination franche et pressante à l'opération, que la progression croissante des autres symptômes réclamait non moins instamment, ne permettaient guère au médecin de différer l'emploi de cette dernière et unique ressource de l'allopathie en cas semblable. Il avait fait, par le taxis, poussé aussi loin que la prudence pouvait le lui permettre, de vaines tentatives de réduction qui n'avaient fait que mettre en évidence l'extrême sensibilité de tous les tissus compromis par l'étranglement et l'absolue nécessité de l'opération. Il y était déterminé, lorsque la pensée lui vint de tenter, avant, à l'insu de la malade et des personnes qui l'entouraient, l'essai, dans ce cas, de la substance homœopathique qui lui sembla le mieux appropriée. Il sai-



sit en conséquence un moment favorable pour faire avaler à cette malade quelques globules de *nux*, puis, après quelques utiles recommandations, il la quitta pour se rendre à son domicile, distant d'une heure environ, y prendre les instrumens propres à l'opération, et revenir immédiatement. Au bout de trois heures, en effet, le docteur était de retour auprès de sa malade. Mais que s'était-il passé chez elle pendant son absence? Tous les symptômes d'étranglement ci-dessus avaient disparu, et le docteur put avec bonheur et admiration constater à son retour l'action *pleinement* curative du *nux* en pareil cas. Ce fait est bien admirable, en effet; et lorsqu'on songe qu'il est peu de médecins livrés depuis quelques années seulement à la pratique homœopathique, qui ne pussent en produire de semblables; quand on songe que l'effet de l'agent, dans ce cas, est si certain, qu'il serait possible de le reproduire avec le même succès dans tous les cas pareils, on se demande si Hahnemann (dont la réforme s'étend semblable cependant sur la pathologie presque entière) n'eût-il marqué son passage dans le champ de la science que par la découverte de ce seul spécifique, restreint lui-même dans son action à ce cas isolé, ne se voit pas encore par ce seul et immense bienfait, digne d'être placé en première ligne parmi les bienfaiteurs de l'humanité (1). Je faisais cette réflexion à mon

(1) Sydenham dans sa lettre à Robert Brady, éleva le bonheur de la découverte d'un remède assuré contre une mala-

confrère, lorsque celui-ci ajouta, en terminant son récit : Remarquez que l'action du *nux* a été ici *complètement* curative, c'est-à-dire que la hernie a disparu en totalité, aussi bien la portion demeurée non réduite depuis deux ans que la portion plus considérable qui constituait à l'instant l'étranglement. Cette dernière circonstance, sans doute, est fort remarquable; et, tout naturel, et tout ordinaire que pouvait nous sembler un tel fait, à nous qui en avons recueilli de semblables et qui, reconnaissons pleinement et sans restriction la vérité du principe thérapeutique d'où ces faits procèdent, ce n'est pas nous qui refuserons notre admiration à une observation qui la réclame et la mérite à si juste titre. Mais ce qui nous a paru digne aussi d'être remarqué et signalé comme un fait, du moins pour nous, bien plus extraordinaire encore et plus difficile à concevoir en telles circonstances, c'est cette modération, cette circonspection en présence d'un fait pareil qui s'est opéré sous nos yeux, qu'on a compris; c'est ce calme plat du cœur, cette froide réserve qui permet de concentrer en soi tout ce qu'on doit sentir d'admiration à la vue d'un tel fait; c'est cette FORCE DE RETENUE, si semblable à l'indifférence dans une circonstance où les mouvemens expansifs d'une foi pure

die au dessus de la possession de toutes les richesses de Crésus. Quel amour de l'humanité! quel dédain des richesses! Et il y a à peine un siècle et demi que le docteur anglais écrivait ces choses. Combien le monde est changé depuis! Aujourd'hui ce n'est pas les richesses qu'on méprise ainsi.

et vraie devraient au moins être un devoir chez ceux chez lesquels ils ne sont pas un besoin ; c'est cette absence de toute manifestation franche et généreuse là où cette manifestation peut seule donner au fait son complément de valeur et d'utilité ; c'est cette prudence singulière et vraiment caractéristique sous le voile de laquelle se consomme froidement le sacrifice de l'intérêt de tous à l'intérêt d'un seul ; c'est cet empire absolu du *moi* assez puissant pour réprimer et pour étouffer même au besoin les élans d'une conviction véritable, l'impulsion du devoir et de la conscience ; c'est, pour tout dire en un mot, cet amour excessif de soi-même, cet égoïsme converti en religion et dont le culte a pris la place, parmi nous, de la science et de l'humanité.

---

### EXANTHÈME CANTHARIDAL.

Homme de 30 ans, très-impressionnable ; sujet aux rhumatismes et aux inflammations des muqueuses de la gorge et des voies aériennes ; il a eu presque toutes les maladies du jeune âge ; affections gastriques dans le temps passé ; hémorroïdes, mais peu. A l'âge de 20-25 ans un chancre et plusieurs gonorrhées, dont 2 chroniques. Son père a eu la gale dans l'enfance ; mais en général les maladies cutanées et les scrophules sont inconnues dans sa famille.

Traité toujours allopathiquement, il a eu à des

intervalles plus ou moins éloignés, une dizaine de vésicatoires sur la poitrine et 2-3 derrière les oreilles. Il y a précisément un an depuis le dernier. Depuis ce temps il a souvent éprouvé une vive démangeaison sur la poitrine, accompagnée de rougeur de cette partie et de quelques boutons. Tout le thorax, l'épigastre, les bras, etc., sont couverts de cicatrices de ventouses.

Depuis le 10-13 juillet il éprouvait des douleurs tractives dans la région supérieure du thorax qui était sensible à la pression; il les attribuait au changement du temps. Le 14 ces douleurs cessèrent; mais une légère démangeaison se fit sentir sur le milieu de la poitrine, qui était rouge à cet endroit. Le soir la démangeaison devint vive, un exanthème d'un rouge vif, comme celui produit par la brûlure avec l'eau bouillante, couvrait la place indiquée sur une étendue de 4 pouces carrés environ. Sulphur  $\frac{ooo}{3o}$ . Le 15 l'exanthème avait la grandeur d'une main; l'endroit était parsemé de petites papules miliaires; Le 16, en s'éveillant, céphalalgie frontale, quelquefois sémitérale et lourdeur à la tête; pesanteur des yeux avec sensation comme par du sable; l'œil gauche enflé; rougeur sans démangeaison derrière les oreilles. La démangeaison sur la poitrine était insupportable; frissons et horripilations de temps en temps; pouls fébrile; crampes de la mâchoire inférieure et raideur des muscles du cou; grimaces involontaires; face allongée, terreuse; malaise général. *Sulphur* avait plutôt contribué au développe-

ment de la maladie. Dans la nuit du 15-16, chatouillement voluptueux à la racine de la verge et au frænulum; érections fortes; douleurs de raideur dans la verge. Pensées et rêves voluptueux, même le jour. Envie fréquente d'uriner, peu à la fois, de couleur d'orange foncée, avec de légères douleurs d'excoriation à l'orifice de l'urètre. Selles plus fréquentes et plus molles. Souffrances plus fortes la nuit; insomnie.

Les cantharides étaient alors si bien indiquées qu'il me semblait indispensable de les donner. Cependant, en cherchant la cause de ces phénomènes morbides, les nombreux vésicatoires dont le malade avait été couvert se présentèrent à mon jugement. Le malade accusait d'ailleurs les mêmes douleurs et le même malaise que si on lui eût appliqué un vésicatoire. Puis, je me rappelai avoir vu souvent des personnes qui se plaignaient tous les ans de boutons et de démangeaison sur les endroits où elles avaient eu des vésicatoires long-temps auparavant, et je me souvins d'une dame qui voyait régulièrement apparaître de gros boutons sur l'épigastre où elle avait eu, dans le temps passé, un emplâtre de tartre stibié.

Je jugeai alors que cet exanthème, loin de devoir être combattu par des cantharides, n'était lui-même que le produit de cette dangereuse substance, et qu'il fallait administrer, en conséquence, un des antidotes des cantharides. Je choisis celui qui était le mieux indiqué, la Belladonne  $\frac{ooo}{3o}$ , dans de l'eau,

à en prendre quatre fois par jour une cuillerée.

Pendant les 4-5 premières heures après la première dose, l'exanthème gagnait toujours en étendue et occupait peu à peu tous les endroits qui avaient été couverts de vésicatoires, en descendant jusqu'à l'appendice xyphoïde. En même temps, rougeur sur la face intérieure des cuisses et aux mollets. Vers le soir la rougeur et la démangeaison ainsi que les restes des symptômes diminuaient à vue d'œil; les pulpes n'étaient plus visibles, mais on les sentait en y passant le doigt.

Le lendemain 16, la place avait recouvert sa couleur naturelle, sauf une légère teinte brunâtre, et le malade était guéri. La desquamation était furfuracée; une partie de l'exanthème avait été absorbée. Le 17, nouvelle rougeur une légère démangeaison sur le mamelon gauche. Bellad. répétée. Le 18 guérison complète.

D<sup>r</sup> PLATÉ.

---

## CLINIQUE

Par le docteur GUEYRARD.

### *Première observation.*

Madame B..., de Versailles, 52 ans, grande et forte en apparence, mais nerveuse et impressionnable, réglée à 16 ou 17 ans, l'a toujours bien été jusqu'au milieu de l'année 1830, époque où elles cessèrent brusquement à la suite de frayeur que lu

causèrent les événemens de juillet. Elle ressent, depuis l'âge de 15 ou 16 ans, des douleurs de goutte, long-temps mobiles, et qui, fixées aux pieds depuis quelques années, firent place, il y a six mois, à une névralgie de toute la moitié gauche de la tête, qui revient tous les jours vers 9 heures et cesse vers 3 ou 4 heures du matin. L'accès commence par un grand froid répandu sur la moitié de la face, suivi d'un sentiment de raideur à la partie inférieure du côté gauche du cou, et à partir de ce point la malade éprouve la sensation que produit un petit animal qui grimpe; parvenue à la tempe, cette sensation se change en un griffement; alors la douleur se répand sur la moitié de la tête, affectant surtout le pourtour de l'oreille et les maxillaires; les gencives sont gonflées et saignent facilement.

Madame B... éprouve aussi, depuis 4 ans, un peu de surdité des deux côtés, survenue à la suite de la répercussion spontanée de petits boutons situés dans les oreilles, répercussion attribuée par la malade à l'inquiétude que lui causa une maladie de son mari.

Elle est sujette aux crampes et à des rapports fréquens, surtout après une contrariété.

Elle est mieux par les temps mous que par le froid sec et les grandes chaleurs.

Madame B... a été traitée, en vain, allopathiquement, au moyen de la quinine et des vésicatoires.

Consulté, le 17 mars 1840, je prescrivis *tinct. sulphuris* 30°, 6 glob. dans 64 grammes d'eau avec l'indication d'en prendre une petite cuillerée chaque

matin jusqu'à ce qu'il survienne un changement ; dès la seconde nuit, la névralgie dura trois heures de moins que de coutume ; la troisième fut parfaitement calme ; le mal n'a pas reparu.

*Deuxième observation.*

Joséphine , femme de chambre , âgée de vingt-deux ans, réglée à douze ans et demi , l'a toujours bien été et n'a jamais été malade jusque vers le milieu de septembre 1839 , époque où elle fut atteinte d'une hémicrânie gauche continuelle , accompagnée toujours d'élancemens , et de nausées dans les momens où le mal est le plus intense.

Au bout de deux mois, le mal passa à droite avec les mêmes caractères et, de plus , endolorissement des maxillaires du même côté ; deux mois encore plus tard, les symptômes occupèrent de nouveau le côté gauche de la tête, qui est encore aujourd'hui le siège du mal.

Le 16 mars 1840 , je prescrivis tint. sulphur. à la dose d'un globule imbibé de la trentième dilution, à faire dissoudre dans un verre d'eau, dont une cuillerée doit être prise matin et soir.

Le deuxième jour il survient une légère aggravation et le troisième beaucoup de soulagement ; le 23, la malade me dit qu'elle va de mieux en mieux , éprouvant cependant une légère exacerbation de deux jours l'un ; tout en conservant ce caractère , les symptômes décroissent de jour en jour , et huit jours plus tard ils ont entièrement disparu.

---



---

---

## DES EFFETS PRIMITIFS ET DES EFFETS SECONDAIRES,

OU DE RÉACTION DES MÉDICAMENS,

Par le docteur GASTIER, de Thoïsey.

· Il est en homœopathie, telle que cette science est exposée dans les livres *du maître* et de ses disciples les plus distingués, devenus maîtres à leur tour, telle que la comprennent l'universalité des homœopathes, des points fort peu éclairés et susceptibles de jeter dans la pratique la plus fâcheuse confusion, en même temps que de nuire à la précision d'effet de ses moyens et à l'efficacité de ses résultats. Ces points, lorsqu'ils tiennent aux principes mêmes de la science et qu'ils se lient étroitement au fond de la doctrine, exigent d'être examinés avec la plus sévère attention et d'être discutés avec l'indépendance d'idées la plus complète, sans prévention ni préoccupation, et dans le seul but d'arriver à la vérité; de quelque étendue que puissent d'ailleurs paraître dans leurs conséquences, les rectifications apportées par cet examen, aux idées reçues, si ces idées sont des erreurs; car la probité et la bonne foi sont, on ne saurait trop le redire, les qualités dont, avant tout, doit s'honorer un médecin. Les bornes naturelles de ses facultés jointes aux difficultés inhérentes à la science qu'il

professe et qu'il applique, étant pour lui une double source d'erreurs et de fautes involontaires, trop abondante pour qu'il ajoute encore à celles-ci toutes celles dont il serait en son pouvoir de s'affranchir. Or, le sujet qui va nous occuper ici est, à ce titre, digne, je crois, de toute l'attention des homœopathes, la question que nous venons agiter étant l'une des plus importantes, je dirai même l'une des plus brûlantes, puisqu'elle touche aux principes de la science, à l'essence même de la doctrine, dont l'obscurité et l'incertitude, sous ce rapport, seraient offertes par ses détracteurs comme un obstacle insurmontable à la pratique ou à l'application de ses préceptes.

Il est essentiel d'abord de bien poser la question, d'en préciser exactement l'état, car c'est à la négligence de ce soin qu'il faut rapporter la cause la plus ordinaire de nos dissidences d'opinion faussement attribuées à la diversité du sens humain. Qu'entend-on par l'effet primitif et par l'effet secondaire d'un médicament ? L'effet primitif, selon l'*organon*, est un changement plus ou moins durable opéré dans l'organisme, sans que celui-ci semble y prendre part, comme s'il était obligé de recevoir et de souffrir les influences de la puissance externe qui agit sur lui ; l'effet secondaire tout entier dans la réaction, est celui qui succède au précédent et qui, proportionnel à la force du médicament sous l'influence duquel il est né, et à celle de l'organisme où il se développe, se montre exactement opposé à l'effet primitif. C'est cet effet secondaire qu'on a nommé effet de réac-

tion. A la suite de cette définition, Hahnemann rapporte (§ 76) une série d'exemples simples qui, tout concluans qu'ils lui semblent pour en démontrer l'exactitude, m'ont paru moins propres à cette démonstration qu'applicables à la démonstration de la vérité du principe même de la doctrine; tels que : le froid développant la chaleur dans un membre refroidi sur lequel on l'applique, le calorique utilement appliqué au traitement des brûlures, etc. Dans ces exemples, l'effet primitif serait l'impression de l'agent sur l'organe, et l'effet secondaire, la réaction organique excitée par cet agent. Le caractère de l'effet secondaire, d'après cela, est déterminé d'une manière précise par l'observation; il est l'opposé de l'effet primitif. Mais quel est le caractère de l'effet primitif? Évidemment c'est là que repose toute la question. Or, ce caractère de l'effet primitif n'apparaît nullement dans le passage ci-dessus extrait de l'organe. Quelle idée en effet se faire d'un changement opéré dans l'organisme sans la participation active de celui-ci? Il ne s'agit pas des propriétés de l'agent en lui-même, mais de l'effet immédiat, primitif de cet agent sur l'organisme. Quel est-il donc cet effet primitif? c'est la première manifestation de l'organisme au contact ou sous l'action d'un agent quelconque. Dans l'impossibilité où nous sommes de pénétrer l'essence des choses, celle-ci se trouve, *pour nous*, dans cette première manifestation de leur propriété. Cependant, en vertu de la loi générale d'*antagonisme*, instituée pour la con-

servation des êtres qui y sont soumis, la tendance de l'organisme à agir en sens inverse du modificateur dont il reçoit l'action, étant en physiologie une vérité d'observation, si par induction, nous avons à caractériser la puissance intrinsèque et réellement essentielle d'un agent quelconque, nous devrions ne voir celle-ci que dans le contraire même de ce premier effet qu'elle imprime à l'organisme, cette première manifestation de l'organisme étant nécessairement l'inverse de la propriété essentielle de l'agent, comme l'effet secondaire qui lui succède est également l'inverse de cette première manifestation dont il procède; et nous serions amenés à conclure de cet enchaînement de phénomènes l'identité ou la similitude de l'effet secondaire avec le principe essentiel d'action d'un médicament, comme nous aurons bientôt occasion de le rappeler.

Ce mouvement alternatif d'action et de réaction entre l'organisme et les divers modificateurs dont il reçoit l'action (véritable lutte dont le terme est la prééminence d'une action sur l'autre, et dont l'art de guérir a pour mission de régler les mouvemens dans l'intérêt de l'organisme), en vertu de la même loi, se continue nécessairement dans l'organisme, jusqu'à ce que l'une des actions dont il se compose absorbe l'autre, ce qui peut arriver en faveur de l'organisme de deux manières principales; par l'emploi d'un semblable ou d'un contraire, c'est-à-dire d'un agent dont l'effet primitif est semblable au symptôme morbide auquel on l'approprie, ou

d'un agent dont la puissance curative, recherchée dans son effet secondaire, est en conséquence le contraire du symptôme auquel on l'oppose. Ainsi, prenant pour exemple une lésion simple afin de mieux juger l'effet réel des modificateurs, je suppose un membre refro di auquel il s'agit de rendre sa chaleur. Conformément à la loi générale d'antagonisme, d'où procède la loi particulière qui régit la thérapeutique, l'homœopathie, on peut obtenir ce résultat, soit par l'action semblable d'un corps froid ou d'un agent produisant ce symptôme, soit par l'action contraire d'un agent susceptible d'émettre ou de produire diversement la chaleur. Ces deux effets sont également constatés par l'observation, et par conséquent également réels, mais à des conditions diverses qui se déduisent des considérations précédentes et que confirme également l'observation. Ainsi, si j'emploie un agent à effet semblable, c'est-à-dire un agent homœopathique, la puissance que cet agent développe dans l'espèce, étant contraire à celle que lui oppose l'organisme, je dois, pour assurer le succès des efforts de celui-ci, apporter la plus grande réserve dans ma médication, le plus grand soin dans la division et l'atténuation de l'agent spécial dont je fais emploi, et ne point insister sur son usage au-delà de la production de l'effet attendu, afin que la puissance de cet agent, absorbée, si l'on peut ainsi dire, par celle de l'organisme dont elle a seulement, à un degré utile, provoqué l'action, il ne subsiste plus rien de cette puissance qui puisse,

après l'effet curatif obtenu, continuer, perpétuer le mouvement que notre but est de terminer là. Si c'est par un agent dont les effets primitifs connus sont le contraire ou l'opposé du symptôme morbide à combattre, l'action de cet agent étant nécessairement homogène, semblable à celle de l'organisme qui, pour cela, éprouve de la douceur de son action, permet d'être libéral dans son emploi et d'y persévérer même pour en assurer et en maintenir l'effet; ce qui, jusqu'à un certain point, justifie dans ce mode de procéder, les grandes doses, leur continuation et leur répétition. Mais en vertu toujours de la loi d'antagonisme, cette puissance, fournie comme auxiliaire à l'organisme dans le sens duquel elle agit ou est censée agir, ne tarde point à être troublée dans cet effet par l'action opposée qu'elle provoque dans ce même organisme, lequel, travaillé intérieurement alors d'une *action refroidissante* par l'influence du calorique extérieur à laquelle il est soumis, se trouve ainsi poussé, entraîné à une action conforme à celle qui l'opprime et par conséquent homœopathique à celle-ci, et pouvant ainsi éventuellement devenir curative, selon la rencontre, dans cette action homœopathique, née au sein de l'organisme par la conversion d'une action énantio-pathique, des conditions qui concourent avec l'homœopathie à rendre celle-ci curative. Tout ceci est confirmé par l'observation et conforme à la logique des faits comme à celle du raisonnement, et nous montre en quoi consiste l'effet primitif et l'effet se-

condaire d'un médicament, en même temps que l'application possible en thérapeutique des deux puissances connues d'où ils procèdent. L'une d'elles, peu propre, comme on a pu le voir, à fournir la base d'un système régulier, est, par rapport sans doute au bien apparent, immédiat de son action, depuis trois mille ans, celle de la doctrine *per contraria* des écoles; c'est celle d'où procède l'effet secondaire; l'autre, d'où procède l'effet primitif, est celle qu'invoque Hahnemann et son école et qui sert de base à l'homœopathie.

Nous ne venons point agiter ici quelle est la meilleure de ces deux bases; lequel de ces deux effets peut être le plus physiologiquement appliqué par la thérapeutique, comme devant le plus sûrement réaliser l'action curative que le médecin se propose de l'emploi de ses agens; notre foi entière, absolue en l'homœopathie, et la préférence si bien justifiée dont, pour nous, cette doctrine est l'objet, sont ici hors de question; mais l'effet secondaire qu'il est quelquefois possible de confondre avec l'effet primitif, n'est-il d'aucune valeur à noter dans l'histoire d'un médicament; et cette possibilité de le confondre avec l'effet primitif, exagérée dans ses conséquences pratiques par le rigorisme de certains allopathes (1)

(1) Cette difficulté de distinguer toujours sûrement l'effet primitif de l'effet secondaire a fourni contre l'homœopathie une objection singulièrement ingénue aux adversaires de cette doctrine. Dans l'ignorance où ils sont le plus souvent du principe qui les dirige, ils n'ont pas pris garde que leur ob-

dont la sévérité, en pareille matière, a bien lieu d'étonner, frappe-t-elle au cœur, comme ils voudraient le faire croire, la doctrine qui présente cette difficulté et justifie-t-elle les défiances et les accusations dont, de leur part, elle est l'objet? C'est ce qu'il nous a paru important d'examiner.

Quel que soit le rapport sous lequel j'aie envisagé cette question, et le point de vue où je me sois placé pour la juger, mes solutions, toujours confirmatives du principe de l'homœopathie et de l'excellence de la thérapeutique qui le reconnaît pour base, ont été constantes et unanimes contre les objections de l'allopathie. En effet, si vous admettez que les agens pathogénétiques excitent dans l'organisme des effets consécutifs aux effets primitifs, et que vous reconnaissiez, comme cela paraît conforme à toutes les notions physiologiques les mieux fondées sur l'observation, le caractère réaction-

jection était tout à la fois le plus éclatant éloge de notre doctrine et la plus sévère condamnation de la leur, puisque, confondre l'effet primitif avec l'effet secondaire, prendre celui-ci pour celui-là, serait, pour nous, nous fourvoyer dans les erreurs de l'allopathie, et qu'ainsi il y a de la part des allopathes inconscience et naïveté bien remarquables à nous imputer à erreur l'imitation de leur propre conduite et à trouver, contre notre doctrine, la matière sérieuse d'un simple reproche même, dans l'alternative possible de tomber, en la suivant, des vues éclairées où elle nous conduit, dans les sentiers obscurs où la leur les égare. Tout implicite qu'il soit, l'aveu est simple et bon à recueillir.



naire de ces effets consécutifs, c'est que : 1° on vous répudie comme base réelle de la doctrine homœopathique, cette prétendue loi conformément à laquelle les agens homœopathiques produiraient virtuellement la guérison par l'action pure et simple de la puissance pathogénétique de l'agent sur les symptômes morbides semblables, *per similia similibus applicata*; et, alors, comme nous allons le démontrer, la distinction des effets primitifs et secondaire est indifférente; ou vous ne la répudierez pas, et il y aurait seulement de votre part inconséquence, erreur dans la reconnaissance d'un effet réactionnaire, ou méprise dans la désignation par le mot *réaction*, de l'effet secondaire d'un agent pathogénétique sur l'organisme. Dans ce cas, une explication deviendrait nécessaire pour indiquer et préciser le sens particulier qu'on attache ici au mot réaction; mais, de quelque manière qu'on l'entende, il est évident que dans ce système absurde de la vertu curative plastique, la distinction des effets primitifs et secondaires des médicamens serait non-seulement inutile, mais nuisible, en restreignant sans aucune nécessité apparente, les ressources de ses appropriations thérapeutiques, à une seule espèce de symptômes. 2° Ou vous reconnaissez explicitement et soutenez qu'un agent pathogénétique ne guérit homœopathiquement qu'en imprimant à l'organisme une *action in verse* de celle qu'il a reçue de la cause morbide, une impulsion contraire à celle à laquelle il obéit déjà sou

l'empire du mal , un mouvement rétrograde en quelque sorte , dont l'effet apparent pour nous , est le retour à la santé , ou la conversion de l'état morbide en l'état sain. Dans ce cas encore , comme du reste , dans tout autre mode d'action curative , même dans l'hypothèse que j'ai émise ailleurs par induction de ce qui s'opère en physique dans la combinaison de deux fluides électriques et leur *neutralisation par la production du fluide naturel* , la distinction des effets primitifs et secondaires serait à mon sens , insignifiante et de nul intérêt. Seulement , dans la manière de concevoir l'action homœopathique *en sens inverse de l'action morbide* , je verrais une négation formelle de tout ce qu'on a attribué jusqu'ici à la nature dans la guérison des maladies , c'est-à-dire de toute la part de l'organisme actif dans le phénomène curatif , et je ne m'étonnerais nullement de cette opinion conforme à celle exposée dans les premiers ouvrages publiés sur la doctrine homœopathique. Celle-ci en effet , niait l'influence de toute force médicatrice de la nature , comme l'entendent les naturistes , de toute participation de l'organisme au fait curatif , et , en cela , au prix d'une absurdité patente , elle était conséquente avec son principe , d'après l'interprétation ci-dessus de son mode d'opérer. Car , on ne saurait se le dissimuler , l'admission de la réaction par Hahnemann a été un véritable suicide pour sa doctrine primitive ou originaire ; et c'est pour lui une gloire de plus , *et des moins communes* , que cette indépendance dans la recher-

che de la vérité et ce dégagement des chaînes si puissantes pour l'ordinaire, que font peser sur les esprits vulgaires, un système arrêté ou des idées préconçues. Voici un dilemme dont il me semble difficile de ne point admettre les termes et les conséquences : dans l'alternative d'admettre ou de rejeter en thérapeutique ce qu'on entend en physiologie par puissance conservatrice, propriétés vitales, force médicatrice, etc., etc., c'est-à-dire, l'existence d'une force vitale inhérente ou affectée à l'organisme dans les conditions de rapport où il se trouve avec les corps excitateurs de cette force, le fait enfin de la participation active, au moyen de cette force, de l'organisme au phénomène de la vie ; dans cette alternative, voici pour la question qui nous occupe, les conséquences de l'opinion que nous avons adoptée. Si nous reconnaissons cette part de l'organisme aux phénomènes vitaux, le mot réaction reprend la signification qu'il a dans la langue médicale. Dans le cas contraire, ce mot n'a plus de sens, ni application, cela est évident ; si donc vous admettez la réaction organique comme un fait, vous comprenez le fait des guérisons spontanées selon l'explication que nous en avons proposée, vous concevez la doctrine homœopathique, comme nous la concevons nous-mêmes en harmonie avec la nature dont elle est une imitation, et vous reconnaissez ainsi dans ses conséquences les plus immédiates, la tendance conservatrice de la nature et l'existence de la puissance qui réalise par ses efforts heureux

l'objet de cette tendance, vous reconnaissez comme condition d'une pratique favorable, comme un *fa-*nal précieux et en quelque sorte comme un principe de thérapeutique le *quò vergit natura* qui a été, du reste, dans tous les temps le guide avoué, la boussole des praticiens dont les noms sont le plus honorés parmi nous. Mais dans ce cas aussi, et surtout dans ce cas, les effets secondaires ou de réaction recueillis des épreuves pathogénétiques doivent aussi bien que les effets primitifs être recueillis et conservés dans l'histoire pathogénétique des substances médicamenteuses qui les fournissent, leur importance dans la pratique homœopathique, étant, comme nous le montrerons, également incontestable. Et cela, il faut l'avouer, est fort heureux, non pour la cause de l'homœopathie dont la vérité immuable au fond n'a rien à perdre à nos divagations dans notre interprétation de sa manière d'être et des conditions diverses de son existence; mais pour le progrès de sa doctrine, pour la science et son utile application qui ont beaucoup à gagner à l'exactitude de nos déductions sur tout ce qui se rattache à son principe et peut en éclairer les conditions et les conséquences.

Il est impossible que la nouvelle aussi bien que les anciennes écoles puissent méconnaître la réalité des guérisons spontanées et par conséquent la réalité du caractère ou du but conservateur dans leur principe, de tous les mouvemens imprimés à l'organisme dans les maladies, mouvemens qui se ré-

vèlent à nous par les symptômes. Il est impossible qu'admettant ces guérisons spontanées, elles n'admettent pas la réaction qui, dans le sens où nous l'avons expliquée, est une condition obligée de toute guérison spontanée. Or, l'admission de la réaction est le point de ralliement et de conciliation de toutes les doctrines médicales qui ne peuvent plus, avec ce point essentiel de ressemblance ou de conformité, offrir entre elles que des différences légères et peu importantes, dépendant uniquement du point de vue différent d'où l'on considère les choses. Ainsi, quand l'allopathie désigne par le mot *contraire*, le caractère de la puissance médicamenteuse qu'elle apporte en aide à la nature; lorsque la nouvelle doctrine l'appelle *semblable*, reconnaissant toute réaction organique comme un fait naturel provoqué soit par l'action morbide, soit par l'action médicamenteuse opérant dans le même sens, et, selon les conditions et les proportions plus ou moins justes de cette action, amenant une solution plus ou moins prompte, les allopathes inattentifs au principe de cette action dont le résultat seul paraît les avoir occupés et frappés, y ont vu une puissance *contraire* qu'ils ont ainsi dénommée. Les homœopathes fondant leur dénomination sur le principe évident d'action de cette puissance, l'ont appelée *semblable*. Rien ne se conçoit mieux qu'une telle opposition, au point de vue différent où a été considérée l'action curative. Mais la réaction intermédiaire au médicament et à la solution qu'il provoque, la réaction dont

le caractère est *un* et reconnu *un* par toutes les doctrines, quelle que soit la puissance qui s'éveille et de quelque main, homœopathe ou allopathe, qu'elle arrive ou soit excitée dans l'organisme, la réaction, véritable principe curatif dans la reconnaissance duquel viennent nécessairement se confondre toutes les doctrines dissidentes, la réaction devient la pierre de touche pour apprécier la valeur logique des prétentions des écoles différentes, et le moyen de faire, de par la raison, cesser entre elles toute division. Ainsi, lorsque dans le principe, Hahnemann voyait dans l'agent médicamenteux et dans la maladie une puissance essentiellement différente quoique semblable en apparence, et que la guérison qui s'opérait par le remède était considérée par lui et par ses premiers disciples comme le résultat de la prééminence ou prévalence de son action sur celle du mal qu'il déplaçait et faisait disparaître de cette manière; sorti des voies de la nature, il donnait à un fait réel une interprétation arbitraire et son expression était obscure et confuse comme sa pensée. Aussi, dans cet instant de déviation se trouvait-il, pour être conséquent, dans la nécessité de nier la réaction proprement dite et la réalité des guérisons spontanées sans le concours de la puissance homœopathique de ses agens, qui seule pouvait les légitimer. Maisson esprit exact, positif, ne pouvait rester longtemps dans cette fausse voie. Il reconnut bientôt la réalité de la réaction, son véritable caractère, l'efficacité des efforts de la nature, la légitimité des

guérisons spontanées enfin; et dès-lors, le mot *semblable* employé pour caractériser en thérapeutique l'analogie nécessaire entre l'action morbide et l'action médicamenteuse curative, prit dans sa doctrine un sens naturel, logique et vrai qu'il perdrait infailliblement hors des conditions où il l'a puisé, et qu'elles seules peuvent lui conserver. A nsi, en homœopathie, un agent thérapeutique essentiellement *semblable* dans ses actions, à la puissance morbide, devient, dans une condition voulue, l'auxiliaire naturel de cette puissance, et par là le véritable agent curatif, dans l'espèce. De même voyons-nous les doctrines dont l'attention absorbée par le *résultat* des médications donne le nom de *contraire* aux agents par lesquels est atteint le but curatif qu'elles se proposent également, logiquement forcées par la reconnaissance des guérisons spontanées, de reconnaître en même temps, que le mot *contraire* dont elles qualifient la puissance des médicamens par lesquels elles atteignent ce but, n'exprime que le résultat, non le principe de leur action; et que ce principe, nécessairement conforme à celui de la réaction dans les guérisons spontanées, ne saurait, pour eux comme pour les homœopathes, ne pas être semblable à l'action morbide. Ainsi, les homœopathes et les énantioopathes deviennent réciproquement les uns les autres, selon la position où ils se trouvent placés pour voir et le point de l'objet qui fixe particulièrement leur attention; les premiers ne pouvant pas plus désirer l'exactitude de la qualification de *con-*

*traire* donnée à la puissance médicatrice qui fait passer l'organisme de l'état de maladie à l'état de santé, deux états en effet fort opposés entre eux, que les seconds ne peuvent voir une qualification juste et conséquente dans celle de *semblable* appliquée à la puissance curative, en vue d'exprimer son rapport avec l'action morbide, source naturelle de toute action curative; et tous ensemble étant forcés de convenir que ce mésentendu fait seul peut-être le fond de leur opposition, et qu'ainsi, la ligne superficielle qui les sépare, semblable à celle que trace l'ombre sur une surface mal éclairée, devrait comme celle-là disparaître à la première apparition de la lumière à l'absence de laquelle elle nous a paru également due.

Si, par une sorte de digression au sujet de cet article, nous sommes revenus ici avec une insistance nouvelle sur ces considérations déjà exposées ailleurs, c'est à l'occasion d'une proposition du docteur Curie dans le n° 4 de ce Journal, où ce bien estimable confrère donnant aux paroles de l'organon sur ce sujet une interprétation inconciliable désormais avec le système de la réaction admis par Hahnemann lui-même, a dit que : « C'est dans le sens du principe vital que le médicament agit ; » ce qui, pris à la lettre, serait exactement rentrer dans la doctrine énantio-pathique des allopathes ; car, si, comme mon confrère, je vois fort bien que tout symptôme étant la manifestation réactionnaire du principe vital, c'est dans le sens de cette manifesta-



tion que doit agir le médicament, et par conséquent, c'est l'analogie de ses effets avec ces symptômes qui doit nous diriger dans le choix que nous en faisons dans l'espèce. Je ne saurais oublier non plus que cette manifestation du principe vital dans les symptômes est l'œuvre de la cause morbide sous l'influence de laquelle la réaction organique s'est ainsi développée, et que dès-lors, pour qu'un médicament puisse seconder le principe vital dans ce développement de symptômes réactionnaires, il faut bien qu'il agisse dans le sens de la cause morbide, dont l'action sur l'organisme a provoqué les symptômes qu'il doit reproduire et imiter lui-même. Je ne doute pas que ce ne soit ainsi que l'entend le docteur Curie, et que ce n'est point *par opposition à l'action morbide* que, dans sa pensée, le médicament agit dans le sens du principe vital. Autrement, ce serait abandonner le principe homœopathique pour celui de l'éniantopathie : car ce qui se passe au début d'une maladie, dans la transition de l'état sain à l'état malade, par l'action d'un agent pathogénétique qui, dans l'esprit de la doctrine homœopathique est un remède aux symptômes semblables à ceux qu'il produit lui-même; l'état de trouble où jette le principe vital cet agent pathogénétique qui n'y apporterait pas de perturbation s'il agissait dans le sens de ses actions; tout cela est évidemment le fait d'une puissance ennemie, contraire, opposée et non semblable à ce principe. Ainsi, agir dans le sens du principe vital serait agir en sens inverse de l'action

pathogénétique qui, dans toute appropriation homœopathique, doit être semblable à l'action morbide dans le sens de laquelle elle doit agir ; ce serait, dans les termes du moins, reconnaître le principe éniantopathique dont l'erreur aussi consiste à voir dans sa médication une puissance opposée au mal, et par conséquent, agissant dans le sens du principe vital. L'une et l'autre doctrine ainsi comprise, s'inscrirait en faux contre les guérisons spontanées inconciliables, inadmissibles dans un tel système, et dont la reconnaissance obligée emporte nécessairement celle d'un effet curatif résultant d'une cause morbide, en même temps que, par une conséquence forcée, elle rallie, comme au sein de la nature, source unique de toute vérité, les opinions égarées, dissidentes en thérapeutique, autour d'une bannière commune sur laquelle sont écrits ces mots exprimant le principe naturel et vrai de l'action curative pour tous les systèmes passés, présents et futurs : *Toute guérison, par voie directe, est le fait du principe vital excité par une puissance essentiellement contraire à l'action de ce principe, puissance conséquemment toujours analogue au mal ou symptômes du mal, quand elle n'est pas le mal lui-même.* Je reviens à mon sujet. Le tableau des effets pathogénétiques d'une substance, comme le tableau des symptômes constituant une maladie, se compose d'effets primitifs et secondaires difficiles à démêler entre eux. C'est un ensemble plus ou moins confus d'effets réactionnaires nés les uns des autres, pour la plu-

part, d'une cause occasionnelle dont l'impulsion primitive, au bout d'un temps quelquefois fort court, a le plus souvent disparu pour nous, en ce sens que nous n'avons alors aucun moyen certain de la reconnaître. Et puis, que nous servirait même de la reconnaître, alors qu'un grand nombre de symptômes également importants à noter pour le succès de l'appropriation homœopathique réclament de notre part une égale attention ? Un dévoiement, je suppose, survenu en un temps quelconque d'une maladie, forme, dans celle-ci, un symptôme auquel vous voulez faire répondre par l'un de ses effets, l'agent homœopathique dont vous ferez choix ; et vous voulez que le dévoiement qu'il est susceptible de produire, soit un *effet primitif* de cet agent, à ce genre d'effet seul succédant un mouvement organique inverse de celui qui le constitue état morbide. Mais remarquez que, dans cette manière rigoureuse de concevoir l'homœopathie, il faudrait, pour le succès de cette combinaison, que le dévoiement auquel vous allez opposer, pour le faire cesser, un effet *semblable primitif*, ne fût pas lui-même un effet secondaire ou de réaction dans le tableau de la maladie dont il fait partie ; dans le cas contraire, l'organisme placé entre deux mouvemens inverses et travaillé en sens opposés, serait frappé d'impuissance dans ses effets ou de confusion dans le résultat de ses efforts ; de telle sorte que nous nous trouverions dans le cas, ou de ne rien obtenir, ou de ne savoir à quoi rapporter les résultats obtenus. Car

enfin, les causes morbides et les agens pathogénétiques sont de même nature, elles influencent l'organisme de la même manière, elles le poussent à des mouvemens semblables. Et, à moins de ne tenir aucun compte de ces causes morbides, comme origine des mouvemens dont se compose la maladie, il faut absolument, pour être approprié, que votre médicament, dans ses effets pathogénétiques, entre dans ce mouvement morbide et en seconde l'action. Or, nier l'action des causes morbides serait nier l'évidence. Depuis l'introduction de l'épine qui a pénétré dans le pied d'un enfant, jusqu'à la mort qui a pu en être le résultat, tous les accidens tétaniques qui ont pu naître d'une telle cause et s'enchaîner comme effets secondaires à son action primitive, ne sont-ils pas aussi réels que les effets tétaniques nés pathogénétiquement de l'action de l'*angusture*, je suppose, ou de quelque'une des substances susceptibles de les produire ? Prétendez-vous que la nature de l'action pathogénétique soit autre que celle de l'action morbide ? Quelle raison en donnerez-vous ? Serait-ce que l'une guérit l'autre ?

Si c'était là une raison, je ne verrais plus pour obtenir l'effet curatif, la nécessité de l'analogie d'action entre le remède et les symptômes du mal. Mais la nécessité de cette analogie, est, pour vous comme pour moi, un fait démontré, certain. Obligé donc de raisonner sur la nécessité de cette analogie, il faut bien que nous l'admettions entière, et que les effets pathogénétiques du médicament, de même

nature que les symptômes semblables de la maladie, ne soient curatifs de celle-ci qu'en ajoutant à l'impulsion née de la cause morbide, l'impulsion analogue, susceptible d'être produite par l'agent médicamenteux. Dans cette interprétation obligée et toute naturelle à laquelle seule se rattache le fait des guérisons spontanées, les effets pathogénétiques du médicament devenus auxiliaires des symptômes morbides, impriment à l'organisme un mouvement semblable et sollicitent par un genre d'action analogue, la réaction curative qui en résulte. Dans cet état des choses, toute impulsion morbide spéciale, restreinte dans certaines conditions, pouvant être curative, je n'ai point à considérer autre chose dans l'appropriation homœopathique du remède au mal, que la similitude des symptômes, sans m'ingénier de l'impossible, c'est-à-dire, d'adapter ou de faire concorder les effets pathogénétiques primitifs du remède avec les effets pathologiques secondaires de la cause morbide; effets secondaires qui sont toujours eux-mêmes primitifs d'autres effets qui naissent d'eux et dont la détermination ne serait pas pour nous la source de moins d'incertitude que la distinction des effets pathogénétiques primitifs et secondaires dont la condition à ces états ne peut jamais être que relative. Je me vois obligé de confondre dans mes combinaisons thérapeutiques ce qui est inextricablement confondu dans la nature, et d'avoir égard dans mon travail d'appropriation, à toute espèce de symptômes pathologiques comme à toute espèce d'effets

pathogénétiques; heureux, je le répète, de ne voir dans cette obligation, rien qui soit opposé aux vraies bases sur lesquelles repose la doctrine homœopathique. En un mot, si la vue des guérisons spontanées vous révèle tout ensemble, comme je me suis efforcé de le démontrer ailleurs, le but et les moyens de la nature dans les maladies et le caractère de la réaction organique, vous comprendrez à quel titre, à quelle condition un agent médicamenteux peut devenir son auxiliaire dans le fait de guérison; et vous concevrez les succès de cet agent, comme son exacte appropriation, soit que les effets pathogénétiques qui ont fixé sur lui votre choix fussent primitifs ou secondaires, c'est-à-dire, comme vous l'entendez, fussent le fait de la spécialité de l'agent ou de la réaction de l'organe; parce qu'en définitive, un agent qui aurait en puissance la constipation et ne produirait le dévoiement que secondairement ou par réaction, n'en a pas moins aussi en puissance le dévoiement, puisqu'il imprime à l'organisme une modification en rapport avec ce genre d'aggravation. Que si pour vous, inattentifs aux enseignemens des guérisons naturelles, mais préoccupés des premiers enseignemens de notre école, l'organisme reçoit passivement l'action du médicament, que l'effet curatif, opéré en quelque sorte fatalement par la rencontre des conditions d'identité nécessaire entre les symptômes morbides et les effets pathogénétiques, ait lieu ainsi sans la participation active du principe vital à ce résultat, il

est tout naturel et parfaitement logique de n'attribuer de *vertu* curative qu'aux effets primitifs. « Ceux-ci par leur prévalence , comme disait ou laissait dire Hahnemann, ayant seul mission de déloger la maladie naturelle, de l'organe malade , pour s'y caser à sa place, jusqu'à ce que l'effet secondaire qui succède nécessairement à l'effet primitif et qui en est le contraire, ait effacé, par le rappel de l'état de santé dont son apparition est le signal, jusqu'aux moindres traces de la maladie artificielle qui avait remplacé la maladie naturelle. » On conçoit d'après cette grotesque interprétation de l'action curative homœopathique que l'effet primitif *seul curatif* dût *seul* être pris en considération, et qu'il fallût absolument, dans un tel arrangement, conserver à chaque effet ses propres attributions. Procédant l'un et l'autre d'une loi spéciale qui les régirait séparément et différemment, et ne pouvant dès lors remplir l'objet l'un de l'autre , se suppléer ou s'aider réciproquement, il fallait bien les distinguer entre eux, sous peine de tout confondre. Dans un tel état de choses, et leur doctrine ainsi comprise, il y avait lieu vraiment de féliciter les homœopathes dans leur pratique généreuse, de rencontrer toujours si bien et si juste, pour le choix des substances renfermant cette condition rigoureuse de succès. Il serait admirable en effet que, d'une part , reconnaissant une nature ou un caractère analogue aux mêmes symptômes produits dans l'organisme par l'action de mille causes d'où naissent nos maladies; et aux effets pathogéné-

tiques semblables produits par les divers agents médicamenteux; et que, d'autre part, établissant une distinction *essentielle* entre les effets primitifs et secondaires de ces agents pathogénétiques, à ce point que le succès dépendit entièrement et absolument de cette condition rigoureuse d'appropriation, sans égard d'ailleurs à la diversité des symptômes morbides, tantôt primitifs tantôt secondaires, aussi ou de réaction auxquels dans notre opinion (1) l'homœopathie oppose ses agents; il serait admirable qu'au milieu de tant d'écueils, la marche de l'homœopathie fût si ferme et si sûre; et que ses succès, résultat de tant de difficultés vaincues, fussent si généraux et si fréquents. Mais tant de résultats admirables et dont la réalité est incontestable, ont sans doute ailleurs leur source véritable; autrement je demanderai pourquoi *nux*, par exemple, qui m'a servi utilement contre un état de constipation, je suppose, se montre-t-il en mainte occasion, également efficace dans un cas de dévoiement? etc.

(1) Je dis, *dans notre opinion*, car dans l'esprit de l'école homœopathique dont j'ai rappelé tout à l'heure la théorie, l'état de passivité auquel est réduit l'organisme dans l'action curative, le rôle absolu, exclusif, dévolu dans cette opération au médicament considéré abstractivement, l'attribution aux seuls effets primitifs de celui-ci, de toute sa vertu curative, font que, pour cette école, il ne saurait y avoir, rigoureusement parlant, de symptômes *morbides* secondaires, tout effet secondaire ou consécutif étant, en vertu d'une loi aussi invariable (Bigel, Examen, tom. I, p. 115) que celle qui régit l'appropriation des effets primitifs semblables, l'inverse



Conformément à la loi générale d'antagonisme, d'où naît l'homœopathie, au point de vue thérapeutique, loi de situation fixe ou de conservation, d'où procèdent tous les phénomènes de la vie, à l'état morbide comme à l'état sain, nous sommes fort éloignés de ne point reconnaître la propriété qu'a un agent homœopathique, par une action analogue au mal dans ses effets, de ramener l'organe malade à son état normal. Mais que ce soit *immédiatement*, et par un mouvement inverse de celui qu'on lui suppose à l'état malade; voilà ce qu'il faut rejeter, comme ne se rattachant à aucune notion physiologique, et dès lors, tout-à-fait inintelligible. Les symptômes morbides auxquels nous adressons les effets pathogénétiques des remèdes, étant déjà eux-mêmes des effets réactionnaires de l'organisme contre l'action morbide, n'en résulterait-il pas pour la plupart du temps, que nos agens homœopathiques, s'ils agissaient et opéraient immédiatement et par

de la maladie, son contraire ou la guérison, c'est-à-dire l'état de santé, et non plus un état morbide pouvant réclamer une médication. Si l'on raisonnait dans cette hypothèse, que nous ne rappelons que pour prévenir toute objection, nous dirions qu'il ne peut plus y avoir de crainte fondée de confondre entre eux les effets primitifs et les effets consécutifs, que de confondre entre eux les signes de la santé et de la maladie, puisqu'un symptôme morbide, de même qu'un effet pathogénétique, dès lors qu'il n'est pas la santé, doit toujours être primitif. D'où impossibilité de les confondre, et inutilité de les distinguer entre eux sans crainte d'erreur ni de méprise.

un mouvement inverse de celui qu'on suppose à l'état morbide (comme on l'entend sans doute lorsque, établissant une distinction entre l'action morbide et l'action conservatrice du principe vital, on dit que c'est dans le sens de ce dernier que le médicament doit agir), n'auraient nécessairement d'autre effet que d'enrayer, d'effacer la réaction actuelle dont il est nécessaire, au contraire, qu'il devienne alors l'auxiliaire. Or, quand un fait se conçoit aussi naturellement que celui-ci, et qu'il ressort si bien des lois connues de la physiologie, par quelle déviation fatale voudrait-on, pour l'expliquer, avoir recours à une véritable non-sens, si non à un barbarisme physiologique? Il est en thérapeutique une condition relative constamment homœopathique entre l'état morbide et l'action pathogénétique secondaire ou de réaction du remède, condition à laquelle on ne semble point avoir pris garde, lorsqu'on a dévolu *au seul effet pathogénétique primitif* la toute puissance curative; c'est que c'est toujours à un état réactionnaire de l'organisme que s'adressent nos médicaments. En effet, dans une affection quelconque nous devons voir le produit secondaire d'une cause inverse dans son effet primitif; car nécessairement l'agent ou la cause des symptômes morbides, opérant en vertu des mêmes lois que les agents pathogénétiques dans les épreuves que nous faisons de ceux-ci sur l'homme sain, nous devons toujours supposer un organe malade dans un état réactionnaire, puisqu'il est sous l'influence d'une cause contraire

à l'état de santé où il se trouvait quand cette cause a agi sur lui. Il en est de même de l'agent pathogénétique au point de départ de son action qui est toujours aussi l'état de santé. Or, il est difficile de ne point admettre une analogie entre deux causes dont les effets sont exactement semblables; et, dès lors, ce que vous direz de l'une ou lui rapporterez devra également être applicable à l'autre. Comment donc un symptôme morbide s'établit-il dans l'organisme et y prend-il la place de la santé? ou puisque c'est tout un, comment un agent pathogénétique imprime-t-il ses effets morbides à l'organisme sain? comment trouble-t-il l'harmonie de son action normale? En vertu des propriétés qui lui sont inhérentes et propres, un agent pathogénétique mis en contact avec l'organisme, y développe sur un ou plusieurs points en rapport avec ces propriétés spéciales, une action anormale qui rompt sur le point ou les points où elle a lieu, l'harmonie d'action qui constitue l'état normal; et ce défaut d'équilibre ou d'ensemble régulier d'action, apprécié en lui-même ou dans les désordres successifs dont il est l'origine ou la cause occasionnelle, révèle tout à la fois et les moyens d'y remédier et le mécanisme d'action par lequel ces moyens opèrent une guérison également légitime et vraie. Nous avons exposé ailleurs (*Bibl. Hom.*, t. 4 et 5, 2<sup>e</sup> série) les divers modes d'action curative de ces différens moyens, et notre but ici n'est point d'y revenir. Nous voulons seulement ici rappeler ces faits, leur enchaînement et leur caractère, afin de

préciser le sens des mots *primitifs et secondaires* dont on qualifie les effets pathogénétiques des médicaments ; de rectifier, en montrant leur commune essence et leur analogie , l'erreur théorique qui pouvait naître de leur vicieuse interprétation et de l'importance exagérée de leur distinction exacte ; de prévenir par là la confusion et l'incertitude où cette interprétation erronée jetterait le praticien homœopathique, et de briser enfin les armes que l'allopathie pourrait y chercher contre nous. Or, disions-nous, il n'y a d'*essentiel* et de réellement *primitif* dans tout ce qui constitue une lésion quelconque ; que ce défaut d'ensemble, ce désaccord apporté par la cause morbide ou pathogénétique dans l'harmonie normale des actions organiques ; tous les phénomènes nés de cet état de choses sont autant de symptômes réactionnaires, quelque immédiatement qu'ils soient le produit de la cause morbide.

L'action pathogénétique considérée ainsi dans son principe est seule véritablement l'effet primitif de l'agent qui la produit, et cette action n'a d'analogie ou de similitude qu'avec l'action de la cause morbide susceptible de troubler de la même manière qu'elle l'harmonie de l'action normale. Mais le moyen d'établir le rapport de ces deux états, tant qu'ils ne nous apparaissent pas avec des caractères sensibles qui nous permettent desaisir leur rapport ? Celui-ci ne devient apparent et ne peut être jugé, comparé, que lorsque les premiers effets de réaction nous l'offrent sous une forme et des caractères ex-

térieurs qui le livrent à l'action de nos sens. Mais il est évident que les premiers effets sensibles sous lesquels se manifeste l'action morbide ou pathogénétique, bien qu'ils soient devenus une sorte de personnification du principe abstrait d'où ils procèdent, ne sont déjà plus que symptômes de réaction. Nés d'une cause morbide, ils forment le caractère de la maladie; d'un agent pathogénétique médicamenteux, ils en indiquent l'appropriation homœopathique, c'est-à-dire, dans l'esprit de la doctrine homœopathique, la puissance curative; et, à ce titre, ces premières manifestations organiques ne sauraient être plus privilégiées que les autres appelées secondaires. Il y a mieux; ces symptômes nommés secondaires ne sont, à bien prendre, pas plus secondaires que ceux qu'on nomme primitifs. Ils sont eux-mêmes, dans l'enchaînement des phénomènes morbides, effets immédiats également primitifs, de la cause d'où ils procèdent; et cette cause est toujours la même en quelque temps de la maladie qu'elle se manifeste : c'est toujours un désaccord, un trouble de l'action normale, dont l'origine est différente, mais dont la nature ou le caractère est le même. Seulement, l'expérience ou l'observation ayant constaté, dans la succession des phénomènes morbides, que les premiers symptômes ou la série de symptômes immédiatement nés de la lésion et la constituant en quelque sorte pour nos sens si faciles, en cas semblable, à confondre avec sa cause, l'effet immédiat qui seul nous apparaît sous une forme

saisissable et comparable ; l'observation, dis-je, ayant montré les symptômes immédiats ou premiers nés bien différens de ceux qui les suivent dans l'enchaînement et la succession des phénomènes morbides dont se compose l'histoire d'une maladie , et même quelquefois, tout-à-fait opposés , comme peuvent l'être entre elles la maladie et la santé, on a tout naturellement conclu de ce fait à une loi qui le régirait, d'après laquelle , classant et caractérisant chaque phénomène morbide selon l'aspect différent et même opposé sous lequel il s'offre à nous , on a vu dans les premiers symptômes, c'est-à-dire dans les efforts d'abord impuissans de l'organisme pour rétablir l'équilibre détruit, le contraire des effets qui suivent. Il est tout naturel en effet que la fin d'une lutte d'où l'organisme sort victorieux , s'offre à nous sous un aspect exactement opposé à celui qu'elle présentait à son début.

Dans le système de la réaction il n'y a, je crois, pas d'autre manière de concevoir l'opposition des effets primitifs et secondaires. Le fait de guérison, c'est-à-dire de la conversion du symptôme morbide en l'état de santé, par une puissance pathogénétique homœopathiquement appropriée, ne saurait être autrement interprété, à moins de ne tenir aucun compte de l'action vitale dans ce fait, et de l'assimiler à ceux que régissent les lois physiques. Or, en laissant à la force vitale proprement dite toute la part qui lui appartient dans ce fait, voici l'enchaînement et la succession de tous les phénomènes qui

**y concourent :** Application en cas morbide de l'agent pathogénétique spécial, aggravation plus ou moins manifeste de l'état morbide, par cet agent ; réaction efficace de la force conservatrice ; cessation de l'état morbide, c'est-à-dire passage de l'organisme malade à un état opposé, tout comme dans les épreuves pathogénétiques, où l'on voit le mal produit par l'agent en expérience, cesser par les efforts plus puissans de l'organisme, et faire place à un état opposé ; un tarissement de sécrétion, je suppose, succéder à une augmentation de la même sécrétion, etc. , et *vice-versâ*. Ainsi l'opium, par exemple, qui constipe et qui relâche après, renferme donc bien dans sa puissance, et celle-ci dans ses effets, la constipation et puis le dévoiement ; et , si nous comprenons et avouons l'avantage de faire en thérapeutique l'application homœopathique de son effet primitif , nous ne voyons pas pourquoi la méprise qui nous faisait faire celle de son effet secondaire fût, comme on semble le croire , une erreur si grave et si capitale ; puisque les faits sont là avec le raisonnement qu'ils étayent, pour constater les bons résultats possibles encore avec cette méprise. Comment en serait-il autrement, quand cette méprise facile doit être si fréquente ; et comment avec cela comprendre la précision et les succès d'une pratique qui auraient pour condition rigoureuse l'exacte distinction des effets primitifs et secondaires des agens qu'elle emploie quand cette distinction, fruit du hasard bien souvent, peut dépendre dans les essais d'une action

pathogénétique plus forte ou plus faible, selon la dose de l'agent, les dispositions particulières et le degré de réceptivité de l'expérimentateur. Car il ne faut pas oublier que l'effet primitif, objet spécial de nos recherches et de nos justes préférences, est nécessairement dans ses manifestations, l'inverse ou l'opposé de la puissance pathogénétique de l'agent, laquelle, je suppose, étant la constipation, produira *selles faciles*, pour effet primitif, par la réaction efficace de l'organisme sous l'action légère de la substance en épreuve, ou bien *constipation*, si, par une raison quelconque, la puissance de l'agent dominant la réaction triomphe dans la lutte et s'y impose telle quelle à l'organisme. Tel est, dans la méthode radorienne, la raison pour laquelle, au moyen des grandes doses médicamenteuses familières à cette doctrine, on échappe à la spécificité (effet primitif) du médicament, qui se révèle avec tant d'énergie sous les petites doses de l'homœopathie; tel est le secret du calme étonnant de l'organisme sous la puissance concentrée des agents dits *controstimulans*, et de son agitation non moins surprenante, sous la puissance tant divisée des agents homœopathiques. Mais l'agent qui a en puissance des effets primitifs et secondaires dont la distinction, souvent accidentelle, repose moins sur le principe que sur les conditions de son action; l'agent qui peut produire ces effets divers ou provoquer l'organisme à leur production, ne renferme-t-il pas les conditions d'homœopathicité réelle et suffisante



avec les états morbides semblables aux effets pathogénétiques qui peuvent naître en un temps quelconque, primitivement ou secondairement de son action? Cela nous semble ainsi, à nous; et nous croyons que dans l'opinion accréditée qui voit *fatalement* le mal dans la première série de symptômes, et la guérison dans la deuxième, on confond évidemment le dernier phénomène réactionnaire avec la guérison, comme on a fait du premier de ces phénomènes avec l'état morbide. Toutefois, qu'on fasse une loi de la conversion de l'état morbide à l'état sain, par un agent pathogénétique semblable, nous y souscrivons; notre conviction est toute là; c'est la loi homœopathique; mais qu'on convienne avec nous de la manière dont cette loi s'exécute; et, dans sa généralité, elle embrassera tous les effets, ceux dits secondaires, ou consécutifs, comme les primitifs; et, à la différence près de leur condition d'action, elle s'accomplira toujours homœopathiquement par l'application des uns et des autres, c'est-à-dire en dépit de la méprise qui ferait faire emploi de ceux-là au lieu de ceux-ci.

Bien que cette confusion dont nous parlions tout à l'heure, que cette illusion qui nous fait voir le mal dans le premier symptôme réactionnaire, et, dans le dernier la guérison, ait pu n'être point un obstacle à la constatation de la véritable loi thérapeutique, ni même un empêchement réel à son utile application; il importait toutefois, et devenait même, à notre avis, chaque jour plus instant de

signaler cette erreur qui nous montre sous le caractère général, certain, invariable, absolu d'une loi, la conversion, par l'agent homœopathique du symptôme primitif au symptôme secondaire ou consécutif, et dans l'apparition de celui-ci, le fait accompli de la guérison. Par là, nous croyons rapporter le mode curatif à son véritable principe et reconstituer la doctrine homœopathique sur ses bases physiologiques; en même temps que, par une conséquence naturellement déduite de notre interprétation du mécanisme de toute guérison, nous réduisons à leurs justes mesures les prétentions exagérées des zélés de l'homœopathie et de ses détracteurs, en ramenant aux termes d'une circonspection mieux en rapport avec la généralité des faits, les premiers qu'une confiance trop absolue dans l'infailibilité d'une médication, comme toutes les autres, essentiellement relative et conditionnelle dans ses résultats, expose nécessairement à quelques déceptions dans la pratique médicale, non moins qu'à de fréquentes erreurs dans le diagnostic et le pronostic des maladies; erreurs qui deviennent contre nous des armes puissantes aux mains de nos adversaires; et en ôtant à ceux-ci le moyen de fonder leurs dénégations sur l'impossibilité de réunir dans notre pratique les conditions rigoureuses d'où on a jusqu'ici fait dépendre ses succès; si donc la particularité ou spécialité d'une action morbide, gît dans son affinité plus grande avec le système d'organe qu'elle atteint, et que le symptôme primitif, comme ceux

qui le suivent et qui composent avec lui l'histoire ou le tableau de la maladie, sont au même titre les uns que les autres, autant de symptômes réactionnaires ou de mouvemens de l'organisme naturellement inverses, contraires ou opposés à celui sous l'image duquel nous devons nous figurer le mouvement morbide, l'action morbide, la cause morbide, le mal lui-même enfin considéré abstractivement ; lorsque j'oppose à un symptôme ou état morbide quelconque, un agent qui n'a *que dans ses effets secondaires* un rapport homœopathique avec ce symptôme, je mets l'organisme malade en contact avec un agent dont l'action, semblable au symptôme auquel je l'oppose, si elle n'est pas immédiatement l'effet de cet agent, procède de lui toujours et peut en devenir l'effet médiateur ; et, en définitive, on pourrait dire que cette différence se résume en une question de temps. La guérison, peut être, sera plus prompte par l'action immédiate d'un agent dont l'effet pathogénétique primitif est semblable au symptôme auquel on l'applique homœopathiquement, que sous l'action d'un agent dont l'effet semblable au symptôme morbide ne serait que secondaire ; mais elle arrivera également sous cette action secondaire, puisque celle-ci procède originairement du même agent que l'action primitive (1) ; seule-

(1) Fidèles aux grands principes de la physiologie en dehors desquels ce serait une grave erreur que de chercher la raison des phénomènes vitaux dans l'état morbide, comme à l'état sain, ne perdons pas de vue que c'est de la loi générale d'an-

ment , faudra-t-il peut-être que l'organisme subisse l'effet primitif de l'agent avant d'en recueillir l'effet secondaire semblable au symptôme dont il doit être curatif. En effet , soit que , conformément à la loi générale d'antagonisme, vous supposiez dans l'agent pathogénétique dont vous vous proposiez l'application à un symptôme morbide semblable à son effet secondaire, une puissance inverse ou opposée à son effet primitif , soit que vous voyiez le caractère de sa puissance dans la forme extérieure sensible sous laquelle elle se manifeste d'abord , *son application à la guérison d'un symptôme semblable à son effet secondaire*, peut, sans déroger aux principes de l'homœopathie , se concevoir en théorie aussi clairement qu'elle est certaine en fait. Ainsi, par exemple et pour rendre notre pensée plus simple et plus intelligible, nommons *A* le principe médicamenteux supposé en puissance dans l'agent remède, *B* le premier effet réactionnaire qu'il développe dans l'organisme. Le second effet, celui qu'on a coutume de nommer effet de réaction , étant l'inverse de celui dont il procède , s'appellera *A* comme l'effet supposé en puissance dans le remède. On voit dans la première hypothèse, que l'organisme malade sera alors soumis à l'action d'une puissance pathogénétique exactement semblable au symptôme morbide , puisque

tagonisme qu'est née et que procède la loi spéciale qui régit la thérapeutique , l'analogie d'action entre le remède et le mal, ou l'homœopathie ; sans cela, le plus saillant des phénomènes vitaux , la réaction , ne serait pas compris.

l'effet secondaire opposé à l'effet primitif dont il procède, est semblable à la puissance médicamenteuse dont procède l'effet primitif. Dans la seconde hypothèse, opposant à l'organisme une puissance semblable à celle du symptôme primitif, c'est-à-dire semblable à celle sous l'action de laquelle il est dans le moment, vous agissez dans le sens même de la cause qui a fait naître l'état de réaction où se trouve actuellement l'organe malade, vous continuez sur lui l'action de cette cause. Dans tout état de choses, vous éveillez la réaction par une puissance pathogénétique spéciale, seule et unique source de l'action curative, *par voie directe*, s'entend.

Et puis, l'état morbide de l'organisme ne modifie-t-il en rien les conditions de ses rapports pour que ceux-ci soient alors absolument les mêmes qu'en santé? — Et ne se peut-il pas qu'un agent dont les épreuves pathogénétiques ont constaté la nocivité spéciale à l'égard d'organes ou de systèmes d'organes dans l'état naturel normal, ou, ce qui revient au même, l'affinité ou l'appropriation thérapeutique, rencontrant l'organisme dans un état de réaction, bornât alors sa propre action ou ses effets à la continuation de ce mouvement réactionnaire, quel que fût du reste, le rapport plus ou moins exact de l'action qui aurait eu puissance avec le mouvement réactionnaire que nous lui voyons alors efficacement favoriser? Ainsi donc, assigner, sans nécessité absolue, à l'appropriation curative des médicaments, des conditions rigoureuses et difficiles à constater, à

préciser, n'est-ce pas gratuitement fournir à nos adversaires des moyens de justifier leur opposition à notre doctrine, et des armes pour la combattre ? Il est un cercle d'idées, un enchaînement de propositions déduits de l'observation des faits, dont on ne saurait s'écarter un moment sans entrer dans le vague et l'obscurité. C'est ce qu'on fait, à mon avis, lorsqu'on cherche l'action curative ailleurs que dans la réaction organique. Or, je l'ai dit, et je veux le rappeler ici. La réaction organique procède d'une action nocive, et ne saurait procéder d'une autre cause; l'appropriation curative, de la spécialité de cette action nocive; et, le moyen de reconnaître et de fixer ces conditions de rapport et d'appropriation, est l'*appareillage* des effets pathogénétiques avec les symptômes morbides, c'est l'homœopathie, au point de vue thérapeutique. Mais les conditions curatives d'un médicament ne sauraient pas plus être scindées que les symptômes morbides constituant dans leur ensemble une maladie. Les premières sont dans le médicament tout entier comme l'autre dans la totalité de ses symptômes; et les effets médicamenteux, comme les symptômes morbides, procèdent d'un enchaînement d'actions dont les premières appelées primitives, bien que génératrices des secondes, ne constituent pas plus le médicament ou sa propriété, que celles-ci qui sont aussi primitives et génératrices d'action successives qui remontent à elles ou en procèdent. L'effet primitif renfermant l'effet secondaire, celui-ci a donc, pour

le cas morbide auquel il se rapporte toute la condition d'appropriation désirable, soit que cette condition lui vienne de l'effet primitif d'où il procède, ou qu'il la tienne plus directement de sa propre homœopathicité. Voyez ce qui arriverait, dans le cas contraire : une maladie renfermant trente symptômes, je suppose, ne pouvait trouver la condition de sa guérison dans un médicament qu'autant que celui-ci renfermât à l'état primitif les trente symptômes auxquels on l'opposerait. Mais n'est-il pas évident que cette condition rigoureuse d'appropriation serait impossible dans la plupart des cas, et que son éventualité constante serait, pour tous un obstacle au succès de son application. Heureusement qu'il n'en est point ainsi, et que l'expérience rectifiant les fausses interprétations d'un principe incontestable, nous le montre moins exclusif et moins restreint dans ses applications. En effet, tout en reconnaissant l'importance évidente, certaine du choix d'un médicament renfermant dans ses effets primitifs ou générateurs, les symptômes morbides également générateurs, primitifs, les plus spéciaux et les plus directement semblables, quel praticien homœopathe pourrait citer d'assez nombreux exemples d'insuccès réellement et uniquement dus au défaut de cette appropriation rigoureuse, pour faire de celle-ci une loi absolue.

On voit par toutes ces raisons, et eu égard à l'extrême difficulté de démêler certainement dans les épreuves pathogénétiques des médicaments, les ef-

fets primitifs des effets secondaires , qu'ils doivent tous être recueillis et notés avec soin; pouvant , si non à titre égal, du moins avec un succès également assuré, satisfaire dans la pratique aux diverses indications thérapeutiques , dans l'esprit même de la doctrine homœopathique, et sans porter la moindre atteinte à l'unité du principe sur lequel cette doctrine est basée.

---

## D'UNE MALADIE LONGUE ET COMPLIQUÉE,

ET DES DIFFÉRENS MOYENS TENTÉS POUR LA GUÉRIR,

Par MAURICE POETI, docteur en médecine, médecin de seconde classe à l'hôpital militaire de Turin.

Le 15 février dernier , je fus appelé pour donner des soins à l'avocat X...

Je vis un homme d'à peu près 60 ans, pâle, exténué, assis sur un canapé, et qui était soutenu par un grand nombre d'oreillers; il était en proie à des suffocations affreuses qui menaçaient de l'étouffer de cinq en cinq minutes. Son anxiété était extrême, la terreur était peinte sur son visage, et ses regards exprimaient qu'il n'espérait plus rien. Il se plaignait d'une grande gêne dans la région *sternale*, ainsi que dans la région épigastrique. A ces symptômes, il



faut ajouter de violentes palpitations de cœur qui soulevaient ses côtes et ses habits. En approchant l'oreille, j'entendis un bruit que les auteurs ont comparé à celui que produit un soufflet quand il repousse l'air qu'il contient. Du reste, malgré la grande irritation de ce viscère, ses mouvemens étaient réguliers, et la *sistole* et la *diastole* n'éprouvaient aucune intermittence. Les pouls correspondaient exactement aux battemens du cœur, seulement ils étaient tendus comme des cordes harmoniques : la colonne sanguine imprimait un mouvement vibrant à l'artère, qui faisait que les pouls acquéraient le caractère dit métallique; et dans la région épigastrique, se voyait aussi une palpitation très-visible extérieurement, qui tourmentait beaucoup le malade; mais elle était pour ainsi dire effacée par la palpitation du cœur, qui causait à chaque instant des lipothymies qui mettaient le malade dans d'affreuses angoisses, et présageaient l'approche de la mort. Outre une sensation mal définie à la région du cœur, les parties externes à cette région correspondante aux endroits douloureux étaient si sensibles, que la seule application de la main augmentait la peine de la respiration. Tous ces symptômes s'accroissaient extraordinairement chaque fois que le malade avalait la plus petite quantité de boisson ou d'aliment; quelquefois une seule cuillerée de bouillon suffisait pour exciter le plus grand désordre dans la respiration, et faire croire la suffocation immédiate. Durant ces attaques, le malheureux était con-

traint pour respirer à mettre sa tête entre ses genoux. D'autres fois, il jetait sa tête en arrière pour faire pénétrer un peu d'air dans sa poitrine. Ce spectacle atroce était accompagné de gémissemens et quelquefois de cris et de hurlemens. La langue était ulcérée, le gosier sec et la soif ardente. Le malade avait de plus une diarrhée qui lui occasionait dix ou quinze évacuations par jour. Cinq minutes après avoir avalé un aliment, une évacuation alvine avait lieu. Les cuisses et les jambes étaient extraordinairement enflées. Il y avait hydrocèle. Des vésicatoires avaient été appliqués à chaque mollet, et un cautère à la cuisse, dont il ne découlait aucune humeur. L'hydropisie occupait tout le tissu cellulaire des fesses, et montait jusqu'à l'os sacrum. Le dos des mains était légèrement enflé; la langueur était extrême; le malade employait toutes ses forces pour porter ses mains à sa tête; tous ses mouvemens accroissaient extraordinairement les symptômes : en un mot, peu de jours ou peu d'heures de vie lui étaient réservés. Comment était-il parvenu à cet état ? Voilà ce que je recueillis :

L'avocat X... se porta très-bien jusqu'en 1827, époque à laquelle il atteignit sa 46<sup>e</sup> année. Il fut alors attaqué d'une diarrhée sans cause connue, qui résista aux astringens, aux opiacés, aux rafraîchissans, aux gommeux, aux *sottrativi*, et aux applications locales de sangsues. Cette diarrhée persistant et disparaissant, dura jusqu'en 1838.

Ce flux intestinal était sujet à beaucoup de chan-

gemens, toutes les matières étaient jaunâtres, cendrées, ou blanchâtres. Quelquefois les alimens passaient intacts par le tube intestinal, et la diarrhée se changeait en vrai lienterie. Les affections morales augmentaient ou diminuaient l'intensité de la maladie; cela n'empêchait point le malade de remplir les devoirs de son état, et pour conserver ses forces, il prenait souvent une trop grande quantité d'alimens.

Au mois de mai 1838 il fut attaqué la nuit d'une difficulté de respirer, et le docteur Chio ayant fait plusieurs guérisons par la méthode homœopathique, fut appelé pour lui donner des soins.

A la première consultation, le docteur Chio prescrivit la *bryonia* pour la difficulté de respirer; à la seconde consultation, il lui administra le *mercurius solubilis* pour se rendre maître de la diarrhée. Le malade, qui prétendait être soulagé en deux ou trois jours, abandonna la médecine des *semblables*, et reprit la médecine des *contraires*.

Vers le mois de juin les saignées et les *contre-stimulans* ne changèrent rien à la situation; on employa contre la suffocation les *sedanti*, les *deprimenti* et autres remèdes, surtout la digitale. Vers la fin de cette année l'hydropisie se manifesta aux extrémités inférieures; les urines s'arrêtèrent, les suffocations s'accrurent tellement que le malade quitta son lit et fut obligé de se tenir sur un canapé. On proposa alors l'usage intérieur de la *scille*; ce remède accrut les urines, fit désenfler les jambes et les cuisses,

mais la diarrhée augmenta ; les palpitations de cœur et la difficulté de respirer continuèrent. On déclara le malade incurable par vice organique du cœur.

Au mois de janvier 1839 les urines redevinrent rares , l'enflure reparut , les suffocations et les palpitations augmentèrent énormément ; la diarrhée continua. On administra en vain la *scille*, la *digitale* et leurs semblables. On administra aussi vainement les sangsues au *scrobicolo* du cœur. Je fus appelé alors.

Le malade me dit qu'il ne voulait plus suivre que l'homœopathie... Mais comment se charger d'une telle cure ? comment entreprendre de guérir un moribond ?.... J'étais le vingtième médecin appelé ; toutes les célébrités et capacités du pays s'étaient succédé sans fruit ; on accuserait l'homœopathie de la mort qui ne pouvait tarder..... Je refusai, en donnant au malade les meilleures raisons que je pus imaginer , et en déclarant toute la vérité à sa famille. Mes argumens , mes observations furent inutiles. Le malade me conjura au nom de l'humanité : la famille me supplia de ne pas ôter la dernière espérance à un mourant ; il était de mon devoir de soigner celui qui demandait mon secours... je me décidai ; mais d'après l'exposé que l'on vient de lire , il est facile de conclure , que je n'avais d'autre but que celui de rendre la mort moins cruelle à l'infortuné malade que j'avais dû condamner au premier aspect.

Le malade voulut que je me réunisse au docteur Chio , ce que j'acceptai avec empressement.

Le premier jour on administra une goutte de la 12<sup>e</sup> dilution de *colchique d'automne*, étendue dans huit cuillerées d'eau, à prendre par cuillerée une, de trois en trois heures; ce remède fut alterné pendant quatre jours avec quelques doses d'*arnica*, administrées de la même manière. Ces deux médicamens produisirent d'admirables effets : la respiration devint plus libre; les palpitations diminuèrent des deux tiers; et le bruit intérieur, semblable à celui d'un soufflet, diminua au point qu'il fallait prêter la plus grande attention pour le distinguer. Le malade dormit trois heures la nuit du cinquième jour. Cependant la respiration était toujours courte, et les crises quoique diminuées de nombre et d'intensité revenaient encore quelquefois la nuit et le jour; nous nous décidâmes à administrer une goutte de la 10<sup>e</sup> dilution du *veratrum album*. Sous l'influence de ce remède les suffocations cessèrent, la respiration devint plus libre, les palpitations cessèrent, et le malade se trouva beaucoup mieux. L'ulcération de la langue guérissait, la soif s'étanchait, les urines augmentèrent et devinrent claires et limpides; il transsudait des jambes une grande quantité d'eau : une toux et des crachats légèrement teints de sang se manifestèrent; l'usage de *bryonia alba* diminua la toux, et décolora peu à peu les expectorations. Le malade dormait, les cuisses et les jambes étaient revenues à la grosseur naturelle, si bien qu'après trois mois passés sur un canapé, le malade retourna dans son lit, où il put dormir étendu, couché sur

l'un ou l'autre côté sans que la respiration fût altérée, ou que les mouvemens du cœur fussent accélérés. Tel était son état douze ou quatorze jours après le commencement de la cure.

La diarrhée persistait. On mit deux granules de *metallum album*, à la trentième dilution, dans huit cuillerées d'eau. Le malade en devait prendre une cuillerée toutes les quatre heures. Après deux jours, la diarrhée avait cessé; chaque jour une évacuation ou deux s'effectuait. Les urines augmentaient considérablement, la langue était guérie, la respiration naturelle, aucune palpitation; le pouls régulier, mais toujours vibrant et métallique; le malade mangeait et digérait; la jambe gauche était tout-à-fait guérie, et un point de suppuration était établi à la jambe droite. Mais cela ne pouvait nous décider encore à rien espérer, vu la nature du pouls. Cependant le temps semblait opportun pour administrer les antipsoriques, et nous donnâmes le *lycopodium clavatum*, auquel nous fîmes succéder le soufre.

Le malade et sa famille se réjouissaient; mais, malgré le silence des symptômes, nous ne nous flattâmes jamais. En effet, après huit jours, la diarrhée et un point d'ulcération à la langue reparurent. Le jour suivant, la respiration devint plus douloureuse; les palpitations, l'enflure, tous les maux et toutes les douleurs revinrent. Les remèdes ne produisirent plus d'effet; le *datura stramonium* assoupit seul les symptômes durant six heures, après lesquelles la maladie reprit le dessus. En vain

on administra *nux vomica*, *cuprum metallicum*, *sambucus nigra*, *silicea*, *belladonna*, *carbo vegetabilis*. L'unique soulagement que trouvait le malade dans ses angoisses, était de se faire extrêmement serrer les mains; cette sensation suspendait l'horreur des suffocations : le malade était au désespoir, invoquait la mort, pleurait sur ses misères; nous résolûmes de modérer l'extrême sensibilité de ses nerfs; il fallait engourdir ces douloureuses sensations sans accélérer la mort. C'était un problème que le médecin devait résoudre; et opérant d'après ma conscience, je lui prescrivis six grains d'opium, en douze pilules à prendre deux le soir, à un intervalle d'une heure : je signai cette ordonnance de mon nom. C'est le seul remède allopathique que j'aie prescrit; qui dit le contraire ment (1).

(1) Le malade voulait à tout prix savoir quel remède je lui avais administré; mais connaissant son aversion pour l'opium depuis que les médecins qui m'avaient précédé lui en avaient administré de si fortes doses sans succès, je lui cachai que je m'étais servi de ce médicament pour calmer les spasmes et angoisses vraiment atroces que je lui voyais souffrir; et j'écrivis sous ses yeux une autre ordonnance : cette ordonnance ne fut envoyée à aucun pharmacien et ne dut jamais être d'aucun usage. Personne n'en fut plus instruit que celui qui, abusant de la confiance de la famille, s'empara de cette ordonnance dans la chambre même du malade après sa mort, et la montra en triomphe dans toute la ville, comme une découverte importante. Je tais le nom de cet homme et de ceux qui le décidèrent à commettre une telle action, croyant que la publicité serait une flétrissure.

Depuis ce jour, on ne donna plus aucun remède au malade : ses souffrances s'engourdirent; il put reposer la nuit, et ses derniers momens approchèrent sans que ses facultés intellectuelles fussent notablement altérées, puisqu'il avait presque tous les jours une conférence avec le curé de la paroisse, avec lequel il s'entretenait de ce qui l'intéressait.

Le 26 mars, il voulut être porté sur son lit, afin d'étendre un peu ses membres endoloris. Vers deux heures après midi, la respiration devint difficile, et le resserrement à la région sternale s'accrut; à quatre heures, il fallut le remettre sur son canapé, où je le trouvai étendu à cinq heures, quand j'allai le visiter. Il avait le pouls très-petit, mais régulier; dix minutes plus tard, le pouls disparut, les mains noircirent, et le malade nous dit qu'il se sentait mourir. Il expira à six heures moins un quart.

Nous obtînmes de la famille, ainsi que de l'autorité, la permission de faire l'autopsie du cadavre, qui eut lieu le lendemain, 28 mars, dans la salle attenante au cimetière, en présence du professeur Ruberi, qui avait été un des médecins du malade; du docteur en chirurgie Gallo, chargé de l'ouverture; de quelques jeunes étudiants et du rédacteur de cette relation, moi, et le docteur Chio.

L'extérieur du corps présentait un amaigrissement universel; les extrémités inférieures étaient œdémateuses, les tissus des jambes dans un état complet de dégénération. Les poumons étaient dans l'état normal, seulement nous trouvâmes un endur-



cissement à la base du poumon droit, dont nous avons eu connaissance au moyen de la percussion ; le cœur *aortique*, ou postérieur, était gonflé ; les *valvules*, *mitrales* et *sigmoïdes* n'offraient rien de remarquable, sinon que ces dernières paraissaient un peu étendues. L'artère aorte était, elle aussi, dilatée jusqu'au complément de son *arc*, d'un quart en sus de sa nature, ainsi que les parois d'égale consistance et épaisseur ; et nous vîmes intérieurement de petites éminences charnues disséminées çà et là, qui diminuaient en nombre à mesure que l'aorte descendait vers les parties inférieures. La couleur de la superficie intérieure était un peu jaunâtre, mais moins intense qu'elle n'a coutume de l'être dans ce genre d'altération, selon les observations de Morgagni. Le cœur pulmonaire, ou antérieur, participait aux dilatations, et un tel genre de lésion nous donna une explication suffisante des phénomènes que nous avons observés dans la respiration et dans la circulation pendant la maladie.

On procéda ensuite à l'ouverture du ventricule (l'estomac) et du tube intestinal. Le premier offrait vers sa base, où il repose sur la rate (viscère auquel il était fortement adhérent), une espèce de large ecchymose noire ; la muqueuse manquait là en partie, et en général était notablement altérée, vice qui se reproduisait dans la plus grande partie de la cavité. Les vaisseaux sanguins étaient gonflés par le sang ; toutes ces indications annonçaient une lente et longue inflammation dans ces parties. Le *duodé-*

num présentait aussi plusieurs lésions , mais en moindre degré. Vers l'extrémité du petit intestin , les taches noires observées dans l'estomac étaient reproduites, et l'on découvrait des petits points ulcérés ainsi que la maigreur absolue de la muqueuse; vers l'extrémité du petit intestin et tout le long du gros, les membranes composant le tube alimentaire s'amincissaient tellement parfois , qu'elles semblaient une pellicule d'oignon. Il n'est pas besoin de dire que le gonflement des vaisseaux sanguins était aussi patent qu'il fût possible de le voir dans un cadavre , ainsi que les visibles désordres produits par une inflammation de onze années dans des parties aussi délicates. Vers l'extrémité du gros intestin , on trouva une petite glande d'un rouge foncé , plus grosse que de coutume. Le foie était endurci , mais seulement à sa surface; il était sain intérieurement. Le système de l'appareil veineux des extrémités inférieures était extrêmement gonflé par un sang noir, et les veines adhéraient fortement aux artères et aux parties environnantes (1).

La médecine homœopathique ne prétend pas anéantir les faits que des hommes respectables par leur génie et leur doctrine ont laissés en héritage à la science; elle veut seulement imprimer à la physiologie et à la pathologie une autre tendance. L'homœopathie rejette toutes les spéculations métaphy-

(1) On trouve un exemple analogue à cet état du cœur et à ses dépendances , après une maladie semblable , dans la *vingt-sixième lettre de Morgagni* , § 33.

siques relativement à la vie considérée dans son principe ou , pour mieux dire , dans son essence , l'étudiant uniquement dans les moyens en vertu desquels elle se manifeste. La physiologie homœopathique ne connaît pas d'autre guide ; cette physiologie rejette tout ce qui ne provient pas d'une observation directe ; elle prend connaissance de l'état sain ou malade par les symptômes qui se manifestent. Sa loi générale est celle-ci : *tous les êtres vivans sont régis par une loi suprême , la loi de l'appropriation.* Toute modification extérieure produit sur l'organisme deux actions opposées ou antagonistes : l'une primitive , par le moyen de laquelle se manifeste la propriété des remèdes , et l'autre qui consiste dans la réaction exercée par l'organisme contre le remède. Ainsi l'on dit de tous les autres modificateurs agissant sur le corps humain auxquels appartiennent tous les miasmes aigus et chroniques , et toutes les choses qui environnent l'homme durant sa vie.

La diarrhée qui attaqua le malade dont nous venons d'écrire l'histoire , avait été produite et conservée par un vice psorique , ou , si l'on veut , un miasme chronique , en partie acquis et en partie héréditaire , vice qui , dans les derniers jours de sa vie , se manifesta par une violente démangeaison générale. Ce vice psorique ne fut jamais reconnu , et voilà pourquoi la diarrhée fut toujours rebelle à tous les médicamens qu'on lui administra. La diarrhée , en ce cas , était l'effet d'une cause cachée qui

se manifestait par des évacuations alvines; les remèdes attaquaient l'effet, laissant intacte la cause. Tel fut le motif des interruptions du mal et de ses continuel retours.

Une maladie aussi invétérée devait à la longue altérer les tissus et les organes relatifs aux fonctions digestives, qui sont à l'homme ce que les racines sont aux plantes. La nutrition était imparfaite, les alimens rejetés au dehors avant la digestion, la fibre s'allanguissait; les réactions étaient sans force, et le mal augmentait d'étendue et d'intensité.

Personne n'ignore que la majeure partie des sympathies nerveuses partent du centre épigastrique et de la superficie interne du tube intestinal, et s'étendent de là à toutes les parties du corps : dans le cas dont nous parlons ces sympathies vinrent du tube intestinal de préférence, transmises au cœur, soit parce que le vice psorique, cause de la maladie, l'eût disposé à les recevoir et à les fixer, soit parce que le manque même des principes nutritifs eût déjà en quelque manière causé perturbation dans les fonctions de ce viscère. Il est certain qu'il existait entre la maladie du cœur et les altérations des intestins un étroit lien. En effet, nous observâmes que les symptômes de la poitrine diminuaient à mesure que l'ulcération de la langue guérissait; à peine la langue fut entièrement cicatrisée, que les palpitations et les suffocations disparurent; mais dès que l'ulcération de la langue se manifesta de nouveau, les autres maux se remontrèrent aussi.

Cette liaison établie et prouvée entre les deux maladies, on peut assurer que, si la diarrhée eût été victorieusement combattue, la maladie du cœur ne se serait jamais développée; mais comme la diarrhée venait d'une cause spécifique, elle n'aurait pu être guérie que par un remède spécifique.

Le vice organique du cœur et de ses dépendances n'a pu se former tout-à-coup; et il est permis de penser qu'il eut pour origine les crises de suffocation, puisque les premiers symptômes ne provenaient certainement pas d'un vice organique spontané, mais qu'ils étaient des phénomènes de perturbation *dynamique*, ou des sympathies excitées par les travaux existans dans le tube intestinal. Cette nouvelle maladie a acquis auprès des médecins toute l'importance qu'elle méritait. Outre les saignées, les médecins administrèrent les controstimulans, parmi lesquels dominait la digitale.

Je ne prétends point accuser les médecins qui ont employé ces remèdes; ils agissaient comme l'enseigne la science; comme j'aurais agi moi-même, si je n'avais pas connu la médecine des semblables: loin de moi conséquemment tout soupçon de malveillance dont on pourrait m'accuser.

J'observerai seulement à l'égard de la digitale (et je me servirai de l'autorité de l'écrivain d'une des plus accréditées matières médicales, l'autorité de Barbier), que la digitale possède deux actions diverses: la première de ralentir les mouvemens du cœur; la seconde de les accélérer. L'action de ce

médicament est si bien connue aujourd'hui que la digitale perd tous les jours de son importance dans les maladies du cœur auprès des vrais, et non des observateurs systématiques.

Les deux maladies décrites ci-dessus s'irritaient mutuellement : les moyens employés pour combattre le flux intestinal, la palpitation du cœur et l'hydropisie excitaient davantage le tube *gastro-entérique*, ainsi que fit la *squilla* (scille) en accroissant extraordinairement le nombre des évacuations alvines. Le cœur participait à cette irritation, le vice organique s'acheminait à pas de géant, et les remèdes étaient impuissans pour le détourner.

J'ai voulu prouver par ces observations que la maladie du cœur développée dans le malade, avait été produite et nourrie par les désordres arrivés dans le tube intestinal ; et que si on y avait remédié immédiatement, le vice du cœur ne se serait jamais produit.

Par cet exposé, on pourra facilement se persuader, que l'homœopathie ne pouvait point accroître les maux de ce malade, si parlant le langage de ses détracteurs, on veut la regarder comme essentiellement nuisible. Cette histoire, au contraire, est une preuve du merveilleux pouvoir de l'omœopathie, laquelle est parvenue, pour peu de temps il est vrai, mais contre toute attente, à procurer à ce malade quelque trêve, et une mort tranquille.

Nous avons été engagé à écrire cette histoire par quelques propos étranges, qui ont été répétés dans

la ville de Turin, à propos de la maladie et de la mort de l'avocat X. Nous nous sommes trouvé obligé à rectifier les jugemens que l'on portait, en mettant sous les yeux du public l'histoire fidèle de tout ce qui était arrivé, fort de notre droiture et convaincu de la vérité des principes que nous professons.

---

## ÉTUDES DE MATIÈRE MÉDICALE.

(Suite.)

### LE VENIN DES SERPENS.

(Suite.)

#### CHAPITRE III. — SYMPTOMATOLOGIE (suite).

705. Un coryza qui, l'après-midi, n'était qu'à son début, a atteint, le soir, son entier développement, avec éternuement fréquent. *Lach.*, HERING.

\* (Coryza fluent, tous les jours), *Lach.*, HERING.

Sécrétion de mucosités nasales, pendant la toux. *Lach.*, STAPF.

Sécrétion d'un mucus jaunâtre dans le nez et la gorge; précédée, la veille, par un coryza sec, après un enrouement avec mucosités dans la gorge, persistant depuis plusieurs semaines. *Lach.*, REICHHHELM.

Sécrétion augmentée de mucosités dans le nez et la gorge, avec diminution de la sécrétion muqueuse dans le larynx. *Lach.* HERING.

710. Le matin, sécrétion de sérosités par le nez. *Lach.* HERING.

Flux catarrhaux âcres par le nez. *Corps de serpens.* LEBENWALD.

Écoulement d'une eau froide par la narine droite (et l'œil), pendant un gonflement de la face et des yeux. *Lach.*, HERING.

Écoulement d'une goutte limpide par le nez, précédé par une

bulle à la narine, en respirant rapidement. Chez un chat. *Crot.*, mors., LINGEN.

Écoulement abondant d'une matière liquide par les narines, au bout de 15 minutes; puis gonflement de la face et du cou, avec répugnance pour les aliments; 40 minutes après, convulsion de la lèvre inférieure, avec lippitude et écoulement continu par le nez. Chez un cheval mordu au nez. — *Vipera elegans*. RUSSEL.

## VII. FACE, LÈVRES, MENTON, ETC.

### 1. Aspect, expression et couleur de la face.

715. Air de stupéfaction, et perte des fonctions intellectuelles. *Vip. Red.*, mors. FONTANA.

Altération de tous les traits. *Vip. com.*, mors., OLIVIER.

Altération des traits comme dans la mort., *Serp. du Brésil.*, mors.

Face défaite. *Vip. Red.*, mors., LENZ.

Traits décomposés d'une manière extraordinaire. *Vip. com.*, mors., LENZ.

720. \* Face décomposée, avec mâchoire inférieure pendante, pendant le sommeil soporeux dans une *fièvre typhoïde*. *Lach.*, chap. II.

Traits exprimant la souffrance, pendant le coma. *Lach.*, mors.

\* Air souffrant chez des personnes atteintes d'*ulcères aux jambes*. *Lach.*, chap. II.

Traits qui expriment la souffrance chez des animaux. *Crot.*, Mors., HERING.

Air souffrant et exprimant de grandes angoisses, avec stupeur. *Serp. des Indes.*, mors., CLARK.

725. Distorsion des muscles de la face, avec convulsions. mors., RENGGER.

\* Distorsion des muscles de la face qui sont tirés vers le côté gauche, pendant une attaque d'*apoplexie*. *Lach.*, chapitre II.

*Distorsion des traits, chaque fois qu'on presse sur le ventre qui est tendu*. *Vip. com.*, mors., Magazin de RUST.

Distorsion des traits, avec secousses aux reins. *Lach.*, GROSS.

Couleur de la face peu altérée, avant la mort, après une morsure dans la veine au dessus du gros orteil. *Vip. com.*, LENZ.

730. Cercles bleus autour des yeux, le matin, chez un homme de bonne mine. *Lach.*, HERING.

Couleur bleue autour des yeux, avec face d'une pâleur gypseuse. *Crot.*, HERING.

Les yeux sont entourés d'un cercle brunâtre, avec mal à la gorge et fièvre. *Lach.*, GROSS.



*Le malade a pendant 28 jours très-mauvaise mine, avec joues creuses et l'air fatigué comme par des veilles. Lach., STAPF.*  
 Pâleur mortelle de la face, frigidité du corps, et mort au bout de 15 minutes. Mors., RENGGER.

735. Face pâle avec frissonnement. *Vip. com.*, mors., SILBERGUNDI.

\* Pâleur de la face, avant les attaques d'épilepsie. *Lach.*, chapitre II.

\* Face pâle avec traits qui expriment la souffrance, chez des personnes atteintes d'ulcères à la suite de la vaccine. *Lach.*, chap. II.

Pâleur gypseuse de la face, avec vertiges. *Lach.*, HERING.

Face blême, le 2<sup>e</sup> jour, avec yeux éteints et lèvres bleuâtres.

*Vip. com.*, mors. Magazin de RUST.

740. Pâleur de la face, pendant un accès de lassitude. *Lach.*, HERING. — Pendant un accès de défaillance avant le repas. *Lach.*, HERING.

Face pâle, comme dans la défaillance. *Crot.*, LINGEN.

\* Pâleur de la face chez des sujets scrofuleux. *Lach.*, HERING.

Teint blafard, terreux, yeux ternes et éteints, avant la mort. Mors., RENGGER.

Teint maladif, avec malaise général. *Lach.*, GROSS.

745.\* *Teint terreux, grisâtre, avec souffrances abdominales. Lach.*, HERING.

\* *Teint blafard, gris-jaunâtre, avec face hâve, pendant des Fièvres intermittentes, après l'abus du quinquina. Lach.*, chap. II.

\* *Teint terreux, maladif, après l'abus du quinine, contre des fièvres intermittentes. Lach.*, chap. II.

\* *Teint maladif, avec souffrances gastriques. Lach.*, chap. II.

\* *Teint maladif, avec dysménorrhée. Tinct. de vip.*

750. Teint décoloré. *Crot.*, mors. JÉRÔME.

Taches rouge-noirâtre, de la grandeur d'une lentille, à la figure, le 4<sup>e</sup> jusqu'au 7<sup>e</sup> jour. *Vip. Red.*, mors., LENZ.

Couleur bleuâtre des joues, du front, des paupières et des lèvres; après la mort. *Vip. com.*, mors. LENZ.

*Couleur plombée du visage. Aussitôt, Crot. Mors.*

Couleur plombée de la face, pendant toute la vie. *Crot. Mors.*, SCHÖPF et CARPER.

755. Face décolorée, jaunâtre; comme suite chronique de la morsure, *Crot.*, JÉRÔME.

*Couleur jaunâtre de la face. Crot. Mors.*

Teint jaunâtre, avec fièvre. *Lach.*, BEHLERT.

Couleur jaunâtre de la face, avec joues rouges, pendant des affections cérébrales. *Vip. Red.*, mors. ORFILA.

\* *Teint jaunâtre avec joues rouge de cinabre, pendant des affections chroniques. Lach.*, HERING.

\* Teint jaunâtre avec joues et nez rouge-jaunâtre, pendant des maux de gorge. *Lach.*, chap. II.

760. \* Le matin, teint décoloré, avec veines rouges, rougeur circonscrite et couleur de minium aux joues, et nez rouge, avec souffrances syphilitiques et mercurielles. *Lach.*, HERING.

\* Les joues pâles deviennent rouges. *Crot.*, WALLACE.

## 2. Gonflement de la face.

Bouffissure de la face. *Serpens du Brésil*, Mors.

Le malade reste étendu sur la terre, épuisé, avec face bouffie, respiration violente; on dit qu'il a saigné par la bouche, le nez et les oreilles. *Serp. du Brésil*, Mors., prince MAX. de NEUWIED.

Gonflement de la face, de la tête et de tout le corps. *Crot.*, Mors., DETTWILLER.

765. Gonflement et bouffissure de toute la face. *Lach.*, mors., KUHN.

Gonflement de la face augmenté, chez des sujets lépreux, surtout partiellement et à la racine du nez. *Lach.*, trit., HERING.

Gonflement de la face, surtout aux paupières et aux lèvres. *Vip. Red.*, mors., LENZ.

Gonflement du visage, surtout à la bouche, aux yeux et au nez, avec sensation de tension et de fourmillement, mors.

*Gonflement de toute la face et des yeux au point de les fermer*, avec douleurs aiguës, surtout pendant la matinée, dans les tempes, les mâchoires et les yeux; élancemens comme par des couteaux depuis la tête jusque dans les yeux, le nez et les tempes; écoulement d'une eau froide par la narine et l'œil gauches, avec rougeur de cet œil. Le gonflement était pâle, avec prurit violent qui se faisait sentir aussi à la tête et par tout le corps, s'aggravant après midi et le soir, rémittent la nuit. *Lach.* x, glob. 4. — *Merc.*, après l'usage infructueux de bell., fut l'antidote. — HERING.

770. \* Gonflement du côté gauche de la face et de la mâchoire, avec sensibilité au toucher. *Lach.*, HERING.

Gonflement énorme de la face. *Vip. Red.*, mors., PIORRY.

Gonflement rapide du visage, de manière à ne plus pouvoir ouvrir les yeux; le gonflement n'est ni érysipélateux, ni oedémateux, peu douloureux, mais fortement tendu, et devient bientôt noir comme du charbon; avec occlusion de la gorge pendant 8 jours. *Vip. com.*, mors., LENZ.

Un relâchement oedémateux paraît persister encore au bout de dix ans à la place de la morsure à la face. *Vip. com.*, mors., LENZ.

Gonflement de la face et de la tête, au point que les yeux chassieux sortent fortement hors des orbites, avec gonflement énorme du ventre, et mort au bout de quelques heures. Au dessous de la peau, il y eut une grande quantité d'une sérosité jaunâtre. Chez des brebis. *Vip. com.*, mors., LENZ.

775. Gonflement volumineux de la tête et du cou, au point qu'on eut de la peine à retrouver les yeux; le gonflement cessa au bout de huit jours, mais la peau resta laxo et pendante. Chez un chien. *Serp. du Brésil*, mors., PRINCE MAX.

Gonflement de la face et du cou, après une morsure au nez. Chez un cheval. *Vip. elegans*, mors., RUSSEL.

Face fortement gonflée et rouge, comme suite chronique. Mors.

Gonflement de la face, avec beaucoup de chaleur et de rougeur. *Lach.*, DETTWILLER.

Gonflement des joues, avec rougeur de toute la face, revenant après une seconde dose de *lach.*, DETTWILLER.

780. (Gonflement rouge-bleu de la joue avec pulsation, pendant un mal aux dents; la tumeur s'ouvre et rend du pus.) *Lach.*, HELFFRICH.

Gonflement de la joue avec mal aux dents. *Lach.*, HERING.

### 3. Chaleur, rougeur et inflammation à la face.

Chaleur à la face le premier jour. *Lach.*, KUMMER.

\* Chaleur fugace à la face, chez des ivrognes. *Lach.*, HERING.  
Congestion de sang à la face et à la tête en toussant. *Lach.*, GROSS.

785. \* Chaleur et rougeur de la face après une attaque d'*apoplexie*. *Lach.*, chap. II.

\* Brûlement à la face pendant une *fièvre intermittente*. *Lach.*, chap. II.

Douleurs brûlantes dans la face. *Lach.*, DETTWILLER.

Rougeur de la face immédiatement après la morsure à la langue; plus tard la face se rubéfié de nouveau, mais les yeux deviennent ternes. *Vip. com.*, LENZ.

Le malade devint rouge et commença à suer au bout de sept minutes. *Vip. com.*, mors., OLIVIER.

790. Face alternativement rouge et pâle aussitôt après la morsure. RENGGER.

\* Face rouge foncé, et pendant les convulsions, rouge-bleu; pendant une attaque d'*apoplexie*. *Lach.*, chap. II.

\* Face rouge foncé pendant des souffrances *gastriques* et *pulmonaires*. *Lach.*, chap. II.

\* Face rouge, avec traits anxieux, pendant les *crises* de *choléra*. *Lach.*, chap. II.

\* Rougeur de la face pendant le *rhumatisme*. *Lach.*, chap. II.



795. \* Face rouge et bouffie, avec délires, dans une *fièvre intermittente*. *Crot.*, chap. II.

Rougeur érysipélateuse autour de l'œil gauche, avec prurit nocturne, et réveil en sursaut; le lendemain matin, gonflement rouge de la partie affectée, avec aggravation après la méridienne; le surlendemain, gonflement rouge, volumineux, avec prurit excessif et presque insupportable; toute la paupière inférieure est gonflée et rouge, avec prurit. Avant et après cette affection, mal de tête martelant en se baissant. (*Rhus x*, respirat. soulagea.) *Lach.*, HERING.

\* Un érysipèle à la face qui se manifestait souvent avorta en naissant. *Crot.*, GROSS.

\* *Erysipèle à la face, guéri en naissant*. *Lach.*, GROSS.

\* Un érysipèle d'une forte étendue s'améliora dans l'espace de trois jours, au point que le malade put sans danger s'exposer à l'air. *Lach.*, GROSS.

800. \* Tous les ans, ou après chaque refroidissement, gonflement subit de la face, la nuit, avec prurit des plus violents, et précédé de douleurs et de brûlement dans les membres; les yeux semblent vouloir sortir de la tête; la partie gonflée finit par se gercer avec suintement corrosif; en même temps, soif, fièvre et rêves fréquents. *Lach.*, HERING.

#### 4. Éruptions et dartres à la face.

\* Tannes, rougeur et boutons à la face, comme reste d'un érysipèle. *Lach.*, HERING.

\* Dartres rougeâtres à la face. *Lach.*, HERING.

\* Dartre chronique, avec croûtes épaisses, dans la région des favoris. *Lach.*, GROSS.

\* Les dartres répercutées, à la face et à d'autres parties du corps, reviennent en quantité. *Lach.*, GROSS.

805. Éruption miliaire par toute la face le 26<sup>e</sup> jour, et plus tard, à plusieurs reprises. *Lach.*, HERING.

Éruption à l'œil, comme un bouton de gale. *Lach.*, REICHELH.

Desquamation de la peau du visage et de la tête plus qu'à l'ordinaire, durant 3, 4 jours. *Lach.*, REICHELH.

Desquamation de la peau du front, avec prurit cuisant. *Lach.*, BEHLERT.

Prurit à la face. *Lach.*, HERING.

810. Prurit autour des yeux et aux joues, amélioré après s'être gratté, depuis le matin jusqu'au soir. *Lach.*, trit., HERING.

Formication à la face, avec tension et bouffissure. Mors.

\* ~~Élancemens~~ picotans à la face et autour des yeux, se dirigeant du dedans vers le dehors, chez un ivrogne. *Lach.*, HERING.

Les chats mordus se grattent fréquemment les yeux, le nez, les oreilles et la face, sans cependant se laver. *Crot.*, HERING.

*Éruption de petits boutons à la face.* *Lach.*, BEHLERT.

815. Quelques boutons rouges au front et à la racine du nez. *Lach.*, MATLAK.

Une grosse pustule à côté de l'aile gauche du nez, avec douleurs très-vives dans la joue, rougeur et dureté de la partie affectée persistant pendant long-temps. *Crot.*, LINGEN.

Petites pustules dans le sourcil droit et à la face. *Lach.*, BAUER.

Plusieurs petits boutons au front et à la face; plusieurs jours après la prise. *Lach.*, BEHLERT.

Petits boutons, semblables aux vésicules de gale, à la face. *Lach.*, WEPELHOEFFS.

820. Pustules de la grandeur d'une petite tête d'épingle, à la face, et plus tard aussi sur la lèvre supérieure, au dessous du nez, dans les sourcils et à la poitrine; le lendemain les pustules disparurent, mais elles revinrent à d'autres endroits, aux bras, etc.; durant 7 jours. *Lach.*, REICHHELM.

\* Boutons à la face, au printemps; avec mal à la tête, nausées et selles irrégulières chez de jeunes filles, *Lach.*, HERING.

\* Bouton chronique au nez, qui grossit d'abord et devient ensuite plus petit. *Lach.*, HELFFRICH.

Douleur comme si un bouton allait paraître entre la tempe et l'angle externe de l'œil; le 5<sup>e</sup> jour, jusqu'au 6<sup>e</sup>. *Lach.*, trit., HERING.

#### *Sensations dans les os de la face.*

Tiraillement dans les os de la face, avec chaleur fébrile. *Lach.*, STAPP.

825. Tiraillement dans la pommette et la mâchoire inférieure. *Lach.*, STAPP.

Déchirement dans la pommette jusque dans l'oreille, le 7<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

Tiraillement pressif, d'abord dans la mâchoire droite, puis dans la mâchoire gauche, ensuite dans toutes les deux à la fois. *Crot.*, SCHMOELE.

Douleur pressive dans la pommette droite, vers l'œil; ainsi qu'au genou droit vers le côté intérieur, le 12<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHELM.

Pression dans le côté droit de la face, la mâchoire supérieure et la tête. *Lach.*, KUMMER.

830. Sensation de raideur dans la pommette, partant des glandes du cou. *Lach.*, BEHLERT.

Sensation de fouillement et de térébration dans la pommette droite et les parties environnantes le 4<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

Prosopalgie : Déchirement au dessus de l'orbite , avec vomissement des alimens ; chez une jeune fille dans l'âge de la puberté , avec manque d'appétit et teint pâle. *Lach.* Gross.

#### 6. Symptômes des lèvres.

Éruption au côté gauche de la lèvre supérieure. *Lach.*, BAUER.

\* Excoriation du coin gauche de la bouche ; chez un sujet atteint de *tremblemens*. *Lach.*, chap. II.

835. Petits boutons remplis de pus blanchâtre , à la lèvre supérieure et la face , le 4<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHELM.

Brûlement à la lèvre supérieure , avec coryza. *Lach.*, BAUER.

Lèvres chaudes. *Lach.*, BAUER.

Lèvres sèches. *Lach.*, KUMMER.

Couleur bleuâtre des lèvres. *Vip. com.*, mors. , magasin de RUST.

840.\* Lèvres noires , dans une *scarlatine* maligne. *Lach.*, BUTE.

Gonflement des lèvres et de la face. *Vip. Red.*, LENZ. — *Serpens divers*. LEBENWALDT.

Lèvres et gencives gonflées. *Lach.*, DETTWILLER.

(Lèvre supérieure boursoufflée). *Lach.*, HELFFRICH.

\* Gonflement de la face interne de la lèvre supérieure , au point de fermer la bouche , avec *mal à la gorge*. *Lach.*, HERING.

845. Gonflement de la bouche. *Vip.*, *com.*, mors. LENZ.

Tension autour de la bouche et à la face. Mors.

*Efforts continuels de rejeter des mucosités écumeuses par la bouche* , avec impossibilité de proférer aucun son articulé , étourdissement , immobilité du corps , respiration pénible ; pouls petit , accéléré et à peine sensible ; traits qui expriment grande angoisse et douleurs pénibles. *Serpens des Indes.*, mors., CLARKE.

Écume tenace à la bouche , qui souvent forme de grosses bulbes ; chez des chats. *Crot.*, mors., HERING.

\* Le malade rejette en soufflant une écume visqueuse par la bouche ; dans une attaque d'*apoplexie*. *Lach.*, chap. II.

850. *Écume à la bouche* ; dans plusieurs cas de morsure par divers serpens.

\* Écume à la bouche , dans les attaques d'*épilepsie*. *Lach.*, chap. II.

*Tremblement des lèvres*. *Crot.* et autres serpens., mors.

Tremblement des lèvres , avec faiblesse , accès de défaillance , etc. *Crot.*, mors.

Mouvement convulsif de la lèvre inférieure ; au bout de 40 minutes , jusqu'à la nuit. Chez un cheval. *Vip. elegans*, mors., RUSSEL.

855.\* Bouche tirée du côté gauche , dans une attaque d'*apoplexie*. *Lach.*, chap. II.

7. *Mâchoire inférieure et menton.*

*Trismus ; mâchoires fortement serrées. Serp. divers., mors.*

\* Trismus , avec spasmes de la langue et de la gorge ; chez une personne atteinte de *cataplexie*. *Lach.*, LINGEN.

Au bout de 15 minutes, les mâchoires étaient fortement serrées ; le malade resta insensible , comme s'il était mort ; seulement de temps en temps il respira. Au bout de 40 heures (après l'application extérieure de l'*eau de Sainte-Lucie* et l'usage intérieur du vin), la sensation revint , et au bout de 62 heures le malade put parler. *Serp. à lunettes., mors., ORFILA.*

Le serrement crampoïde des mâchoires ayant déjà persisté pendant quelque temps et les attaques de convulsions paraissant se rapprocher promptement , l'*eau de Saint-Lucie* fut encore employée avec succès *Serp. des Indes orientales, mors., ALEXANDRE.*

860. Serrement spasmodique des mâchoires, avec gonflement de la main et du bras, et autres signes d'un grand danger. *Crot., mors., PERCIVAL.*

Les mâchoires furent tellement serrées qu'il fallait les déboîter des articulations. *Vip. com., LENZ.*

*Trismus, Crot., Serp. à lunettes., Vip., Red.* et autres serpens., mors.

Trismus pendant les frissons. *Lach.*, 30°. *Lach. ROTH de Philadelphie.*

\* Raideur des articulations maxillaires, dans une *angine*. *Lach.*, chap. II.

865. Les mâchoires sont immobiles, la langue sort de la bouche comme si elle était serrée entre les dents. Chez un chien. *Crot., mors., HERING.*

*Besoin de serrer les dents*, avec pression dans les tempes, ou bien dans les orbites. *Crot.*, SCHMOELE.

Grincement de dents ; avant la mort. *Vip. com., mors., LENZ.*

Claquement des dents, pendant les frissons. *Lach.*, ROTH de Philadelphie.

\* *Mouvement continuuel de la mâchoire inférieure*, après une attaque d'apoplexie. *Lach.*, chap. II.

870. Sensation de paralysie dans le côté gauche de la mâchoire inférieure...

Manque de force dans la mâchoire inférieure. *Vip. com., mors., LENZ.*

\* Mâchoire inférieure pendante ; dans le sommeil soporeux d'une *fièvre typhoïde*. *Lach.*, chap. II.

Douleur de brisement dans tout le côté droit de la mâchoire inférieure et les dents. *Crot.*, SCHMOELE.

- \* Déchirement dans la mâchoire, pendant des *flueurs blanches*. *Lach.*, chap. II.
875. \* Déchirement dans l'articulation maxillaire et à côté. *Lach.*, WESSELHOEFT.
- Douleurs violentes dans les mâchoires. *Lach.*, *Vip. com.*, mors., LENZ.
- \* Douleurs jusque dans les mâchoires, dans un *mal de gorge*. *Lach.*, chap. II.
- Douleurs de meurtrissure depuis le larynx jusque dans le menton. *Crot.*, SCHMOELE.
- \* Boutons au dessous de la mâchoire, au cou, comme chez les ivrognes. *Lach.*, WOLFAHRT.

## VIII. DENTS ET GENCIVES.

### 1. Dents.

880. Les dents sont sales, *Vip. com.*, mors., LENZ.
- Les dents semblent trop longues, en les serrant. *Lach.*, HERING.
- Dents agacées, avec goût âcre dans la bouche. *Lach.*, HERING.
- Vacillement des dents. *Crot.*, mors., BARTON.
- Ebrèchement d'une dent cariée. *Lach.*, HERING.
885. Besoin de porter la langue aux dents incisives, inférieures, et exfoliation de ces dents à la face interne. *Crot.*, LINGEN.
- Ebrèchement d'une dent cariée. *Lach.*, MATLAK.
- Le malade parvient sans peine à écraser une dent cariée. *Lach.*, BUTE.
- La destruction d'une dent cariée fait des progrès plus rapides, *mais sans douleur*. *Lach.*, STAPF.
- Chaque dent gâtée se fait sentir, mais sans douleur, avec congestion à la tête. *Lach.*, STAPF.
890. Les dents et les mâchoires sont comme brisées. *Crot.*, SCHMOELE.
- Fourmillement dans une dent supérieure du côté droit. *Lach.*, KUMMER.
- Tiraillement pruritant dans plusieurs dents du côté gauche. *Lach.*, STAPF.
- Tiraillement dans diverses dents. *Lach.*, STAPF.
- Tiraillement dans les dents et les os de la face, pendant la chaleur fébrile. *Lach.*, STAPF.
895. Déchirement dans la seconde dent molaire de la mâchoire supérieure du côté droit. *Lach.*, BAUER.
- \* Déchirement dans les dents pendant des accès de *tremblement*. *Lach.*, chap. II.
- Douleurs violentes, déchirantes, tressaillantes, lancinantes, depuis la mâchoire supérieure jusque dans l'oreille; les



douleurs viennent périodiquement à chaque réveil du sommeil fait après le repas, ainsi qu'après avoir bu chaud ou froid. *Lach.*, GROSS.

\* Mal aux dents et à la tête. avec frisson, chaleur, soif et pesanteur des jambes. *Lach.*, GROSS.

\* Mal de dents pulsatif, lancinant, suivi de saignement de la dent; les gencives saignent fréquemment, même en y touchant; les douleurs alternent avec élancemens dans les oreilles, douleurs au front et battement au dessus des yeux, lesquels sont tellement douloureux que la malade ne peut rien voir. Plus les règles sont faibles, plus les douleurs sont fortes. *Lach.*, HELFRICH.

900. Elancemens passagers dans les dents incisives. *Lach.*, STAFF.

Une douleur subite passe avec rapidité dans une dent molaire, inférieure, du côté droit; elle y passe plusieurs fois de haut en bas et disparaît ensuite; le premier jour. *Crot.*, SCHMOELE.

Élancement violent, presque comme un coup, dans la dernière dent molaire de la mâchoire supérieure; disparaissant bientôt; le 2<sup>e</sup> jour. *Crot.*, SCHMOELE.

Une dent molaire, cariée et à demi cassée semble trop longue, et empêche de serrer les dents; avec térébration jusque dans la mâchoire, surtout après le repas; les gencives autour sont gonflées avec douleur jusque dans la gorge. A la fin, il sort du pus de la dent et la douleur disparaît. *Lach.*, HERING.

Maux de dents avec gonflement de la joue. *Lach.*, HERING.

905. Mal aux dents avec frigidité de l'oreille. *Lach.*, HERING.

Mal aux dents pendant un coryza. *Lach.*, HERING.

\* Mal aux dents, pendant un mal de gorge. *Lach.*, chap. II.

\* Mal aux dents d'autant plus fort que les règles sont plus faibles. *Lach.*, chap. II.

Douleurs dans les dents supérieures du côté droit, avec douleurs dans les membres du côté gauche; le lendemain, mal dans les dents inférieures du côté gauche et douleurs dans les membres du côté droit. *Lach.*, KUMMER.

910. C'est jusque dans les dents que les maux de tête se propagent. *Crot.*, SCHMOELE.

Douleur de meurtrissure jusque dans les dents inférieures, depuis le larynx. *Crot.*, SCHMOELE.

\* Douleur dans les dents, partant d'un bras qui est affecté d'une éruption vésiculeuse. *Lach.*, chap. II.

Maux de dents alternant avec mal à la tête et élancemens dans les oreilles. *Lach.*, GROSS.

Mal aux dents, avec mal à la tête, fièvre, frisson et soif. *Lach.*, GROSS.

## 2. Gencives.

915. Sensation comme si les gencives étaient gonflées. *Lach.*, BUTE.

Gonflement des gencives et des lèvres; le 3<sup>e</sup> jour. *Lach.*, DETTWILLER.

Gonflement des gencives aux dents incisives inférieures, avec sensation comme si elles allaient se décoller, et avec saignement en les frottant. *Lach.*, HERING.

Endolorissement des gencives aux deux dernières dents molaires, du côté gauche de la mâchoire inférieure. *Lach.*, BAUER.

Endolorissement des gencives avec mal aux dents. *Lach.*, DETTWILLER.

\* Gencives douloureusement sensibles, pendant des *maux de gorge* *Lach.*, chap. II.

920. \* Gencives excoriées et comme à vif, au point d'empêcher de manger; chez un sujet atteint de *tremblements*. *Lach.*, chap. II.

Gencives douloureusement sensibles aux choses chaudes. *Lach.*, BUTE.

Gencives gonflées, rouge-bleuâtre et très-douloureuses. *Lach.*, DETTWILLER.

Gonflement des gencives aux dents incisives supérieures, avec douleurs pulsatives (le soir; le lendemain, aggravation, avec battement et brûlement. *Lach.*, DETTWILLER.

Gonflement excessivement douloureux des gencives aux dents incisives inférieures; le 3<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> jour. *Lach.*, DETTWILLER.

925. Gonflement des gencives autour d'une dent cariée, suivi d'écoulement de pus. *Lach.*, HERING.

Saignement des gencives. *Lach.*, ROMIG.

\* Saignement des gencives et mal aux dents, avec *règles irrégulières*. *Lach.*, chap. II.

## IX. BOUCHE, LANGUE, PAROLE, etc.

### 1. Bouche en général.

Inflammation de la cavité buccale. *Mors....*

Brûlement violent dans la bouche, avec gonflement des lèvres et des gencives; le 3<sup>e</sup> jour. *Lach.*, DETTWILLER.

930. Brûlement et douleur pulsative dans la cavité buccale; le 2<sup>e</sup> jour après une seconde prise de *lach.*, DETTWILLER.

Brûlement violent dans la bouche et à la face. *Lach.* DETTWILLER.

Plaques brûlées et exfoliation de peau et de chair, dans la

- cavité buccale ; précédées par des douleurs brûlantes et sensation d'érosion ; du 3<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> jour. *Lach.*, DETTWILLER.
- \* Contre le scorbut on employait autrefois l'esprit de vipère. HERING.
- Odeur fétide par la bouche, sans que le sujet s'en aperçoive. *Crot.*, HERING.
935. Gonflement de la bouche, après avoir sucé la plaie d'une morsure. *Vip. com.*, mors., LENZ.
- Sensation dans la bouche comme après une forte prise de mercure. *Lach.*, 30<sup>e</sup>. YOUNG.
- Saignement par la bouche. *Serpens du Brésil*, mors., prince MAX.
- Crachement de sang. *Lach.*, GROSS.
- Sensation d'érosion dans la bouche et la gorge. *Lach.*, DETTWILLER.
940. Excoriation dans la bouche ; le malade ne sent pas la saveur de ce qu'il prend. *Lach.*
- \* Excoriation partielle dans la bouche, ainsi qu'aux lèvres et à la langue, pendant des *maux de gorge*. *Lach.*, chap. II.
- \* Excoriation de la bouche et du palais, avec sensibilité douloureuse aux boissons chaudes, brûlement dans la gorge, espèce de salivation (provoquée par l'usage du *sel d'Angleterre* avec la *crème de tartre*) ; et avec affection chronique de la mémoire et des fonctions intellectuelles, confusion fréquente en écrivant, etc. *Lach.*, HERING.
- Sécheresse et sensation de contraction dans la bouche. *Lach.*, KUMMER.
- Sécheresse dans la bouche, avec soif. *Lach.*, mors., KUHN.
945. Sécheresse et excoriation dans la bouche, avec goût métallique, et salive muqueuse, limpide et écumeuse. (*Merc.* fut l'antidote). *Lach.*, HERING.
- Sécheresse de la bouche, de la langue, du palais et de la gorge. *Lach.*, HERING.
- \* Besoin de prendre constamment quelque chose d'humide dans la bouche, afin de soulager les *maux de gorge*. *Lach.*, HERING.
- \* Sécheresse dans la bouche avec besoin continu de boire un peu. *Lach.*, HERING.
- \* Sécheresse et excoriation dans la bouche. *Lach.*, HERING.

## 2. Salive et mucosités dans la bouche.

950. Salivation violente, parfois. *Serp. du Brésil*, mors.
- Salivation avec gémissemens et convulsions. Chez un chien. *Serp. à lunettes*, mors. RUSSEL.
- Écoulement d'eau par le bec, avec vomiturition ; chez les oiseaux. *Vip. Red.*, mors. GEOFFROY.

Écoulement de salive blanche, avec une sorte de syncope léthargique. *Vip. com.*, mors. LENZ.

Salivation, avec pendiculations. *Lach.* BUTE.

955. Salivation, avec pression dans la gorge. *Lach.* STAFF.

Salivation, avec cuisson sur la langue. *Lach.* ROMIG.

Les enfans crachent beaucoup, avec fièvre et mal à la gorge. *Lach.* GROSS.

\* Salivation (avec ulcères syphilitiques à la gorge). *Lach.* HERING.

\* Salivation, avec excoriation du palais. *Lach.* HERING.

960. \* *Salivation, pendant la toux.* *Lach.* PLUSIEURS.

La salive qui s'accumule dans la bouche, force à la déglutition. *Crotal.* SCHMOELE.

*Accumulation de salive dans la bouche.* *Lach.*, HERING. BAUER.

\* Accumulation de salive dans la bouche, avec souffrances dans la gorge. *Lach.* Chap. II.

Accumulation d'eau dans la bouche, comme provenant de l'estomac; le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> jour. *Lach.*, trit., HERING.

965. Mucosités dans la bouche, dès que le malade y introduit quelque chose; puis accès de suffocation. *Serp. des Indes Orient.*, mors. CLARKE.

Accumulation immodérée de mucosités dans la bouche, avec marque d'haleine. *Lach.* GROSS.

\* Mucosités abondantes dans la bouche et la gorge, après une attaque d'épilepsie. *Lach.* Chap. II.

Salive écumeuse, limpide, muqueuse. *Lach.*

### 3. Symptômes de la langue.

Sensation sur la langue, comme après avoir pris quelque chose d'astringent; après avoir mangé du venin de vipère. *Vip. Red.*, FONTANA.

970. Saveur âcre du venin, même quand il est atténué avec une grande quantité d'eau; il produit un brûlement ardent de plusieurs heures sur la langue, laquelle se gonfle en même temps. *Vip. Red.* MEND.

Le venin a une saveur fade et produit des nausées. *Vip. Red.* LENZ.

Le *sach. lact.*, imbibée de *lach.*, 30<sup>e</sup>, semble avoir un goût salé, comme le *sel de Glauber*; après la 4<sup>e</sup> prise. SCHMOELE.

Cuisson sur la langue, comme par du poivre, avec accumulation de salive dans la bouche. Aussitôt. *Lach.*, 30<sup>e</sup>. ROMIG.

Picotement sur la langue. Aussitôt. *Lach.* BAUER.

975. Brûlement au côté gauche de la langue; le 7<sup>e</sup> jour. *Lach.* BEHLERT.

Brûlement sur la langue, en buvant de l'eau ; suivi d'enrouement et d'érosion de la gorge. *Lach.* STAFF.

\* Brûlement sur la langue, comme par du poivre, chez un sujet atteint de *tremblemens*. *Lach.* Chap. II.

Chaleur qui depuis le talon blessé remonte jusqu'à la langue. *Vip. Red.*, mors. LENZ.

\* Sécheresse de la langue et des lèvres, avec des *maux de gorge*. *Lach.* Chap. II.

980. \* Gonflement de langue par suite de morsure de vipère. *Lach.* SCHULZ.

Sécheresse de la langue. *Vip. com.*, mors. LENZ.

Langue sèche, avec soif et fièvre, avant la mort. *Crot.*, mors. JÉROME.

Langue sèche et chargée. *Lach.*, mors. KULM.

\* Langue rouge-jaunâtre, lisse, sèche, et fendillée à la pointe, dans un *typhus*. *Lach.* Chap. II.

985. Langue chargée d'un enduit épais, blanchâtre ; au bout de douze heures. *Serp. des Indes Orientales*, mors. CLARKE.

Langue chargée d'un enduit épais, avec anorexie et mal à la tête ; encore pendant la convalescence. *Vip. Red.*, mors. LENZ.

Langue humide, blanche au milieu, rouge aux bords, avec soif ; dans des affections cérébrales. *Vip. Red.*, mors. ORFILA.

Langue chargée, avec nausées et mal à l'estomac ; hors le temps des accès de gastralgie. *Lach.* GROSS.

Langue chargée, avec soif ; dans une éruption scarlatine d'une personne atteinte d'ulcères carcinomateux. *Lach.* GROSS.

\* Langue rouge, avec couleur blanche des bords et du fond, dans un *typhus*. *Lach.* Chap. II.

990. \* Langue blanche, avec impossibilité de manger, dans une *fièvre*. *Lach.* Chap. II.

Langue chargée d'un enduit jaune ; avant la mort. RENGGER.

\* Langue jaunâtre, chargée d'un enduit épais ; avec des *flatuosités*. *Lach.* Chap. II.

Langue brunâtre. *Crot.* Mors.

995. \* Langue noire ; dans une *scarlatine*. *Lach.* Chap. II.

Langue gonflée, brun-noirâtre, et sortant de la bouche ; après une morsure au talon. *Vip. Red.* LENZ.

La langue devient noirâtre ; avant la mort. Mors. RENGGER.

Langue noirâtre et gonflée au point de fermer la gorge. *Crot.* Mors.

Tremblement de la langue ; avant la mort. Mors. RENGGER.

1000. \* Langue comme raide, avec difficulté de la remuer, en avalant ; avec *mal à la gorge*. *Lach.* Chap. II.

Sortie convulsive de la langue, avec difficulté de la retirer; chez un chien. *Serp. à lunettes*, mors. BRETON.

\* Difficulté de sortir la langue, plus facile après avoir bu; dans un *typhus*. *Lach.* Chap. II.

\* Paralysie de la langue, après une attaque d'*apoplexie*. *Lach.* Chap. II.

\* Le malade se mord la langue; dans l'*épilepsie*. *Lach.* Chap. II.

1005. Sortie de la langue, dans le trismus; chez un chien. *Crot.*, mors. HERING.

Sortie de la langue par suite du gonflement de cet organe. *Vip. Red.*, mors. LENZ.

Sortie de la langue, qui est pâle, sans être gonflée. *Vip. com.*, mors. LENZ.

*Gonflement de la langue.* *Crot.*, mors. PHILOS. TRANSACT.

Gonflement de la langue au point qu'elle ne trouve plus place dans la cavité buccale, laquelle est enflammée. *Crot.*, mors.

1010. La langue, après une morsure à cet organe, est gonflée surtout du côté gauche, avec couleur plus foncée qu'à l'ordinaire. *Vip. com.* LENZ.

Gonflement du côté gauche de la langue, avec sensation comme si c'était le mercure qui l'eût produit; peu de temps après des douleurs rhumatismales. *Lach.*, 30°. DE YOUNG.

(La langue paraît plus grosse à sa pointe, avec goût nauséabond dans la bouche.) *Lach.* HERING.

Après une morsure à la langue, celle-ci sort de la bouche, et est tellement gonflée qu'il est impossible de la retirer. (Dans un cas, le *pétrole* le guérit dans 24 heures; dans un autre, ce fut l'*angélica* qui se montra salutaire). Chez des vaches. *Vip. com.* LENZ.

\* Langue remplie de papilles gonflées, de fentes et de plaques rouges et excoriées; avec un *mal de gorge*. *Lach.* Chap. II.

1015. \* Langue lisse, sèche, et fendillée à sa pointe; dans un *typhus*. *Lach.* Chap. II.

\* Langue excoriée, avec des *souffrances abdominales*. *Lach.* Chap. II.

\* Excoriation avec élancemens au côté gauche de la langue; avec un *mal de gorge*. *Lach.* Chap. II.

Sensation de contraction au côté gauche de la racine de la langue; le 5<sup>e</sup> jour. *Lach.* BEHLERT.

Élançement et déchirement passagers à la langue et au palais; avec des ulcères à la gorge. *Lach.* HERING.

1020. \* C'est jusqu'à la langue que se propagent les *maux de gorge*. *Lach.* Chap. II.

Douleurs depuis la fossette du cou jusque dans la racine de la langue et l'os hyoïde.

#### 4. Palais.

Sensation âpre et brûlante, au fond du palais. *Lach.*, trit. HERING.

Chatouillement au palais et à l'entrée du gosier. *Crot.* LINGEN.  
Douleurs passagères dans le voile du palais, en bâillant. *Lach.* BAUER.

1025. Pression dans le palais, comme provenant de l'estomac; le 5<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

Déchirement et pression au palais et à la langue. *Lach.*, HERING.

Brûlement et sécheresse au palais, après avoir pris des acides. *Lach.*, BEHLERT.

Excoriation au palais. *Lach.*, HERING.

\* Palais enflammé, avec chatouillement provoquant la toux, besoin d'avaler avide, aggravé le soir, avec sécheresse et soif, mais sans douleur en avalant. *Lach.*, HERING.

1030. \* Gonflement énorme du voile du palais, avec inflammation de la gorge. *Lach.*, BRAUNS.

\* Palpitation suffocante au palais, en toussant. *Lach.*, HERING.  
Sécheresse au palais (*Comp. sécheresse dans la gorge*).

#### 5. Parole.

\* Parole rapide, avec voix rauque; dans une angine. *Lach.*, chap. II.

Mutisme; perte de la parole et des sens. *Crot.*, mors., *Serp. à lunettes*, mors., et autres serpents.

1035. Impossibilité de parler, avec sensation de constriction de la langue et de la gorge. *Crot.*, mors., MAYRARD.

*Voix faible, éteinte. Plusieurs serpents*, mors. — Dans le sommeil soporeux. *Vip. Red.*, mors., ORFILA. — En appelant au secours. *Vip. com.*, mors., LENZ. — Par faiblesse, *Vip. com.*, mors., LENZ.

Le malade peut à peine balbutier quelques paroles indistinctes, à cause d'une grande faiblesse avec somnolence. *Vip. Red.*, mors., LENZ.

Parole difficile, avec douleurs de poitrine et sécheresse dans les voies aériennes. *Lach.*, GROSS.

Le malade parle involontairement d'une manière plus distincte et d'une voix plus haute qu'à l'ordinaire. *Lach.*, STAPF.

1040. Paroles confuses. *Crot.*, mors...

Le malade est incapable de produire aucun son articulé, avec traits qui expriment l'angoisse. *Serp. des Indes orient.*, mors., CLARKE.

Parole difficile, avec langue gonflée. *Vip. Red.*, mors., LENZ.

—avec mâchoires serrées. *Vip. Red.*, mors., LENZ.

\* Parole difficile, avec langue lourde ; dans un *typhus*. *Lach.*, chap. II.

Impossibilité de parler distinctement ; persistant encore dans la convalescence ; 18 heures après la morsure. *Serp. des Indes orient.*, CLARKE.

1045. La faculté de la parole revient plus tard que la connaissance. *Serp. à lunettes*, mors., ORFILA.

La malade a de la peine à prononcer certains mots ; la voix lui manque, ou elle parle du nez, de manière que personne ne la comprend ; elle croit avoir la gorge gonflée. Cet état s'aggrave en parlant au point que la voix devient toute nasillarde, et finit par s'éteindre entièrement ; c'est surtout l'après-midi et le soir, au moment où le mal de gorge s'améliore, que la parole survient plus embarrassée. *Lach.*, HERING. (Voy. chap. II, *Angine*.)

Le malade ne veut pas parler. *Lach.*, HERING.

## X. GORGE.

### 1. Mucosités dans la gorge.

Accumulation de mucosités tenant dans la gorge avec difficulté de les expulser. *Lach.*, HERING.

\* Accumulation de mucosités dans la gorge, après l'*épilepsie*. *Lach.*, chap. II.

1050. Renâchement de mucosités, avec un goût très-désagréable dans la bouche, presque comme du nitre. *Lach.*, HERING.

Renâchement de mucosités, le soir, après avoir pris le thé, et en aussi grande quantité que si un abcès s'était ouvert dans la gorge. *Lach.*, HERING.

Renâchement de mucosités et enrouement, après avoir dormi, le jour. *Lach.*, STAFF.

Renâchement de mucosités en toussant. *Lach.*, HERING.

Renâchement de mucosités provenant plutôt de l'arrière-gorge que du larynx. *Lach.*, HERING.

1055. Renâchement de mucosités, faisant disparaître une nodosité dans la fossette du cou. *Lach.*, STAFF.

\* Renâchement de mucosités. *Lach.*, HERING.

\* Renâchement de mucosités, avec salivation et toux ; avec des ulcères à la gorge. *Lach.*, HERING.

\* Les mucosités salées, tenaces et difficiles à expulser, prennent une couleur jaunâtre et se détachent plus facilement.

Accumulation de mucosités dans l'arrière-gorge et dans le nez, avec goût douceâtre dans la bouche ; du 2<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> jour. *Lach.*, REICHHELM.



2. *Sensations diverses dans la gorge.*

1060. \* Sensation étrange dans la gorge avant les attaques d'épilepsie, chez une jeune fille ayant les règles trop faibles. *Lach.*, HERING.

Sensation de vacuité dans la gorge, comme si le pharynx manquait. *Lach.*, HERING.

Sensation comme si quelque chose remontait l'œsophage, avec envie de vomir. *Lach.*, GROSS.

\* Sensation comme si un corps remontait par la poitrine jusque dans la gorge, avec envie de vomir ; chez une personne atteinte de *fluxus blanches*. *Lach.*, chap. II.

3. *Sécheresse dans la gorge.*

Sécheresse dans la gorge, avec déglutition difficile. *Lach.*, HERING.

1065. Sécheresse dans la gorge, sans soif ; la nuit, en se réveillant, picotement comme par mille épingles et péril de suffocation. *Lach.*, HERING.

Sécheresse dans la gorge, qui force à boire, sans cependant être soulagée par là. *Lach.*, HERING.

Gorge sèche, avec soif, pendant des nausées. *Lach.*, BEHLERT.

Sécheresse de la gorge, avec soif violente, au bout d'une heure. *Crot.*, mors., DETWILLER.

Sécheresse de la gorge, avec souffrances hystériques. *Lach.*, HERING.

1070. \* La gorge est comme desséchée, le soir et la nuit, avec soif ; dans une fièvre. *Lach.*, chap. II.

Sécheresse de la gorge, sans sécheresse de la langue ; avec un mal de gorge. *Lach.*, GROSS.

\* Sécheresse de la gorge, plus forte en respirant ; dans une *angine*. *Lach.*, chap. II.

\* Sécheresse de la gorge, avec soif ; pendant une inflammation du palais. *Lach.*, HERING.

\* Sécheresse au dessus du larynx jusque dans les deux oreilles, avec besoin d'avaler, sans soif, ni salivation ; aggravation au grand air ; amélioration après le repas ; de temps en temps alternant avec obturation du nez. *Lach.*, HERING.

1075. \* Sensation de sécheresse dans la gorge, se propageant jusque dans le nez et la poitrine, mais ne se faisant sentir que du côté gauche. *Lach.*, HERING.

\* Sécheresse du côté droit de la gorge. *Lach.*, HERING.

\* Sensation de sécheresse à des *petites places circonscrites*, dans la gorge. *Lach.*, HERING.

\* Sécheresse dans la gorge, provoquant un chatouillement avec *toux*. *Lach.*, chap. II. (*Toux*).

\* Sensation entre la racine de la langue et les amygdales droi-

tes, comme s'il y avait là une pellicule sèche, laquelle fût pressée; *avec besoin d'avaler*, et sensation comme si la bouche et les dents étaient agacées par de forts acides; amélioration après avoir bu ou en humectant la bouche. *Lach.*, HERING.

#### 4. Chatouillement et grattement dans la gorge.

1080. Chatouillement dans la gorge. *Crot.*, LINGEN.

\* Chatouillement dans la gorge, du côté droit, comme s'il y avait une petite place sèche. *Lach.*, HERING.

Fourmillement dans la gorge, le matin, avec nausées; puis picotement et vomissement; chez une femme enceinte. *Lach.*, HERING.

Fourmillement dans la gorge, la nuit, provoquant une petite toux continue; le lendemain, aggravation du mal à la gorge. *Lach.*, GROSS.

\* Fourmillement et élancement du côté gauche de la gorge; dans un rhumatisme. *Lach.*, chap. II.

1085. Sensation de grattement avec goût empyreumatique dans la gorge, jusque dans l'estomac, avec pression dans le creux de l'estomac. *Crot.*, SCHMOELE.

Apreté douloureuse dans la gorge. *Crot.*, SCHMOELE.

Sensation dans la gorge, comme après l'avoir fatiguée, avec vacuité. *Lach.*, STAPF.

Voix rauque, sans renâchement de mucosités. *Lach.*, STAPF.

Sensation dans la gorge comme si le cérumen allait y entrer, avec chaleur dans l'oreille. *Crot.*, SCHMOELE.

#### 5. Brûlement et érosion.

1090. Brûlement dans la gorge avec enrouement. *Lach.*, DETTWILLER.

Brûlement dans le gosier et la poitrine. *Vip. Red.*, mors., Geoffroy.

\* Brûlement dans la gorge. *Lach.*, HERING.

Brûlement dans la fossette du cou et le côté gauche de la gorge. *Lach.*, HERING.

Sensibilité dans la gorge comme si elle était à vif, ou comme autrefois après un refroidissement, avec douleur du côté gauche; aggravé le soir. *Lach.*, HERING.

1095. \* Sensibilité dans la gorge, avec toux nocturne. *Lach.*, chap. II (*Toux*).

*Sensation dans la gorge comme si tout était à vif*, avec grattement en mangeant un peu de pain, élancement en avalant, douleur au toucher qui donne jusque dans la nuque, et sécheresse de la gorge, sans que la langue soit sèche. *Lach.*, GROSS.

Sensation d'érosion aux deux côtés de la gorge le matin. *Lach.*, HERING.

Érosion dans la gorge et la fossette du cou. *Lach.*, HERING.

\* Douleur d'excoriation dans la gorge, avec autres souffrances dans la gorge. *Lach.*, chap. II (*Maux de gorge*).

1400. \* Douleur d'excoriation chronique dans l'œsophage en avalant les alimens. *Lach.*, BUTE.

La gorge semble être ulcérée, en avalant. *Lach.*, ROTH, de Philad.

*Sensation dans la gorge comme si tout était à vif.* ( *Alumina* fut l'antidote. ) *Lach.*, HERING.

Sensation d'érosion dans la gorge, depuis le haut jusqu'au bas, en respirant profondément. *Lach.*, HERING.

Sensation d'érosion dans la bouche et la gorge.

1405. Gorge comme à vif et gonflée, avec douleur en avalant, surtout en buvant. *Lach.*, WESSELHOEFFT.

\* Érosion dans la gorge et l'arrière-bouche, avec rougeur de cinabre. *Lach.*, chap. II (*Maux de gorge*).

Inflammation de la gorge; le 10<sup>e</sup> jour après avoir flairé *lach.*, 30<sup>e</sup>. HERING.

Chez un pigeon qui mourut après avoir pris à jeun 30 gouttes du venin. le bec, l'œsophage et le gésier se montrèrent enflammés, bleuâtres et gangrénés. *Vip. Red.*, FONTANA.

## 6. Ulcères dans la gorge.

\* Ulcères (syphilitiques, mercuriels) au palais, dans l'arrière-bouche et dans la gorge, avec chatouillement, excitation à la toux, et douleur violente en avalant des alimens, surtout en avalant des substances dures, sucrées et acides. *Lach.*, HERING.

1410. \* (Les ulcères dans la gorge deviennent moins fétides et la sécrétion en est aussitôt diminuée). *Lach.*, HERING.

\* Petites plaques ulcérées dans la gorge. *Lach.*, HERING.

Les ulcères à la gorge provoquent la toux. *Lach.*, HERING.

## 7. Douleurs dans la gorge.

Trois enfans se plaignent, le soir, de mal à la gorge, avec fièvre, renâchement fréquent et salivation; la nuit, jactation avec gémissement; les yeux sont entourés d'un cercle brun. *Lach.*, GROSS.

Douleur dans la gorge du côté droit. *Lach.*, KUMMER.

*Douleur continue dans la gorge en avalant à vide*, non en avalant les alimens. *Lach.*, trit., HERING.

1415. \* *Douleur dans la gorge en avalant à vide.* *Lach.*, chapitre II (*Maux de gorge*).

Élancement dans la gorge à chaque déglutition. *Lach.*, GROSS.

Sensation pressive dans la gorge , avec salivation en y portant l'attention. *Lach.*, STAPP.

Douleur serrante, profondément dans la gorge , à une petite place circonscrite , au côté droit de la gorge ; la douleur n'augmente pas par la déglutition , mais par le contact ; au bout d'une heure , et plus tard ; le 1<sup>er</sup> jour, il y a aggravation , le soir, lorsque quelque chose touche le gosier. *Lach.*, trit., HERING.

Douleur sur un petit point de la gorge à côté du larynx ; au bout de quelques heures , après la 2<sup>e</sup> expérimentation. *Lach.*, trit., HERING.

1120. Parfois pression légère dans la gorge. *Lach.*, BAUER.

\* Pression dans la gorge , améliorée par des renvois ; avec pression dans le creux de l'estomac. *Lach.*, BEHLERT.

Pression dans la gorge comme après avoir pris des choses âpres. *Lach.*, BEHLERT.

Pression dans la gorge comme par une cheville ( après avoir mangé des acides ). *Lach.*, BEHLERT.

Pression , en avalant , comme s'il y avait une tubérosité douloureuse dans la gorge. *Lach.*, ROTH , de Philad.

1125. Gorge comme gonflée en avalant. *Lach.* , ROTH de Philad.

\* ( Amygdales gonflées , ridées , grosses et rouges. ) *Lach.*, HERING.

La gorge paraît fermée par deux grosses masses , mais seulement en avalant à vide ; la déglutition des alimens soulage au contraire. *Lach.*, HERING.

Sensation de gonflement du côté droit de la gorge ; aggravée en pressant dessus. *Lach.*, HERING.

\* Douleur comme s'il y avait une grosseur dans la gorge , surtout du côté droit ; avec difficulté d'avalier des liquides , lesquels sortent facilement par les narines ; aggravation , le matin , au réveil , ainsi que le jour après avoir dormi ; amélioration après midi , moment où souvent le mal alterne avec parole difficile ; c'est surtout pendant un temps humide que les souffrances sont plus fortes. *Lach.*, HERING.

1130. \* Gorge comme gonflée et raide , avec mal à la gorge par le moindre refroidissement. *Lach.*, chap. II ( *Tremblement* ).

Sensation comme si une miette de pain s'était arrêtée dans la gorge , avec besoin d'avalier ; améliorée un peu en renâclant. *Lach.*, MATLAK.

\* Sensation comme si , en mangeant , quelque chose s'était arrêté dans la gorge. *Lach.*, HERING.

Sensation dans la poitrine ( l'œsophage ) comme si , en avalant , un morceau s'y était arrêté ; après midi , ce mal se jette sur l'estomac , avec pression , à un tel point que le malade est

forcé de se coucher; le soir, au lit, il ne peut pas s'endormir; la douleur passe, sur la poitrine, à l'épaule droite et de là au nombril, avec sensation brûlante; le lendemain matin, sensation passagère comme si une forte diarrhée allait s'établir; le soir suivant, forte toux, avec expectoration de matières d'un goût désagréable; le surlendemain matin, encore la sensation brûlante autour du nombril. Le tout, après la guérison d'un furoncle malin au doigt, par *Lach.*, WESSELHOEFFT.

- \* Sensation comme s'il y avait des nodosités, une petite éponge ou des arêtes de poisson dans la gorge, du côté gauche, avec besoin continuel d'avaler et douleur en avalant à vide. *Lach.*, HERING.

1135. \* Dans la gorge, au côté droit de la langue, il s'est formé une nodosité qui est douloureuse en mangeant, avec douleurs déchirantes; le malade pense que cette nodosité est la cause de toutes ses souffrances. *Lach.*, chap. II, *rhumatisme*.

Sensation d'une grosseur dans la fossette du cou que le malade s'efforce inutilement d'avaler, avec péril de suffocation et érosion dans la gorge. *Lach.*, HERING.

- \* Sensation d'une grosseur dans la gorge comme une noix, avec besoin de l'expulser en renâclément sans pouvoir y parvenir; la grosseur paraît adhérente dans la fossette du cou, et est parfois très-incommode, surtout en avalant à vide, moment où elle se porte du haut vers le bas. *Lach.*, HERING.
  - \* Sensation fréquente comme si un corps rond remontait de l'estomac et s'arrêtait dans la fossette du cou, avec péril de suffocation; rougeur et érosion de la gorge, écoulement d'eau par la bouche, goût amer, sensation d'excoriation en avalant les alimens, et douleurs depuis l'oreille jusque dans la gorge, ou depuis la gorge jusque dans l'oreille; après avoir mangé, douleur dans la gorge. *Lach.*, chap. II.
  - \* Gonflement étroit au fond de la gorge se dirigeant du haut en bas comme un cordon, avec sensation comme s'il y avait là quelque chose d'adhérent, besoin continuel et difficulté d'avaler la salive. *Lach.*, HERING.
1140. \* La gorge paraît resserrée au milieu comme un sablier. *Lach.*, chap. II (*Maux de gorge*).

\* Douleurs dans la gorge sur des petites places circonscrites. *Lach.*, HERING.

Souffrances dans la gorge tous les deux jours. *Lach.*, HERING.

\* (Chaque fois qu'il fait froid, les maux de gorge s'aggravent. *Lach.*, HERING.

Les souffrances de la gorge et de la poitrine s'aggravent le

plus le matin , après s'être levé jusqu'à midi. *Lach.*, HERING.

\* *Les maux de gorge sont aggravés chaque fois que le malade a dormi*, tant le matin que le jour. *Lach.*, HERING.

1145. \* La nuit et le matin , le mal à la gorge est amélioré ; mais 2, 3 heures après le lever , il recommence et persiste jusqu'an soir. *Lach.*, HERING.

En mangeant , le mal de gorge est soulagé ; la déglutition des alimens produit un chatouillement agréable. *Lach.*, HERING.

*Les douleurs dans la gorge sont en rapport avec les douleurs d'oreilles.* *Lach.*, HERING.

Les douleurs qui se manifestent du côté droit de la gorge se propagent toujours vers les oreilles. *Lach.*, HERING.

\* Les douleurs dans les ulcères à la gorge s'étendent jusque dans les deux oreilles. *Lach.*, HERING.

1150. Douleurs depuis la fossette du cou jusqu'à la racine de la langue , dans l'os hyoïde et au tragus de l'oreille droite , avec douleur au toucher. *Lach.*, HERING.

Douleur du côté gauche de la gorge jusque dans la langue , la mâchoire et l'oreille , le matin , après le déjeuner , au point de mettre le malade hors de lui-même ; en même temps , langue excoriée du côté gauche , avec élancemens par-ci par-là ; gencives enflammées ; sensibilité douloureuse de toutes les dents ; gonflement du côté droit de la face et de la mâchoire , avec sensibilité au toucher ; picotement sur des petits points aux cuisses et aux jambes ; goût désagréable de la bouche ; anorexie et sommeil peu satisfaisant.

Douleur depuis l'oreille jusque dans la gorge. *Crot.* SCHMOELE.

Douleur depuis les gencives jusque dans la gorge. *Lach.*, HERING.

\* Douleur incisive dans la gorge partant de l'aine. *Lach.*, chap. II ( *Aine* ).

1155. Chaleur dans la gorge qui remonte des talons. *Vip. Red.*, mors., LENZ.

\* C'est jusque dans la gorge que le brûlement et la pression dans le ventre se propage. *Lach.*, chap. II ( *Règles* ).

\* Douleurs dans la gorge alternant avec difficulté de parler. *Lach.*, chap. II , ( *Maux de gorge* ).

\* Maux de gorge alternant obturation catarrhale du nez ( *corryza sec* ). *Lach.*, HERING.

\* Mal à la gorge , avec catarrhe bronchique , au printemps. *Lach.*, chap. II ( *Faiblesse* ).

1160. Mal à la gorge , avec fièvre , salivation et agitation la nuit. *Lach.*, GROSS.

*Maux de gorge , avec péril de suffocation.* *Lach.*, HERING et autres.

\* Respiration difficile pendant les maux de gorge. *Lach.*, HERING.

## 8 Déglutition.

Détonation dans la gorge en rendant des vers par la vomituration, puis gonflement volumineux du cou et de ses glandes, avec impossibilité d'avaler pendant 6 jours; ce mal passé, il reste au cou un gonflement strumateux. *Vip. com.*, mors., LENZ.

Les oiseaux ne peuvent plus avaler, après une morsure au cou. *Vip. com.*, LENZ.

1165. Un chien ne put plus avaler. *Vip. com.*, mors., LENZ.

Après une morsure au cou, l'animal ne peut plus avaler, avec gonflement de la face, chez un chien. *Serp. du Brésil*. Prince MAX.

La gorge finit par être paralysée, chez les lapins et les pigeons. *Serp. à lunettes*, mors., BRETON.

Occlusion de la gorge, au point que la malade ne peut plus prendre que du lait et de l'eau, pendant 8 jours, après une morsure à la face. *Vip. com.*, LENZ.

Déglutition tellement difficile que le malade ne peut rien avaler, avec perte des sens du tact et de la vue, sans convulsions, mais avec relâchement de tout le corps. *Serp. à lunettes*, mors., ORFILA.

1170. \* Impossibilité d'avaler. *Lach.*, chap. II. *Maux de gorge*.

\* Déglutition impossible, après une attaque d'apoplexie. *Lach* chap. II;

La déglutition est de temps en temps difficile. *Lach.*, KUMMER. Difficulté d'avaler. *Serpens divers*. Mors., PLUSIEURS.

\* Déglutition difficile avec sensation comme s'il y avait quelque chose dans la gorge qui forçât le malade à avaler; après la 9<sup>e</sup> prise. *Lach*. DE YOUNG.

1175. Déglutition difficile des alimens et des boissons, comme par un obstacle dans la région du cardia. *Lach*. DETWILLER.

\* Le malade doit avaler plusieurs fois en vain, avant de parvenir à faire descendre la salive. *Lach.*, HERING.

\* Efforts continuels mais inutiles, d'avaler à vide. *Lach*. LINGEN. La gorge est comme fermée, comme si quelque chose s'y était arrêté; au point que la malade peut à peine avaler la salive; après le souper, pendant toute la nuit et le lendemain dans la journée. Ce n'est que la salive qu'il est difficile d'avaler; les alimens et les boissons passent bien. *Lach.*, KUMMER.

\* Difficulté d'avaler la salive, tandis que les alimens passent avec facilité. *Lach.*, chap. II. (*Maux de gorge*).

1180. \* Difficulté d'avaler les alimens, tandis que la déglutition de la salive n'éprouve aucun obstacle. *Lach.*, chap. II, (*Maux de gorge*).

Besoin fréquent d'avaler la salive, avec sensation comme si

l'on comprimait la gorge, mais sans gêne de la respiration.  
*Crot.*, SCHMOELE.

\* La gorge paraît fermée et serrée au milieu comme un sablier, avec efforts inutiles d'avaler à vide. *Lach.*, chap. II. (*Maux de gorge*).

\* *Besoin fréquent d'avaler.* *Lach.* HERING et autres.

\* Besoin d'avaler; avec maux de gorge qui s'aggravent en avalant. *Lach.*, chap. II (*Maux de gorge*).

1185. \* Besoin d'avaler, avec sensations diverses dans la gorge. *Lach.*, HERING.

Besoin d'avaler, avec sécheresse dans la gorge. *Lach.*, HERING.

\* Besoin d'avaler, produit par une sensation, comme s'il y avait quelque chose d'adhérent dans la gorge. *Lach.*, HERING et autres.

Besoin fréquent d'avaler; avec souffrances au larynx. *Lach.*, DE YOUNG.

Sensation, à chaque déglutition, comme si la gorge était gonflée, durant une demi-heure. *Lach.*, ROTH. de Philad.

1190. A chaque déglutition, élancement dans la gorge. *Lach.*, HERING.

\* En avalant, douleurs dans la gorge. *Lach.*... — \* Comme par excoriation. *Lach.*.... Comme par ulcération. *Lach.*.... Comme d'une grosseur. *Lach.*...

Déglutition difficile, avec gonflement du larynx. *Lach.*, DE YOUNG.

Difficulté d'avaler, pendant des spasmes au dos. *Serp. à lunettes.*, mors., BUTTER.

En faisant des efforts pour avaler, respiration gênée. *Vip. Red.*, mors. LENZ.

1195. Les efforts pour avaler provoquent de nausées. *Lach.*, HERING.

Impossibilité d'avaler, par sécheresse de la gorge. *Lach.*, HERING.

\* En avalant, sensation comme si la langue était raide, avec difficulté de la remuer. *Lach.*, HERING.

Un chat mordu veut boire, mais il ne peut. *Crot.*, HERING.

\* *Les boissons sortent par les narines.* *Lach.* HERING.

1200. \* Difficulté d'avaler des liquides; ils sortent facilement par les narines; sans difficulté d'avaler ni les alimens, ni la salive. *Lach.*, chap. II (*Maux de gorge*).

Les liquides sont plus difficiles à avaler que les alimens solides. *Lach.*....

\* Les alimens sont plus difficiles à avaler que les liquides. *Lach.*, chap. II, (*Maux de gorge*).

Spasmes violens de la gorge, au point que rien ne peut être introduit sans l'estomac. *Serp. des Ind. orient.*, mors., CLARK.

(La suite au prochain numéro.)



*Mouvemens convulsifs dans le gosier. Serp. à lunettes, mors., ORFILA.*

1205. *Mouvemens violens des muscles de la gorge, en faisant des efforts pour avaler. Serp. des Indes orient., mors., CLARK.*

*Hydrophobie. Serp. du Brésil, mors....*

*Hydrophobie chez un chien mordu à la cuisse. Serp. à lunettes, RUSSEL (Chap. I, 71).*

Chez un chien mordu la rage se déclara un an et trois ans après la morsure, avec le même gonflement du cou qui avait immédiatement suivi la morsure. *Vip. com. LENZ.*

\* Un chien hydrophobe qui fut mordu à la gueule eut la tête gonflée, et éprouva des convulsions plus violentes que l'eau ne les avait produites auparavant; mais bientôt la rage cessa, de manière qu'au bout de quelques heures il put boire. *Archives de STAFF.*

1210. Un chien mordu par un chien enragé, et auquel on fit prendre plusieurs doses de *Lach.*, prit néanmoins la rage. *HELFFRICH (Comp., chap. II, 27, à la fin de l'article).*

## XI. GOUT, APPÉTIT, SOIF, etc.

### 1. Goût.

Goût désagréable, nauséabond; le 3<sup>e</sup> jour. *Lach., DETWILLER.*

Goût des plus désagréables dans la bouche; la malade croit avoir pris du poison; le goût est métallique comme du cuivre, il agace les dents, produit des nausées, et occupe surtout le bout de la langue, lequel paraît gonflé; aggravé en rendant des rapports; chez une femme hystérique. *Lach., HERING.*

Mauvais goût de la bouche avec nausées et mal à la tête. *Lach., HERING.*

\* Goût désagréable dans la bouche avec mal à la tête, nausées et vomissement verdâtre. *Lach., BEHLERT.*

1215. \* Goût désagréable dans la bouche après le repas, avec vomissement le matin et pression dans le creux de l'estomac. *Lach., BEHLERT.*

\* Mauvais goût de la bouche pendant des maux de gorge. *Lach., chap. II.*

Mauvais goût dans la bouche comme après avoir mangé de la graisse rance. *Lach.*

Goût dans la bouche comme de la farine ou de l'amidon. *Lach., KUMMER.*

Goût douceâtre au fond de la gorge; avec accumulation de mucosités; du 2<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> jour. *Lach., REICHHHELM.*

1220. Goût de sucre dans la bouche au lieu du goût acide qui existait auparavant. *Lach., HERING.*

\* Goût salé autour des lèvres. *Lach.*, chap. II (*Tremblement*).  
Goût salé des crachats de mucosités. *Lach.*, HERING.

Les crachats de mucosités ont un goût de salpêtre. *Lach.*,  
HERING.

\* Goût acide et salé, de la salive et des mucosités dans la  
bouche et la gorge *disparaissant après avoir mangé*. *Lach.*,  
HERING.

1225 \*. Goût acide dans la bouche et la gorge disparaissant  
après avoir mangé. *Lach.*, HERING.

Goût acide dans la bouche après le déjeuner. *Crot.*, SCHMOELE.

\* Goût acide dans la bouche avec souffrances dans le creux de  
l'estomac. *Lach.*, chap. II (*Maux de gorge*).

Goût acide dans la bouche avec nausées en avalant; chez une  
femme hystérique. *Lach.*, HERING.

\* Goût acide dans la bouche comme après avoir pris de forts  
acides; toute la bouche est comme à vif et agacée. *Lach.*,  
chap. II (*Maux de gorge*).

1230. Goût astringent sur la langue. Venin de *Vip. Red.* pris  
sur la langue. FONTANA.

Goût astringent dans la bouche. *Lach.*, KUMMER.

Goût dans la gorge comme par des substances âpres. *Lach.*,  
BEHLERT.

\* Goût métallique avec sécheresse dans la bouche. *Lach.*,  
chap. II (*Gastralgie*).

Goût amer dans la bouche. *Lach.*

1235 \*. Amertume dans la bouche le matin et la nuit. *Lach.*,  
chap. II (*Tremblement*).

\* Goût amer de la bouche et des aliments. *Lach.*, chap. II  
(*Flatuosités*).

\* Amertume de la bouche dans le *typhus*. *Lach.*, chap. II.

Le malade ne sent pas le goût de ce qu'il prend, à cause de  
l'érosion dans la bouche. *Lach.*

## 2. Soif.

Soif de bière avec anorexie complète, le soir; le 1<sup>er</sup> jour,  
*Lach.*, trit. HERING.

1240. Soif de lait peu de temps avant la mort. *Vip. com.*,  
mors., LENZ.

Adypsie pendant des frissons, et la suppuration de pustules.  
*Lach.*, trit. HERING.

Adypsie pendant la chaleur fébrile, mais soif avant les fris-  
sons. *Lach.*, HERING.

\* Répugnance pour les boissons, avec chaleur sèche; dans le  
*typhus*. *Lach.*, chap. II.

\* La malade boit peu; avec chaleur à la face, après une atta-  
que d'*apoplexie*. *Lach.*, chap. II.

1245. (Soif continuelle ; mais l'eau produit des nausées).  
*Lach.*, HERING.  
 Soif augmentée ; au bout de quelques jours ; chez des chats.  
*Crot.*, mors., HERING.  
 Plusieurs animaux burent souvent et beaucoup à la fois. *Vip.*  
*Red.*, mors., GEOFFROY.  
 Soif inextinguible ; chez un poulain ayant bu le lait d'une ju-  
 ment mordue ; il avale d'énormes quantités d'eau sans se  
 désaltérer. *Vip. com.*, LENZ.  
 Soif après la morsure. *Crot.* et autres serpents. — Soif violente.  
 Mors., PLUSIEURS.
1250. Soif ardente, inextinguible. *Crot.*, Mors...  
 Soif violente, dont la satisfaction entraîne la mort. Serpent  
*Dipsas*, mors., VIEILLE TRADITION.  
 Soif avec horripilation et vomissement, le soir ; se dissipant le  
 lendemain, *Vip. com.*, mors., LENZ.  
 Soif la nuit, chez une femme hystérique. *Lach.*, HERING.  
 \* Soif le matin avec envie de vomir. *Lach.* BEHLERT.
1255. Forte soif, avec langue humide ; dans une affection cé-  
 rébrale. *Vip. Red.*, Mors., ORFILA.  
 \* Forte soif, dans une angine. *Lach.* (chap. II).  
 Soif continue, avec sécheresse de la langue et de la peau.  
*Lach.*, Mors., KUHN.  
 Soif inextinguible, avec bouche sèche et lassitude. *Lach.*,  
 HERING.  
 \* Soif avec bouche sèche ; le malade veut constamment boire  
 un peu. *Lach.*, HERING.
1260. Soif avec sécheresse et brûlement au palais. *Lach.*,  
 BEHLERT.  
 Soif avec sécheresse de la gorge et nausées. *Lach.*, BEHLERT.  
 \* Soif avec fièvre et gorge comme desséchée. *Lach.*, HERING.  
 \* Soif avec souffrances gastriques. *Lach.*, chap. II (Dys-  
 pepsie).  
 En vomissant, soif violente. *Vip. com.*, Mors., Magazin de  
 BUTE.
1265. Pendant des nausées avec horripilation, soif. *Vip. com.*,  
 Mors., SILBERGANDI.  
 \* Avec nausées et gonflement de la langue, soif violente.  
*Lach.*, chap. II (Gonflement).  
 Soif pendant les coliques. *Vip. com.*, Mors., Archives d'HU-  
 FELAND.  
 Soif et mort subite. Mors., RENGGER.  
 Soif violente, pendant une respiration gênée et oppressée.  
*Vip. Red.*, ou *Vip. com.* ? Mors...
1270. Soif inextinguible avec dyspnée. *Crot.* Mors...  
 Soif d'eau, pendant le coma. *Vip. Red.*, Mors., LENZ.

Soif d'eau, avec désir du grand air, avant la mort. Mors., RENGGER.

\* Soif qui empêche le sommeil, malgré la somnolence excessive. *Lach.*, HERING.

Soif avant la fièvre. *Lach.*, HERING.

1275. Soif avant la fièvre, avec frissons et pendiculations. *Lach.*, BEHLERT.

Soif dans une fièvre nerveuse avec hoquet et vomissement bilieux. *Crot.*, Mors., KOLBANI.

Soif qui tourmente sans cesse, pendant la fièvre. *Crot.*, Mors., JÉROME.

Soif, pendant les frissons fébriles, le soir. *Lach.*, DETTWILLER.

Soif ardente, pendant une chaleur fébrile violente, fatigante. *Vip. Red.*, Mors., LENZ.

1280. \* Soif dans la période de la chaleur, dans une *fièvre intermittente*, *Lach.* (chap. II).

La chair de vipère, quand on la mange, produit une soif ardente, inextinguible. GALEN.

Une personne mangeant matin et soir de la chair et des intestins de vipère, et en prenant la poudre et le bouillon, n'éprouva jamais une soif extraordinaire. — Une autre mangea 90 vipères, sans être tourmenté par la soif. REDI.

## 2. *Appétit et faim.*

Faim diminuée. *Lach.*, BAUER.

\* Manque d'appétit, avec autres souffrances par suite d'un refroidissement. *Lach.*, chap. II (*Asthme*).

1285. \* *Manque d'appétit dans les fièvres intermittentes*. *Lach.*, chap. II (*Fièvre*).

La faim ordinaire, le matin, manque, sans autres inconvénients; le 4<sup>e</sup> jour, *Lach.*, trit., HERING.

L'appétit a entièrement disparu le matin; le 7<sup>e</sup> jour et les suivans; *Lach.*, trit., HERING.

Le soir, à l'heure ordinaire, manque total d'appétit, avec sensation désagréable dans le ventre; le 1<sup>er</sup> jour, *Lach.*, trit., HERING.

Nulle appétence pour le pain. *Lach.*, GROSS.

Perte totale de l'appétit, surtout pour le pain de seigle et de froment; le lait produit des nausées; mais tous les alimens ont leur goût ordinaire. *Lach.*, GROSS.

1290. Peu d'appétit, le 1<sup>er</sup> jour et durant plusieurs semaines. *Lach.*, HERING.

Manque d'appétit, avec douleur dans le creux de l'estomac. *Lach.*, HERING.

\* Manque d'appétit, avec mal à la tête. *Lach.*, chap. II, *Céphalalgie*.

\* Manque d'appétit, avec *maux de gorge*. *Lach.*, chap. II.

\* Manque d'appétit, après la grippe ; avec *céphalalgie*. *Lach.*, chap. II.

1295. \* Appétit nul, et céphalalgie, dans une fièvre intermittente. *Lach.*, chap. II, *Fièvre*.

Un cheval mordu ne veut plus manger...

Un poulain ayant tété une jument mordue, ne veut plus prendre que de l'eau. *Vip. com.*, LENZ.

\* L'enfant ne veut plus rien prendre ; il ne connaît personne, ne parle pas, ayant les pieds froids et la tête chaude. *Lach.*, chap. II, *Fièvre*.

Le malade ne prend que peu d'alimens, bien que ceux-ci lui paraissent bons ; sans éprouver aucun autre inconvénient, il croit n'avoir pas besoin de davantage. *Lach.*, HERING.

1300. Appétence ni pour les alimens, ni pour le vin, ni pour le tabac ; durant plusieurs semaines ; bien qu'autrefois le malade en usât journellement. *Lach.*, HERING.

Moins d'appétence pour la fumée du tabac ; aussitôt. *Lach.*, trit., HERING.

Toute appétence pour le tabac à fumer a disparu, chez un fumeur consommé ; cependant sans répugnance ; durant plusieurs semaines. *Lach.*, trit., HERING.

La fumée de tabac ne plaît pas au goût. *Lach.*, BAUER.

Chaque fois, après avoir fumé, nausées, durant 16 jours, chez un sujet ayant l'habitude de fumer. *Lach.*, REICHHELM.

1305. Désir de quelque chose sans que le malade sache quoi ; il finit par avaler une gorgée d'eau. *Lach.*, HERING.

Désir de vin, sans éprouver de l'épuisement. *Lach.*, STAFF.

Désir beaucoup plus grand de boire du vin ; mais le vin a moins d'action sur le malade ; durant la première huitaine. *Lach.*, trit., HERING.

Le vin aggrave les souffrances ; chez un sujet qui n'en avait pas l'habitude. *Lach.*, BUTE.

Désir extraordinaire de manger des huîtres. Plusieurs jours de suite, le soir. *Lach.*, BUTE.

1310. \* Grande appétence pour les choses acides ; chez un sujet atteint de *rhumatisme*. *Lach.*, chap. II.

Appétit augmenté ; le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> jour d'une seconde expérimentation. *Lach.*, trit., HERING.

\* Appétit très-prononcé ; mais après avoir mangé, le malade est forcé de se coucher ; le 6<sup>e</sup> jour de la seconde expérimentation. *Lach.*, trit., HERING.

\* Appétit prononcé, avec souffrances gastriques. *Lach.*, ch. II (*Dyspepsie*).

Faim et soif peu d'instans avant la mort. *Vip. com.*, mors., LENZ.

4315. Faim de manière à ne pouvoir attendre l'heure du repas. *Lach.*, MATLAK.

Sensation désagréable dans l'estomac, à l'heure du repas, sans appétit. *Lach.* trit., HERING.

Sensation dans l'estomac, comme celle qu'on éprouve en attendant long-temps le repas. *Lach.*, HERING.

Étant obligé d'attendre le repas (à midi), le malade devient pâle, avec bâillement convulsif, défaillance, besoin de s'asseoir et de manger quelque chose, après quoi le mal cesse. *Lach.* trit., HERING.

\* Le malade ne peut pas attendre le repas, la faim le tourmente, le ronge. *Lach.*, HERING.

4320. Sans avoir faim, le malade aime à manger et dévore avidement les alimens. *Lach.*, STAPF.

Appétit tantôt excellent, tantôt nul. *Lach.*, HERING.

## XII. RENVOIS, NAUSÉES, VOMISSEMENT, etc.

### 1. Dégoût et nausées.

Dégoût après avoir sucé l'humeur jaune que la vipère avait laissée sur la plaie de la morsure. *Vip. Red.*, LENZ.

Dégoût et nausées à un haut degré et apparaissant constamment peu de temps après la morsure. *Crot.*, BERTON.

Dégoût, vomissement et convulsions. *Vip. com.*, *Vip. Red.*, et autres serp., Mors.

Dégoût des alimens, bien que le malade éprouve de la faim. *Lach.*, STAPF.

4325. Nausées parfois jusqu'à faire vomir, avec une espèce de dégoût et mal à la tête (amélioration au grand air) durant plusieurs jours. *Lach.*, ROMIG.

Dégoût d'une nature toute particulière; il ne semble occuper qu'une très-petite place dans l'estomac; avec une sensation fort désagréable, et il est provoqué par le seul aspect du sucre de lait et des globules (imbibés de *Lach.*?), et souvent même seulement en y pensant.

\* Répugnance excessive pour tous les alimens. *Lach.*, chap. II (*Fièvre*).

Nausées bientôt après la morsure, même dans les cas les plus légers. — Nausées, après une dose de *Lach.* 30<sup>e</sup> glob., 4. KUMMER, HERING.

\* Nausée, après une morsure de *Vip. com.*, guérie par *Lach.*, chap. 4 (*Gonflement*).

4330. Nausée avec horripilation; peu d'instans après la morsure. *Vip. com.*, LINGEN.

Nausée avec envie de vomir, immédiatement après la morsure. *Crot.*, DETWILLER.

Nausée par suite d'un goût très-désagréable dans la bouche. *Lach.*, HERING.

Nausées par accès de cinq à dix minutes ; avant et après-midi. *Lach.*, HERING.

Nausées bientôt après la prise et ensuite par accès , jusqu'à midi, surtout en marchant ou étant debout ; améliorées étant assis. *Crot.*, KUMMER.

1335. Nausée, le matin ; avec mal à la gorge et autres souffrances. *Lach.*, HERING.

\* Nausées, chez les ivrognes. *Lach.*, chap. II (*Souffrances des ivrognes*).

\* Nausée, dans la matinée, durant une heure ; avec manque d'appétit. *Lach.*, HERING.

Nausée après le repas. *Lach.*, HERING.

Nausée une heure après le repas et dans l'après-midi. *Lach.*, ROMIG.

1340. Le malade éprouve des nausées avec sensation désagréable durant toute la matinée, comme s'il était empoisonné. *Lach.*, KUMMER.

Nausée, la nuit, en s'éveillant, avec vomissement et diarrhée. *Lach.* 30°, HERING.

Nausée en avalant. *Lach.*, HERING.

Nausée après avoir bu de l'eau. *Lach.*, HERING. — Après avoir pris du lait. *Lach.*, GROSS. — Après avoir fumé du tabac. *Lach.*, REICHHELM.

Nausées, avec sensation comme si quelque chose de rance remontait l'œsophage et s'arrêtait dans la partie supérieure de la poitrine. *Crot.*, SCHMOELE.

1345. \* Envie de vomir, avec sensation comme si quelque chose remontait jusque dans la gorge. *Lach.*, chap. II (*Flueurs blanches*).

Envie de vomir, avec fourmillement dans la gorge. *Lach.*, HERING.

\* Nausée avec renvois pendant un mal de gorge. *Lach.*, STAPF. II.

Nausées pendant les maux de tête. *Lach.*, *Crot.* Voy. Céphalalgie en combinaison avec d'autres souffrances.

Nausées avec vertiges pendant les maux de tête. *Lach.*, *Crot.* Voy. *Ibid.*

1350. Nausées avec vertiges et accès de défaillance. *Serp. & lunettes*, mors., BUTE.

Nausées avec coryza et toux ; au printemps. *Lach.*, HERING.

\* Nausées et dyspepsie, avec battemens de cœur. *Lach.*, HERING.

Nausée et mal à l'estomac entre les accès de gastralgie. *Lach.*, GROSS.

Nausée avec douleur au creux de l'estomac. *Lach.*, GROSS. 1355. *Nausées avec renvois.* *Lach.*, HERING.

\* Nausées avec renvois et coliques chez les ivrognes. *Lach.*, HERING.

*Nausées avec vomissemens bilieux.* *Serp. divers*, mors.

\* Nausées avec vomissement muqueux chez les ivrognes. *Lach.*, HERING.

*Nausée et vomissement avec soif.* *Vip. com.*, mors., magasin de RUST.

1360. *Nausée et vomissement* chez les femmes enceintes. *Lach.*, HERING. — Avec défaillance, *Vip. Red.*, LINGEN. — *Serp. à lunettes*, mors., BUTTER. — Avec diarrhée. *Vip. Red.*, et autres *serp.*

*Nausée avec accès d'évanouissement.* *Serp. divers.* PLUSIEURS.

\* Nausée avec défaillance, dyspnée, etc. *Lach.*, chap. II (défaillance).

Nausée avec bâillement et soif. *Lach.*, BEHLERT.

Nausée avec frigidité du corps. *Vip. com.*, *Crot.*, *Serp. à lunettes*, etc., mors.

1365. Sensation de malaise et de nausées dans l'estomac, comme une espèce de défaillance ; quelques minutes après la 4<sup>e</sup> prise, le malade fut forcé de se défaire de ses vêtements, après quoi il se sentit mieux, *Lach.*, SCHMOELE.

## 2. Renvois, hoquet, psyrosis, etc.

Renvois d'air, peu de temps après la prise. *Lach.*, BIETÈ.

Renvois à vide. *Lach.*, BAUER.

Renvois à vide, le matin à jeun ; cinq heures après la prise.

*Lach.*, MATLAK.

Renvois à vide après le repas (à midi.) *Lach.*, HERING.

1370. Rapports après le repas. *Lach.*, HERING.

*Renvois jusqu'à faire vomir.* *Lach.*, PLUSIEURS.

Après-midi, après avoir pris du thé, nausée subite, avec hoquet; rapports et renvois d'air; les renvois d'air augmentent à un degré extraordinaire, durant une demi-heure ; le 4<sup>e</sup> jour. *Lach.*, HERING.

Après le dîner (à midi), renvois tellement fréquens que le malade manque d'étouffer; ensuite grand soulagement. *Lach.*, HERING.

Renvois après avoir bu; immédiatement après avoir mangé de la chair des animaux amphibies. HOFFMANN.

1375. Rapports violens, avec crampes d'estomac; chaque soir. *Lach.*, GROSS.

\* Renvois d'air, la nuit, avec aggravation des douleurs. *Lach.*... Les renvois rendent le goût désagréable de la bouche encore plus mauvais; chez une femme hyropique. *Lach.*, HERING.



Rapports avec goût des alimens ingérés. *Crot.*, SCHMOELE.

Renvois pendant la chaleur fébrile, chez un nourrisson. *Lach.*, HERING.

1380. \* Rapports avant l'attaque d'épilepsie. *Lach.*, chap. II.

\* Renvois et nausées, pendant des maux de gorge. *Lach.*, chap. II.

\* Renvois avec coliques. *Lach.*, chap. II (*Rhumatisme*).

\* Renvois avec nausées et coliques chez les ivrognes, *Lach.*, HERING.

Renvois, précédés de douleurs déchirantes dans le rectum. *Lach.*, chap. II. (*Rhumatisme*).

1385. Sensation comme si de l'air remontait à la poitrine et s'y incarcérait; soulagé par des renvois. *Lach.*, HERING.

Les flatuosités tourmentent beaucoup le malade; ils produisent un ballonnement de l'estomac, qui est soulagé par des renvois. *Lach.*, HERING.

Renvois qui soulagent les souffrances gastriques et autres. *Lach.*, HERING.

\* Bien des souffrances sont soulagées par des renvois. *Lach.*, chap. II (*Dyspepsie*, *Céphalalgie*, *Coliques*, *Maux de gorge*; *douleur de poitrine*, etc.).

\* Le malade se trouve très-mal quand il ne peut rendre des renvois. *Lach.*, HERING.

1390. Renvois acides avant le repas. *Lach.*, chap. II (*Dyspepsie*).

Régurgitation fréquente d'eau acide, une heure après le dîner. *Lach.*, VILHR.

\* Régurgitation d'eau ou d'alimens ingérés, surtout le matin et souvent avec goût acide, désagréable, dans la bouche, et sensation d'érosion dans l'estomac et l'épigastre. *Lach.*, chap. II (*Dyspepsie*).

Régurgitation de matières acides et amères, après avoir mangé de la viande frite au beurre. *Lach.*, HERING.

Renvois rances, tout l'après-midi; le 4<sup>e</sup> jour. *Crot.*, SCHMOELE.

1395. Régurgitation d'un liquide âcre et acide, après avoir mangé du pain de froment; le 4<sup>e</sup> jour *Crot.*, SCHMOELE.

Renvois brûlans d'un air sec. *Lach.*, BEHLERT.

Sensation comme si une pyrosis s'allait manifester. *Lach.*, BAUER.

*Pyrosis* durant toute la journée, avec sensation comme si tout l'oesophage était rempli d'alimens rances; en même temps, renvois avec goût des alimens ingérés. *Lach.*, SCHMOELE.

*Pyrosis*, depuis l'après-midi vers 4 heures jusqu'au soir. *Crot.*, SCHMOELE.

1400. *Pyrosis* après un souper léger, comme à l'ordinaire. *Crot.*, SCHMOELE.

Pyrosis , pendant un mal de tête. *Lach.*, HERING.

Hoquet, mors. PLUSIEURS.

Hoquet , le soir , après avoir fumé du tabac. *Lach. trit.*, HERING.

Hoquet, pendant la fièvre. *Cro.* , mors.

1405. \* Hoquet et vomissement le soir ; par accès quotidiens ; précédés d'inquiétudes et d'angoisses matutinales , avec céphalalgie vers midi. *Lach.*, chap. II (FIDON).

### 3. Vomissement.

Le sujet éprouve des envies de vomir avec sensation comme s'il était gravement malade; cette sensation le réveille d'un bon sommeil , mais elle ne dure que quelques minutes ; le 4<sup>e</sup> jour. *Lach.* (HELFRICH).

\* Envie de vomir le matin, étant couché au lit. *Lach.*, BEHLERT.  
Nausée avec envie de vomir sans que le malade puisse y réussir, quelques efforts qu'il fasse, le 1<sup>er</sup> jour. *Crot.*, SCHMNOELE.  
Envie de vomir , aussitôt que quelque substance solide touche le gosier. *Lach.* , REICHHHELM.

1410. *Envie de vomir.* Mors. *Serp. divers.*

Envie de vomir , immédiatement après la morsure , avec défaillance. (*Tart. emet.* fut l'antidot.) *Vip. com.*, LENZ.

Les oiseaux mordus remuent le cou comme s'ils allaient vomir, mais il ne sort, par le bec, qu'une espèce d'humeur , après quoi ordinairement ils meurent. *Vip. Red.* , mors. GEOFROY.

\* Envie de vomir et nausée, avec mal à la tête. *Lach.* — Avec douleur au creux de l'estomac. *Lach.* (*Voy. tête et estomac.*)  
Envie continuelle de vomir , avec angoisse et oppression. *Lach.* (*Voy. Poitrine*).

1415. Envie de vomir avec sensation comme si quelque chose remontait l'estomac, et crachement de mucosité avec manque d'haleine. *Lach.* (*Voy. Poitrine*).

\* Envie de vomir , sans nausées , avec toux. *Lach.* , chap. II (*Toux*).

Envie de vomir , précédant la syncope. *Crot.* , mors. (*Voy. Défaillance*).

Envie de vomir accompagnant la gangrène. *Vip. com.*, mors.

Envie de vomir avec frigidité de la peau. *Crot.* , mors. (*Voy. Froid*).

*Voy. Gangrène.*

1420. Vomiturition et vomissement avec crampes d'estomac, chaque soir. *Lach.*, GROSS.

Vomiturition après avoir bu du lait, avec vomissement d'une grande quantité de lombrics. *Vip. com.* LENZ.

C'est souvent quand il n'y a pas de vomissement, que la mort arrive. *Serp. à lunettes* et beaucoup d'autres.

*Vomissemens qui soulagent.* *Vip. com.*, *vip. Red.*, *Crot.*, et autres *serp.*, mors.

Le lendemain de la morsure le malade était très-fatigué, il s'étendait au soleil, sur le gazon; après avoir vomi à plusieurs reprises, il se sentait un peu mieux. *Vip. com.*, LENZ.

1425. Après avoir vomi, sueur. *Vip. Red.*, et autres *serpens.*

Vomissement, immédiatement après la morsure. *Vip. Red.*, *vip. com.* et autres, mors. — Après une dose de *Lach.* 30<sup>e</sup> GROSS. — Après une morsure au testicule. *Vip. com.*, LENZ.

\* Vomissement et nausées après la morsure d'une vipère, guéris par *Lach.* (Chap. II, *Gonflement*).

Vomissement continuant le lendemain de la morsure. *Vip. com.*, mors. — Le surlendemain. *Vip. com.*, *Vip. Red.*, *Crot.*, etc., mors.

Vomissement violent de tous les alimens ingérés, avec coliques et mal à la tête. *Lach.* GROSS.

1430. Vomissement des alimens ingérés, avec douleurs au-dessus de l'œil. *Lach.* GROSS.

Vomissement violent, spasmodiques, la nuit avec diarrhée. *Lach.* RIOCHALE.

\* Le matin, au lit, envie de vomir, suivie de vomissement de bile et de mucosités, avec soif augmentée; chez une femme enceinte. *Lach.* BEHLERT.

\* Vomissement le matin; chez des ivrognes. *Lach.* HERING. — \* Étant au lit. *Lach.* BEHLERT.

Vomissement bilieux, spasmodique. *mors.*, plusieurs. — *Lach.* 30<sup>e</sup> GROSS.

1435. Vomissement convulsif, bilieux, avec renvois. *Vip. Red.* FONTANA.

*Vomissemens d'une bile très-amère.* Mors. *Vip. com.*, *vip. Red.*, *Lach.*, *crot.*, et autres *serpens.* — *Crot.* 30<sup>e</sup> HERING.

\* Vomissement de bile, pendant une fièvre. *Lach.* (Chap. II). Vomissement verdâtre. *Crot.*, Mors. — \* *Lach.* (Chap. II, *Céphalalgie*).

Vomissement sanguinolent. *Vip. com.*, Mors. — *Crot.*, mors.

1440. Vomissement de sang. *Lach.*, 31<sup>e</sup> GROSS.

Vomissement de mucosités. *Vip. com.*, mors. — \* *Lach.* (Chap. II, *Vomissemens*).

Vomissement et vomiturition de mucosités, avec crampes d'estomac. *Lach.*, GROSS.

Vomissement de vers. *Vip. com.*, mors., LENZ.

*Vomissemens et coliques*, avec soif. *Vip. com.* Mors. — Avec

étourdissement. *Vip. com.*, mors. — Avec convulsions. *Vip. com.*

1445. Vomissement avec mal au ventre. *Vip. Red.*, mors., et beaucoup d'autres serpens.

Vomissement avec ballonnement du ventre. *Vip. Red.*, mors. Vomissement et diarrhée. *Vip. Red.*, mors. — De matières bilieuses. *Vip. Red.*, *Vip. com.*, et autres.

Vomissement violent et diarrhée, se renouvelant à chaque instant avec grande violence. *Vip. com.*, OLIVIER.

Vomissement et diarrhée, immédiatement après la morsure à la face; la diarrhée continue pendant long-temps. *Vip. com.*, LENZ.

1450. Vomissement et diarrhée pendant la perte de connaissance. *Lach.*, mors., DETWILLER.

Vomissement et diarrhée, pendant l'accès nocturne des souffrances. *Lach.* 30° REICHHHELM.

Envie de vomir et mouvemens comme pour la diarrhée, sans résultats, immédiatement après la prise; plus tard, vomissement suivi de soulagement. *Lach.*, GROSS.

Vomissement, diarrhée et émission d'urine. *Vip. com.*, mors.

Vomissement avec beaucoup d'efforts, ainsi que pour les selles et l'émission des urines; puis efforts sans résultats, et mort au bout de quelques heures; dans l'estomac on trouva des alimens, les intestins étaient vides et enflammés, la vessie contractée chez un chien. *Crot.*, mors., HERING.

1455. Vomissement, lassitude et somnolence. Mors.

Vomissement; l'animal est étendu sur le côté. *Vip. Red.*, fut mors. — Avec paralysie. Mors.

Vomissement suivi de syncope. *Vip. com.*, mors. — Dans la syncope. *Vip. com.* — Pendant la perte de connaissance. *Lach.*, mors.

Vomissement et insensibilité, mors. — Et étourdissement. *Vip. com.*, mors.

Vomissement et tressaillement convulsif. *Vip. Red.*, mors. — Suivis d'une mort prompte, mors. — Suivis de guérison. *Vip. com.*, mors.

1460. Vomissement et tressaillement convulsif apparaissant lorsque le gonflement et la couleur bleuâtre augmentent, et s'étendent jusque sous le ventre. *Vip. Red.*, mors.

Vomissement accompagnant le gonflement, mors. *Divers serpens.* — Suivi de diminution du gonflement du corps. *Vip. com.*, mors. Vomissement accompagnant l'érysipèle.

*Vip. com.* Mors. — La gangrène, mors. *Divers serpens.*

Vomissement (verdâtre), avec de fortes douleurs de poitrine; suivi de guérison. *Crot.*, mors.

Vomissement excité par la toux. *Lach.* Plusieurs cas. \* (Voy. aussi chap. II, *Toux*.)

1465. Vomissement accompagnant les vertiges. *Lach.*, *Crot.*, et autres.

Vomissement pendant les maux de tête. *Vip. com.*, *Crot.*, et mors. *Lach.* \* (Voy. aussi chap. II, *Céphalalgie*.)

Vomissement précédé de mal à la tête, et d'angoisse avec peur. *Lach.* Gross.

Vomissement pendant des horripilations, avec soif. *Vip. com.*, mors. — Pendant la chaleur ; chez un nourrisson. *Lach.*

— \* Dans une fièvre intermittente. *Lach.* (Chap. II). — Avec soif. *Crot.*, mors. *Vip. com.* Mors.

\* Vomissement chez les femmes enceintes. *Lach.* — \* Chez des ivrognes. *Lach.*

1470. Vomissement après avoir pris du lait. *Vip. com.*, mors. — Chez un nourrisson, après avoir tété. *Lach.*

Vomissement ; l'estomac est tellement irrité qu'il ne peut rien garder. *Crot.*, mors.

Vomissement ; l'estomac ne peut supporter que de la gelée, de l'eau-de-vie et du café, et tout cela seulement en petite quantité. Le 5<sup>e</sup> jour, *Crot.*, mors., d'*Hilos. Transact.*

Vomissement violent des alimens ingérés, immédiatement après en avoir pris ; pendant plusieurs jours. *Crot.*, mors.

Vomissement de tous les alimens ingérés ; pendant huit jours.

1475. \* Disposition à avoir des régurgitations, avec langue blanche. *Lach.*, chap. II (*Fièvre*).

\* Les régurgitations, surtout avant le repas, font parfois revenir à la bouche des restes des alimens, ingérés au repas précédent. *Lach.*, chap. II. (*Dyspepsie*).

\* Régurgitation des alimens après le repas. *Lach.* HERING.

---

*Extrait d'une lettre de M. le docteur PLEYEL DE BLEY-  
BOURG, à Vienne.*

RÉFLEXIONS SUR LA LOI HOMŒOPATHIQUE.

L'homme pensant ne peut plus douter que, pour chaque maladie, la nature nous ait donné un remède spécifique, dont, quand il est bien choisi et convenablement atténué, une seule dose produit les effets les plus efficaces, surtout dans les maladies aiguës. Cependant, comme il y a beaucoup de médicamens qui ne sont point du tout, d'autres qui ne sont pas encore parfaitement expérimentés, et que la symptomatologie des maladies n'est pas encore parvenue à un degré de perfection qui nous permette de faire un usage parfait des médicamens vraiment expérimentés, ce problème, quoique basé sur la vraie loi de la guérison, ne peut pas encore être parfaitement bien résolu.

Les trois points principaux du traitement sont, le choix du remède, l'atténuation et la grandeur de la dose.

1° Choix du remède. Quelque simple que paraisse la règle : « Choisissez après la ressemblance des symptômes, » il est difficile pour les novices de la bien suivre, surtout chez des enfans, des délirans et des aliénés; puis, quelque vrai qu'il soit qu'un

seul remède correspond souvent à tout l'ensemble des symptômes morbides, il ne peut pas y correspondre toujours; car d'un côté les symptômes ne se manifestent pas toujours d'une manière tout-à-fait distincte; de façon que dans ces cas nous ne pouvons pas choisir d'après une ressemblance parfaite. De l'autre côté, la thérapeutique homœopathique et les résultats obtenus par les expérimentations sont bien trop incomplets pour que nous ayons le remède spécifique pour chaque cas morbide qui se présente.

Les expériences d'une pratique homœopathique de quinze ans, m'ont mis à même d'établir les règles suivantes :

Quand un remède choisi d'après la ressemblance des symptômes, aggrave un des symptômes principaux, nous pouvons être sûrs que nous avons trouvé le spécifique; mais nous avons manqué dans les rapports qui existent entre l'atténuation et la grandeur de la dose, et l'individualité de la personne malade. Trois règles se présentent dans ce cas :

1° Dans des cas très-aigus, ou de sensibilité et d'irritabilité extraordinaires, c'est l'olfaction une ou deux fois répétée à la plus haute atténuation du remède antidotaire qui calme l'exaspération; s'il est nécessaire de faire une répétition du remède, il faut donner une atténuation plus basse.

2° Quand l'exaspération ne manifeste pas des douleurs insupportables, par exemple, des coliques, il faut suivre le conseil de Hering, de donner le re-

remède antidotaire, qui, quand il n'agit plus, sera remplacé par une atténuation plus basse.

3° Quand l'exaspération ne se manifeste pas par des douleurs, mais par des symptômes fébriles ou des congestions, il faut les calmer par l'olfaction du remède antidotaire. Après quoi, on donnera une atténuation plus basse du remède en solution.

Quand après le médicament, il survient des symptômes étrangers à la maladie, deux cas se présentent :

1° Le remède reste sans aucune influence. S'il y a alors sensibilité ou irritabilité augmentées, on voit se développer des symptômes médicamenteux qui durent quelque temps, et qu'on tâchera de faire disparaître par l'antidote. Il faut substituer le remède principal par un centre.

2° Quand le médicament correspond à un ou deux symptômes principaux ; mais qu'il n'embrasse pas tout l'ensemble des symptômes morbides, dont quelquefois il faut même attendre l'apparition, ou qui ne correspond à la maladie que partiellement. Dans ces cas, on verra souvent apparaître brusquement de nouveaux symptômes. Ceux-ci ne sont pas des symptômes médicamenteux ; mais ce sont des phénomènes morbides, cachés jusqu'à ce moment, qui font changer la maladie en une autre. Si ces symptômes nouveaux sont supportables, il faut attendre l'action parfaite de la dose, après quoi, on choisira un autre remède convenable. S'ils sont insupportables, on donnera d'abord l'antidote.



*Grandeur de la dose.* Il est évident que les grandes doses font plus d'effet que les petites; mais c'est précisément par cette raison - là qu'elles causent une révolution dans la maladie et qu'elles font retarder la guérison. L'effet dangereux des grandes doses est donc palpable, car nous ne pouvons pas toujours savoir d'assez bonne heure, si nous avons choisi le remède convenable où s'il faut attribuer l'exaspération à la trop grande dose. D'après la loi homœopathique, les grandes doses se neutralisent elles-mêmes en ce que, occasionnant une réaction violente de la maladie, elles n'ont plus tard que des effets tardifs ou purement médicamenteux, de façon qu'elles restent sans action curative. Les doses plus petites, en excitant une réaction de tout l'organisme, neutralisent et effacent la maladie. Il est donc plus profitable de donner des doses petites, surtout puisqu'on peut répéter le remède en doses plus grandes sans qu'on ait besoin d'attendre long-temps, ou de donner l'antidote avant qu'on ose faire la répétition, ou remplacer le remède par un autre; ce qui, cependant, a lieu avec les grandes doses.

*Atténuation.* Le fondateur de la nouvelle loi curative avait principalement recommandé la trentième atténuation, dont il a fixé les doses de 1 à 4 globules, en jugeant la durée de leur effet de trente à quarante jours. Pourtant dans le dernier temps, les homœopathes ont dévié de cette règle, et l'expérience nous a montré qu'ils n'ont pas eu tort. Il est d'abord impossible de fixer d'une manière certaine la

durée d'une dose médicamenteuse, soit en haute, soit en basse atténuation. C'est de l'individualité, et du cas morbide et du malade lui-même, de sa réceptivité, de sa sensibilité et de son irritabilité, que dépend la durée d'action. La nature ne se laisse pas restreindre à des bornes géométriques; ses forces impondérables ne sont pas à peser sur une balance, leur profondeur ne peut se mesurer avec une sonde. Le seul guide qui reste au médecin, c'est l'expérience, qui nous apprend à laisser agir le médicament, tant que nous en voyons des effets curatifs. Nous déduisons de ces données les règles suivantes pour la répétition du remède :

1° Quand le remède bien choisi reste sans effets, il faut modifier, soit l'atténuation, soit la grandeur de la dose.

2° La violence de la maladie ou la dose trop grande, neutralisent le médicament avant que celui-ci puisse neutraliser l'olfaction morbide, événement dont on s'aperçoit, par l'état stationnaire de l'amélioration. C'est précisément cet état qu'il ne faut pas attendre, mais il faut donner de suite une nouvelle dose, surtout si la maladie ne disparaît pas aussi rapidement qu'elle a commencé, principalement dans des cas aigus.

3° Quand dans le courant de la maladie, on a intercalé un autre médicament, il se manifeste des symptômes que le remède principal avait déjà effacés; dans ce cas, il faut avoir recours au pre-

mier médicament, mais dans la plus petite dose possible.

Voici en résumé ma manière de répéter les médicaments dans de courts intervalles, manière qui a été approuvée et qui est suivie par les homœopathes les plus expérimentés.

*Camphre* dans plusieurs genres de fièvres nerveuses, tous les quarts d'heure. — *Phosph. acide* dans certaines diarrhées et dans des fièvres nerveuses versatiles, à des intervalles de plusieurs heures; les deux mêmes remèdes, dans plusieurs cas de choléra. — *Cannabis*. 30, deux à quatre fois par jour au commencement de la leucorrhée et de la gonorrhée, dans des ulcères invétérés, des taches sur la cornée, la cataracte et des crampes d'estomac. — *Secale cornutum* en atténuation basse, tous les  $1\frac{1}{4}$ ,  $1\frac{1}{2}$  et 1 heures, dans l'inertie de la matrice ainsi que contre certaines douleurs après l'enfantement. — *Sepia* 30, quelque fois par jour contre diarrhée chronique, selon les circonstances. — *Carbo reg.* 30, in choléra asphyctica, toutes les 10 minutes. — *Cocculus* 30, contre presque toutes les maladies de la menstruation, plusieurs fois par jour. — *Sambucus* 0, contre la coqueluche, de la même manière. — *Spongia* 30, dans le croup toutes les  $1\frac{1}{2}$  heures. — *Hepar suph.*, dans des atténuations plus basses, toutes les heures, contre la même maladie et d'autres affections du larynx. — *Phosphor* 30, à des répétitions plus courtes et plus fréquentes, contre diarrhées colliquatives surtout des sujets phthi-

siques et même contre des selles involontaires. — *Ipecacuanha* 2 et 3, dans les maladies des enfans, surtout contre dysenteries avec vomissemens, toux spasmodiques, etc. — *Graphites* contre des maladies de reproduction, dans des atténuations basses et à des intervalles rapprochés. — *Ignatia et coffea*, de la même manière, dans des affections très-douloureuses et spasmodiques. — *Lycopodium*, très-salutaire dans les plus hautes atténuations, et à des répétitions fréquentes, contre des affections de l'abdomen et de la peau; les maladies du système sanguin n'en souffrent aucune répétition; il est très-efficace à sa trentième atténuation dans les phthisies d'une marche très-rapide, puisqu'il calme les excitations qui en accompagnent le commencement; mais ses répétitions, soit en haute, soit en basse atténuation, restent sans effet. — *Stannum*, à la trituration 1 et 2, alternant avec d'autres remèdes convenables, s'est montré très-efficace dans des affections paralytiques et des pulmonies chroniques, surtout des personnes âgées; il est salutaire dans des leucorrhées chroniques.

Souvent un autre remède est indiqué avant la répétition du médicament principal, ce qui a lieu :

1° Quand, dans le courant d'une maladie aiguë ou chronique, il se manifeste un symptôme dangereux, appartenant, ou à la maladie, ou au remède, lequel pourrait être mal choisi, ou qui n'est qu'une exacerbation des symptômes d'un remède bien choisi. Dans ce cas, il faut intercaler l'antidote,

après quoi on retournera au premier médicament en en modifiant la dose ou l'atténuation , ou on le remplacera , dans le cas de besoin, par un médicament mieux indiqué.

2° Quand le remède , bien qu'il couvre tous les symptômes morbides , entre en conflit avec une psore latente , la maladie , alors, se change souvent en une autre , qui est à combattre avec des médicaments antipsoriques; les maladies aiguës ne font point d'exception de cette métamorphose; elles se changent même souvent et précisément par la même raison, en maladies-chroniques. Dans ce cas, ce sera la nouvelle maladie qui indiquera le médicament qui sera remplacé par le premier remède, si, après la guérison de l'affection psorique , la première maladie se montre de nouveau.

3° Si un remède, d'ailleurs bien choisi, cesse d'agir par des raisons qui nous sont inconnues , il faut en interposer un autre , mais qui corresponde bien aux symptômes; quand celui-ci aura fait son action, on verra que le premier redeviendra efficace. *Nux vomica*, *sulphur*. et les autres polychrestes, se qualifient tellement bien à cet effet, que nous ne pouvons pas nous en passer. Ces interpositions deviennent surtout nécessaires pendant l'emploi du mercure , principalement , dans les maladies chroniques et psoriques. Car les effets du mercure , ne sont que trop souvent pailliatifs et trompeurs. Ceux qui connaissent bien la théorie de Hahnemann sur les maladies chroniques , celle de Hahnemann sur

les maladies aiguës, et la monographie de celui-ci sur la noix vomique, où il pénètre si profondément dans les vertus curatives de ce médicament, ceux-là ne tarderont pas à accéder à mon opinion.

Après ces données, il nous convient de procéder à la théorie des doses.

(La théorie de M. de Pleyel est entièrement celle de M. Mure, à laquelle il fait même allusion en parlant des découvertes de Palerme. Je m'abstiens de la traduire. Platé.)

Les remèdes isopathiques et antipsoriques que le docteur Hering, président de l'Académie d'Allentown, et après lui le docteur Lux, ont les premiers arrangés à la manière homœopathique et employés avec beaucoup de succès, ces médicamens, dis-je, sont de vrais remèdes homœopathiques, et ils guérissent d'après la loi homœopathique.

L'expérience nous a enseigné que la manière d'apprêter ces médicamens selon le mode de Korsakof (un grain de matière isopathique mêlé avec 99 grains d'eau, atténués 29 fois et finis enfin avec 99 grains d'alcool), vaut infiniment moins que la trituration. L'action merveilleuse de ces remèdes nous étonne souvent. Leurs effets principaux consistent en ce qu'ils rétablissent, avec une force singulière, l'activité de la peau. Souvent aussi ils font naître des éruptions, ce qui nous explique la promptitude avec laquelle ils agissent. Il est cependant rare qu'ils guérissent seuls la maladie sans être secondés par d'autres remèdes. Nonobstant, nous avons vu bien

des cas où ils effectuaient la guérison entière quand ils étaient souvent répétés et secondés par quelques doses d'un antidote, surtout de Cofféa qui, à ce que je pense, est l'antidote de tous les médicamens isopathiques. Le docteur Hering a parfaitement raison de déconseiller l'emploi d'un psorique qui vient d'une personne étrangère. Mais si la maladie est occasionnée par infection, comme la gale, c'est par le même psorique qui produisit la maladie, qu'on la guérit ; souvent même par une seule dose et sans qu'on ait besoin de la seconder. Quand on administre l'autopsorique, c'est-à-dire le virus pris sur la personne infectée, la guérison ne s'effectue pas.

Voici l'explication de ce phénomène :

L'infecté est malade de la même manière que l'infectant dont toute l'individualité malade est transportée par l'infection ; le psorique pris sur l'infectant peut donc guérir l'infecté. C'est seulement ainsi qu'on parvient à vaincre l'hydrophobie et la peste. Mais pourquoi, demandera-t-on, l'autopsorique ne fait-il pas le même effet curatif chez l'infecté ? La réponse est facile. C'est parce que l'autopsorique agit plus tôt sur les symptômes sympathiques sans attaquer le mal principal. Le même effet est produit quand on emploie le psorique de quelqu'un qui est infecté par une troisième personne. Mais si l'infecté porte des pustules depuis long-temps, le contraire a lieu, par la raison que la psore de l'infecté a obtenu le dessus, de sorte que dans ce cas la guérison se fait par l'autopsorique, bien entendu qu'il faut la seconder par

d'autres remèdes dont l'action est alors extrêmement puissante.

Nous en savons toutefois trop peu sur la nature des médicamens isopathiques pour que je me sente à même d'épuiser cette question , je me borne donc à dire que, quelque petit que soit le nombre des guérisons isopathiques , nous avons le juste espoir d'en voir d'avantage. En tout cas , les médicamens isopathiques sont de la plus haute importance. Le traitement isopathique nous montre souvent des cas où le virus guérit des causes primaires sans avoir le même ascendant sur des affections secondaires dont les causes sont souvent cachées , circonstance qui a également lieu dans beaucoup de cas de maladies aiguës, chroniques , psoriques ou apsoriques et qui renverse le principe allopathique: *Tolle causam, et cessabit effectus* . Qui est-ce d'ailleurs qui ignore que bien des affections secondaires qui étaient déjà presque disparues parce qu'on avait desséché leur source primaire , apparaissent subitement de nouveau par la seule raison qu'elles ont trouvé une autre source latente d'où elles puisent une nouvelle vie. Telles sont par exemple les miasmes compliqués psoriques, synhilitiques ou sycosiques , où nous voyons souvent que le remède le mieux correspondant reste inefficace , tant que la source de l'affection secondaire n'est pas entièrement desséchée.

Je dois plusieurs de ces idées , surtout leur application dans l'art vétérinaire , à son altesse sérénissime le prince Frédéric de Lippe-Dessmold , ce



savant protecteur de l'homœopathie qui , depuis 1830 , n'a cessé de m'honorer de sa correspondance communicative et consultative sur la doctrine homœopathique.

(Suit la fin.)

*Effets préservatifs des médicamens homœopathiques.*

C'étaient les plus hautes atténuations qu'on administrait toujours comme préservatifs contre des épidémies contagieuses, mais je puis assurer que la teinture-mère est, dans ces cas, bien plus puissante comme préservatif que comme curatif. Il est nécessaire d'en donner de fortes doses pour qu'elles s'assimilent avec l'économie et lui donnent assez de forces pour résister à l'influence du miasme. Si l'épidémie se montre dans le voisinage de façon qu'une infection latente soit à craindre, il est bon de donner 1-2 doses d'une dilution haute, et puis la teinture-mère après , selon les circonstances et les individus. Cette méthode a toujours été couronnée de succès.

(Le reste de l'article s'occupe plutôt de la critique que de la médecine, et l'auteur finit par la devise d'Érasme , de Rotterdam : « *Admonere , non mordere ; prodesse , non lædere.* » PL.)

*Ce numero contient en outre :*

*Extrait de l'Hygea.*

*Débats des chambres de Saxe. (Continuation.)*

OBSERVATIONS CLINIQUES, par GROSS.

1. Un garçon de six mois. Pendant que sa mère en

était enceinte, elle sevrâ un autre enfant ; on lui donna beaucoup de bouillie, mais né faible, il n'en devint pas plus fort, malgré son vif appétit. A l'âge de cinq mois il était petit comme un nouveau-né, maigre; la peau était comme collée sur les os ; le visage était ridé, les yeux étaient singulièrement luisans. Le ventre était enflé. Diarrhée tous les jours.

Nourriture : moins et meilleure. Belladonna 3, 4 doses alternant avec calcarea carbonica 3, toutes les demi-heures une dose. — Guérison au bout de deux mois.

2. Jeune fille de vingt ans, constitution délicate, tempérament sanguin, sur-impressionnabilité. Embarras semi-latéral de la tête, du côté gauche, avec élancemens, secousses et martellement dans les oreilles et les dents, souffrances augmentées en se baissant et par la chaleur du lit. Perte de l'odorat, du goût et de l'appétit. Humeur chagrine, pleurnicheuse, impatiente.

Exacerbation après pulsat. 10 ; pulsat. 1, tous les soirs une goutte restait sans effet ; la même dose le matin améliorait, et donnée deux fois par jour, elle effectua la guérison sans exacerbation homœopathique. — Il semble que des affections aiguës avec souffrances nerveuses commandent des doses fortes.

3. Un vieillard avait vu disparaître ses hémorroïdes qui coulaient en abondance toutes les quatre semaines. L'anus se gonflait, et devint enflammé au point que le patient était forcé de s'aliter. Pendant toute une année les hémorroïdes n'apparurent

plus ; le malade allait mieux , mais il fut affecté d'une toux sèche à laquelle il avait toujours eu une certaine disposition. La toux ne se manifestait que le jour et était produite par un chatouillement perpétuel dans le larynx. Pendant le manger le patient ne souffrait pas.

*Euphrasia officinalis* o en globules fit disparaître la toux, et apparaître les hémorrhoides; après quoi le patient se portait tout-à-fait bien.

4. Jeune dame de dix-neuf ans , constitution robuste , tempérament sanguin , aimant passionnément la lecture; enthousiaste, fatiguée par la moindre occupation corporelle. Accès de rires et de pleurs spasmodiques. Puis délire; elle ne reconnaissait pas ses amis ni ses parens et leur adressait la parole comme à des êtres imaginaires ; elle pensait être sur un rocher escarpé sans pouvoir en descendre. Cet accès dura 1/2 heure. Alors elle était abattue, s'endormit et rêvait beaucoup. Le lendemain, vers le soir, l'accès revint et fut bientôt calmé par *stramonium* 9. Le troisième jour était libre. Le quatrième jour l'accès se répéta à l'heure ordinaire. *Stramonium* fit encore son effet , mais l'accès revint encore au bout de 24 heures ; il y avait donc un type tierce bien distinct. J'administrai *Ignatia* 8 , une dose tous les soirs avant le coucher. Il y avait encore un accès très-faible , et la guérison ne tarda pas à s'établir. Cependant , je défendis pour quelque temps toute occupation intellectuelle en conseillant des occupations de ménage.

5. Le conseiller de guerre J. R., de Vienne, vient de publier une petite brochure sur les antidotes des morsures des chiens enragés et des serpens venimeux, découverts par M. Lalioh, professeur à Perbrovsko en Croatie. C'est la *gentiana cruciata* qui est le remède contre l'hydrophobie, et l'*icula squarosa* qui guérit la morsure des serpens.

---

#### 1° SUR LA DIAGNOSE DES MALADIES DE LA VESSIE.

N'a pas de rapport avec l'homœopathie.

*Suivent des observations sur la scarlatine, par le même (le docteur Gross).*

La scarlatine qui avait sévi dans les environs pendant tout l'automne apparaissait chez nous au commencement de cette année, dans une ville voisine de 3,500 habitans seulement ; plus de 40 enfans en moururent, et dans un petit village de 19 familles seulement, le nombre monta à 20. Chez nous, elle était cependant assez bénigne, il n'en mourut qu'un seul garçon. L'exanthème était ordinairement tout lisse ; je n'observai qu'un seul cas de scarlatine miliaire, mais un de mes confrères prétendait avoir vu un individu dont le corps supérieur était atteint d'une scarlatine lisse, tandis que le corps inférieur était couvert d'une scarlatine miliaire. Bien que bé-

nigne, elle était toujours accompagnée d'angine, surtout d'angine tonsillaire. Je n'ai jamais vu d'autres maladies qui se soient déclarées ensuite; pourtant elles étaient fréquentes dans le traitement allopathique; tel fut par exemple l'inflammation d'une des glandes inguinales et des grandes lèvres chez une petite fille d'un an, inflammation qui entraînait en suppuration; le pus était abondant, mais bénin. — Un autre cas que je traitai par correspondance, était ainsi: « Une petite fille de deux ans avait eu une scarlatine franche au commencement de février. Le 17 du même mois la petite s'attira un refroidissement, en suite duquel on observait les symptômes suivans: Éternuement fréquent, yeux larmoyans, coryza fluent, selles minces, urines très-rare, œdème du visage, du bas-ventre et des jambes avec oppression et respiration courte; le 19, écoulement de pus jaune par l'oreille sans affaiblissement de l'ouïe, mais avec sécheresse du nez. Grande apathie. J'ordonnai 12 doses d'arsen. alb. 30, tous les jours une, jusqu'à l'amélioration. Au bout de 3 jours urines abondantes, puis amélioration toujours croissante, et guérison.

J'alternai dans tous les cas avec acon. 3 et bellad. 3, 10-12 globules dans autant de cuillerées à café d'eau, à en prendre une toutes les 2-4 heures ou même plus rarement, selon l'intensité de la fièvre. Pour préserver les assistans des malades contre la contagion, je leur administrai le matin aconit, et le soir bellad., et aucun d'eux n'en fut atteint, pas

même dans les endroits où la maladie était des plus malignes.

Quand les amygdales étaient très-gonflées et enflammées, je fis cesser ces deux médicamens, pendant 24-48 heures, pour administrer une dose de sulf. 2, toujours avec succès heureux. Ce ne fut que rarement que je devais avoir recours à une seconde dose de sulf. Pendant la desquamation je fis prendre des bains tièdes de son, qui influaient très-bien sur la desquamation, et j'ordonnai ensuite de porter des chemises de flanelle afin de diminuer l'influence dangereuse de l'air sur une peau extrêmement sensible.

La petite vérole régnait à la même époque, mais plutôt vers l'est de notre ville, où elle faisait beaucoup de victimes. Elle affectait surtout des adultes qui avaient été vaccinés long-temps auparavant, les enfans n'en furent atteints que rarement.

On vint me demander une ordonnance pour un jeune homme de la campagne, malade depuis 24 heures, et sur l'état duquel on ne me pouvait rien dire si ce n'est qu'il avait eu d'abord des frissons violens. Ensuite il avait eu chaleur forte, visage très-rouge, pouls plein et très-vite, urines chaudes et foncées, respiration gênée. Il était bien certain que ces symptômes indiquaient le commencement d'une maladie grave, mais il était impossible de dire laquelle. Cependant, guidé par le caractère inflammatoire des symptômes et connaissant le *genus morbi* qui régnait dans le pays, j'ordonnai les deux remèdes dont

j'avais si souvent eu l'occasion d'apprécier les effets bienfaisans, c'est-à-dire *aconitum* et *belladonna* alternativement, toutes les 3 heures *un* (il n'est pas dit si c'était en poudre ou en liquide, ni la grandeur ni l'atténuation de la dose (*Platé*) dans de l'eau.

Au bout de trois semaines seulement on me communiqua que le malade avait eu, plus tard, la petite-vérole, mais d'une nature très-énergique, ce qu'on avait attribué aux effets du médicament, pensant que j'avais prévu la maladie.

2° Petit garçon de six mois, jamais malade, sauf d'un croup dont je l'avais guéri avec *hep.*, *sulph.*, *calc.* et *spongia*. Jouissant de la plus parfaite santé, et au milieu de ses jeux enfantins, il avait été affecté de frissons violens avec horripilation qui existaient encore après  $3/4$  d'heure quand je le voyais. J'attribuai cette affection au changement de la température qui, la veille, avait été de  $3^{\circ} \times$ , tandis qu'à ce jour-là elle était tombée à  $8-9^{\circ}$  —. J'avais vu le même jour plusieurs inflammations rhumatismales, je devais donc m'attendre à une affection inflammatoire dont je ne voulais pas attendre le développement. J'administrai donc *aconit.* 3. alternativement avec *bellad.* 3, comme dans le premier cas, mais toutes les  $1/2$  heures une cuillerée à café.

Les frissons avaient commencé le soir. Dans la nuit il se manifestait une forte chaleur fébrile au point que l'enfant avait été comme dans un brasier; il avait peu dormi, mais beaucoup parlé et souvent

chanté. Soif presque inextinguible. Vers le matin , sueur douce avec sommeil tranquille. Quand j'arrivai je trouvai le petit hors de danger.

Aurais-je peut-être prévenu une inflammation du cerveau?

3° Dans l'hiver 1838 mon cheval, qui s'était refroidi après une course en traîneau, ne fut pas assez tôt conduit dans l'écurie. Deux jours après, tandis que j'étais toujours occupé en ville, je m'aperçus qu'il était tout fourbu parce que les domestiques l'avaient conduit tout suant dans une froide écurie. Le troisième jour, étant monté à cheval, celui-ci ne se traînait qu'à peine; j'employai un bon quart d'heure pour faire cinq minutes de chemin, et malgré sa marche lente, la bête était couverte de sueur. Me flattant alors de faire disparaître la raideur des membres en employant les éperons, je le piquai bien, mais il était impossible de le mettre au trot, et force me fut de retourner chez moi dans un pas d'escargot. Jusqu'à ce que j'arrivai à ma maison, la sueur ruisselait en grosses gouttes de son corps, qui était couvert d'une écume blanche. Sitôt qu'il fut conduit dans l'écurie, je lui donnai bryon.. alb., 3. gut. 1., sur une oublie blanche. Le lendemain déjà il trottait assez bien. Le surlendemain je répétais la dose; et le quatrième jour je montais encore. Sa marche était si bien que je le jugeai parfaitement guéri.

On pourra facilement se convaincre qu'en général le traitement homœopathique réussit bien mieux, même dans les cas les plus graves, chez les animaux



que chez les hommes , probablement puisque leur manière de vivre est plus simple, et que , chez eux , on suit plus exactement les ordonnances du médecin.

SUIT : une longue critique d'un ouvrage de M. Diez.

Extraits de l'*Hygia*.

CONTIENT : Continuation des observations de M. Gross , anticipées ci-dessus. Continuation de la critique de M. B., contenant ses observations cliniques.

1° *Photophobie scrofuleuse*. Petite fille de quatre ans.

Depuis quatre semaines elle ne pouvait plus ouvrir les paupières , qui étaient rouges et gonflées. La photophobie était si grande qu'elle restait toujours couchée sur le visage , et qu'elle se débattait avec force et en criant quand on tâchait de lui lever la tête. Écoulement excoriant par les paupières fermées. Traitement allopathique pendant quinze jours, extérieur et intérieur, mais en vain. Elle eut calc. 6, le soir, et le lendemain elle ouvrit les paupières. Guérison complète après quatre doses pareilles. Dans un cas pareil, mais moins grave, calc. 4 effectua l'amélioration au bout de seize heures, et guérison complète le lendemain.

2° Un homme de 35 ans, fort, vigoureux, s'attira, au commencement de mai, une pleuropneumonie ; le baromètre alors était très-haut, l'air sec, les nuits étaient froides. La maladie commençait

par des frissons violens qui étaient suivis d'une chaleur sèche et interne, et de points dans le côté gauche de la poitrine; oppression, dyspnée. Il lui était impossible de se coucher sur le côté droit. La percussion fit entendre un son mat du côté gauche; au côté droit il était sonore. Dans la partie supérieure du lobe gauche des poumons, la perspiration se faisait à peine entendre; au milieu et en bas, elle était nulle; toux sèche avec expectoration de sang foncé; céphalalgie frontale, pressive; pouls plein, tendu; soif, manque d'appétit; langue rouge foncé; *urina flammea*. *Aconitum* 7, toutes les deux heures. Le lendemain, *bryon*. 7. Plus tard, après une constipation de trois jours, *nux vom.*; contre une diarrhée qui la suivait, *dulcam*. Le 20 mai, guérison.

3° Contusion de la région épigastrique. Femme de 34 ans, forte, saine, bien nourrie. Le soir, à quatre heures, un cheval lui donna un coup de pied sur l'épigastre, de façon qu'elle tomba à la renverse et perdit connaissance. Un quart-d'heure après, le médecin (M. Diez) la trouva dans l'état suivant : ventre tendu, très-sensible au toucher; nausées, envies de vomir; accès d'évanouissement; pouls rapide; gémissemens et plaintes à cause des douleurs, *Arnica* 2, toutes les deux heures. Le lendemain, amélioration, seulement quelques endroits qui portaient les empreintes du pied, étaient encore sensibles à la pression.

4° *Erysipelus faciei acutum bullos*, chez une

femme robuste de 24 ans. Accès violens. Après *rhus tox.*, érysipèle plus étendu, augmentation de délire. *Bellad.* 2, quatre fois par jour ; déjà après les deux premières doses, amélioration ; guérison au bout de quelques jours. La maladie n'a pas même duré neuf jours.

5° Femme forte, bien nourrie, 20 ans. Après ses premières couches, hémorrhagie forte, puis toux avec expectoration sanguinolente. Des excitans de la peau, salmiac, l'or sulfuré et la mousse d'Islande avaient été employés en vain ; il s'était même montré une aggravation qui alla croissant ; des sueurs nocturnes, grand affaiblissement, amaigrissement, manque d'appétit, et le soir des fièvres. *Stannum* 6 ne fit rien ; puis *calc. carb.* 4 le soir. La nuit était plus tranquille, et le lendemain et les jours suivans, des signes d'une amélioration sensible apparurent ; au bout d'une semaine, elle pouvait quitter le lit, et après quelques semaines, rien ne rappela sa maladie, que la chute de ses cheveux.

6° *Scrofulosis* chez un enfant de 10 mois ; depuis plusieurs jours, diarrhées aqueuses, vertes, douze à vingt fois par jour, avec pleurs et cris. Amélioration après 2 doses *camomilla* 6. L'amaigrissement, le gros ventre et l'humeur maussade, disparurent au bout de quatre semaines. Plusieurs cas pareils. *Arsenic*, *sulfur* et surtout *calcarea*, se montraient efficaces.

7° *Caput obstipum*, chez un garçon faible, de 10 ans, qui, dans le temps passé, avait souffert de

coqueluche et d'éruptions scrofuleuses à la tête. Le cou était tellement de travers, que la tête étant tout-à-fait de côté touchait presque l'épaule. Aux changemens de temps, douleurs déchirantes dans les tempes et le front, et sensation de torpeur à l'occiput, qui le forçaient à rester au lit. Air cachectique, haleine courte, sensibilité et mauvaise humeur, et grand amaigrissement avec appétit vorace. Traitement allopathique avec des onguens, des cautères et des remèdes intérieurs, et tout en vain. *Bryonia* fit disparaître la céphalalgie. Après l'emploi de *sulfur 4*, pendant plusieurs semaines, il eut une dartre au jarret, et les parens se rappelèrent qu'une dartre semblable avait été supprimée par des remèdes extérieurs.

Le traitement du *mal principal* fut répété pendant quinze mois sans effectuer guérison parfaite, mais en procurant toujours une amélioration telle, que la tête devenait mobile; elle était encore un peu de travers, mais si peu qu'on était porté à prendre ce défaut pour une habitude plutôt que pour une contrainte morbide. L'air maladif, la voracité et l'humeur maussade étaient disparus.

Ce cas nous porte à faire quelques observations. L'emploi de *Bryone* avait fait disparaître la céphalalgie périodique, tandis que le reste des symptômes était toujours stationnaire. Nous faisons souvent, dans la pratique homœopathique, l'observation qu'après l'emploi d'un remède, l'extensivité de la maladie diminue; c'est-à-dire que quelques sym-

ptômes disparaissent ; alors le succès ne correspond pas à notre intention , car en choisissant le remède qui correspond le plus à l'ensemble des symptômes et en vantant le spécifique , nous n'effectuons qu'une cure symptomatique et palliative , au lieu d'une cure spécifique et radicale. Nous nous abstiendrions donc de parler de la cure du mal principal , si ce n'était que nous voulons employer une phrase sans y joindre aucune importance. Ceci ressemble à l'escargot , dont nous touchons les cornes : il les retire ; nous le piquons dans la tête : il se retire entièrement dans son coquillage ; nous lui coupons la tête : il fait de même , et ne reparaît que lorsqu'il lui en a poussé une autre.

Des traitemens pareils sont , à la vérité , spécifiques , mais ils ne sont pas radicaux , leur spécialité n'étant qu'imparfaite.

Il pourrait arriver qu'un remède qui n'est spécifique qu'approximativement , détruit les symptômes (*superficiels*) de la maladie , tandis que la racine du mal continue à végéter dans les profondeurs de l'organisme jusqu'à ce qu'un jour elle pousse de nouveaux rejetons. Hufeland a dit un jour que c'était là le succès ordinaire du traitement homœopathique , dont les guérisons radicales n'étaient que très-rares ; mais le temps nous a montré qu'il s'est trompé. Quand ce sont les symptômes seuls qui sont détruits , le malade éprouve toujours quelques sensations étranges , anormales , inquiétantes ; ce qui prouve évidemment que la maladie n'est pas morte.

C'est ce qui nous fortifie dans l'opinion qu'il n'y a qu'une seule et unique méthode de *guérir*, c'est-à-dire la méthode entièrement spécifique. Tous les traitemens qui ne sont pas radicaux, les traitemens symptomatiques, les palliatifs, les allopathiques et les antipathiques, ne diffèrent pas essentiellement entre eux. On pourrait les regarder tout au plus comme des traitemens approximativement spécifiques.

7° Coxalgie scrofuleuse. Une fille de seize ans, faible, avec gonflement des glandes et éruptions au visage, non encore menstruée, boitait depuis quelques mois. Douleur vive dans l'articulation de la hanche gauche, augmentée par la pression, alternant souvent avec des douleurs au genou. Le *pied* (la jambe? — Le traducteur) gauche était d'un demi-pouce plus court que le *pied* droit (la jambe droite? — Le traducteur). Excitans extérieurs, mais en vain. Du 16-25 avril, 3 doses *rhûs* 4, qui faisaient cesser l'affection de l'articulation ainsi que l'éruption.

Nous avons bien des exemples que les excitans extérieurs ont été efficaces contre des inflammations pareilles des articulations, bien que dans d'autres cas ils restaient sans effet aucun. C'est précisément cette circonstance qui prouve leur caractère spécifique; mais leur spécificité est bornée, elle est approximative. Cependant le spécifique imparfait peut être parfait dans quelques cas individuels. Plus grand le nombre des cas morbides qui correspondent à un spécifique, plus parfait le spécifique

lui-même. Le spécifique parfait guérit radicalement tous les cas de maladie d'une seule et même *species*, bien entendu que nous ne parlons pas des *species* qui n'existent que dans l'esprit de quelques théoriciens.

Il y aura un remède spécifique et universel contre tous les cas de perte, un autre contre tous les cas de syphilis, un troisième contre tous les cas de croup. Telle a toujours été l'opinion de tous les médecins; mais on a commis la faute de prendre des spécifiques approximatifs pour des spécifiques parfaits. Il peut y avoir des remèdes universels pour des familles entières de maladies; mais un remède pour toutes les maladies du corps humain n'existe pas, par la raison que nous ne connaissons pas encore un poison qui détruise tous les organismes. C'est le feu qui, tant que nous sachions, tue seul tous les organismes; mais le feu ne peut pas être un médicament.

8° *Vomitus gravidarum*, fatigant, infructueux, pendant les premiers trois mois de la grossesse; de temps en temps vomiturition de matières glaireuses et bilieuses. *Nux vom.* 12 le soir. Le lendemain les accès étaient moins violents; répétition du remède le soir. Guérison. — Dans quatre cas *nux vom.* s'est montrée efficace contre l'hémicrânie. Le même remède a fait beaucoup contre la cardialgie. Cependant, dans quelques cas, il restait sans effet radical, tandis que *sulf.*, *arsenic*, *bryon.* et *ignatia* furent employés avec succès complet; *ignatia* 12 guériss-

sait un homme faible de trente-six ans, qui, après des altercations domestiques, avait été atteint d'accès d'épilepsie se réitérant tous les jours, et qui étaient accompagnés d'une perte complète de connaissance.

9<sup>o</sup> Indurations du tissu cellulaire du cou, traitement allopathique ainsi que trois autres qui suivent.

Suit : critique.

C'est déjà traduit.

*Observations cliniques du docteur Fielitz.*

1<sup>o</sup> Une jeune fille de quinze ans fut atteinte, dans le courant du mois d'août, des avant-coureurs d'une fièvre nerveuse qui était alors épidémique dans ce pays. Une dose de *bellad.* produisit une amélioration, de sorte que la malade ne revenait plus chez moi. Au bout de plusieurs jours, on vint me communiquer qu'elle était plus malade; la relation des symptômes indiquait *status stupidus* avec météorisme et diarrhées, qui à leur tour, indiquaient *acid. phosph.*, dont je lui administrai la neuvième atténuation dans de l'eau. Trois jours après, on demanda ma visite, et je trouvai la malade avec les symptômes suivants :

Yeux au fond des orbites, fermés, collés avec des mucosités; visage pâle, creux; traits allongés presque hippocratiques; joues rouges, circonscrites; la membrane pituitaire desséchée; lèvres sèches, ger-



cées, couvertes de croûtes noires ; langue sèche , noire comme un morceau de bois brûlé ; odeur cadavéreuse de la bouche ; peu de soif ; les boissons tombent dans l'estomac comme dans un puits ; ventre rentré ; selles involontaires d'une puanteur abominable ; urines presque toujours involontaires, comme le marc de la bière, d'une odeur putride ; peau couverte d'une sueur gluante et fétide ; toute l'atmosphère de la malade répand une puanteur de charogne ; pouls petit, flasque, très-rapide. Sans connaissance aucune, surdité, murmures ; elle grippe tous les objets ; elle glisse vers le bas du lit. Fièvre nerveuse, putride, franche. *Arsen.* 6, gtt. 1 dans de l'eau, toutes les 2 heures 1 cuill. pendant trois jours. Dès la première dose, amélioration et diminution de toutes les souffrances. Après trois jours, disparition entière des symptômes morbides, sauf la faiblesse et les sueurs nocturnes. Guérison au bout de huit jours.

2<sup>o</sup> Une femme d'une quarantaine d'années souffrait depuis quinze jours d'une céphalalgie pénible. Elle ne savait pas détailler ses sensations ; mais ses souffrances avaient de particulier que la malade ne pouvait pas rester un instant tranquille ; assise sur une chaise, elle balançait tout le corps supérieur à la manière des éléphants. *Bellad.* 6/24 fit disparaître toutes les souffrances le même jour.

*Suit : Réflexions sur la question des doses : déjà traduite.*

PUIS : 1<sup>o</sup> Quelque puissante que soit la belladone

contre un grand nombre d'affections scrofuleuses ; surtout contre la photophobie scrofuleuse accompagnée d'inflammation, elle reste inefficace dans bien des cas. Il est remarquable que les doses homœopathiques de *conium*, même la teinture mère à une goutte, ne répond pas toujours, dans la photophobie scrofuleuse, aux succès qu'on se flattait d'en obtenir, tandis que les doses allopathiques d'extrait conic., mac., administrées selon l'ordonnance de d'Ison, guérissent bien plus souvent et presque avec certitude.

C'est *rhux tox.* qui est un des remèdes principaux contre l'ophtalmie scrofuleuse avec photophobie opiniâtre qui ne permet pas d'ouvrir les paupières le soir. J'ai vu disparaître en peu de temps, après l'emploi de *rhux*, les photophobies les plus opiniâtres, telles, par exemple, que l'enfant malade était forcé de rester couché sur le visage, quoiqu'il se trouvât dans une chambre tout-à-fait obscurcie. Cet enfant avait subi pendant long-temps un traitement rationnel. J'avoue cependant que les hautes atténuations de *rhux* ne m'ont jamais fait obtenir d'heureux succès dans ces maladies, soit qu'elles fussent avec ou sans éruption à la figure, mais que ce n'était qu'en employant les atténuations 3 et 2 que je parvenais à les guérir. Cependant *rhux* ne guérit pas toujours, et n'est pas toujours indiqué. Dans les cas qui ont les symptômes suivans : tuméfaction des glandes des paupières ; sécrétion de mucosités abondantes qui collent les

paupières; ramollissement de la conjonctive; rémission le soir, les yeux s'ouvrent un peu dans les crépuscules, mais ni le jour ni dans l'obscurité parfaite; éruptions ressemblant à la teigne, s'étendant jusque sur le visage; *crusta lactea*; gonflement (douloureux) des glandes sous-maxillaires et de celles du cou; gonflement du nez et de la lèvre supérieure; écoulement de mucosités épaisses par le nez; ventre gros; selles paresseuses; éruptions dartreuses, sèches, démangeantes chez des sujets trop abondamment nourris: dans ce cas, ce n'est ni *rhus* ni *bellad.* seuls, ni *sulfur* ni *calcarea acetica* seuls qui effectuent la guérison. *Sulfur* 12-6 d'abord, et ensuite *calcarea acetica* 12-3, alternant avec *belladonna*, sont les remèdes les plus puissans contre ces affections chroniques et rebelles, qui détruisent souvent les cils, la conjonctive et la cornée. On peut attendre de ces remèdes une guérison pour ainsi dire certaine, bien entendu qu'on les donne alternativement, car leur emploi séparé ne mène à rien. Ce que sont *sulf.* et *nux vomic.* pour le foie et le rectum; *aconit.* et *bellad.* pour le sensorium et le système artériel; c'est la combinaison de *bellad.* 12-6 avec *sulf.*, et *calc. acet.* jusqu'à la troisième atténuation pour le système végétatif et celui des glandes. Les doses alternantes sont d'un avantage immense; mais il est nécessaire de ne donner à la fois que des remèdes qui ont une affinité entre eux et qui peuvent se remplacer dans leur manière d'agir. Il serait donc très-important de chercher l'affinité

qui a lieu entre certains remèdes, et de les classer en conséquence.

Très-puissantes sont les doses alternantes d'*arsen.* et de *veratrum* ; d'*arsen.* et d'*acid. phosph.* ; d'*arsen.* et *nux vom.* (*cæteris puribus*) , dans le *typhus cere-bralis et abdominalis* ; ainsi que celles de *arsen.* et de *sulphur.* dans des ulcères aux pieds , si toutefois ils sont indiqués.

*Aurum oxymuriaticum* recommandé contre *hydrops* , *lues inveterata* induration de la langue (observations allopathiques).

2° Comme il y a beaucoup de médecins qui rejettent toutes les basses atténuations , même dans les maladies aiguës , je cite le cas suivant :

Pendant un fort vent nord-ouest, coryza violent avec éternuement continu ; sensation comme si le nez était bouché ; écoulement continu de mucosités aqueuses, abondantes par le nez ; céphalalgie pressive, embarras de toute la tête, surtout sensible dans la région frontale ; voix enrouée, rauque ; sensation du corps qui pèse sur la poitrine, toux sèche, âpre, fatigante ; douleur de meurtrissure dans tous les membres. *Nux vom.* 6-12 ; puis *pulsat.* 6-3 en plusieurs doses, pendant 5-6 jours ne produisaient aucun résultat. Au contraire , il survint encore brûlure et cuissons dans les yeux , paupières gonflées , rouges ; angles excoriés avec douleurs cuisantes , blépharophthalmie catarrhale imminente , le nez devient excorié et douloureux.

Me rappelant les effets spécifiques de la pulsa-

tille sur les membranes muqueuses des organes de la respiration et des yeux, que j'avais éprouvés moi-même en broyant un jour l'herbe fraîche de la pulsatille, je n'abandonnai pas ce remède, dont j'administrai le soir quatre gouttes de la première atténuation à 10 gouttes de suc de la plante sur 90 gouttes d'alcool. — Après minuit, réveil avec douleurs déchirantes, sémitérales, dans la tête et le visage, ayant leur centre dans le *musculus temporalis*, d'où elles se répandaient en haut vers le crâne, et en bas et à côté vers les mâchoires, la sensation était déchirante et tressaillante, comme quand en tirant un morceau de caoutchouc, on le lâche subitement. Elles diminuaient après un quart-d'heure pour se faire sentir dans tous les membres où elles ne séjournaient qu'un instant pour apparaître aussitôt dans une autre partie du corps; partout elles étaient accompagnées d'une sensation de prurit. Après leur disparition, frissons et anxiété. Tous ces symptômes se trouvent verbalement chez Hahnemann. Au bout d'une heure, sommeil.

Le lendemain l'inflammation des paupières était disparue jusqu'à la moindre trace ainsi que les incommodités produites par le coryza, la toux et la gêne de la respiration; la voix était libre; le malade mouchait très-facilement des mucosités jaunes, épaisses. Deux jours après, disparition de tous les symptômes jusqu'au dernier.

Cependant presque tous les médecins sont de l'opinion qu'un coryza bien développé doit parcou-

rir son époque de 15-21 jours qu'il serait impossible d'abrégér.

---

*Observation clinique du docteur BUCHNER.*

Joseph Fichtner , ouvrier , trente ans, d'un tempérament cholérique et d'un caractère bilieux, vint me consulter dans le mois de janvier de l'année passée (1838), et raconta ce qui suit :

Il y a onze ans, qu'en fauchant un pré sur la montagne, je fus empoisonné par un lézard qui se glissa entre chair et pantalon du pied droit, et parvint, en courant de bas en haut , jusque dans l'aisselle gauche sans que je susse tout de suite ce que c'était que ce mouvement. Cependant le voyant sortir par le gilet , je le saisis et le jetai par terre. Mais l'apparition soudaine de cette bête et la rapidité de son mouvement me causèrent une telle frayeur que je devins pâle en tremblant de tous mes membres. Immédiatement après il se montra au côté gauche du pied droit une tache rouge qui ne me démangeait pas, mais qui gagnait en élévation et en hauteur au point qu'il fallut y faire une incision par laquelle il coula une grande quantité de sang et de pus. La même chose m'arriva à la partie supérieure du bras droit (dans la région du *musculus delta*), où il y a toujours une plaie ouverte et saignante mais qui ne me cause pas de douleurs. Depuis ce temps j'éprouve, dans tout le pied droit, des douleurs déchirantes , fugaces , bientôt par-ci, bientôt par-là ;

dans le haut de la hanche je sens aussi une douleur pressive qui n'augmente ni par la pression ni par le mouvement. Tous les remèdes employés jusqu'à présent n'ont fait aucun effet, tels que des émissions de sang, des onguens, des vésicatoires, des purgatifs et des laxatifs. — Il ne se rappelait pas avoir jamais été malade. — Je lui donnai *merc. sol.* 12, à prendre tous les trois jours 1 gtt. . Au mois de juin il m'écrivit qu'il se portait bien, tout en me priant de lui envoyer encore quelques-unes de ces gouttes pour le faire bien sain. Depuis ce temps, je n'en ai plus eu de nouvelles.

*Suivent : critique et extraits de l'Hygea.*

---

*Correspondance de Londres.* A Londres, l'homœopathie fait toujours des progrès. J'y ai vu Curie; lui, comme Quin, Belhuomini et Luther, ont une clientèle étendue et forment toujours de nouveaux élèves.

M. W. Leaf, un riche négociant de Londres, sacrifie des sommes considérables et pour l'homœopathie en général, et pour le nouvel hôpital homœopathique.

N° 17. Contient encore le commencement de l'article de M. Schrön sur les tubercules. *Voy.* plus tard.

*Puis : Critiques et extraits de l'Hygea.*

J'anticipe du supplément du n° 20, l'article suivant :

*Faits authentiques servant à l'illustration du dernier ouvrage du docteur FICKEL.*

Chez F. A. Leo , à Leipsick, vient de paraître :  
« Preuve directe de la nullité de l'homœopathie ,  
par le docteur Ch.-Guill. Pickel » (qui s'appelait  
auparavant médecin en chef du dispensaire homœo-  
pathique à Leipsick.

M. Fickel dit dans cet ouvrage que, entraîné par  
l'amour de la science, il avait porté pendant des an-  
nées le masque d'un homœopathe, et que, ayant pu-  
blié des guérisons homœopathiques et des expérimenta-  
tions de médicamens , il avait gagné la confiance  
des médecins homœopathes, de sorte qu'il eût réussi  
à se faire élire médecin en chef du dispensaire ho-  
mœopathique et de se convaincre ainsi de la nullité  
du système hahnemannien ; qu'il avait donné, plus  
tard, sa démission, et que, ayant été empêché pen-  
dant quatre ans , par des affaires personnelles , de  
publier la vérité, il le faisait à présent.

Les faits suivans suffiront à faire connaître et l'au-  
teur et son ouvrage.

Le docteur Fickel, ayant été reçu à Leipsick en 1831,  
exerçait son art à Jurickau, en 1832 ; il y était arro-  
gant , cher, et ses cures étaient malheureuses. Déjà  
à cette époque il publia une brochure sous le nom  
Lecnif, où il attaque l'homœopathie, mais dont le style  
est trop obscur pour qu'on l'ait bien pu compren-  
dre. Tourmenté par des dettes, il quitta Jurikau en



1833, pour retourner à Leipsick. Pauvre et éloigné de tout commerce avec des médecins et des allopathes et des homœopathes, il tachait de se faire des ressources. Il lut les ouvrages homœopathiques. Ayant plus de talent que d'éducation morale, il ne craignait pas de se faire une existence par une spéculation qui rebuterait tout honnête homme. Dans le courant de 1834 et 1835 il publia sous deux noms fictifs trois volumes de guérisons homœopathiques fictives, ainsi que des expérimentations de médicamens également fausses ; il y parle de son expérience de 4 et de 10 ans. Cependant, jusqu'à cette époque, il n'avait jamais pratiqué l'homœopathie, n'y avait-il jamais vu, jusqu'en décembre 1835, deux des médicamens dont il parle, savoir l'*osmium* et l'*actaea*. Ce fut quelqu'une du petit nombre de ses connaissances, un dentiste, probablement dupé, qui apporta le manuscrit du premier ouvrage, lequel portait le nom de Heine, au libraire-éditeur Schumann, à Leipsick. L'autre, en deux volumes, parut en 1835, sous le nom de J. T. Hofbauer, chez le libraire Reimann ; le second volume avait été écrit en huit jours. Le premier ouvrage, écrit avec beaucoup d'attention, fut annoncé et loué dans plusieurs journaux homœopathiques, parce que les censeurs ne songeaient pas même à la possibilité d'une telle supercherie.

Encouragé par l'heureux succès de cet ouvrage, il fit savoir à l'éditeur qu'il en était l'auteur, et qu'il n'avait choisi le nom de Heine que pour se mettre à

l'abri de ses créanciers. Il lui offrit en même temps un autre ouvrage qui rendrait inutile tout le reste des ouvrages homœopathiques et qu'il avait commencé d'écrire sous le titre : Dictionnaire d'homœopathie, *par une association de médecins homœopathes*. Déjà avant ce temps il avait fait offrir le même ouvrage au même éditeur , par un jurisconsulte qui, dupé par Fickel , prétexta l'anonymité de l'auteur par le motif que celui-ci , en publiant son ouvrage homœopathique sous son propre nom, craignait de perdre une chaire à la Faculté, que ses liaisons avec un des professeurs de médecine lui donnaient le plus juste espoir d'obtenir sous peu. Mais ses liaisons avec ledit professeur consistant en ce qu'il voulait publier une nouvelle édition de plusieurs auteurs grecs, avaient été rompues déjà à cette époque ; circonstance que l'éditeur ignorait encore et qu'il ne découvrit que trop tard. M. Schumann, ébloui par ces belles critiques , accepta la proposition et avança des sommes considérables à M. Fickel pour que celui-ci pût finir son ouvrage au plus vite. Effectivement , M. Fickel ne tarda pas à lui envoyer feuilles sur feuilles , de façon que M. Schumann pensait avoir trouvé en lui l'homme qui pût diriger le nouveau dispensaire homœopathique, dont il lui donna l'espoir d'obtenir la direction.

M. Schumann était deuxième inspecteur de cet institut, qui se trouvait sous l'autorité de deux inspecteurs dont il n'y en avait pas un qui fût médecin;

c'était la volonté de Hahnemann, qui craignait l'influence de l'établissement central d'homœopathi où les homœopathes *libres* avaient le dessus, et que Hahnemann tâchait de paralyser. Le choix du médecin en chef était dans les mains des deux inspecteurs, car le directeur de l'établissement central, demeurant à Magdebourg, ne pouvait guère faire autre chose que ratifier l'élection, en se fiant aux lumières des deux inspecteurs.

Ainsi M. Schumann présenta M. Fickel à l'inspecteur-médecin qui, enchanté par les capacités de cet auteur, réalisa une idée à laquelle, six mois auparavant, Fickel n'avait pas même songé.

Ce fut en vain que trois autres médecins homœopathes qui, justement indignés d'être empêchés par les manœuvres de Hahnemann de participer au dispensaire homœopathique, s'en étaient entièrement retirés, et dont Fickel ne cherchait pas la connaissance; ce fut en vain (1) que ces trois médecins tâchaient de le détromper en lui avouant qu'il s'agissait ou d'une mystification, ou d'une supercherie. Car déjà l'ouvrage publié sous le nom de Hofbauer, mais écrit avec moins de circonspection, avait-il excité l'attention de plusieurs savans, et les

(1) *Rem.* Celui seul qui connaît l'éloquence et l'habileté de Fickel, peut se figurer comment il a pu tromper deux hommes des plus respectables, et mérité au plus haut degré de l'homœopathie pour laquelle ils ont sacrifié et leur temps et leur fortune. On pensait que par son éloquence il contribuerait puissamment à la propagation de l'homœopathie.

engageai à l'examiner soigneusement. Helbig, Trinns et Nouck avaient trouvé que les guérisons et les expérimentations de Hofbauer et de Heine étaient de pures fictions, et que ces deux noms anonymes étaient identiques. Ce fut Fouck qui découvrit enfin que c'était Fickel qui s'était caché sous les noms de Heine et de Hofbauer, que c'était le même Fickel qui, sous le nom de Herting, avait publié, en 1835, deux ouvrages allopathico-thérapeutiques.

L'inspection pensait que ces messieurs se trompaient, et Fickel reçut le 1<sup>er</sup> janvier 1836 la place de médecin en chef du dispensaire homœopathique, dont la direction lui était facilitée par la présence d'un autre médecin subalterne, mais très-expérimenté.

C'est par les dépositions faites devant le tribunal, et fortifiées par le serment (1), par un fonctionnaire honorable que Fickel avait souvent choisi pour confident, puisqu'il est son débiteur, qu'il devient évident que Fickel n'avait pas voulu abuser les homœopathes à la manière des jésuites, c'est-à-dire pour faire du bien au monde, comme il prétend à présent, mais pour en profiter et gagner de l'argent tant qu'il était possible. Il jugeait leur perte imminente et il voulait alors redevenir allopathe.

Afin d'empêcher la publication de ses diatribes et

(1) *Rcm.* Ces dépositions se trouvent dans la *Gazette de Leipsick*, mais elles sont très-longues, et contiennent une masse de détails de trop peu d'importance pour l'étranger pour qu'elles vailent la peine de les traduire. PLATÉ.

de jouir plus long-temps de son appointment, il fit au docteur Noack la proposition de s'unir à lui pour publier un ouvrage lucratif contenant des guérisons homœopathiques fictives, proposition qui fut entendue par deux notaires qu'on avait fait passer dans une chambre voisine. — (A ce qu'il paraît, à dessin et pour confondre M. Fickel. *Le trad.* —) Au mois d'avril suivant il rendit compte des guérisons obtenues dans le dispensaire homœopathique. il y parle surtout de deux cas d'hydropisie de la poitrine et de vomissement de sang, et les cite afin de montrer l'efficacité du traitement homœopathique, tandis que dans l'ouvrage qui vient de paraître, il les cite pour prouver l'impuissance de ce traitement; il avoue dans le même journal que les ouvrages de Heine et de Hoffbauer n'étaient qu'une ironie pour jeter le ridicule sur les ultras parmi les homœopathes.

Il n'eut pas encore sa démission jusqu'à ce qu'enfin M. Noack publia son *Olla podrida*, où toutes les supercheries sont découvertes.

Il n'est pas vrai que ce soit Fickel lui-même qui ait demandé sa démission; mais l'établissement central ayant à dessein mal entendu un de ses comptes-rendus, fit semblant de l'y avoir trouvée et la lui envoya sur-le-champ.

C'aurait été le moment où Fickel devait dire la vérité, s'il avait jamais eu l'intention d'abuser les homœopathes pour faire du bien au monde. Mais non, il garda le silence, et comme un chevalier d'indu-

strie, partit pour Paris dans le dessein de tromper Hahnemann lui-même. Cependant il semble qu'il ne soit venu que jusqu'à Francfort, où ses effets furent saisis par ses créanciers. Retourné depuis à Leipsick, il y vivait séparé de sa famille. Pendant quelques années on l'a régulièrement vu à Téplitz et dans d'autres endroits où il se parait toujours du titre de médecin homœopathe. Depuis un an il est à Gross-Schonau, où il s'occupe à publier ses mensonges.

Après de tels faits, son dernier ouvrage n'a pas besoin d'être réfuté.

**HÄHNEMANNUS**, *seu de homœopathiâ novâ medicâ scientiâ libri octo*, par *Quintini Guanciali*, Naples, Guttenberg, 1840.

Après l'annonce du but du poëme, et une invocation au marquis de Grimaldi, président du conseil des ministres du royaume de Naples, le poëte représente Hygie, opprimée par la douleur de l'insuffisance de l'art de guérir par ses incertitudes, ses doutes et ses causes. La nature sous le nom de Sophie :

Humanam meditans imo sub corde salutem  
 Tot casus, tristesque vices, durosque labores  
 Volvit, et afflictis Hygeæ imponere rebus  
 Vult modum, et in melius præconia vertere famæ:  
 Propositi tenax firmans sua pectora votis  
 Hæc agitat secum, et fatorum arcana recludit.

Frappée de l'ignorance des médecins, elle passe en revue les connaissances qu'elle a dévoilées à l'homme dans les différentes branches de physique, d'histoire naturelle et d'astronomie.

. . . . . Quo sidera motu

Volvantur, servantque datum quæ fixa tenorem:

. . . . .  
Et quoque purpureum ver, et simul aura favoni  
Oras læta beet zephyrisque tepentibus halans;  
Flos hiet, et vegetent aprici gramina campi?

. . . . .  
. . . . . Qua vi fulminis ille  
Spiritus igne furens tremulo fulgore coruscet,  
Accenditque cavas nubes, volitatque repente  
Acra per liquidum, et tonitrus fit murmure crebro,  
Et nimbi pluviaeque cadunt, ruptæque procellæ  
Vorticibus mixtæ, diffusus aeris humor  
Grandine concretus sese dum turbine magno  
Agglomerant venti, laxisque feruntur habenis.  
Sed concussa simul tellus tremit, ima dehiscunt,  
Ignea vis agitatur dum pingue bitumine sulfur.

Elle a enseigné l'intérieur des viscères de l'homme, et cependant elle ne croit pas encore son œuvre achevée.

Quid nam homine melius quam fungi munere vitæ?  
Attamen ipsa nequit penitus medicina salutem  
Reddere, nec sævos curando pellere morbos,  
Nec reficit vires tenui molimine fulta.

Elle veut y apporter remède :

Et faciam valeat mens sana in corpore sano:

Elle prie Hermes de l'aider à secourir les peines d'Hygie et les malheurs du genre humain.

. . . . . Miseros pariterque medentes

Vorticibus raptos, et cæco in gurgite nantes  
 Eripere est animus, dum ritibus hactenus usi  
 Haud æquis sine lege ruunt, pugnantque vicissim :  
 In promptu : nam quæque ipsis medicamina desunt  
 Et nondum vires noscunt cujusque medelæ,  
 Nec specie delecta sua tenuata ministrant  
 Pharmaca. . . . .

Elle veut remédier à ce chaos.

Efficiam clarus medicina surgat ut ordo.  
 . . . . .

Est locus Europæ ; summis uberrima Tellus  
 Ingeniis, studiis nostris sat cognita multis.  
 . . . . .

Hic mihi stat Samuel, studiis præque omnibus unus  
 Incumbit, stimulisque artem devotus Hygeæ  
 Sectatur, retro ignarum tum linquit et arcet  
 Vulgus, at errato, vitioque laborat in ipso.  
 Hunc mihi proposui ; doctrinæ hic fidus alumnus  
 Simplicis illius quam simplex spiritus afflat,  
 Nunc fessæ occurrat vitæ, tantisque medelis,  
 Naturæque aliud simili cum lege medendi  
 Principium firmet, quæque insunt abdita nudet ;  
 Nil mortale sonans, atque ista arcana volutans  
 Orbe micante nova tradat tot nubila luce.

Prends cette torche allumée, et fais-lui une brû-  
 lure à la main, et de suite approche-lui le feu de la  
 brûlure.

. . . . . Protinus ipso  
 Igne resecta manus melius recreata valescit.  
 Sufficit hoc illi ; nunc plenus numine nostro  
 Quid sibi vult istud monstrum mirabile noscit.

Ainsi, dit-elle, le feu que Prométhée a dérobé au  
 ciel, qui a apporté tant de maux à la terre, fournira  
 la lumière pour arriver à les guérir.



En attendant , la Renommée répand la nouvelle dans le monde d'une réforme.

Et sua grandiloquis addit mendacia factis :

Fit sapiens, demens, fit perfida, vilis, atrox.

Après une description très-poétique de la Renommée, le poète fait arriver aux oreilles des médecins qu'un homme allait venir qui renverserait tous les autres systèmes.

Major, et orbe alius doctrinæ surget ordo.

Ils s'en effraient et s'irritent , mais quelques-uns l'attendent avec joie.

Hermès se presse de seconder Sophie, qui a dévoilé tant de secrets à ses sectateurs, dans les arts et les sciences accessoires de la médecine. — (Description de ces sciences.) Arrivant à la physiologie.

Humano capiti hinc se figit, et intima noscit  
Filamina notans cerebri, penitusque medullas  
Inspiciens, nerville intus velut agmine facto  
Ceum flectant huc illuc, insinuantque vigorem ;  
Itque reditque vias fluidus cum semine succus,  
Utque humor manet vitalis corpore toto :  
Et quo fonte fluunt celeres per membra meatus  
Sanguinis, et chylus ceum lacteus inde rubescit ;  
Quo pulmo afflatur, qua vi reprimique, tumetque  
Quo cordis validi motus, quo pectoris æstus.

Ensuite la chirurgie , la botanique est décrite par des vers admirables.

Hermès arrivé à Meyssen, trouve l'homme qu'elle cherchait.

Secum humanæ volventem damna salutis ;

Lui apparaît, et elle exécute les ordrs de Sophie ;  
la main brûlée est de suite guérie par l'action de la  
flamme, et s'en retourne annoncer son succès à Hygie.

At Samuel monstri percussus imagine mira  
Obstupuit, gelidos totosque expalluit artus.

Il cherche la cause de cette guérison si prompte ;  
il s'écrie que la déesse aurait bien dû lui laisser  
son flambeau.

Qua possim urentes febres arcere medendo  
Et mæstos lenire ægros, quos irrita sæpe  
Ars curare nequit nostri medicaminis usu,  
Quamvis invigilem, noctesque diesque laborem ! etc.

. . . . .  
. . . . . Morbum decet addere morbo ?  
Ast erat ille Deus ! . . . . .

. . . . .  
Num quæ causa dedit poterit quoque demere morbum,  
Et forsân *simili simile*.... Ast elapsa repente  
Vocibus in mediis dea cœli e sede recedit,

Et lui apparut comme Iris , apportant l'annonce  
de la fin des maux , et dit :

Eia age curarum, et cultor fidissime nostri,  
Quem mihi, fata movens imo sub corde dicavi,

. . . . .  
Et quoniam ante alios urget te firma voluntas  
Semina scrutari, et pallentes trudere morbos.

. . . . .  
Grande decus nostrum , non te sententia fallit.

. . . . .  
Hæc erit, o semper naturæ certior una  
Lex bene principio fulta, et ratione refusa,  
Quæ morbos ægris trudit radicibus omnes,  
Et reficit, reparatque suas libramine vires,  
Vita nova patiens *similem* subtiliter actum  
Morbis callet enim parvo medicamine mota;

*Arte cito, tute et jucunde ferre salutem.*

Quotque tuis surgent factis miracula terris,

Gaudia quanta dabis repetens portenta salutis

Morborum domitor diversotramite ductus ! etc.

Tu auras beaucoup d'ennemis, l'envie, la jalousie, la paresse, l'amour-propre.

Tu ne cede minis, atque omnes despice casus, etc.

Sophie lui promet de le défendre, et de faire prospérer ses efforts : Mon flambeau te dirigera.

Hac potuit quondam securus numine nostro

Harvæus primum cursus aperire latentes

Sanguinis, humanis ut labitur undique venis

Lucidus interdum, mixtus tepidoque cruore

It lente circum, celeri modo ductilis aura

Itque reditque locos totus per membra citatus

Et pulmone tenus confert vim corda movere.

Le poète passe ensuite en revue les grandes découvertes qui se sont faites, la vaccine, les lois de la physique, de la gravité et du mouvement, l'électricité.

Et qui securam magis usu pixidis undis

Tradidit æquoreis navim, magnete regitque.

Mais qui peut arrêter l'esprit humain ? dit-elle.

Invento monituque viri dat in æquore cursus,

Præcipitatque moras præfectus navis, et ultra

Mole volantis aquam : vehitur velocior curis,

Et Boreæ, rabiemque Noti detorquet et arcet.

Nec tristes Hyades, tempestatesque minaces

Expavet, et siccis oculis horrentia monstra

Respicit, atque gradum ullum timet æquore mortis

Remigio compulsa novo, dum spiritus olli

Igneus intus alit flavi melioribus ausis,

Artis et humanæ sortis successibus auctis.

L'aréostat et les chemins de fer surtout :

. . . . . Volucrum pernicios alis.

..... ?

Inter tot genios, inter mille agmina fulges.  
Nudantes illi naturæ arcana latentis  
Haud fama indecores sunt usque ad sidera noti.  
Quid tu hominum custos vitæ dum munera reddis,  
Et miseros ægros, et faucibus eripis Orco?

La déesse invite Hahnemann à aller examiner son temple pour y découvrir les lois de la nature et les secrets de la nouvelle doctrine sous les auspices de la déesse Hygie.

2<sup>e</sup> CHANT. Description de la ville de Dresde.

Qua circum amplexens fluitat pulcherrimus Albis ,  
Seque petens pelago sinuato corpore miscet;

Où l'auteur place le temple de la science ; description de ce temple ; le génie du lieu vient à la rencontre de Hahnemann. Il lui explique les merveilles , et les secrets de la nature peints sur ses parois. Les différens âges du monde.

Hæc Divum ætates, Heroum, hominumque resignat  
Et quæ sensa animi, et quæ voces signa fuere,  
Primigenos mores, ritus, et fœdera nudans  
Religione patrum, et rudibus quos gentibus olim  
Primus in orbe Deos fecit timor, atque coegit, etc.

Ensuite il développe les découvertes astronomiques des Égyptiens et toutes celles relatives à la géographie et à la géologie de tous les temps, tous les phénomènes souterrains, les eaux, les feux, les métaux, les fossiles.

..... Sed mons pulcherrimus Ætnæ  
Æstuat, et crebros ardentis pandit hiatus,  
Ora tument centum, refluunt spumantia circum,  
Diluta saxa volant, baratri liquefacta sub imo  
Materies fluit igne novo, longæque favillus . . .

*Eructat, fumi nigranti vortice cœlum  
Corripit, et piceus delatus in aera nimbus  
Solvitur in guttas ignis, etc.*

Les différentes transformations de la matière ; mais Hahnemann, impatient, arrive enfin aux secrets de la médecine.

*At labyrinthha ducunt ad limina Hygeæ,  
Ambages centum, ac intus sacraria adire  
Implicat audentes pene immedicabilis error ;*

Guidé par le fils de Bacon , il aperçoit successivement toute la série des errements de la médecine.

*. . . . . Passimque Serapidis aras  
Disjectas, geniosque alios, primæva medendi  
Quos sibi credulitas finxit nunc pulvere nigros  
Cernit, et obscuris tenebris caligine mersos.*

*. . . . .  
Et longe apparent stolidæ ratione sophistæ  
Dogmatici, praxisque tenax empirica turba,  
Et certant odio, et studiis rivalibus ardent.*

Les doctrines d'Hippocrate , des Asclepiades , Démocrite , Épicure , Themison, Arétée, Sorano , Galien, et les Arabes.

*Tum quoque succedit Paracelsus magna professus  
Dogmatibus variis, elementa ac omnia miscens  
Mens congesta viri promit systemata multa,  
Et putat immixtas *chimicas res* uniter imis  
Molleculis vitæ : hinc posse adducere morbos  
Et vitia, atque astra, et rerum præstigia fingens  
Vaticinatur item stolidus deliria multa.*

Les astrologues, les chimistes Hanwelmont et son Achéen, Silviu Delboe , Descartes.

*Sic veniens arti medicæ dat lumina multa  
Præclarus Sydenam et experimenta magistri*

Confirmans, repulit chemicas tot in arte chymæras.

Anglicus Hippocrates gaudet cognomine dici.

Viennent ensuite les mécaniques ; Sthal et Boher-  
aave, qui

Omnia concilians systemata dogmata passim.

Scrutatur. . . . .

Et mala sic ægros medica ars *Eclectica* curat.

Cullen et ses spasmes , Dehaen et ses procédés.

At veluto Lernæ proles efformis Echidnæ

Sibilat, et reparat vires ultricibus Hydra

Fœtibus occisas, et facto vulnere vitas

Multiplices renovans surgit rediviva venenis

Effluviosque novos lethali corpore mittit,

Heu ! Medicina pari renovat systemate fato,

Atque artis geminat partus discrimine vitæ

Propter opinatus animi ratione vagantis...

Vient ensuite Brown et la doctrine de l'excitation  
et du stimulus, et Rasori et son contre stimulus et  
son école ; Tommasini, Buffalini, et Puccinotti.

His quoque dogmatibus succedit doctor onustus

Gallicus ingenio pollens, et acumine mentis

Organa perquirat vitalia quæque minutim

Atque etiam locat ipse suum systema medendi,

Et docet ut morbos *irritamenta* locali

Producunt causa, quæ partem detinet atque

Sympathice dehinc permanent organa tota.

Hinc veluti subeunt *irritamenta* malorum,

Corporis organa. Propter commercia mixta.

Atque cito manant per nervos, atque meatus

Sanguinis, et stomachum, simul ac præcordia motu

Corripiunt calido, et glomerant pulmonibus ignes.

Tunc opus est salibus, pariterque salutem

Produci laxis emissio sanguine venis.

(Le lecteur français pourra juger de la précision  
de notre poète par cet exemple.

Hahnemann , frappé de ces erreurs qui se succèdent sans cesse, s'écrie :

. . . . Sic ipsi homines potuere nefanda  
Humano generi geminare piacula lethi?  
Triste ministerium ! Naturæ vix medicatrix  
Quam facilis morbos melius curaret agendo  
Nec medica polluta manu, etc.

Et supplie la divinité de lui faire voir la vérité pour que

Sit modus ærumnis, et certi denique fines.

Le poëte examine les travaux de Stoll , Hofmann, Hufeland, Haller, Sprengel, Gall et sa crânioscopie, Galvani et son fluide, de Volta, Mesmer et les effets étonnans du magnétisme animal.

Après cette revue , Hygie , joyeuse de voir enfin arriver son règne , apparaît dans toute sa gloire céleste à Hahnemann qui , ébloui ,

. . . Vultu submisso et poplite flexo ,  
Constitit ante aras, et vitæ numen adorat.

### 3<sup>e</sup> CHANT.

Talia festivo præsens dedit omine signa  
Diva : atque suo vati conversa fideli,  
Plena vigore novo, et roseo pulcherrima vultu  
Arridet. . . . . Et sic talia fatur :  
O decus, o artis vindex justissima nostræ  
Gloria doctrinæ, et populis spes magna salutis, etc.

Beaucoup de génies ont cherché à pénétrer ces mystères.

Ingenio sese quondam Paracelsus, et ipse  
Stahllius ; ast animis hi defecere vagantes  
. . . . . Tantum lux fulsit et alsit  
Nec potuere intus nostros penetrare recessus.  
Dis tibi concessum soli loca sacra tenere, etc.

Elle le fait boire ensuite à la fontaine sacrée et relève ses forces et son esprit pour le rendre apte à apercevoir ses lois, elle lui ordonne de répandre ensuite la doctrine qu'elle va lui enseigner.

Vita hominumque salus , Samuel stat in arte medendi ,  
Ac opus , et labor est diros expellere morbos ;

La déesse développe ensuite admirablement les doctrines de l'organon , l'impossibilité de trouver la cause prochaine des maladies , et la nécessité de bien étudier les symptômes.

Hinc morbum occultum , Samuel , symptomata nudant ,  
Et referunt extra , monstrant et imagine clara.

La manière d'agir des médicamens et les défauts des anciennes théories.

Et simul esse nefas ferro lacerate cruento  
Venas , atque aras diffuso sanguine nostras  
Spargere. . . . .

Les effets *primitifs* et secondaires des médicamens.

Sicque manus gelidis undis infusa vigescit ,  
At gravior calor inde subest , vix deficit undæ  
Actio. . . . .

Les règles à suivre pour scruter les symptômes.

Quo gravior morbus magis hoc est cura medendi  
Perfacilis , nam tunc symptomata plurima præbet  
Quæ medici reperire queunt in pharmaca nota.

La nécessité des petites doses.

Nec minus hoc scito rerum. Theoretici aberrant  
Nominibus multis gaudent qui pandere morbos ;  
Dum potius tenebris miscent , perduntque laborem.  
Namque notis quis cuique valet dare nomina certis ,  
Atque simul proprio secernere singula dicto ,  
Si variant , redeuntque alia sub imagine semper ?



. . . . .  
 Sunt etiam morbi quos dicunt esse *locales*  
 Corporis, et tantum nonnulla in parte manere.  
 Nec minus hi lapsi longe ratione vagantur;  
 Nam fragiles atrox morbus dum sævit in artus  
 Æquo vitali motu tenet omnia membra.

Et en conséquence

Quid juvat afficere exterius medicaminis usu, etc.

. . . . .  
 Nec minus hinc animum vexant incommoda multa  
 Corpus ut ægrotat, pariter tunc molibus ipse  
 Morbosis, simul influxu, vitioque laborat.

De-là la nécessité de noter les symptômes **mo-  
raux**, etc.

Hygie enseigne ensuite la doctrine des maladies  
chroniques. *La psore.*

Nam chronici morbi manant velut arbore frondes  
 Semine de psoræ, quæ imos immixta per artus  
 Intus alit virus. . . . .  
 Improba sed scabies æterno fœdere juncta  
 Humano generi, pariterque antiquior ortu est;  
 Dixeris elapsam nigricantis sedibus Orci  
 Fœda perfusam sanie, tumidamque veneno.

. . . . .  
 Proteus sceptrâ dedit vertendo corpora formis;  
 Nam modo terribili turpis sub imagine lepræ  
 Horrificans squamis atra porrigine corpus  
 Fœdavit, sanie concreta ac undique circum  
 Putrorem exhalans rabie diffusa voraci  
 Impulit ægrotos flammâs extinguere in undis.  
 Nunc atrox elephas miseros est pasta per artus,  
 Atque cutem lacerans, atque herpete livida carnem  
 Dissolvens totum adduxit per corpus achores.

. . . . .  
 Quid modo diffusa scabie pernicious ipsa?

(Si nous ne nous faisons pas violence pour ne pas

trop dépasser les limites d'un extrait, nous donnerions en entier l'admirable description de cette maladie, sa propagation, et les dangers de la considérer comme locale.)

Atque cuti immodicas *urentum* aptare medelas  
Pollutam illuviem pollentes pelle fugare  
Visceribus imis, et nervis attingere intus.  
Heu fragiles ægri quot tristia damna salutis  
Perpessi ! miseris quot morbos fata tulerunt !

. . . . .  
Nam modo fit phthisis pulmones ulcere tabi  
Attenuans maciatque ægros, vitiatque cruorem :  
**Fique** hydrops interdum elato corpore moles.

. . . . .  
Nunc subit ima ferox, et labitur usque medullas,  
Et nervos retrahit vitio, irritatque podagram :  
Occupat atque caput, cerebri penetratque recessus.  
Et premit, et cæca vertigine ubique fatigat.  
Viscera nunc raptim spiris urentibus afflans  
Serpit pascendo fœdis abscessibus artus.  
At modo contristans oculos hunc lumine visus  
Orbat, et inde movet vario discrimine nervos,  
Huic demit voces, et surda huic timpana reddit  
Aurium, et huic torpet tactus; sensusque vicissim  
Inficians, alios laxat conanime vires, etc.

Suit la description du virus vénérien, les préceptes sur l'administration des médecines.

Denique sit quamvis simplex duntaxat et una.

Sur la nécessité de répéter quelquefois les doses et les préceptes de la *diète* simple homœopathique avec laquelle on doit seconder l'action des médicaments.

Hygie enseigne ensuite à Hahnemann la manière d'étudier les médicaments sur l'homme sain, pour

faire l'application de la loi des semblables à la guérison des malades. Malgré l'immensité de cette tâche.

Nec tibi deficiant animi, nec cœpta recusent  
Jamjam Stapfus adest, et nostro numine pleni  
En veniunt Grossus, Rummel, Hermanus, et ipse  
Succedit Muller, qui tecum fœdere juncti  
Doctrinas late vagant. . . . .  
. . . . . At video longam sociale Minervæ  
Agmen adesse mihi. . . . .

Elle lui annonce l'adoption générale de sa doctrine et la disparition de l'ancienne.

Hahnemann se met à expérimenter sur lui-même les médicamens en commençant par le quinquina, ensuite

*Organa doctrinæ nudat, vulgatque per orbem.*

(Le poëte avertit dans une note que par décense il n'a pas parlé de la sycose dans son poëme.)

4<sup>e</sup> CHANT. La nouvelle doctrine se répand dans le monde; l'esprit de parti s'en irrite, l'ignorance se révolte contre Sophie et appelle à son secours sa sœur la Renommée; elle la menace que bientôt Hahnemann va

*Stygias penitus nunc vacuas reddere sedes.*

Elles parcourent les différentes villes de l'Allemagne, de la Bohême, de la Hongrie, pour exciter les ennemis de la nouvelle doctrine et leur crient :

Quid juvat assiduo vultu sudore madentes  
Dogmatibus vestris implere volumina rerum,  
Dum vobis infesta en jam doctrina per urbes  
It vulgata recens Hahnemanni audacibus ausis ?

Nec vos cura subit tanto discrimine rerum ;  
 Nec movet et lapsis jamjam fundamine prorsus  
 Hypocratis? . . . . .  
 Eia agite , o socii , coi documenta magistri  
 Integra principio ritu stent firma perenni , etc.

Et toutes les universités et les médecins se lèvent  
 contre la nouvelle doctrine , Vienne surtout.

Licet his odioest atra turgescere bile ,  
 Attamen his monitis animis incendia miscet  
 Et simul insano nunc implet corda furore , etc.

Pour animer cette fureur :

Magicas revocans artes. . . . .  
 Stollii , et Hippocratis , Celsique , umbræque Galeni  
 Assurgunt , animis truculenta insomnia miscent  
 Infensi : stupuere animi , tacitusque pererrat  
 Intima corda pavor. . . . .

At veluti quando summus dux fœderis alto ,  
 Imperio si forte hostes ferre bella minentur ,  
 Convocat extemplo socios defendere causam ,  
 Atque tubæ sonitus pulsans clangoribus auras  
 Urget in arma viros , bellumque accendere cogit ;  
 Sic Empusa suis dum aures hortatibus implet  
 Assurgens commota cohors lymphate Medentum  
 Irruit , et contra studiis rivalibus ardens  
 Nunc omnes versare minas , etc.

Jamque faces ardent animis , sit murmure rauco  
 Concilium horrendum , et magno in luctamine rerum  
 Concordi fremitu fit Lipsia plena tumultu ,  
 Hic odia , hic artis fraudes , hic effera cœpta  
 Exercent , proh quanta caput vesania mentes !

Et non nulli desunt qui popularibus auris  
 Vulgus sollicitant , atque esse hæc dogmata suadent  
 Plena veneficii ; . . . . .  
 Nec minus hic contra insurgunt qui pharmaca vendunt

Dosibus immodicis. . . . .  
 Sic artis fugit omnis amor. . . . .  
 Infelix Hahnemann ! Heu quæ jam dira procella  
 Sævit ! . . . . .

Il est effrayé , mais la déesse lui prépare un asile  
 tranquille où il pourra continuer sa grande œuvre.

Interea monstrum ut resono clamore per oras  
 Ivit Anhaltenas sua per mendacia crescens  
 Atque etiam implevit fictis sermonibus aures.

Le duc s'en informe, il connaît la vérité, il expose  
 à son conseil comment les préceptes de Hahne-  
 mann ont modifié l'art de guérir ;

Utque juvent ægros , et dent sperare salutem.  
 . . . . .

Il lui envoie une députation pour l'engager à ac-  
 cepter son hospitalité et l'assurer de sa protection ;  
 lesquels

Optatas adeunt ædes Samuelis , et illum  
 Aspiciunt studiis intentum , lumine fixum  
 Volventem scripta , et certæ documenta salutis.

Ils l'embrassent, et le chef lui dit :

Salve , hominum custos , doctrinæ magne repertor ,  
 Qui fragili vitæ tam certa consulis arte  
 Et domitor Lethi arces detrimenta salutis.

Il lui annonce l'objet de sa mission, Hahnemann  
 accepte l'invitation, exprime sa gratitude envers le  
 duc; exalte ses vertus, et accompagne la députation à  
 Cœthen.

5<sup>e</sup> CHANT. Déjà la nouvelle médecine se répandait  
 parmi les médecins consciencieux.

Nam praxim arcebant medicam , mortalibus ægris ,

Qua nunquam tuto potuerent ferre salutem ;

.....

Atque iterum læti poscunt oracula vitæ,

Ritibus ast aliis Hygeæ ad templa reversi.

Les nouveaux adeptes entourent le maître , et le supplient de compléter la matière médicale.

Hoc agit at secum Samuel , hoc mente volutat :

Crescit in adversis virtus , animique facultas.

Son arrivée à Coëthen est annoncée au duc par un courrier; il va à sa rencontre avec les grands de l'état.

Atque inter plausus Hahnemannum voce salutat

Excipitque manu. ....

Il reçoit les voyageurs dans son palais. Hahnemann exprime sa gratitude, et loue le prince de la protection qu'il accorde aux faibles ; car

Hoc mirum; hoc magnum est hoc vere numine dignum

.....

Grandius assurgens tronat per sæcula nomen

Gustavi; non quippe truces , populosque feroces

Trusit victor ovans , et magna sub arma coëgit ,

Sed quod pace data imperii , moderamine dulci

Excoluit leges , artesque , viresque togatos.

Nondum grandis erat , non usque ad sidera notus

Pultavam cum victor apud felicibus armis

Belligerum Suevum protrusit Alexius hostem ;

At mores hominum multorum ut finxit , et urbes

Artibus excoluit variis , pia jam docendo

Silvestres homines posita feritate reductos ; etc.

Le duc nomme Hahnemann son conseiller intime, et met le jardin botanique à sa disposition pour expérimenter les médicamens , ensuite il reçoit ces nouveaux hôtes dans des salons magnifiquement décorés et illuminés , où

. . . . Marmoreis hærentes axibus orbes  
 Hic vitrei , lumenque globi , proh numina sancta !  
 Accipiunt redeuntque ignes , et imagine clara  
 Ingeminant speculis , ars quid quid gothica finxit.

Sur les parois sont représentés les ancêtres du duc.

Nec procul apparent multis decorata trophæis  
 Curru splendidiore sedens Catharina refulgens  
 Luce Deum , spoliis Orientis onusta , virago  
 It medios victrixque viros super eminent omnes , etc.

Le duc les réunit dans un festin, et place notre héros à sa droite ; dans la conversation le duc lui demande de lui raconter ses malheurs , pourquoi le roi de Saxe ne l'a pas protégé contre ses persécuteurs, et quels sont les argumens que ses adversaires lui opposent.

Hahnemann accuse les courtisans d'avoir trompé le prince, les pharmaciens , et l'ignorance des médecins ; il expose ensuite les principaux argumens contre et pour sa doctrine, et s'en rapporte au jugement de la postérité.

Le duc , touché par ces argumens , ordonne que cette seule médecine soit pratiquée dans ses états.

Le lendemain , Hahnemann et ses sectateurs se rendent au jardin botanique pour faire leurs expériences.

Nunc vos , Castalides , huc ex Helicone virenti  
 Ferte pedes hilares , Sophia comitante choreas ,  
 Huc non ante alios decerpta fronde coronas  
 Nectite ; . . . . .  
 . . . . Tantisque virum nunc plaudite cæptis.  
 Jamque omnes ducti intercedunt per amœna vireta ,

Et longe aspiciunt gemmantès tramite flores  
Atque intertextos virtute valentibus herbis.

Le poète décrit le portique magnifique où l'on doit faire les expériences, les statues qui le décorent.

Hic Ceres, et Bacchus redimiti tempora sertis  
Agglomerant; stat fonte sonans pulcherrima Nais,  
Stat Triton sphingesque loco, Satyrique bicorni,  
.....

Insidet at tauro fuis Europa capillis  
Huc illuc volvens oculos correpta timore :  
.....

Nec procul alma Venus viveo suffusa nitore,  
Atque soluta comas geniale corpore candet, etc.

Hahnemann admire ces beautés, et commence avec ses compagnons les expériences. Il prend *aconit*.

At suci vis mira ! Gelu cito possidet artus  
Corporis, atque acies oculorum exhorret aperta :  
Permeat usque genas, quarum altera frigida pallet,  
Altera fitque rubens exorto accenso calore :  
Tum lenis toto dimanat corpore sudor,  
Et lapsus vires synopticus objicit omnes :  
Inde caput dolet, et nigra vertigine captum  
Deficit; atque calor cerebri meat usque medullas :  
Nec tenet egelido correptum frigore pectus,  
Et tussis secum subito irrequieta fatigat :  
At sapor escarum torpet rancedine aborta,  
Angor inest animo, et Veneris fugit ipsa cupido :  
Nunc violenta premit latus, et per viscera serpit  
Morbida vis passim; et partes dum comprimit alvi  
Multa cavum spiris contorquent tormina ventrem.  
Membrorum gravitas sequitur, gressusque vacillat,  
Somnus adest levior, veniuntque oblivia rerum  
Ingruit inde timor varius, mæstæque querellæ,  
Atque animum vexant monstris phantasmata multis  
Æger at in somno trepidat formidine lethi,



Vitalem sensit membratim perdere sensum,

L'*Arnica* est dicté de la même manière ainsi que le *camphre*.

Les disciples sont occupés de la préparation des médicamens, des triturations des substances sèches, d'exprimer les sucs des végétaux.

Le duc vient visiter ses hôtes, et admire l'ordre de leurs travaux.

Il se plaint d'une maladie ancienne, et demande du soulagement. Hahnemann recueille ses symptômes, les compare avec divers médicamens, et se décide pour *aconit*, qu'il fait préparer par ses élèves.

Nec mora succedunt, alacre magnoque labori  
Intendunt, rapidaque manu, miro ordine prompti  
Stant parvi vitrei cyathi, quos spiritus afflant,  
Jam guttæ centum, excepto cui deflucit una  
Expleat ut centum, et guttam miscent *Aconiti*  
Inde ex his guttam tenuatam spiritus illis  
Centum aliis guttis iterumque, iterumque remiscent,  
At postquam maduit Samuel his ordine parvos  
Arte globos, miscetque simul cum pulvere lactis  
Auspiciis lætis confert se ad limina regis.

En attendant, Stapf continue les expériences sur *capsicum* et *camomille*; description de leurs symptômes.

La petite poudre donnée au duc produit son heureux effet; après une légère aggravation en quelques heures il est parfaitement bien portant, et en devient plus zélé pour la nouvelle doctrine.

6<sup>e</sup> CHANT. La santé du duc revenue par l'homœo-  
pathie

Qualis vere novo frondescit floribus arbos,  
Declivemque ut humi reficit pellucidus humor  
Florentem cythisum, quem siccatur Sirius aster.

Il fait assembler le conseil, il lui développe le bien qu'il attend de cette doctrine pour ses sujets, et prend un décret pour la défense des anciennes pratiques dans ses états et ordonne que la nouvelle médecine soit seule enseignée dans les chaires.

De retour auprès de ses compagnons, Hahnemann leur rend compte de ces faits, il félicite Stapff de ses expériences et il continue les expérimentations sur *ignatia*; ses différens symptômes physiques.

At quoque conturbant animum deliria multa;  
Nam videt humano capiti conjungere equinam,  
Cervicem, et multa in somno simulacra ferarum.

Vient ensuite *Pulsatilla*, par Muller, *veratrum album*.

. . . . . Et subito penetrare per artus,  
It vehemens frigus, etc., etc., etc.

Pendant qu'il s'occupe de ce travail, arrivent des envoyés du roi de Prusse pour le prier d'aller donner ses soins à ce souverain malade, désespéré depuis long-temps; Hahnemann accède à l'invitation sur la prière du duc; pendant le voyage il reproche aux courtisans d'avoir attendu si long-temps, pour demander des secours efficaces.

Sa réception à Berlin, examen du malade, relevé des symptômes, et administration de quatre globu-

**les de médicamens. Aggravation excessive de la maladie. Clameur des courtisans et surtout des médecins qui crient que l'homœopathie a tué le roi.**

Territus ipse fuit Samuel, dubitatque pavetque  
Quale foret fatum : obtatuque immobilis hæret.

.....  
Jamque aderat placido mulcens nox pectora somno.

### Description de la nuit.

Cætera dulcis habet mortalia pectora somnus,  
Et tenebris rerum involvunt obliviam mentes.  
At contra, Samuel curis ingentibus æger  
Plurima corde premit, nec claudit lumina.

### Hygie apparaît et le rassure.

Quid tibi deficiunt nervi, fidelissime rerum  
Cultor, et incassum desperas numine nostro?

.....  
..... Fundamine firmo

Stant documenta nova haud infirmatura per ævum.

Elle lui explique l'aggravation par une trop forte dose, et leur prédit la guérison du roi, lui recommande de continuer son expérimentation des **médicamens** et de ne pas se laisser effrayer par l'ignorance, lui prédit que sa doctrine sera reçue dans toute l'**Allemagne**, la Russie, l'Italie. l'Angleterre, et qu'enfin :

Te tamen accipiet spoliis virtutis onustus  
Gallia gens, artesque tuas ad sidera tollet.  
Hic quoque nestoream longævo tempore vitam  
Concedam. ....

**Et partout son nom sera vénéré.**

Hahnemann visite le prince, il reconnaît la vérification des prédictions d'Hygie; ses anciens médecins attribuent la guérison à leurs drogues antérieures; le prince rend justice à Hahnemann; en racontant ce qu'il a éprouvé par l'action du médicament, leur recommande l'étude de la nouvelle doctrine et sollicite Hahnemann à demeurer dans la capitale; mais celui-ci, lié par la gratitude envers le duc, et attiré par le besoin de finir ses travaux, retourne à Coethen. Il prend congé du prince, et dit aux docteurs opposans :

Atque prius nostram quam rejeceritis artem  
 Concipite hanc animis, factis dum fida sequantur  
 Experimenta bona; . . . . .

Il retrouve ses disciples occupés aux expériences pures, il leur raconte ce qui lui est arrivé, et leur recommande d'employer toujours le médicament.

Quam magis esse potest tenuatam in frusta minutam.

Hermann lui dit qu'il a observé une semblable exaspération par le *cuivre*.

Ses disciples lui demandent des conseils sur les maladies chroniques qu'il leur donne.

On continue les expérimentations pures des médicaments qu'on porte à trois cents.

Ses disciples établissent des chaires d'enseignement clinique, Gross publie ses principes sur les doses minimales, et un traité sur le régime, et la jeunesse studieuse accourt autour de ses leçons.

. . . . . Atque illuc venientes undique docti  
 Accipiunt documenta virum, vulgantque per orbem

7<sup>e</sup> CHANT.

*Talia dum læti volvunt successibus artis  
Et Sophiæ crescunt laudes, nomenque decusque.*

L'ignorance envieuse excite dans les pays du Nord la haine des médecins contre ses succès.

*Infirmans præcepta virum, methodumque Hahnemanni  
Et secum obducens atra caligine mentes  
Tot medicos trahit, aque agit in agmina cives.*

Elle parcourt les différentes provinces du Nord.

*Urbis Alexiadis petit ardua tecta volatu,*

Et pour être mieux entendue , se pose sur la tête du monument de Pierre-le-Grand.

De là elle jette des imprécations contre la nouvelle médecine , et engage à conserver les dogmes d'Hippocrate. La statue du héros s'émeut , et la maudit.

Soudain la Sagesse apparaît avec toute sa splendeur ; à son aspect :

*Mitis Alexiadis vultus risere benigni,  
Et moles immanis equi tunc naribus ignem  
Exhalat, lætisque auras innubibus implet ;*

L'ignorance éblouie par l'éclat de la déesse :

*Volvitur in præceptis summo de vertice molis,  
Atque cito sicut fulgit indignata sub antris.*

Ensuite la Sagesse dit à Pierre-le-Grand !

*. . . . . Sic conditor almae,  
Pace tua superis animos compesce quietis :  
Munus erit nostrum procul hoc de limite pestem  
Trudere . . . . .*

Ut tibi fida comes quondam detrusimus oris  
Imperii studiis vigilesque reduximus artes ;

Sophie va ensuite en Allemagne exciter ses philosophes à l'étude des vérités de la véritable doctrine médicale, et elle y trouve les médecins très-ardens à sa propagation , particulièrement Rummel , Hamann et Stapff.

Voyant la doctrine assez solidement établie ici , Sophie appelle le Travail et charge sur ses épaules ses élémens , pour les porter dans les autres parties du monde.

Sic ait, et latis humeris accommodat illi  
Dogmata tanta virum, rerumque volumina multa.

Ils parcourent les espaces ensemble , traversent l'Italie , arrivent à Naples et se présentent au docteur Romani.

Celui-ci était malade ; la déesse le guérit et lui inspire les principes de la science. De Horatiis et Mauro sont ensuite aussi convertis.

Integer et purus venis dum sanguis inundat  
Ardet in incæpto Romanus numine plenus  
Pertentatque artem, et magno inflammatus amore.

Il répand autour de lui la nouvelle doctrine, combat ses adversaires en publiant, en langue italienne, plusieurs ouvrages sur elle

Tum dea sollicitat, blandisque hortatibus implet  
Italicum Guidum, ut ferret sua dogmata Gallis ;

La déesse vient en France, et elle s'arrête à Paris, où elle se réjouit de voir les savans occupés des re-

cherches de la philosophie, et de l'éclectisme philosophique. Elle va à l'école de médecine, se présente à Broussais, et lui dit :

.....  
 Quid patiare tua frustra tot in arte labores  
 Irrita doctrinæ volvens systemata centum ?  
 Ingeniumque dedit, et mentis tibi robora firma ,  
 Sed tamen huc usque incerta tu lege fatigas :  
 Deme hominum vitis *irritamenta* malorum,  
 Et *contrastimulos causas* quoque deme *locales*  
 Nunc nunc arte alia ferro cadet hostia nunquam,  
 Nec vates tingent Hygeæ sanguine vultus ;  
 Ast age rumpe moras nostrum succede secundis  
 Ominibus templum, tuque illuc ablue noxas.

Elle se réjouit de voir l'étude de l'*homœopathie* très-répandue dans cette ville ; car

Dogmata sed primus patrio sermone redendi  
 Aggreditur doctor Jordanes vertere multa.  
 Disserit, et sociis Dufresne præsidet arte,  
 Conciliumque vocat doctrinæ fœdere certo :

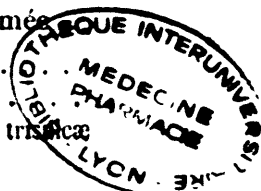
.....  
 . . . At ipse Simon docta ratione disertus  
 Instruit, et multos doctrinæ exercet alumnos.

.....  
 At Sophia interea Lugduni ad mœnia tendit,  
 Respicit atque illuc vulgantem oracula vitæ  
 Italicum Guidum magnis sucessibus artis, etc.

L'Ignorance frémit aux succès de Sophie, la Renommée lui conseille de se soumettre à la puissance supérieure de la Sagesse ; mais l'Ignorance devient furieuse envers sa sœur, la Renommée

Ergone tu cessas? .....

.....  
 Dum tibi tot vigiles oculi, centumque tria



Stant linguæ, et totidem ora sonant pernicious alis.  
Sic tua damna feres, sic hosti ingloria cedes?

Elle l'envoie dans l'Inde apprendre l'art du poison.

. . . . Dehinc curvoque sub antro  
Pythonem invenies, animos dulcedine amoris  
Submittes huic, et paribus tum corda mephitis  
Corripies flammis, namque hæc infesta medullis  
Semina tunc ultra accipiet Pythonis, et ortu  
Horrendum educet partum sub luce maligna;  
Ultor et ulciscens immensa mole *cholera*  
Exitium, mortemque viris dabit undique morbo,  
Atque premet Sophiam, atque artem confundet Hygeæ.

Mais lorsque Sophie aperçoit les fureurs de l'Ignorance, elle prend les armes de Bellone, et après un combat à outrance, l'écrase sous les rochers de l'Ethna.

(Nous sommes fâchés que l'espace ne nous permette pas de citer en entier le récit de ce combat qui peut être comparé, par sa richesse, aux plus beaux passages d'Homère.)

Après la victoire, Sophie visite les autres contrées de l'Italie; elle se transporte ensuite en Angleterre où elle réveille le désir de connaître l'homœopathie.

C. CROSERIO, D. M. P.



---

**HAHNEMANNUS, seu de homœopathiâ novâ medicâ scientiâ  
libri octo**, par *Quintini Guanciali*, Naples, Gut-  
t nberg, 1840.

(Suite et fin.)

### 8<sup>e</sup> CHANT.

At Sophiæ monitis, stimulisque impulsus Hygæ  
Venerat Italicus doctor felicibus astris  
Littora Londini (Belluomini). . . . .

Curie et Quin le secondent et répandent la doc-  
trine dans le royaume.

Sophietransporte l'homœopathie dans le Nouveau-  
Monde.

Et secum antecedens clarissimus Hering  
Incipit hic series ab origine pandere rerum,  
Et nudare suas artes, et dogmata passim.  
Sed quoque serpentum mordentia pocula sumpsit  
Multa. . . . . Viresque notans, actusque minutim  
Edocet in morbis doses iterare frequentes, etc.

Mais déjà la Renommée

Empusæ renovans artes animamque petulcam.  
Inspirans coitu gaudet jam perfida lena :  
Nam lacerata sinus (postquam tumefacta veneno est  
Pythonis) partu horrifico polluta Mephitis  
Jam dederat monstrum lethale enixa sub auras ;  
Et cito maternæ stagnantis facie lacunæ  
Nutritiis, cæno elapsus graveolente cholera.  
Pennatus fit mole draco capita ardua centum

Attollens , linguis totidemque simillima patri  
 Ora vibrat , rutilus squammis per terga refusus  
 Horrescit sævas dorso , flammaque minaces  
 Sanguineus volvens acies. . . . .  
 . . . . . Visuque repente  
 Funereo horrificans animos , stupefactaque corda  
 Exitium crudele virum , pestemque minatur , etc.

Il répand la désolation dans l'Inde et désespère  
 la médecine.

Vix monstrum afflatu crudeli pandit hiatus ,  
 Atque operit fauces ardentia lumina vibrans ,  
 Extemplo miserorum hominum via facta per artus :  
 Labitur effluvio virus lethale per auras ,  
 Et *thonicus spasmus* stomachum , ventremque requirit ,  
 Implicat et nervos , et permeat usque medullas  
 Debilis hinc æger nequit ictus membra movere.

. . . . .  
 Horret et aspectus , pallor cava lumina ora  
 Occupat , atque gelu vivent faciesque , manusque ,  
 Atque calor ipse pedes , calor ossa relinquit ,  
 Languet et omnino correptus frigore corpus :  
 Dejectusque animo , et cassus jam sensibus æger  
 Signa refert tacito fugientis anhelitus ore.  
 Nunc stolidus queritur , tenues de pectore voces  
 Mittit , et accusat magno in mœrore salutis  
 Ardentes stomacho flammas , alvique dolores ;  
 At cordis quandoque manu contingitur olli  
 Scorbiculum , ingentem gemitum dat vocibus altis.

Sed modo terribilis magis intus lapsa per artus  
 Morbida vis monstri stimulis violentior urget ;  
*Clonicus* hinc angit *spasmus* ; tum profluit alvus  
 Lymphaticis , croceis , simul ac cum sanguine *mixtis*  
 Materiis multisque aliis humoribus udis :  
 Insedabiliter sitis , et ventris cruciatus  
 Torminibus magnis , vomitus violentus , et iisdem  
 Materiis profusus : adest quoque maximus angor .  
 Et geminat quæstus mœstis cum vocibus æger ,  
 Membrorum tremitu crebro , dum possidet algens

Liventesque manus , faciemque , et brachia frigus .  
 Deficiunt animi vires , et vultus in illo  
 Jam morientis erat , pulsus dum deficit ipse.

Lapsaque corporibus lacerans sic dira cholerae  
*Algida* vis tactu passim contagia miscens  
 Undique correptas coepit rescindere vitas.  
 Hic cadit , atque nequit vomitum frænare coortum ,  
 Atque animam fluxu tenuatam mittit ab alvo.

.....  
 Qui vero sine mente ruens permulta cholerae  
 Signa refert, morbi praevisa morte pavetque.  
 Crinibus at fuis ingenti exacta dolore  
 Infelix genitrix crudelia sidera clamat ,  
 Et gemebunda tenens calidis complexa lacertis  
 Membra foveat gremio, gelidoque dat oscula nato ,  
 Atque iterans moritura recens ipsius ab ore  
 Halitus ore foras morbi transfunditur olli !  
 Heu miserorum hominum fatum ! Sic undique lethum, etc

.....  
 Ars frustra occurrit, saevi nec certa dabatur  
 Ulla mali ratio fessis mortalibus aëgris...  
 Nec vigilis studium legis, nec cura Guberni  
 Profuit, aut valuit contagem avertere diram,  
 Undique luctus adest, resonant gemituque querelæ  
 Corpora passa jacent hominum per strata viarum !

.....  
 At veluti passim gradiens vis flammea campos  
 Igne cremat stipulas euris furialibus acta,  
 Triste per augurium centum sic alluit urbes  
 Cæde sua, Europeæque oras, et littora tranans,  
 Horrificans animos dira formidine lethi  
 Ingeminat pestem crudescens faucibus atris.  
 At miserata hominum tantorum Hygea malorum,

Elle accourt à leur secours par le moyen de la  
 loi des semblables , et leur fournit le *camphre*, qui  
 produit l'effet désiré dans les cas légers , mais lors-  
 que

... Geminans ictus Pythonis semine cretum

*Cæruleum* monstrum diffundit corpore virus,  
 Occupat atque artus cum foeda proluvie alvi,  
*Materiæ*que fluunt croceæ, vomitusque frequentes  
 Concitat, atque ferox contorquet viscera multis  
 Torminibus; pariterque urit sitis arida fauces,  
 At jecur illabens spiris furialibus actum  
 Jam tennes vitas crudeli funere perdit.

Alors *veratrum* et *cuprum* sont administrés et ces maux sont domptés.

Sed magis horrendum renseras tunc guttura monstrum  
 Sibilat, atque artis rabido petit ore sequaces.

La déesse Hygie, furieuse et chagrine d'un tel excès, attaque le monstre, et dans un combat admirablement décrit, à la fin elle

. . Potens telum præcordia ad intima torquens  
 Stravit humo, et supra colubrum, qui pondere pressus  
 Tabificam expirat saniem, nigrumque venenum,  
 (Ultima spes victis) rictu, caudaque minatur, etc.

Elle purifie ensuite l'air, et, avec un régime convenable et les semblables,

Lætificans animos mortalia pectora mulcet.

Elle répand ensuite dans différentes contrées les principes de la doctrine; en attendant,

Magnum opus absolvens, Samuel nova dogmata quærit.

Il publie les effets primitifs du café et les maux causés par son usage, perfectionne différens médicamens, confirme les vertus du magnétisme animal; après des guérisons merveilleuses, le poète décrit celle d'un sourd-muet, d'un hydropique, et

Pallidus ast etiam moriturus tabe propinqua

Æger adest, tussi sed crebra pectore anhelans  
 Dat gemitus, faciesque cava, atque attractus ab alto  
 Spiritus huic erat, et laxatus febre diurna  
 Pulsus; phthisis edax pulmones jam ulcere tabi  
 Paulatim vitiat, nam prorsum alimenta recusat  
 Confectus stomachus, sanguis deest, et nequit artus  
 Torpentes illa vitali lege movere  
 Præbuit ipse *ledum eonium stannumque* vicissim, etc.

Pendant que Hahnemann remerciait Sophie de ses succès, elle lui apparaît et lui annonce que déjà sa doctrine est partout reconnue, et lui ordonne de se transporter sur les bords de la Seine où il est appelé par un nombre distingué de disciples; là, sous ma protection, dit-elle,

. . . . . Explebis Nestoris annos.

Voyage de Hahnemann à Paris, à son approche il exclame :

O Patria; o sedes studiorum, claraque bellis]  
 Mœnia, cæsaridum toties decorata trophæis? etc.

Les Parisiens l'accueillent avec transport et célèbrent une fête brillante en son honneur; et il s'occupe à

Huc iterare novæ centum portenta salutis.

Le poète fait cette allocution finale

Sic placitum superis : sic rerum summe repertor,  
 Præclaram ante alios gaude contingere metam;  
 Quandoquidem triplicis naturæ semina regni]  
 Scrutantes dant sceptrum tibi. . . . .

. . . . .

Mais :

Ars nova doctrinæ sic artes emicat inter

Noctivagos ignes velato nitet aurea Phœbe ;  
 . . . . .

At populis concessa salus , hominumque redemptor ,  
 Gloria hyperboreæ gentis , nomenque , decusque ,  
 Concilio quamvis , mensisque accumbere Divum es  
 Dignus , et æternos inter fulgere penates ,  
 Non infesta tamen te nobis ocyor aura  
 Tollat , nec subito cœlestum ad mœnia ducat ;  
 Sed tibi devota nunc sospes in urbe virorum  
 Perge diu miserorum hominum reparare salutem ,  
 Lumina sparge nova huc rerum , per sæcula centum  
 Vive precor ; teque omne per ævum fata secudent.

Hæc rerum summa est : cæca non amplius ira  
 Exercete odia , at placidius componite fœdus  
 Magnanimi vates : Hygeæ ad templa reversos  
 Conciliet vos unus amor , via facta salutis  
 Montrat iter , *similemque* dabit cognoscere legem ,  
 Principiumque novum quo rerum copia manat :  
 Consulite humano generi , et vos æmula cura  
 Sollicitet tantum morbos expellere ab ægris ;  
 Namque hominum labefacta salus stat in arte medendi ,  
 Et manibus vestris versantur stamina vitæ.

Un nombre considérable de notes, à la fin de chaque chant, prouve le soin avec lequel le poëte a étudié son sujet et sert d'explication aux lecteurs qui ne seraient pas assez familiarisés avec la littérature de l'homœopathie.

Nous méfiant de notre partialité en faveur du sujet, et du zèle de l'auteur, nous avons préféré laisser au lecteur le soin de porter un jugement sur le poëme de M. Guanciali , en lui soumettant une analyse trop souvent abrégée, bien contre notre gré.

Nous pensons que tous les amis de l'homœopathie s'empresseront de se procurer ce monument immense vraiment *ære perennius* élevé au génie qui a doté l'humanité de l'art de guérir.

Que vont dire les Thersites des bords du Rhin à la vue d'une telle couronne placée sur la tête vénérable de l'homme qui excite à un si haut degré leur envie ? Et vous , Rau , que cette passion a porté à commettre le plus bas des crimes, la tentative de vol, en cherchant à vous approprier l'honneur de son immense découverte , vous n'avez pas d'autre ressource , pour vous soustraire aux bruits de ses éloges, que de pratiquer le conseil que donnait Henri IV pour une circonstance toute opposée : *Pends-toi , Crillon.*

C. CROSERIO.

---

## DE L'HOMŒOPATHIE EN ESPAGNE.

L'homœopathie commence à pénétrer en Espagne ; un des praticiens les plus distingués de Madrid , le docteur Roland , que nous avons eu le plaisir de voir à Paris , se livre exclusivement à la pratique de notre doctrine , et les succès qu'il obtient fixent l'attention non-seulement des malades , mais encore des praticiens.

Un autre médecin , que sa haute position , ses talens et son influence peuvent rendre éminemment utile à notre cause , tente des essais souvent suivis de succès , et nous savons que , convaincu de la vérité des préceptes de Hahnemann , il est prêt à en proclamer l'immense utilité et à se dévouer à leur propagation.

Voici une note qu'a bien voulu nous communiquer le docteur Roland.

A peine la découverte du célèbre Hahnemann était connue en Espagne de quelques médecins qui lisaient les journaux de médecine étrangers , et de quelques-uns de ceux qui avaient étudié en France ou voyagé dans d'autres pays , lorsqu'en 1836 , apparut à Madrid le jeune docteur Lopez Pinciano , qui disait avoir étudié la médecine à Montpellier , où il venait d'être reçu docteur. Résolu à faire connaître l'homœopathie , il traduisit en espagnol et publia la Lettre du docteur Desguidi , adressée aux



médecins français; et successivement l'Exposition de la doctrine homœopathique, ou *Organon de Hahnemann*, son *Traité de matière médicale pure*, la *Pharmacopée homœopathique* du docteur Hartmann, l'*Hygiène homœopathique* du docteur Bigel, le *Mémorial de médecine homœopathique* du docteur Haas, la *Doctrine médicale homœopathique* examinée sous les rapports théorique et pratique, par le docteur Gueyrard; et enfin le *Manuel d'homœopathie*, par G. H. G. Jahr. C'était un service de la plus haute importance rendu à la médecine espagnole; mais il l'aurait été bien davantage dans des temps calmes et pacifiques. La voix de la nouvelle doctrine aurait retenti assurément dans tous les angles de la péninsule, si le défaut de communications entre la capitale et la plupart des provinces occupées par les factieux, et ruinées par la guerre civile la plus épouvantable, n'eût été le premier et le plus fort obstacle qu'elle rencontra sur son passage.

D'ailleurs, les médecins manquant même du nécessaire pour vivre avec décence, par suite de la misère des peuples qui, obligés de supporter deux armées belligérantes, ne pouvaient payer leurs honoraires, étaient dans l'impossibilité d'acquiescer ces ouvrages, lors même qu'ils en eussent eu quelque connaissance.

Les médecins poursuivis la plupart par les factieux, à cause de leur adhésion connue à la reine Isabelle II et de leur attachement au gouverne-

ment représentatif, vivaient errans et contrains de se réfugier dans les capitales de leurs provinces , lesquelles étant fortifiées , leur offraient un asile où ils pourraient conserver leur triste existence trop continuellement menacée.

Pauvres et dépourvus de ce calme , de ce bien-être si nécessaires pour se consacrer à l'étude et à la méditation d'une doctrine entièrement nouvelle , qui menace de démolir de fond en comble l'ancien temple d'Esculape , il ne leur était pas possible de l'essayer. C'était encore une circonstance bien peu favorable pour faire embrasser la nouvelle doctrine que d'être proclamée par un médecin absolument inconnu dans le pays , d'un si jeune âge et d'une expérience si bornée ; et bien qu'il réunit , à des talens assez remarquables , une instruction convenable , ces circonstances n'étaient pas des garanties suffisantes pour que le petit nombre de médecins , à la connaissance desquels était parvenue une telle innovation , pussent se décider en sa faveur : parce que , peureux et circonspects par caractère national , et désabusés par une triste expérience , ils n'admettent jamais des réformes de ce genre sans un examen préalable et profond , et sans avoir vu la pratique confirmer les idées avancées. Il n'était donc pas extraordinaire que la doctrine homœopathique , offrant au premier aspect tant et de si raisonnables motifs de doute , ne fit pas immédiatement un grand nombre d'adeptes. Ses progrès auraient été assurément bien plus rapides , si à la publication de tels

ouvrages on eût ajouté quelques faits ; car il n'y a rien comme les faits pour dissiper les doutes, et pour porter la conviction dans les esprits.

Toutefois, ces publications ne manquèrent pas d'éveiller la curiosité de quelques professeurs studieux, qui désirèrent se mettre au courant des progrès de la science. Il est à remarquer que la plupart de ceux qui souscrivirent à ces ouvrages étaient de ces médecins qui, ayant blanchi dans la pratique de la médecine ordinaire, s'étaient aperçus de l'immense vide de sa matière médicale qui, abandonnée pour ainsi dire pendant tant de siècles, tandis que d'autres branches de la médecine, moins nécessaires pour atteindre son but, étaient cultivées avec un empressement excessif, ne leur offrait, dans un grand nombre de cas, que d'amers motifs de regret et de désabusement.

Convaincus par la lecture de ces ouvrages des avantages de la nouvelle voie qui était ouverte à leur étude, et de l'immense utilité qu'une telle découverte devait avoir pour l'humanité, ils n'hésitèrent pas à en faire l'essai dans la pratique ; et ils ne souhaitaient que de pouvoir se procurer les médicaments nécessaires, préparés d'après les préceptes posés par l'inventeur.

M. Pinciano ne tarda pas de son côté à mettre en vente une soixantaine de médicaments à peu près, exactement préparés, d'après les effets que j'en ai obtenus ; mais malheureusement la pharmacie par laquelle ils étaient dispensés, n'était pas des

plus accréditées à cette époque-là, circonstance qui inspirait quelque défiance, et qui en arrêta la propagation.

Dès-lors, quelques médecins commencèrent leurs observations clinico-homœopathiques; et le docteur Bertrand publia dans le *Bulletin de médecine, chirurgie et pharmacie*, des observations curieuses de guérisons obtenues par la nouvelle méthode; mais ces observations, quoique généralement reçues avec bienveillance par la plupart des confrères, furent combattues, quoique avec dignité, par une des notabilités médicales; ce qui suffit pour que Bertrand s'arrêtât dans la voie qu'il avait commencé à parcourir, mais, sans cependant cesser de suivre ses expériences, quoique dès-lors avec beaucoup de réserve.

Les médecins, même dans les pays les plus avancés, sont souvent dans la nécessité de dissimuler leurs procédés, même les plus bienfaisans et consciencieux; parce que combattre face à face les préjugés du vulgaire et de ceux qui en font partie sans le paraître, peut renverser la renommée la mieux acquise, et par de longues années de travaux pénibles et ingrats; renommée qui en Espagne est le seul patrimoine sur lequel peuvent compter les médecins.

D'ailleurs, pour braver de semblables dangers, il faut beaucoup de courage et un caractère hardi, ce qui n'est pas donné à tous. Il ne faut donc pas être surpris du silence du docteur Bertrand.

Pinciano peu satisfait d'une vente si bornée de ses traductions et de ses médicamens , commença à publier un journal , qui sous le titre de *Moniteur médico-chirurgical* , était exclusivement destiné à la propagation de la nouvelle doctrine. Ce journal eut d'abord un bon nombre de souscripteurs : mais comme il ne contenait que des rapsodies des ouvrages de Hahnemann, et de petits articles de fond, rédigés dans un langage offensif et peu digne de son objet , il blessa des personnes qui avaient été toujours respectées ; ce qui amena le discrédit et du journal et de son éditeur ; la plupart des souscripteurs se retirèrent, et la publication du journal s'arrêta désormais.

On dirait que la médecine a de tout temps le malheur de voir ses découvertes les plus utiles mal reçues et même rejetées sans examen : la circulation du sang indiquée d'abord par le vétérinaire espagnol Reyna , et publiée ensuite par Harvey ; le quinquina, connu et proclamé comme le meilleur remède contre les fièvres intermittentes par le très-digne Espagnol Christophe de Vega , médecin de la comtesse de Chinchon dans le Pérou ; la vaccine observée et préconisée par Jenner, comme le plus sûr préservatif de la variole, sont autant de preuves, s'il en était besoin encore, pour démontrer une vérité aussi vulgaire que connue de tous les médecins.

C'est un vice trop commun parmi ceux qui publient quelque nouvelle découverte, que de vouloir convaincre les hommes par de simples mots et par

des injures , au lieu de rapporter des faits ; sans réfléchir que la vérité a en elle-même une force telle qu'il suffit pour la faire admettre, de la présenter naïvement , de l'exposer modestement , et de montrer dans son exposition une conviction intime de ce qu'on veut enseigner. Il y a malheureusement dans tous les pays, ainsi que dans toutes les classes de la société, des hommes qui, sans être convaincus de ce qu'ils publient, veulent abuser de la crédulité des autres , et qui font plus de tort à l'objet de leur spéculation que ses adversaires même les plus enragés. C'est ce qui est arrivé en Espagne pour la nouvelle doctrine.

Les médecins soupçonnèrent dans son propagateur des vues moins nobles que le bien de l'humanité et les progrès de la science , et cela tourna , quoique injustement, au mépris de la doctrine homœopathique, à tel point qu'on se gardait d'en parler ; et si les seuls qui l'embrassèrent et qui la pratiquaient, n'y trouvaient point des motifs pour s'en repentir , ils continuaient leurs observations secrètement , ils redoutaient d'en causer , et même de la nommer devant leurs confrères dans leurs conférences mutuelles. Telle est l'extrémité à laquelle conduisent souvent l'égarement de l'opinion et la délicate position sociale des professeurs de l'art de guérir.

La rareté de journaux médicaux en Espagne, par les causes ci-dessus , ne me permet pas de signaler le nombre des professeurs en robes qui se sont rangés

sous le drapeau de l'homœopathie ; toutefois, je sais à n'en pouvoir douter, qu'il y a de vrais homœopathes plus ou moins nombreux dans la plupart des provinces du royaume ; or, ceux qui se sont déclarés en faveur de cette doctrine , l'exerçant par conviction, et nullement par esprit de nouveauté, et moins encore par ambition , vice très-rare dans les naturels, surtout dans ceux qui ont fait leurs études sans sortir du territoire , ils la suivent de bonne foi ; et si quelques-uns doutent de ses avantages , au moins ils ne la méprisent pas , ils ne lui font pas cette scandaleuse opposition qu'elle a endurée dans d'autres nations ; qu'il suffise de faire remarquer que les pharmaciens eux-mêmes, dont les intérêts semblent devoir le plus souffrir de sa propagation , ne se sont pas jusqu'à présent déclarés ses ennemis ; tout au contraire , je dois à l'un des plus connus et des plus instruits, la politesse de m'avoir procuré pour faire mes premiers essais, des médicamens préparés avec le soin le plus scrupuleux, et d'autres exotiques dont l'acquisition m'eût été impossible. Je ne puis pas me dispenser de rendre cette justice au bon sens et à la loyauté des professeurs espagnols , aussi peu connus qu'injustement méprisés par les gens qui n'ont pas eu l'occasion de les fréquenter.

Il existe déjà quelques pharmacies homœopathiques dans les provinces , et je sais positivement qu'à Madrid les médicamens homœopathiques sont préparés actuellement par un pharmacien des plus

distingués , qui, convaincu de la supériorité de cette méthode dans quelques maladies de l'enfance, pour l'avoir éprouvée sur deux de ses propres enfans, s'est décidé à contribuer à ses progrès.

Je connais des homœopathes qui ont commencé à étudier la doctrine de Hahnemann dans le dernier tiers de leur vie, et après trente ans et même davantage d'une pratique bonne et accréditée, et qui se sont voués avec le zèle le plus ardent, non-seulement à l'étude des médicamens, mais encore à les préparer par eux-mêmes, afin de pouvoir porter un jugement assuré, quel que pût être le résultat de leurs expériences.

Les liens d'amitié et de respect qui m'attachent au célèbre médecin M. le docteur Joseph Sébastien Coll me font un devoir de le signaler comme le plus ardent sectateur de la doctrine de Hahnemann, et également comme le plus instruit dans l'homœopathie en Espagne. La correspondance continuelle que j'entretiens avec lui m'a convaincu qu'il mérite d'être placé avec justice à la hauteur des premiers homœopathes d'Europe. Ce professeur laborieux, jouissant d'une réputation remarquable et justement acquise, et d'une assez grande fortune, commença à l'âge de soixante ans à étudier la nouvelle doctrine, et lorsqu'il se jugea en état de la pratiquer, il établit dans l'hôpital civil de la ville de Tovo (Castille-Vieille), dont il était médecin titulaire, une section de clinique homœopathique, où il cueillit beaucoup de lauriers, en guérissant la plu-



part des malades , qu'il n'y admettait qu'à la condition indispensable d'avoir été déclarés incurables par d'autres professeurs , et auxquels il ne permettait de sortir de l'établissement , qu'après qu'ils étaient reconnus de nouveau par ceux-ci , et déclarés véritablement guéris par un certificat des mêmes professeurs. Le tout consigné dans les registres de l'hôpital; précaution qui seule pouvait le faire triompher de quelques rivaux qui , par la plus exécrable injustice , lui tendirent un piège.

Il fonda à ses frais et sans rien épargner , une pharmacie homœopathique des plus complètes dans cette ville; avec son éloquence, par son savoir et sa philanthropie, il convainquit des avantages de la nouvelle méthode, beaucoup de confrères, notamment les chirurgiens, qu'il étonnait par les merveilleux effets de l'*arnica* dans les suites des chutes, des coups, des contusions, des luxations, des plaies. Au reste, il a publié là-dessus, dans le *Bulletin de médecine, chirurgie et pharmacie de Madrid*, quelques observations, rédigées avec ce laconisme et cette précision qui distinguent le vrai médecin hippocratique, observations qui ont frappé surtout les confrères les plus éclairés. Il a invité en même temps les instituts d'enseignement médical à une polémique, et demandé à leurs directeurs de vouloir bien émettre leurs jugemens sur cette matière.

Il a eu le courage d'ouvrir un enseignement dans la même ville de Toro, où, à l'instar du docteur Léon-Simon, il a fait publiquement un cours théo-

rique et pratique d'homœopathie, en se servant pour la clinique de la section homœopathique établie dans l'hôpital. L'affluence, à la nouvelle école, d'un très-grand nombre de jeunes médecins, ainsi que de la plupart des élèves de celle de Valladolid, a excité quelque division entre les professeurs. Les jeunes gens, convaincus de la vérité et des avantages de la méthode curative de Hahnemann, exigèrent des professeurs de l'université qu'ils leurs expliquassent cette doctrine, comme l'un des progrès les plus utiles de la science; mais ayant trouvé de la résistance, ils portèrent leurs plaintes au recteur : celui-ci, ne dédaignant pas une si juste demande, invita M. Coll à vouloir bien se présenter devant le conseil de l'université pour y exposer l'homœopathie, et y répondre aux objections que pourraient lui faire les professeurs de médecine. Pour toute réponse, M. Coll prit le jour suivant la route de Valladolid; mais lorsqu'il se présenta à l'université, on lui annonça que l'acte devait être secret, et dans le sein de l'Académie de médecine et de chirurgie : peu satisfait d'une pareille condition, il répondit qu'il ne consentirait à l'acte, qu'autant qu'on le tiendrait en public; parce qu'ainsi il serait plus complet et le triomphe du vainqueur mieux connu.

Comme ses adversaires en se refusant à une condition si juste, s'étaient placés dans une position désavantageuse, quelqu'un d'eux publia et répandit une feuille volante anonyme, dans laquelle il versait des injures aussi injustes qu'indécentes sur celui

qui avait admis si volontiers ce défi. Coll répondit victorieusement à l'anonyme, et loin d'esquiver la polémique, il a transféré sa demeure à Valladolid, où il avait le projet d'ouvrir une chaire spéciale et publique d'homœopathie.

Tel est l'état actuel de cette doctrine en Espagne ; sans doute, le nombre de ceux qui se sont prononcés en sa faveur, est limité jusqu'à ce jour ; et les écoles de médecine n'ont pas encore dit un mot pour ni contre, malgré l'invitation du docteur Coll. Cela paraît extraordinaire au premier abord ; mais ne l'est pas du tout pour ceux qui connaissent les dignes professeurs qui dirigent ces écoles, et qui placés sur un terrain trop glissant marchent avec circonspection, et prennent le temps nécessaire pour observer, et pour ne pas s'exposer à porter un jugement hâsardeux sur cette matière.

Je sais que quelques-uns des professeurs du collège de Saint-Charles de Madrid ont étudié l'homœopathie et qu'ils la signalent à leurs élèves comme une des branches de la science qu'ils doivent apprendre.

Il y a, en général, trop de bon sens et d'instruction parmi les Espagnols, pour qu'ils rejettent ce qu'ils ne comprennent pas profondément ; l'arrêté pris par le conseil supérieur de médecine sur la demande que lui adressa le conseil municipal d'une des capitales de province, pour qu'il défendit à un médecin l'exercice de l'homœopathie, en est une preuve : « Chaque médecin, répondit ce corps, autorisé par le titre de docteur, l'est aussi pour gué-

- » rir les malades qui se confient à ses soins , par les
- » moyens que sa science et sa conscience lui dicte-
- » ront comme les plus prompts , les plus doux et
- » les plus sûrs. »

De tout ce qui vient d'être exposé , on peut inférer que les progrès de la doctrine de Hahnemann, en Espagne, sont lents, mais par cela même plus sûrs; et plaise à Dieu que les médecins peu studieux , et ceux qui sont entraînés toujours par la nouveauté , ne la pratiquent jamais ; ils lui nuiraient au lieu de l'accréditer.

Cette doctrine, une fois admise et acclimatée dans le pays , sera très-difficilement abandonnée , tel est le caractère conséquent des naturels ; et ce ne sera pas là où on la cultivera avec moins de succès, sous le point de vue des progrès dont elle a besoin , à mon avis ; car les médecins espagnols observent plus et bien mieux qu'ils n'écrivent. Il est assez rare de trouver des charlatans en Espagne ; ils y sont généralement méprisés , et ils n'ont pas même trouvé accueil dans la foule. Avec de tels élémens , on a tout lieu d'espérer de vrais progrès dans la science.

Paris , le 24 août 1840.

MANUEL ROLLAN

de Madrid.

## ÉTUDES DE MATIÈRE MÉDICALE.

### LE VENIN DES SERPENS.

#### CHAPITRE III. — SYMPTOMATOLOGIE (suite).

\* Souffrances des ivrognes. *Lach.*, chap. II.

#### XII. SOUFFRANCES PENDANT ET APRÈS LE REPAS.

##### 1. Avant le repas.

Renvois. *Lach.* — Régurgitation d'eau acide. *Lach.*

1480. Lassitude qui ne permet presque pas de bouger. *Lach.*  
Somnolence insurmontable. *Lach.*

##### 2. Pendant le repas.

Prurit dans le nez. *Lach.* — Ébrèchement des dents. *Lach.* —  
Évanouissement pendant le déjeuner.

##### 3. Après le repas.

Mauvais goût de la bouche. *Lach.*

Nausées, à midi. — *Lach.* — Après avoir pris du lait. *Lach.*

1485. Rapports. *Lach.* — Renvois acides. — *Lach.* — Renvois  
après le repas fait à midi. *Lach.* Plusieurs cas. — Pyrosis.  
*Crot.*

Renvois et régurgitation des aliments. *Lach.* HERING. — \* Chez  
les ivrognes. *Lach.*

Vomissements des aliments. *Crot.* Mors. — En toussant. *Lach.*

\* Après chaque repas, malaise, flatuosités, nausées, anxiété,  
inaptitude à la méditation, inquiétude, jusqu'à ce que des  
rapports s'en suivent. *Lach.* GROSS.

Pression dans l'estomac comme par un poids lourd ; les ren-  
vois et l'émission de flatuosités soulagent, mais la pres-  
sion persiste (*Merc.* enleva ce symptôme). *Lach.* HERING.

1490. Pression dans l'estomac comme par une charge. *Lach.*  
— Dans le creux de l'estomac. *Lach.* — Lourdeur dans  
l'estomac.

*Fort pression dans l'estomac, avec sensation de faiblesse dans les genoux. Lach. BUTE. — \* Plénitude douloureuse dans l'estomac. HERING (chap. II, estomac).*

\* Rongement et pression dans l'estomac, quelques heures après le repas, s'aggravant au fur et à mesure que l'estomac se vide, et s'améliorant dès qu'on mange. *Lach., HERING.*

Pression autour du nombril. *Lach. — Plénitude autour du nombril. Lach. — \* Plénitude aggravée. Lach.*

\* Tranchées. *Crot.*

1495. Rumeur dans le ventre, coliques et émission de flatuosités, après le repas fait le soir. *Lach., HERING.*

\* (Diarrhée, aggravée surtout après le dîner (repas du midi). *Lach., HERING.*

Respiration gênée, même après avoir mangé tant soit peu. *Lach. \* Hal'eine courte. Lach.*

Sensation d'érosion dans la poitrine aggravée. *Lach.*

\* Toux. *Lach. — Après avoir mangé du poisson. Lach. — Toux améliorée après le déjeuner. Lach.*

1500. \* *Vertiges. Lach., HERING.*

Mal aux dents aggravé. *Lach.*

\* Mal à la gorge. *Lach. — \* Après le déjeuner. Lach. — Après le repas du soir. Lach.*

Tiraillement au dessus de l'oreille, avec sueur, une heure après le repas. *Lach.*

\* Frissons, immédiatement après le repas, dans une fièvre intermittente. *Lach., chap II.*

1505. *Somnolence insurmontable. Lach. — Après le déjeuner. Lach. — \* Après le repas du midi, avec plénitude. Lach. — Avec lassitude, après le repas du midi. Lach.*

Somnolence insurmontable après le repas du midi; le malade dort pendant une heure, contre son habitude, après quoi la pression dans l'estomac fut plus forte. *Lach., HERING.*

Somnolence après le repas du soir. *Lach.*

*Paresse. Lach. HERING. \* Lourdeur dans le corps, et paresse. Lach. HERING.*

\* Besoin d'être couché. *Lach. — Fatigue, malaise, courbature et plénitude. Lach. HERING. — \* Après la méridienne. Lach., chap. II. Faiblesse. — \* Lourdeur après chaque repas un peu copieux.*

1510. *Beaucoup de souffrances, quelques heures après le repas. Lach. HERING.*

\* Aggravation des souffrances après le repas. *Lach.*

Après le déjeuner, goût acide. *Crot. — Mal à la gorge. Lach. — Somnolence et courbature. Lach.*

Après avoir mangé, *amelioration* du goût acide. \* *Lach. —*

Du rongement dans l'estomac. \* *Lach.* — De la pression dans l'estomac. *Lach.* — Des tranchées. *Vip. com.*, mors. — De la sécheresse de la gorge. \* *Lach.* — De la toux (après le déjeuner). *Lach.*

Après avoir bu. Toux. *Lach.* — Renvois. *Lach.*

1515. \* Après avoir bu de l'eau froide, amélioration de la sensation d'agacement de toutes les dents et des maux de gorge. *Lach.*

#### XIV. ESTOMAC ET CREUX DE L'ESTOMAC.

##### 1. *Estomac.*

Ce ne fut qu'au bout de 7 jours que l'estomac put supporter les boissons, et seulement au bout de 15 jours le malade put prendre des alimens solides en petite quantité. *Vip. com.*, mors (*Comp.* Vomissement des alimens).

Les pigeons mordus eurent le gésier rempli, sans digérer. *Vip. com.*, mors., LENZ.

\* *Souffrances dyspeptiques.* *Lach.* HERING.

Dyspepsie, avec ulcères aux jambes. *Lach.*

1520. L'estomac digère assez bien, mais la viande crüe au beurre produit des renvois acides et amers. *Lach.*, STAPF.

Sensation de froid dans l'estomac, comme si la fièvre intermittente d'autrefois allait revenir. *Lach.*

Sensation dans l'estomac comme par la faim, ou comme lorsque le repas se fait attendre. *Lach.* MATLAK.

Sensation de besoin dans l'estomac, comme lorsque le repas se fait attendre, sans faim réelle. *Lach.*, HERING.

Sensation de vacuité dans l'estomac, la nuit, quoique le malade ait bien mangé la veille. *Lach.*

1525. Sensation de vacuité dans l'estomac, l'après-midi, avec faim, quoique le malade eût bien dîné. *Lach.*, REICHHELM.

Sensation non douloureuse de rongement dans l'estomac; puis rongement dans les deux côtés, au dessous des côtes, profondément dans le ventre; le 3<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

Fouillement dans l'estomac, comme par un ver. *Lach.*

Rongement dans l'estomac avant le repas. *Lach.*

\* Pression rongeante dans l'estomac, améliorée après avoir mangé, mais renouvelée quelques heures après le repas, et s'aggravant au fur et à mesure que l'estomac se vide. *Lach.* HERING.

1530. Pression dans l'estomac et malaise dans la région de l'estomac et du creux de l'estomac, comme après un repas trop copieux, ou comme avant un accès de défaillance; au bout de quelques minutes. *Crot.*, SCHMOBLE.

Pression dans l'estomac, le matin et la nuit; forçant à se redresser

et à quitter le lit, soulagée après une émission abondante de vents; trois nuits de suite.

*Lach.* BAUER.

\* Pression lourde, comme par un poids dans l'estomac, après le repas; souffrances par des flatuosités incarcérées, *soulagées* par des renvois et l'émission de flatuosités; aggravation après le repas. *Lach.*, chap. II (*Gastralgie*).

\* Pression dans l'estomac, aggravée après la méridienne. *Lach.*  
— Chaque fois après avoir dormi. *Lach.*

Pression dans la région stomacale et vers le cœur. *Lach.*

1535. Pression dans l'estomac, partant de la poitrine (de l'œsophage). *Lach.*

Pression de l'estomac, tantôt forte, tantôt faible, depuis le creux de l'estomac jusque dans la poitrine, comme si des coliques allaient se manifester, ou que des flatuosités fussent incarcérées. *Lach.*, GROSS.

Douleurs pressives depuis la poitrine jusqu'à l'estomac. *Lach.*

Pression douloureuse dans l'estomac, précédée par une sensation de ramassement dans l'anus. *Lach.*, STAPF.

Pression dans l'estomac, dans une attaque de vomissement nocturne. *Lach.*

1540. Lourdeur dans l'estomac après le repas. *Lach.*

\* Plénitude douloureuse dans l'estomac et le ventre, avec grande tristesse et faiblesse surtout dans les genoux; amélioration immédiatement après le repas; mais quelques heures après, beaucoup de souffrances; chez un sujet d'un tempérament phlegmatique, à chairs comme spongieuses. *Lach.*, chap. II (*Gastralgie*).

Sensation dans l'estomac et les intestins, comme si quelque chose s'y contractait en une masse compacte.

La malade éprouve chaque soir les crampes et les douleurs les plus terribles dans l'estomac, avec renvois violents, vomiturition et vomissement de glaires peu abondants; hors le temps des accès, nausées avec langue chargée et douleur d'estomac. *Lach.*, GROSS.

Brûlement dans l'estomac et la région hépatique; estomac ballonné avec prurit à la région stomacale; ventre ballonné, dur, comme après un repas trop copieux; avec besoin de s'arrêter en marchant, et sensation comme s'il y avait une pierre dans l'épigastre et le creux de l'estomac; le malade est obligé de marcher avec précaution parce qu'il lui semble que son ventre va se briser; étant assis, les pieds se gonflent et semblent brûlants quoiqu'ils soient froids: en outre, odeur putride de la bouche sans que le malade s'en aperçoive. *Lach.*, HERING.

1545. \* Froid glacial dans l'estomac et dans la poitrine, guéri par la teinture de vipère.



\* Souffrances gastriques, avec battement de cœur. *Lach.*

\* Tiraillement vers l'estomac partant du côté droit. *Lach.*

\* Élançement de l'estomac à la poitrine. *Lach.*

Douleurs d'estomac. *Crot. mors.* — Avec hémorrhagie, diarrhée, dyspnée et paralysie. *Hæmorrhais, mors., LEBENSWALDT.* — Avec angoisse et vomissement. *Mors.* — Violentes douleurs d'estomac. *Lach.*

1550. Après la mort, l'estomac se trouva, dans la région du cardia, un peu dilaté par des liquides; *tandis que la partie correspondante du pylore se trouva fortement contractée; les vaisseaux de la muqueuse étaient dilatés. Crot., mors., PHILOS. TRANSACT.*

Sensation d'un obstacle dans le cardia, en avalant. *Lach.* — Sensation d'un chatouillement à cette partie, qui provoque la toux. *Lach.*

## 2. Creux de l'estomac.

Endolorissement du creux de l'estomac. *Crot., mors.*

Douleur dans le creux de l'estomac en appuyant, durant plus de sept jours, avec diminution de l'appétit. *Lach., trit. HERING.*

Douleur peu forte, mais très-désagréable dans le creux de l'estomac, en appuyant dessus. *Lach., HERING.*

1555. Douleur fréquente dans le creux de l'estomac, avec nausées continuelles, envie de vomir et diarrhée. *Lach., GROSS.*

\* Douleur d'érosion dans la poitrine. *Lach., BUTE.*

(Sensibilité du creux de l'estomac avec sensation, comme si quelque chose s'y retournait; dans une maladie du cœur.) *Lach., HERING.*

Endolorissement du côté gauche du creux de l'estomac, au printemps. *Lach.....*

En toussant, douleurs dans le creux de l'estomac, comme s'il allait éclater. *Lach.* — Au point que le malade est obligé d'appuyer dessus *Lach.*

1560. Chatouillement dans le creux de l'estomac qui excite la toux. *Lach.*

Battement dans le creux de l'estomac. *Lach.....*

Battement sautillant dans le creux de l'estomac, avec sensation, comme si quelque chose passait rapidement au dessus des côtés, et puis pression de la région stomacale du côté du cœur; le 3<sup>e</sup> jour. *Lach. BEHLERT.*

Pression dans le creux de l'estomac, le matin, le 4<sup>e</sup> jour. *Lach., BEHLERT.*

Pression dans le creux de l'estomac, étant couché, mais surtout pendant le mouvement. *Lach., BEHLERT.*

1565. Pression dans le creux de l'estomac, au bout d'une

heure, avec tiraillement pressif dans le ventre jusqu'au nombril, plus fort en y touchant; durant environ quatre heures, avec sensation de chaleur dans la poitrine. *Lach.*, REICHELHLM.

Pression tensive, au-dessous du creux de l'estomac, vers le nombril; l'après-midi, durant une heure et demie. *Lach.*, REICHELHLM.

Pression dans le creux de l'estomac, avec goût rance dans la gorge. *Crot.*....

\* Pression périodique dans le côté gauche du creux de l'estomac. *Lach.*....

\* Douleur comme par un poids dans le creux de l'estomac, après le repas; l'estomac ne peut supporter aucune espèce d'aliment. *Lach.*

1570. Élançement dans le creux de l'estomac. *Crot.* LINGEN. De temps en temps, élançement subit dans le creux de l'estomac, avec faiblesse. *Lach.*....

Brûlement dans le creux de l'estomac. *Lach.* — pendant la fièvre nocturne. *Lach.*....

Brûlement dans le creux de l'estomac et dans le ventre. *Lach.* Chaleur et froid alternatifs dans le creux de l'estomac, avec manque d'haleine. *Lach.*

1575. Faiblesse dans le creux de l'estomac, la nuit. *Lach.*...

Tiraillement dans le creux de l'estomac, partant du côté droit. C'est jusqu'au creux de l'estomac que s'étend la sensation d'érosion dans la gorge; dans un anévrysme. *Lach.*

#### IV. HYPOCONDRES.

##### I. Région hépatique.

Prurit dans les régions du foie et de l'estomac. *Crot.*....

Douleur dans la région hépatique. *Lach.*, BUTE.

1580. Brûlement dans la région du foie. *Crot.*

\* Brûlement dans le côté droit et autour du nombril, précédé par des douleurs déchirantes dans le corps. *Lach.*, chap. II, *Rhumatisme.*

Douleur incisive dans la région hépatique, partant de l'aîne. *Lach.*

Tiraillement dans le côté droit, vers la poitrine; pendant une fièvre. *Lach.*, Déchirement. *Lach.*

Douleur tensive contractive au-dessous des côtes droites et dans la hanche, plus forte en étant debout. *Lach.*, HERING.

1585. \* Douleur dans le côté droit, comme s'il y avait quelque chose qui se ramassât, la douleur devient lancinante et se dirige vers l'estomac. *Lach.*, chap. II, *Rhumatisme.*

**La dent venimeuse** introduite dans le foie produisit des douleurs violentes et une mort prompte ; le sang dans le foie se montra noir et coagulé. *Vip. Red.*, FONTANA.

Après la mort, le foie se montra gonflé, bleu foncé, avec des parties gangrénées. Mors.

**La face concave du foie** se montra (après la mort) gangrénée ; le foie avait perdu toute solidité ; la face convexe était intacte. *Vip. com.*, Mors., LOND. SOCIÉT.

**La vésicule du fiel** se trouva remplie d'un fiel visqueux. *Crot.*, MORS.

4590. **Hépatite** surtout chez les ivrognes ! *Lach.*, HERING. — Ramollissement du foie ? *Lach.*, HERING. — *Abcès hépatiques* ? *Lach.*, HERING. — *Typhus icterodes* ? *Lach.*, HERING. (Comp. chap. II, Maladies du foie).

## 2. Région splénique.

**Douleur violente** dans la région splénique, en allant en voiture, forçant à s'étendre, ce qui soulage un peu ; durant deux jours, mais seulement en allant en voiture. *Lach.*, DETTWILLER.

**Douleur assez forte** dans le côté gauche du ventre. *Lach.*, KUMMER.

**Douleur** dans le côté gauche, au-dessous de la poitrine. *Lach.*

**Sensation d'une forte tension** dans le côté gauche. *Lach.*, KUMMER.

4595. **Élancemens du dedans en dehors**, dans le côté gauche du ventre, le soir. *Lach.*, HERING.

**Élancemens** dans l'hypocondre gauche. *Lach.*, BAUER.

**Douleurs** dans le côté gauche du ventre comme des douleurs spléniques à la suite d'une forte course, avec aggravation en respirant profondément ; le 1<sup>er</sup> jour ainsi que le 2<sup>e</sup>, après une nouvelle prise, mais avec moins de violence. *Crot.*, SCHMOELE.

## 3. Hypocondres et côtés du ventre.

**Douleur aux hypocondres**, d'abord du côté droit, puis du côté gauche ; ensuite dans le coude gauche, et à la fin jusque dans la main. *Lach.*, KUMMER.

**Douleur pénible** dans le ventre, ainsi qu'aux hypocondres, plus forte en respirant. *Lach.*, KUMMER.

4600. **En toussant**, douleur dans les hypocondres. *Lach.* — Douleur d'excoriation autour des dernières côtes. *Lach.*, chap. II, *Toux*.

\* **En respirant profondément**, douleurs incisives au-dessous des côtes. *Lach.*, chap. II, *Aînes*.

Au bas des côtes, sensation comme si quelque chose y passait rapidement. *Lach.*

Rongement des deux côtés au-dessous des côtes, profondément dans le ventre. *Lach.*

Déchiremens rapides des deux côtés du ventre vers le milieu; le 3<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

1605. Déchirement dans le côté droit du bas-ventre; le 7<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BEHLERT.

Élancement dans les côtés, au-dessous des côtes. *Lach.*, BEHLERT.

Élancemens passagers dans les hypocondres, du côté gauche au côté droit. *Lach.*, BAUER.

\* Tension au-dessous des côtes, comme si les tendons étaient trop courts.

Les vêtemens autour des hypocondres et de la région stomacale gênent; ce qui n'arriva au malade ni avant ni après la cessation de l'expérimentation, quoiqu'il portât toujours les mêmes vêtemens. *Crot.*, SCHMOELE.

1610. Le malade est obligé de défaire ses vêtemens, après quoi il se trouve soulagé; dans un accès de défaillance. *Lach.*

La malade ne peut supporter des vêtemens serrés autour de l'estomac; au lit même elle est obligée de desserrer sa chemise, afin de prévenir la pression; elle ne peut même mettre le bras sur le ventre à cause de la pression qu'elle y éprouve. *Lach.* (Ventre).

Les vêtemens autour des hypocondres gênent. *Lach.*, HERING.

Le matin, prurit aux côtés et aux hypocondres, vers le nombril, avec taches rouges à cette partie, comme par des piqures de punaises; le soir en marchant; et surtout au lit, le prurit augmente, avec apparition d'élevures blanches à l'omoplate gauche et sur tout le dos; le lendemain matin les élevures sont rouges; les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> jours. *Lach.*, WESSELSHOEFF.

## XV. VENTRE.

### 1. Région ombilicale.

Douleur violente dans la région du nombril. Mors., PLUSIEURS. — Tension du ventre, en vomissant. *Vip. Red.*, MORS.

1615. Douleur à travers la région ombilicale, le matin, immédiatement après s'être levé. *Lach.*, REMING.

Douleur autour du nombril, comme avant une diarrhée, durant toute la journée. *Lach.*, SCHMOELE.

Douleur dans l'intérieur de la région ombilicale, comme un fort brûlement; le 1<sup>er</sup> jour. *Crot.*, SCHMOELE.

Sensation brûlante autour du nombril, précédée par une pression dans l'estomac et l'épaule. *Lach.*, WESSELHOEFT.

\* Brûlement autour du nombril, précédé de déchirements dans le corps. *Lach.*, chap. II, *Rhumatisme*.

1620. Douleur pressive dans le milieu du ventre, autour du nombril, comme par plénitude. *Crot.*, SCHMOELE.

\* Pression très-pénible sur une petite place, quelques pouces au-dessus du nombril; la pression coupe la respiration et se manifeste surtout une heure après le repas du midi; des renvois la soulagent. *Lach.*, HERING.

\* Au-dessus du nombril, sensation comme si quelque chose y palpitait fortement. *Lach.*, BEHLERT.

Pression se dirigeant du creux de l'estomac vers le nombril. *Lach.*

Tiraillement au nombril, partant de l'anus. *Lach.*

1625. Mal au ventre depuis le nombril, pendant une diarrhée. *Crot.*

\* Rotation autour du nombril. *Lach.*, chap. II, *Moral*.

## 2. Ventre en général.

Sensation de vacuité dans le ventre, comme après avoir jeûné; le 1<sup>er</sup> jour. *Lach.*, trit. HERING.

Sensation comme si l'on était éventré. *Lach.*, HERING.

Sensation de vacuité dans le ventre. *Lach.*, MATLAK.

1630. \* Pesanteur dans le ventre la nuit. *Lach.*, chap. II, *Moral*.

Contraction dans le ventre. *Lach.*, HERING.

Sensation dans les intestins comme si une masse se contractait. *Lach.*

Tension et flatuosités dans le ventre. *Lach.*, GROSS.—Ventre ballonné, comme si quelques parties internes se tendaient fortement. *Lach.*, GROSS.

Douleur dans le ventre et le dos. *Vip. com.*, mors., OLIVIER.

1635. Douleurs violentes dans les intestins et les épaules.

*Vip. com.*, mors., OLIVIER.

Maux de ventre violents; coliques insupportables; aussitôt.

*Vip. com.*, mors., LENZ.

Douleur excessivement violente d'abord dans le ventre, puis aussi dans les mâchoires et la tête; avec convulsions. *Vip. com.*, mors. LENZ.

Coliques avec soif violente et vomissement. *Vip. com.*, mors. LENZ.

Coliques, avec diarrhée, flux d'urine et douleur au dos. *Vip. Red.*, mors.

1640. Coliques violentes, même après le rétablissement. *Vip. com.*, mors.

Douleurs dans le ventre et dans le creux de l'estomac.  
*Lach.*

Maux de ventre qui proviennent des reins. *Lach.*

Maux de ventre alternant avec douleurs dans les membres ; suite chronique. *Vip. com.*, mors.

\* Douleur assez forte dans le bas-ventre, avec chaleur fébrile, après la répercussion d'un ulcère à la jambe. *Lach.*, chap. II. ULCÈRES.

1645. \* Douleur à travers le bas-ventre, après avoir marché.  
*Lach.*, HERING.

L'après-midi, maux de ventre. *Lach.*, HERING.

Coliques avec vomissement de tout ce qu'on a pris. *Lach.*...

Coliques après les vomissemens, dans un accès nocturne de souffrances. *Lach.*, 30°.

Coliques violentes, spasmodiques, ne permettant pas de s'étendre, avec diarrhée. *Lach.*...

1650. Coliques et spasmes dans le bas-ventre pendant les règles. *Lach.*

Sensation comme lorsqu'une forte diarrhée va s'établir.  
*Lach.*

\* Coliques avec selle tardive. *Lach.*

Douleurs dans les intestins, causées par l'ébranlement de la toux.

Les coliques après l'accouchement, et d'autres souffrances antérieures reparaissent. *Lach.*

—

1655. Tranchées et forte diarrhée ; le troisième jour. *Vip. com.*, mors. LENZ.

Tranchées légères avant midi, qui disparaissent après le repas. *Vip. com.*, mors. LENZ.

Tranchées et céphalalgie ; à l'instant de la morsure, le malade fut tout étourdi ; après quoi vomissement, fort gonflement, couleur bleue du pied ; rétablissement au bout de vingt jours.  
*Vip. com.*, mors. LENZ.

Tranchées avant les règles. *Lach.*

Tranchées et brûlement en pressant sur la vessie. *Lach.*

—

1660. Tranchées avec selle brûlante. *Lach.*

\* Tranchées le matin et après le repas, au printemps. *Crot.*, HERING.

\* Tranchées fréquentes et déchirantes dans les intestins, avec douleurs au rectum. *Lach.*, chap. II.

—

Déchiremens dans le ventre et ballonnement pendant les frissons. *Lach.*

Coliques et ballonnement. *Vip. Rod.*, mors.

1665. \* Coliques et contractions pendant les règles, surtout après avoir soulevé quelque chose de lourd. *Lach.*, chap. II. *Règles.*

Élancemens profondément dans le bas-ventre, après la guérison d'une ophtalmie avec congestion à la tête (*Merc.* fut l'antidote.). *Lach.*, WESSELHOEFT.

Il semblait à la malade qu'on lui enfonçait un couteau dans le ventre, pendant les règles. *Lach.*

Près de la hanche, dans le ventre, un élancement à travers le ventre et la poitrine aboutissant à l'épaule gauche, et qui se répète immédiatement du côté opposé, depuis le bas, à gauche, jusqu'au haut à droite. Le 6<sup>e</sup> jour, *Lach.* BEHLERT.

Le malade paraît éprouver une forte agitation dans le ventre. *Serp. à lunettes*, mors.

—  
1670. \* Tortillement et tiraillemens dans le ventre, à une tumeur intérieure. *Lach.*, chap. II, *Aines.*

\* Douleur excessive dans le ventre avec sensation comme s'il contenait quelque chose de vivant, elle est insupportable et semble remonter, avec forte chaleur et sueur abondante qui découle de la face; puis frissons passagers par accès. *Lach.*, GROSS.

Battemens dans le bas-ventre et la poitrine. *Lach.*

\* Battemens isochrones du poulx et vibration dans la tumeur dure intérieure. *Lach.*, chap. II. *Aines.*

\* Brûlement dans le ventre, remontant puis descendant le long de la cuisse. *Lach.*, chap. II. *Aines.*

1675. Douleurs violentes et brûlantes dans le ventre. *Crot.*, mors.

Douleurs insupportables dans le ventre, avec brûlement et ballonnement. *Lach.*, DETWILLER.

Brûlement et tranchées dans le ventre, avec pression des urines sur la vessie. *Lach.*

\* Brûlement et pression dans le ventre, remontant dans la gorge, avec règles trop peu abondantes. *Lach.*, chap. II. *Règles.*

\* Brûlement dans le ventre avec susceptibilité. *Lach.*, chap. II. *Moral.*

1680. Douleurs brûlantes dans le ventre, pendant plusieurs jours, avec grande sensibilité, surtout au toucher. *Crot.*, mors.

Ventre chaud. *Lach.*, trit.

Ventre douloureux (autour de la plaie) et tendu. *Crot.*, mors. HERING.

Ventre souvent très-ballonné, avec sensation pénible, comme

si en partant de l'estomac les parties internes et les ligamens s'étendaient considérablement, ce qui *force la malade à porter ses vêtemens très-lâches*, surtout sur l'estomac; parce que sans cela cet état s'aggrave, et même la nuit elle est obligée de détacher sa camisole et de l'écarter, afin d'éviter l'oppression; elle n'ose pas même passer son bras sur son ventre à cause de la pression. *Lach.*, Gross.

*A la plus légère pression du ventre qui est tendu, distorsion des muscles de la face. Vip. comm.* Magasin de RUST.

1685. Dans le tissu cellulaire des tégumens du ventre, extravasation de sang comme par une forte contusion; péritoine dans le même état; dans les enveloppes de l'estomac et des intestins (qui étaient intérieurement à leur état normal), les veines étaient fortement engorgées; chez un chien. *Crot.*, mors., HARLAN.

Inflammation des viscères abdominaux. *Crot.*, mors. Les intestins portent des traces d'une inflammation récente.

*Les intestins, depuis le duodénum jusqu'à l'anus, sont intérieurement cramoisi foncé* comme du velours rouge, et comme si toutes les villosités étaient injectées; vides d'excrémens, sans bile; dans l'estomac, mucosités et restes des alimens ingérés avant la morsure; veines intestinales fortement engorgées d'un sang foncé, noirâtre; vésicule biliaire, remplie de bile visqueuse; foie sans aucune altération, vide de sang. *Crot.*, mors., HERRING.

Péritoine enflammé avec points noirâtres; chez une jument. *Vip. red.*, mors.

Péritoine rouge, veines engorgées, l'estomac et les intestins le sont aussi; chez un chien. *Crot.*, mors.

1690. La suite d'une morsure dans un intestin qui avait été mis à découvert, la partie s'enflamme et devient noirâtre après la morsure, puis mort. *Vip. Red.*, FONTANA.

Partie gangrénée à l'intestin. Mors.

Inflammation des intestins, ramollissement du rectum, à tel point que les excréments se transvasent dans la cavité abdominale; pigeons; 5 jours. *Vip. comm.*, mors., LENZ.

Dans la cavité abdominale, liquide séreux, sanguinolent. Mors.

Dans la cavité du bassin, sérum. *Vip. comm.*

---

1695. \* Entre la hanche gauche et l'ombilic, grosseur comme le poing avec violente douleur brûlante et battemens. *Lach.*, chap. II, Aines.

### 3. Ballonnement du ventre et flatuosités.

Un enfant de cinq ans enfla et mourut au bout de 24 heures. *Vip. comm.*, mors., LENZ.



Toute la jambe augmenta rapidement de volume, devint bleuâtre et noirâtre, et le ventre même se gonfla tellement que l'on s'attendait à chaque instant à ce qu'il éclatât. *Vip. comm.*, mors., LENZ.

Peu après avoir été mordu à la face, la poitrine se gonfla d'une manière excessive, sans préjudice pour les fonctions de la respiration, il en était de même du ventre jusqu'à l'ombilic; les veines à la poitrine et au ventre saillaient fortement comme des tuyaux de plumes. *Vip. comm.*, mors., LENZ.

Ventre ballonné d'une manière monstrueuse, avec gonflement de la face. *Vip. comm.*, mors.

1700. Le ventre se gonfle et devient douloureux. *Vip. comm.* mors.

Le ventre se gonfle chez ceux qui succombent. *Vip. comm.*, mors. — Après la mort. *Vip. comm.*, mors.

Ventre qui paraît être gonflé, la nuit, 30°. *Lach.*

\* (Ascite, par suite de saignée, avec hypertrophie du cœur fut soulagée). *Crot.*, HERING.

Le ventre se ballonne instantanément, avec coliques, douleurs dans le dos et vomissemens violens. *Vip. red.*, mors.

1705. Gonflement du ventre avec douleurs déchirantes, pendant quatre heures. *Lach.*, DETTWILLER.

Même symptôme avec frissons. *Lach.*

\* Gonflement du ventre avant une attaque d'épilepsie. *Lach.*, chap. II.

Plénitude du ventre, surtout dans la première quinzaine. *Lach.*, STAPP.

Plénitude du ventre, le matin, au réveil. *Lach.*

Plénitude du ventre, après le repas. *Lach.*

1710. Sensation d'expansion et flatuosités dans le ventre, qui empêchent de faire une longue course. *Lach.*, GROSS.

Ventre souvent très-ballonné, avec sensation pénible, comme si les parties internes prenaient de l'extension, avec sensibilité à la pression. *Lach.*

Tension du ventre. *Vip. Red.*, mors.

Ventre dur et ballonné. *Lach.*, HERING.

\* Le ventre, diminue chez une jeune fille qui l'avait très-volumineux. *Lach.*, GROSS.

1715. Ventre gonflé, comme après avoir beaucoup mangé. *Crot.*

Ventre gonflé et douloureux au toucher, avec douleur brûlante. *Crot.*, mors.

\* Ventre gonflé, comme par plénitude et flatuosités douloureuses qui pénètrent dans la hernie. *Lach.*, HERING.

Gargouillement dans le ventre et borborygmes. *Lach.*, MARLACK.

\* Borborygmes avant diarrhée (chronique). *Lach.*, chap. II.

1720. Rumeurs dans le ventre. *Lach.*, avec colique après le repas, le soir. *Lach.*

Flatuosités très-abondantes. *Lach.*, HERING.

Production de flatuosités abondantes. *Lach.*, BUTZ.

Flatuosités dans la première quinzaine, ne se reproduisant plus après. *Lach.*, STAFF.

Le matin très-grande abondance de vents bruyans, dans le courant de la journée vents petits et fréquens, depuis le 4<sup>e</sup> jour et après. *Lach.*, trit., HERING.

1725. Vents infects (après avoir mangé du gibier). *Lach.*, HERING.

Le malade sent constamment le besoin d'expulser des vents, et cependant ce n'est que de temps à autre qu'il parvient à chasser des vents petits et courts. *Lach.*, HERING.

Grande abondance de vents très-bruyans, il semble que l'anus soit fermé, en sorte qu'on est obligé de faire un effort pour les expulser. *Lach.*, HERING.

\* Affections flatulentes après selles muqueuses. Les vents tourmentent beaucoup, ils occasionent beaucoup de mouvement dans le ventre, viennent jusqu'à l'anus, et causent des ténesmes sans qu'il soit possible de les expulser; enfin la malade va à la selle, et ils partent avec un peu de mucosités et quelquefois de matières fécales. *Lach.*, WESSELMOREFT.

\* Incarcération de flatuosités. *Lach.*

1730. L'expulsion des flatuosités soulage. *Lach.*

#### 4. Affections vermineuses.

Après avoir été mordue, gonflement du ventre, douleurs violentes dans le ventre, avec spasmes au point de perdre connaissance; puis, après avoir pris du lait, vomiturition d'un gros tas de lombrics. Depuis lors, la malade, mère de cinq enfans, et qui avait eu beaucoup à souffrir par des affections vermineuses, en fut complètement délivrée. *Vip. com.*, ALBERT.

\* Hydrocéphale aiguë (?) chez un enfant atteint d'affections vermineuses chroniques. *Lach.*, ROMIG.

Comparez démangeaison au nez, pendant le repas; prurit à l'anus et autres symptômes abdominaux.

### SELLES ET SYMPTOMES DE L'ANUS.

#### 1. Selles.

Très-peu de temps après la morsure, évacuation alvine. **PLUSIEURS.**

1735. Diarrhée qui soulage. *Vip. com.*, mors. — Biliense.  
Mors.

Les malades sont abattus, ils ont sommeil et ne sont pas maîtres d'eux-mêmes ; l'usage de la *chiocessa densifolia et anguifuga* les excite et soulage après une prompte évacuation de matières fécales, mêlées de mucosités épaisses ; puis forte sueur, suivie d'un sommeil bienfaisant et qui rétablit.  
*Serp. du Brésil.*, mors., MARSINS.

Évacuation pendant que le malade est privé de sa connaissance. *Lach.*, mors.. *Vip. com.*, mors.

Selle involontaire, au bout de trois minutes, émission d'urine au bout de six minutes. *Crot.*, mors., HARLAN., puis mort.  
*Vip. com.*, mors.

Diarrhée, accompagnement de gangrène. *Crot.*, mors.

1740. Selle et émission d'urine, avec besoin pressant *Vip. Red.*, mors.

Diarrhée et envie de vomir, avec douleur dans le creux de l'estomac....

Diarrhée et vomissemens. Mors., PLUSIEURS.

Immédiatement, plusieurs selles, avec besoin pressant, horripilation et soif ; le besoin tourmente encore après, pendant le froid. *Vip. com.*, mors.

Diarrhée avec nausées, angoisse et soif. *Crot.*, mors.

—

1745. Diarrhée comme de la bouillie, le matin du 2<sup>e</sup> jour.  
*Lach.*, trit., HERRING.

Le matin sensation de diarrhée. *Lach.*

Évacuations diarrhéiques l'après-midi, après une dose de la 30<sup>e</sup> prise le matin. *Crot.*, KUMMER.

Pendant toute une semaine, diarrhée tous les soirs, précédée de douleurs passagères dans le rectum, et suivie de battemens à l'anus, comme si l'on y frappait avec un petit marteau.  
*Lach.* trit., HERRING.

Selle diarrhéique cinq à six fois par jour. *Lach.*, GROSS.

1750. Diarrhée subite, à minuit, avec besoin très-pressant, de consistance de bouillie et d'odeur infecte comme de l'ammoniacale, le 1<sup>er</sup> jour. *Lach.* trit., HERRING.

\* Diarrhée qui existait déjà depuis quelque temps, très-affaiblissante sans être précisément très-fréquente et revenant généralement vers le soir et dans la nuit, précédée de borborygmes et suivie de besoins pressans, ne cédant à aucun remède. *Lach.*, GROSS.

Selle diarrhéique, avec des souffrances hémorrhoidales. *Lach.*

Évacuations fréquentes et diarrhéiques, avec tranchées depuis l'ombilic vers le bas. *Crot.*, SCHMOELE.

Diarrhée avec tranchées. *Vip. com.*, mors.

1755. Diarrhée avec coliques violentes et spasmodiques, qui ne permettent pas de s'étendre. *Lach.*

Diarrhée après le vomissement nocturne. *Lach.* 30°.

(15 jours après que *Lach.* 30° eût été administré pour cause d'affections chroniques, il y eut une violente attaque de choléra, qui, à cette époque, recommençait à régner. *HERING*).

\* Diarrhée comme hachée, anus excorié, avec froid et céphalgie. *Lach.*, *GROSS*.

\* Diarrhée (après le repas). *Lach.*, *HERING*.

\* Disposition à la diarrhée par un temps chaud (par refroidissement). *Lach.*, *HERING*.

1760. Les acides et même les fruits donnent facilement la diarrhée. *Lach.*, *HERING*.

\* De temps en temps diarrhée, à part cela, selle dure et noueuse. *Lach.*, chap. II. *RHUMATISME*.

Absence de selle, seulement un peu de sérosités, comme de l'eau, le 2<sup>e</sup> jour. *Lach.*, *HERING*.

Trois selles sereuses avec brûlement à l'anus, le soir, le 2<sup>e</sup> jour. *Lach.*, *ROTH*.

Besoin d'aller à la selle, sans aucun résultat; dans les premiers jours. *Lach.*, *STAPP*.

1765. Selle qui reste dans le rectum jusqu'à l'anus, sans s'évacuer et sans sensation de besoin, le 3<sup>e</sup> jour. *Lach.* trit., *HERING*.

\* Besoin inutile d'aller à la selle. *Lach.*, chap. II. *RHUMATISME*.

Le matin, deux selles; après la selle, lassitude, il reste un certain besoin d'aller à la selle sans qu'il y ait aucun résultat, le 1<sup>er</sup> jour. *Lach.*, *BUTH*.

Besoin d'aller à la selle, pendant une fièvre. *Lach.* — Sans résultat. *Lach.* — Selle insuffisante après un besoin pressant. *Lach.*

Besoin très-pressant avec diarrhées. *Lach.* — Après la selle dans une diarrhée chronique, diarrhée.

1770. Efforts violents pendant la selle et l'émission des urines, avec vomissemens. *Crot.*, mors.

Evacuation abondante de matières fécales, le 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> jour. Mort. *Lach.*, mors.

Selles plus fréquentes que de coutume chez un sujet disposé à la constipation. *Lach.*, *HERING*.

Selles fréquentes chez un nourrisson, pendant la chaleur.

*Lach.* — Tous les jours, avant midi, selle comme de la bouillie. *Lach.* HERING.

1775. Selle molle, mais cependant moulée, le 3<sup>e</sup> jour. *Lach.* MATLACK.

Selles molles tout le temps. *Lach.*

Selles molles et d'un jaune clair, le 6<sup>e</sup> jour. *Lach.* MATLACK.

Selle comme de la bouillie. *Crot.*, LINGEN.

Selle molle comme de la bouillie, jamais muqueuse. *Lach.*, STAPP.

1780. Selle liquide, le matin, au bout de quelques jours. *Lach.*, ROMIG.

Le premier jour, absence de selle, le deuxième tard, et seulement après avoir fumé; *selle peu abondante et comme de la bouillie.* *Lach.*, trit. HERING.

Selle comme de la bouillie, satisfaisante, le 3<sup>e</sup> jour; puis congestion à la tête et vertige. Mors. *Lach.*, trit. HERING.

Le matin, selle peu abondante, de consistance de bouillie, puis absence de selle, le jour suivant. *Lach.*, HERING.

Selle comme de la bouillie, tous les jours un peu plus tard, en sorte que peu à peu du matin elle se trouve être arrivée au soir, puis au matin et ainsi de suite, le cinquième jour et les suivants, pendant des semaines. Au second essai. *Lach.* trit. HERING.

1785. Selle noueuse, le 25<sup>e</sup> jour pour la première fois, (auparavant selles molles) alternant pendant cinq jours avec selles molles, puis elles redeviennent molles (peut-être par du petit lait). *Lach.* 40<sup>e</sup>, STAPP.

\* Selle molle avec morceaux glissants. *Lach.*, HERING.

\* Relâchement du ventre alternant avec constipation. *Lach.*, HERING.

Ventre libre à l'état normal, puis alternant de nouveau avec relâchement fréquent. *Lach.*, GROSS.

Selle peu abondante, grasseuse, comme de l'argile, dans la matinée suivante. *Lach.*, trit. HERING.

1790. \* Selle visqueuse, comme de la poix. *Lach.*, HERING.

Selle jaune-clair. — *Lach.* (blanchâtre), *Lach.*

\* Selles moins mal digérées. *Lach.*, GROSS.

*Selle horriblement infecte*, qui d'ailleurs est ferme comme à l'ordinaire, d'une odeur tellement fétide, que c'est à peine si on peut la supporter, bien pire que l'odeur de charogne (comme des serpents en putréfaction). *Lach.*, HERING.

*Selle immédiatement supprimée pendant trois jours.* *Lach.*, HERING.

1795. Pendant trois jours, absence de selle, après quatre fortes doses de *Lach.* SCHMOELE.

La première dose produit la constipation, la seconde rend le

- ventre libre, dans des cas très-fréquens où on l'avait administré pour d'autres maladies. *Lach.*, HERING.
- Selle renvoyée du matin au soir après des efforts, évacuation peu abondante et insuffisante, le premier jour. *Lach.* trit., HERING.
- Selle qui retarde, tous les jours. *Lach.*, HERING.
- Avec un appétit très-bon, absence de selles pendant plusieurs jours, ce qui rend le ventre dur et ballonné. *Lach.*, HERING.
1800. Pendant sept jours, absence de selle et d'émission d'urine (plus tard). *Lach.*, mors. KUHN.
- Constipation et amaigrissement chez des pigeons; rétablissement. *Vip. comm.* Mors. LENZ.
- Pendant 9 jours, à dater de la morsure, constipation; puis selle avec grandes douleurs et ténésmes au rectum. *Vip. comm.*, mors.
- Quelquefois besoin d'aller à la selle, sans résultat, après suppression des selles pendant 3 jours; jusqu'à ce que paraisse enfin une selle peu abondante après de grands efforts et avec des douleurs comme si le sphincter était écarté avec effort. *Lach.*, SCHMOELE.
- \* Selle dure, comme des crottes de moutons, avec ténésme et déchiremens se dirigeant vers le haut, le long de la partie postérieure du ventre, à tel point qu'il survient des rapports. *Lach.*, chap. II (*Rhumatisme*).
1805. \* Selle dure, comme des crottes de moutons, qui reste à l'anus; après de grands efforts, évacuation peu abondante. *Lach.*, HERING.
- \* Selles dures depuis longues années. *Lach.*, HERING.
- \* Constipation dans plus de dix cas. *Lach.*, HERING.
- \* Depuis 6 ans point de selle sans avoir pris de purgatif; dans un autre cas, depuis 8 ans. Guérison par *Lach.*, HERING.
- \* Constipation ancienne et opiniâtre. *Lach.*, BUTE.
1810. \* Constipation, sans autre signe, chez des personnes robustes. *Lach.*, HERING.
- Chez un vieillard, *lach.* régla les selles, mais au bout de quelques semaines, le malade eut une légère paralysie apoplectique du côté droit contre laquelle *lach.* fut impuissante. HERING.
- \* Constipation pendant 15 jours, avec insensibilité du rectum, le malade ne s'apercevait ni de l'introduction de la canule ni de celle du liquide. *Lach.* WOHLFAHRT.
- \* Constipation de 8 jours (par le *sokkotherli*). Guérie par *Lach.*
- \* Selle dure, pénible. *Lach.* \* Selles fréquentes et dures. *Lach.*
1815. Selle dure et pénible avec souffrances hémorrhoidales. *Lach.* — Avec urines brûlantes. *Lach.*

- \* Dureté des selles avec pression à l'estomac et flatuosités. *Lach.* — Avec maux d'estomac. *Lach.* — Avec menstruations trop peu abondantes. *Lach.*
- \* Dureté des selles et céphalalgie. *Crot.*, *Lach.*, chap. II (*Céphalalgie*).
- Dureté desselles et coryza. *Lach.*
- Dureté des selles avec céphalalgie et somnolence. *Vip. Red.*, mors.
- 1820.\* Dureté des selles avec lèvres et langue noires pendant la scarlatine. *Lach.*, chap. II (*Scarlatine*).
- \* Selle irrégulière avec souffrances de refroidissement. *Lach.*, chap. II (*Asthme*).
- \* Absence de selle chez des personnes atteintes d'*Hydrothorax*. *Lach.*, chap. II.

—

Avec coliques violentes, écoulement de sang par l'anus, la vessie, les oreilles, la bouche et le nez. Mors., *Serp. du Sénégal*.

Diarrhée, douleurs d'estomac et flux de sang. *Hæmorrhoids.*, *LEBENWALDT*.

1825. Évacuation de matières fécales très-abondantes, puis à la suite d'efforts, un peu de sang ; le 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> jour. *Lach. trit.*, *HERING*.

Selle sanguinolente. *Vip. comm.*, mors. — Diarrhée avec sang. *Vip. comm.*, mors.

\* Selles sanguinolentes et purulentes avec douleurs rongean-tes, lancinantes et incisives dans une tumeur dure, dans le ventre. *Lach.*, *HERING*.

\* Mucosités, sang, pus s'écoulant par l'anus, avec menstruations trop peu abondantes. *Lach.*, chap. II (*Aines*).

\* Pendant des efforts pour aller à la selle, il sort un peu de mucosités si âcres que c'est douloureux. *Lach.*, *HERING*.

1830. \* Mucosités pendant souffrances flatuleuses. *Lach.*, chap. II (*Flatuosités*).

## 2. *Anus et rectum.*

*Anus qui semble être fermé.* *Lach.*, trit. — Avec expulsion de vents. *Lach.*

\* Les vents arrivent jusqu'à l'anus et causent des ténésmes sans sortir. *Lach.*, chap. II (*Flatuosités*).

La selle est constamment devant l'anus, mais il ne sort que quelques vents ; le 3<sup>e</sup> jour. *Lach. trit.*, *HERING*.

\* Insensibilité du rectum. *Lach.*,

Constriction douloureuse de l'anus. *Lach.*, *STAPP*. — Après chute de l'anus. *Lach.*

- Douleurs crampoides intérieures dans l'anus, peu avant et peu après la selle; le 6<sup>e</sup> jour. *Lach.* trit., HERING.
- Douleurs et ténésmes dans le rectum, à la première selle, neuf jours après la morsure. *Vip. com.*, mors.
- \* Ténésmes avec écoulement de mucosités de sang et de pus. *Lach.*
- Douleurs à l'anus, pendant une selle dure. *Lach.*
1840. Pression vers l'anus, comme pour une selle, et selle un peu molle. Après du vinaigre. *Lach.*, BEHLERT.
- \* Pression vers le rectum, s'aggravant en étant assis, ce qui amène une sorte de paralysie qui empêche la malade de se relever seule après la selle, depuis quatre ans, chez une femme de vingt-deux ans. Guérie par une dose de *Lach.* BRAUNS.
- Griffement dans le ventre, alternant avec oppression de poitrine. *Lach.*
- Endolorissement général de l'anus; en toussant on éprouve une douleur, comme s'il était déchiré. *Lach.*, STAFF.
- Pression à l'anus, douloureuse et non douloureuse. *Lach.*, STAFF.
1845. Tiraillemens douloureux et passagers, tantôt d'un côté de l'anus, tantôt de l'autre. *Lach.*, STAFF.
- Tiraillement douloureux, hémorrhoidal, partant de l'anus et se dirigeant vers l'ombilic. *Lach.*, STAFF.
- Les douleurs à l'anus et la pression aussi, se dirigent de l'extérieur vers l'intérieur. *Lach.*, STAFF.
- Tiraillemens qui remontent de l'anus dans la poitrine, avec fourmillement jusque dans la tête, pendant la fièvre. *Lach.*
- Douleurs passagères dans le rectum, avant la diarrhée du soir, pendant plusieurs semaines. *Lach.* — Crampoides avant la selle normale. *Lach.* Ténésme avant une selle dure. *Vip. com.*, mors. — Avant écoulement de pus. *Lach.*
1850. \* Déchiremens qui remontent le long du rectum, avec déchiremens dans le corps. *Lach.*, chap. II. RHUMATISME.
- Battemens dans l'anus et le sacrum. *Lach.*
- Battemens, comme avec un petit marteau. *Lach.*
- Tressaillemens dans l'anus qui se succèdent rapidement. *Lach.*, BAUER.
- \* Ecorchure à l'anus, avec diarrhée. *Lach.*, GROSS.
1855. Après tranchées et ténésme, selle brûlante, quatre fois par jour. *Lach.*, HERING.
- Brûlement dans l'anus, pendant la selle; après la selle aussi. *Lach.*, HERING.
- Brûlement à l'anus, avec selles sèches. *Lach.* — Avec boutons hémorrhoidaux. *Lach.*



- Cuisson et brûlement prolongés après une selle normale , le 13<sup>e</sup> jour. *Lach.* trit., HERING.
- Souffrances hémorrhoidales, constipation, congestion à la tête, brûlement dans les yeux, après la 8<sup>e</sup> dose. *Lach.*, KEHR.
1860. Congestion à l'anus, avec boutons hémorrhoidaux de l'anus; selle diarrhéique et prurit plus fort à l'anus. *Lach.*, HERING.
- Fort prurit à l'anus, le matin. *Lach.* ROMIG.
- Flux de sang par l'anus. *Lach.* GROSS.
- Souffrances hémorrhoidales. *Lach.* — Hémorrhoides de la vessie. *Lach.*
- Saignemens par l'anus et autres ouvertures du corps. *Crot.*, mors.
1865. \* Un bouton hémorrhoidal petit et pas très-dur à l'anus, disparut dans les premiers jours. *Lach.*, STAPP.
- \* Boutons hémorrhoidaux de l'anus et du rectum. *Lach.* —
- \* Avec ténésme et douleurs. *Lach.*, chap. II. ANUS.
- \* Boutons hémorrhoidaux de l'anus et du rectum, avec douleurs violentes, brûlantes et térébrantes vers l'intérieur du rectum, le matin jusque dans l'après-midi, aggravées en se tenant debout; être couché soulage moins que d'être assis; après la selle, aggravation (avec menstruation peu abondante dans l'âge critique) *Lach.*, HERING.
- \* Chez un sujet hypochondriaque atteint d'hémorrhoides, *Lach.* se montra très-salutaire. *Lach.*, WIEDENBORN.
- Chute du rectum après la selle.* *Lach.*, HERING.
1870. Chute du rectum, qui est épais et gonflé d'une manière égale, sans fortes douleurs; après l'avoir retiré avec peine, l'anus se contracte spasmodiquement. *Lach.*; HERING.

## XVII. AINES ET LOMBES.

- Tressaillemens visibles des muscles dans la région des lombes. *Crot.*, LINGEN.
- Prurit dans les lombes. *Lach.*
- Extravasation du sang dans les lombes. *Crot.*, MORS.
- Douleurs dans les lombes avec céphalalgie. *Vip. Red.*, MORS.
1875. Douleurs dans les lombes après la méridienne. *Lach.* — Le matin. *Lach.*
- \* Douleurs dans les lombes, qui poussent vers le bas, comme les douleurs d'enfantement, pendant la menstruation. *Lach.*
- \* Douleurs dans la région des lombes principalement au dessus de la hanche gauche, avec constipation. *Lach.*
- 
- \* Entre la hanche gauche et l'ombilic, tumeur ou grosseur de la dimension du poing, avec forte douleur généralement

brûlante et pulsation. L'induration remonte quelquefois , elle descend pendant la marche, en sorte qu'elle est visible et sensible au dessus de l'aine, semblable à un œuf. *Lach.*, chap. II, AINES.

\* Douleurs anciennes et violentes au dessus de l'aine gauche, incisives et tiraillantes vers l'utérus et les parties génitales; elles remontent aussi vers la poitrine et la gorge, à gauche, et jusque vers la région hépatique , ne permettant pas de se coucher sur le côté. Aggravation le matin et après la marche. En respirant profondément , douleur incisive au dessous des côtes. Ventre sensible à la pression , en même temps selles mêlées de pus et de sang; affections , souffrances urinaires , en outre menstruation trop peu abondante et trop foncée. *Lach.*, HÉRING.

1880. \* Depuis quatre semaines , après avoir soulevé quelque chose en se baissant , une douleur dans l'aine gauche qui augmente peu à peu tellement qu'il est difficile à la malade de se remettre en marche ; après avoir été couchée on assise une pression douloureuse avec élancemens violens qui reviennent à l'improviste ; la malade ne peut rester couchée que sur le côté gauche, non sur le droit, parce qu'il lui semble que quelque chose tombe de ce côté. *Lach.*, GROSS.

Élancemens dans les deux aines en toussant. *Lach.* , HÉRING.  
Douleur rongéante dans la région lombaire , du côté gauche, à côté de l'os, disparaissant et revenant tout le long du jour, le 2<sup>e</sup> jour. *Lach.*, BENLERT.

Sensation comme si une hernie allait avoir lieu. *Lach.*

Flatuosités qui pénètrent dans la hernie.

1885. \* (Le sujet ne peut rien supporter sur la hernie.) *Lach.*, HÉRING.

#### XVIII. REINS ET URINES.

Au dessus de la région des reins , tiraillement avec sensation de chaleur, pendant la fièvre. *Lach.*

Douleur lancinante dans les reins, peu après la morsure. *Vip. com. mors.*, OLLIVIER.

Douleurs lancinantes qui passent d'un endroit à l'autre du sacrum au foie , (peut-être aussi dans les reins) , de là elles ressortent par l'urètre, *Lach.*, BUTE.

Élancemens partant de la région hépatique et ressortant par l'urètre. *Lach.*, BUTE.

1890. *Press on sur la vessie*, avec brûlement et douleurs incisives dans le ventre. *Lach.*, HÉRING.

Pression permanente dans la région de la vessie et dans l'urètre, *Lach.*, BUTE.

- \* Pression violente dans la vessie. *Lach.*, GROSS.
- \* Sensation douloureuse comme si une boule roulait dans la vessie, avec rétention d'urine. *Crot.*, BRAUNS.
- \* Douleur sourde dans la région de la vessie, avec constipation. *Lach.*, Chap. II.
- 1895. La nuit, besoin pressant d'uriner, térébration légère dans l'urètre, et sensation d'une pression pénible sur les testicules, comme si une hernie allait avoir lieu, pendant quatre jours. *Lach.*, REICHHELM.
- Pression sur la vessie avec besoin d'uriner, vers midi; le soir du jour suivant, même sensation, avec écoulement d'un peu de sperme (ou de liqueur prostatique), qui a l'aspect laiteux. *Lach.*, REICHHELM.
- Dans la vessie, sensation particulière, pas précisément douloureuse, mais très-désagréable et qui est liée à une sorte de besoin d'uriner, avec sédiment muqueux des urines. *Lach.*, GROSS.
- Pression dans la vessie et le pénis avec besoin fréquent d'uriner. *Lach.*, BUTE.
- Brûlement dans l'urètre, en urinant, après un accès nocturne de vomissemens et de diarrhée. *Lach.*
- 1900. Cuisson dans l'urètre. *Lach.*— Pression. *Lach.*
- Sensation comme si une boule glissait le long de l'urètre, avec rétention d'urine. *Crot.* Elancemens. *Lach.*
- Douleurs incisives et autres. *V.* les souffrances en urinant.
- Douleurs incisives et lancinantes continuelles à la partie antérieure de l'urètre.* *Lach.*, BUTE.
- Douleur incisive et douloureuse dans le gland, qui se reproduit deux fois (sans aucun autre symptôme à cette partie). *Crot.*, LINGEN.
- Douleur d'excoriation dans l'urètre à la partie antérieure du gland*, chez trois personnes. *Lach.*, BUTE.

---

1905. Souffrances diverses en urinant, à tel point qu'il fallut avoir recours à l'introduction du cathéter. *Serpens de l'Amérique septentrionale.* TRELAND.

- \* Souffrances des voies urinaires, après une attaque d'apoplexie. *Lach.*, chap. II.
- \* D'anciennes souffrances des voies urinaires, reparaissent en allant en voiture (après avoir pris du vin) et disparaissent immédiatement après avoir pris *nux*, pendant le trajet en voiture. *Lach.*, ROMIG.
- Besoin fréquent d'uriner, sans émission abondante; douleurs tractives dans le sacrum, qui s'étendent vers la hanche, après la 9<sup>e</sup> dose. *Lach.*, REHR.
- \* Souffrances du système urinaire, avec douleurs dans les

lombes et selles purulentes. *Lach.* — [Besoin plus fréquent. *Lach.* Forte pression. *Lach.* Douleurs incisives. *Lach.*

1910. \* Rétention d'urine douloureuse, chez un enfant de 8 ans, si douloureuse qu'il poussait des cris; il prétendait qu'une boule roulait dans la vessie et se glissait le long de l'urètre. Après quelques heures il perdit connaissance, son visage gonfla et l'on vit très-clairement que l'enflure roulait comme une boule de côté et d'autre. *Crot.* 30<sup>e</sup> Respirat. soulagea immédiatement. BRAUNS.

Grands efforts pour uriner, mais inutilement. *Crot.*, mors.

Emission d'urine, tandis qu'on est privé de connaissance.

*Vip. com.*, mors.

\* Emission d'urine, involontaire, pendant une attaque nocturne d'épilepsie. *Lach.*, chap. II.

Paralysie de la vessie, comme suite chronique de la morsure.

1915. Emission d'urine peu après la morsure, chez un chien.

*Crot.*, HERING.

Emission d'urine immédiatement après la morsure, chez un chien et un chat. *Crot.*, HARLAN.

—

Emission d'urine abondante, avec douleur dans le dos et le ventre, vomissements et diarrhée. *Vip. Red.*, mors.

Emission d'urine plus abondante. *Vip. Red.*, mors.

Sécrétion abondante d'urine claire, avec constipation et céphalalgie. *Vip. Red.*, mors.

1920. Besoin plus fréquent et émission d'urine plus abondante; urine foncée et écumeuse, 3<sup>e</sup> jour; plus tard, même symptôme, seulement l'urine est plus claire. *Lach.*, trit., HERING.

Emission fréquente et abondante d'une urine écumeuse. *Lach.*, HERING.

\* Fréquence et abondance d'urine diminuée. *Lach.*, HERING.

\* Emission d'urine, la nuit, après une attaque d'épilepsie. *Lach.*, chap. II.

Emission d'urine fréquente. *Lach.*, MATLACK.

1925. Ecoulement d'urine, peu de minutes après l'émission des urines, un besoin excessif force à en émettre encore un peu. Pendant plusieurs semaines. *Lach.* trit., HERING.

Quelques jours avant et après les règles, la malade rend des mucosités d'un mauvais aspect avec les urines; d'abord l'urine est claire, mais si elle repose quelques instans, elle dépose un sédiment épais comme des œufs brouillés; en même temps, dans la vessie, sensation particulière, sans être précisément douloureuse, mais très-désagréable et qui est jointe à une sorte de besoin d'uriner. *Lach.*, GROSS.

Urine d'odeur forte, ainsi que la sueur sous les aisselles. *Lach.*, BAUER.

Urine jaune-foncé, comme du cuivre nouvellement monnayé, qui tache le linge en jaune, et dépose un sédiment nuageux pendant plusieurs semaines. *Lach.*, ROMIG.

Urine quelque peu augmentée et fortement colorée, rouge-jaunâtre du 2<sup>e</sup> au 3<sup>e</sup> jour. *Crot.*, SCHMOELE.

1930. Urine jaune-foncé, comme dans la jaunisse.

Urine jaune de soufre. *Lach.*, jaune safran. *Lach.*, HERING.

Urine rouge, avec douleurs incisives et cuisson chez les ivrognes. *Lach.*

\* Urine foncée chez des sujets affectés de rhumatismes. *Lach.*, et trouble, avec sédiment, chez des sujets atteints de rhumatismes. *Lach.*, chap. II. *Rhumatisme*.

L'urine, claire d'abord, devient trouble et jaune-brunâtre, chez ceux qui succombent. *Mors*. RENGGER.

1935. \* Urine rouge-foncé, en abondance, pendant le typhus; après l'amélioration, sédiment abondant. *Lach.*, chap. II. *Typhus*.

\* Urine rouge-foncé chez des sujets épileptiques. *Lach.*

Sédiment rouge dans les urines, qui n'ont jamais été brûlantes, jamais très-troubles. *Lach.*, STAFF.

Sédiment briqueté, comme solution lente (Lysis) de la maladie. *Lach.*, et autres serpens, *mors*.

\* Urine très-trouble et très-foncée avec sédiment brunâtre, sablonneux; en urinant, violentes douleurs incisives. *Lach.*, HERING.

1940. \* Emission très-fréquenté d'une urine très-rare, brunâtre, trouble et épaisse. *Lach.*, HERING.

Urine brûlante avec selle dure, plus tard. *Lach.*, STAFF.

Brûlement en urinant. *Lach.*

\* Fort brûlement, quelquefois pendant un besoin excessif d'uriner, avec émission abondante. *Lach.*, HERING.

Urine brûlante et colorée, *mors*. LEBENWALDT.

1945. Saignemens par l'urètre. *Crot.*, *mors*. et autres.

## XIX. PARTIES VIRILES.

### 1<sup>o</sup> Fonctions génitales.

Appétit vénérien très-exalté, sans lascivité, et qui, lorsqu'on s'en rend maître, donne une grande disposition aux travaux intellectuels. La 2<sup>e</sup> semaine. *Lach. trit.* HERING.

Excitation plus prononcée de l'appétit vénérien. *Lach.*, BAUER.

Appétit vénérien excessif et lascivité, le 1<sup>er</sup> jour de la 2<sup>e</sup> expérimentation. *Lach. trit.* HERING.

- Fréquentes idées lascives, passagères, sans la moindre excitation physique. *Lach.*, STAPP.
1950. Grande affluence d'idées voluptueuses, le jour, *lach. Réves lascifs. Lach.*
- Lascivité après la méridienne, le 4<sup>e</sup> jour. *Lach. trit. HERING.*
- Lascivité le matin, après le réveil, avec douleurs dans les lombes, et courbature. *Lach.*
- Excitation inaccoutumée de l'appétit vénérien, le jour seulement, avec flaccidité totale des parties, impuissance présumable. *Crot.*, LINGEN.
1955. Lascivité, le matin, avec flaccidité de la verge. *Lach.*, HERING.
- Absenced'appétit vénérien, pendant plusieurs semaines. *Lach.*, ROMIG.
- \* Absence d'érections. *Lach.*, HERING.
- Absence d'érection et impuissance pour le coït, ou du moins éjaculation trop tardive et érection trop faible. Pendant plusieurs semaines. *Lach.*, HERING.
- Ecoulement de sperme difficile. *Lach.*, HERING.
1960. \* L'éjaculation ne peut pas avoir lieu pendant le coït, et l'érection cesse. *Lach.*, HERING.
- Erections inaccoutumées, le jour; le 1<sup>er</sup> jour. *Lach.*, HERING.
- Erections très-fortes, la nuit. *Lach.*, HERING.
- Erections très-fortes, le matin. *Lach.* 30°. Avant midi, le 2<sup>e</sup> jour. *Lach. trit.*, HERING.
- Le matin pendant un demi-sommeil, érections chez quelqu'un qui n'en avait pas eu depuis long-temps. *Lach.*, HERING.
1965. Érection très-forte après la méridienne et vers le soir. *Lach.*, HERING.
- Réveil constamment avec érection; la verge est plus forte que le gland; le prépuce recouvre bien. *Lach.*, STAPP.
- \* Erections nulles le matin et après la méridienne. *Lach.*, HERING.
- Pollutions pendant la méridienne, *Lach.*, HERING.
- Pollutions deux nuits consécutives. *Lach.*, SCHMOELE.
1970. La nuit, pollutions réitérées. *Lach.* GROSS.
- La nuit, une pollution ( chose très-rare chez le sujet ), avec sensation de volupté extraordinaire. *Lach. trit. HERING.*
- La nuit, pollution dont on n'a pas conscience ( chez un homme marié ). *Lach.*, BUTE.
- Pollutions extraordinaires trois jours consécutifs, le soir; suivies d'une faiblesse prononcée et même de céphalalgie. *Lach.*, GROSS.
- Pollutions réitérées, la nuit, et surabondantes. *Lach.*
1975. La nuit, pollutions sans rêves. *Lach.*, REICHELH.

Pollutions, la nuit, les 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> jours, avec rêves vifs dans lesquels on éprouve toujours quelque désagrément, mais sans création surnaturelle; réveil agréable; ce n'est que quelques heures après que l'on se sent abattu. *Lach.*, STAFF.

Pollutions, la nuit, suivies d'un réveil agréable, avec bonne humeur, le 6<sup>e</sup> jour. *Lach.*, STAFF.

Après la première pollution, le 4<sup>e</sup> jour, l'esprit un peu plus présent (moins distrait), que les jours précédents. *Lach.*, STAFF.

Le sperme répand une odeur pénétrante. *Lach.*, HERING.

## 2<sup>e</sup> Organes sexuels.

1980. Boutons principalement dans la région velue des parties génitales, le 2<sup>e</sup> jour, *Lach.*, REICHHELM.

Avec flaccidité du scrotum, testicules durs au toucher. *Lach.*, BAUER.

Sensation d'affluence légèrement pressive sur les testicules. STAFF. Long-temps le soir. *Lach.* REICHHELM.

Pression venant d'en haut sur les testicules, comme si une hernie allait avoir lieu. *Lach.*

Le matin, douleur pressive à gauche, dans le scrotum, pendant environ deux heures et demie, le 7<sup>e</sup> jour. *Lach.* REICHHELM.

1985. \* Douleur de meurtrissure dans les testicules, aggravée en étant assis, qui parut sans cause appréciable et dura plusieurs semaines. ( *Puls.* et *Digit.* avaient été employées sans aucun fruit. ) *Lach.*, HELFFRICH.

Après une morsure au scrotum, cette partie s'enfla jusqu'à la dimension d'une tête d'enfant, devint noire ainsi que le pénis, avec douleurs excessives et vomissemens. ( Après avoir fait l'excision de la plaie, avec un couteau de table, et avoir coupé, de cette manière, le cordon spermatique ). Ce ne fut qu'au bout de quatre jours que ce dernier cessa de saigner; après dix-sept jours il restait encore une induration au cordon spermatique. Les vomissemens furent calmés par *kal. carb.*; au reste des symptômes on opposa le salpêtre et des compresses de Schmucker. *Vip. com.*, mors., KOEPPEN.

Tressaillemens isolés dans la verge. *Lach.*, BAUER.

\* Prépuce dur comme un cartillage, en sorte qu'il est impossible de le ramener; sans douleurs. *Lach.*, HERING.

\* Induration du prépuce avec phimose, par une syphilis négligée, fut beaucoup soulagée par *Lach.*, HERING.

1990. Sécrétion abondante sous le prépuce. *Lach.*, STAFF.

( Tache rouge au prépuce, sans prurit ). *Lach.*, STAFF.

Tache rouge au gland, dont le bord est enflé à différens endroits. *Lach.*, STAFF.

\* Petites taches rouges au gland tous les quinze jours , et alors diminution de fortes douleurs ostéocopes , syphilitiques , mercurielles ; le tout guéri par *lach.*, HERING.

Un petit bouton rouge avec prurit sous la couronne du gland , le 4<sup>e</sup> jour. *Lach.*, STAPP.

1995. Gonorrhée secondaire (?) blanc de lait , qui reparait après avoir uriné. *Lach.*, HERING.

La chair de serpent est un remède populaire contre la gonorrhée , au Brésil. HERING.

## XX. PARTIES GÉNITALES DE LA FEMME.

Sensation qui remonte dans la poitrine , comme dans les cram-  
pes de la matrice ; presque tous les jours (*Causticum* fut  
l'antidote). *Lach.*, BEHLERT.

Prurit chatouillant passant des cuisses aux parties génitales ,  
qui s'enflent avec sensation voluptueuse , excitation de l'ap-  
pétit vénérien et chatouillement ; puis contractions spasmo-  
diques de la matrice , avec tiraillemens vers la droite , dans  
le côté du ventre , puis dans la poitrine , avec chaleur et  
angoisse. En même temps la malade éprouve une sensation  
de chatouillement à l'anus , qui , de là , traverse la région  
des reins et remonte entre les épaules , et qui paraît être  
entre cuir et chair. Cette même sensation avait été éprouvée  
quelques années auparavant et reparut de nouveau après  
avoir pris *lach.*, BEHLERT.

Douleurs dans les parties génitales , comme par un gonflement ,  
en sorte que la malade est obligée d'écarter les jambes et  
ne supporte pas le contact , chez une personne épileptique.  
*Lach.*

—

2000. Les règles qui revenaient toujours après vingt-huit  
jours , reparaissent déjà au bout de trois semaines. *Lach.*,  
GROSS.

\* Règles de trop courte durée , trop peu abondantes ou sup-  
primées , et ensuite souffrances. A l'âge critique. *Lach.*,  
HERING.

\* Dans l'âge critique , *lach.* est souvent très-salutaire. *Lach.*,  
HERING.

\* Les règles reparaissent , avec soulagement des souffrances ;  
à l'âge critique. *Lach.*, HERING.

\* Les règles reparaissent après avoir cessé depuis cinq ans , à  
l'âge critique ; dans plusieurs cas. *Lach.*, HERING.

2005. \* (Règles , reparaissant tous les 9-12 jours , et très-  
abondantes). *Lach.*

\* Règles très-peu abondantes , fleurs blanches plus abon-  
dantes. *Lach.*, chap. II. TREMBLEMENT.

\* *Lach.* est souvent très-salutaire quand les règles sont trop peu



*abondantes* ; surtout lorsque la *sépie* n'a guère été efficace, bien qu'elle parût indiquée. *Lach.*, HERING.

Règles supprimées, tardives, peu abondantes ; plus elles sont faibles, plus les maux de dents augmentent ; ou bien écoulement de mucosités, de sang, de pus par l'*anus*, et ténésmes ; avec constipation, brûlement et pression travers le ventre, remontant jusque dans la gorge, *epitaxis*, et beaucoup d'autres souffrances. *Lach.* (entre les prises *conium*). HELLEFRICH.

\* Avec règles trop peu abondantes, souffrances hémorrhoidales.

2010. \* Désordre dans les règles, en même temps, froid glacial dans l'estomac et dans la cavité du thorax ; teint malade. Chez une malade très-appauvrie âgée de vingt-huit ans. *Teinture de vipère*, 1 goutte.

Dix jours avant les règles, grand malaise permanent ; battement continu dans les tempes, céphalalgie et douleurs incisives dans le ventre, en sorte qu'elle craint à chaque instant que les règles ne viennent à paraître. *Lach.*, GROSS.

\* Avant les règles, vertige avec *céphalalgie*. *Lach.*, chap. II.

\* Quelques jours avant les règles, écoulement de quelques gouttes de sang par le nez. *Lach.*, HERING.

\* Avant les règles, accès de pression à l'estomac, de crampes de poitrine, de renvois, etc. *Lach.*, chap. II. JAMBES.

2015. (Avant les règles, ce qu'on appelle communément *attaques de nerfs*). *Lach.*

Avant les règles, fleurs blanches. *Lach.* — Avant et après, mucosités avec les urines. *Lach.*

\* Les règles, douloureuses auparavant, reviennent sans crampes ni douleurs, mais le sang est âcre et visqueux. *Lach.*, GROSS.

\* Le premier jour des règles, chaque fois fortes douleurs tantôt dans les reins, tantôt dans le ventre, ou sensation de brisement dans les hanches. *Lach.*, GROSS.

\* Pendant les règles fortes douleurs avec pression vers le bas, dans les lombes, comme de violentes douleurs d'enfantement. *Lach.*, HERING.

Pendant les règles, fortes crampes abdominales pendant plusieurs heures, il semblait à la malade qu'on lui enfonçât un couteau dans le ventre. *Lach.*, GROSS.

2020. \* Pendant les règles, déchiremens dans le ventre. *Lach.*

\* Pendant les règles, battemens dans la tête. *Lach.*, chap. II. *Leucorrhée*.

Sang âcre et visqueux. *Lach.*

La morsure d'une vipère ne trouble nullement une grossesse.

*Vip. com.*, mors. LENG.

Le fiel de vipère et la peau qu'elles ont dépouillée hâte , dit-on, l'accouchement. ZWINGER.

2025. A Surinam , les sonnettes du serpent à sonnettes sont réputées être le meilleur remède dans les accouchemens laborieux. HÉRING.

Fausse couche. *Amphisbæna*, mors., LEBENWALDT.

*Avortement d'un fœtus mort* , le 6<sup>e</sup> mois de la grossesse , 5 jours après la morsure , probablement d'un serpent à sonnettes. DETWILLER.

Toutes les souffrances antérieures, douleurs dans le côté gauche , au dessous de la poitrine , déchiremens dans le pied droit , maux de tête violens et les coliques s'aggravent après l'accouchement , mais seulement momentanément. Lach., GRASS.

\* *Flueurs blanches avant les règles*, en doses répétées et aussi après des remèdes intermédiaires. Lach., HELFFRICH.

2030 (Une chienne châtrée, mais après laquelle les chiens , malgré cela , commençaient à courir, fut, par cette raison, destinée à une expérience et mordue par un serpent à sonnettes; elle infectait d'une manière affreuse déjà avant la mort et encore bien pire après). HÉRING.

---

---

**EMPLOI SIMULTANÉ DE PLUSIEURS MÉDICAMENS. <sup>1</sup>**

Toutes les doctrines nouvelles sont , dans leurs commencemens, jugées entièrement à la lettre. On craint tellement d'altérer la pensée de leur auteur , que le moindre pas en dehors de ce qu'ils ont trouvé semblerait une hérésie, et l'on n'ose essayer de saisir le sens philosophique de ce qu'ils ont écrit. Cependant nul ne l'ignore, l'esprit seul vivifie, la lettre tue.

Ceci nous paraît surtout applicable au précepte donné par Hanhemann , de n'employer jamais que des médicamens simples ; par-là , comme créateur d'une nouvelle doctrine médicale , il se proposait deux choses : 1<sup>o</sup> repousser les monstrueux mélanges employés par l'école allopathique ; 2<sup>o</sup> faciliter aux médecins homœopathistes l'étude pathogénétique sur l'homme sain , des agens qu'ils devaient employer pour guérir les malades. Ces deux buts atteints, faut-il en rester là , et la médecine homœopathique ne devra-t-elle jamais employer que des substances simples ? Nous ne le pensons pas , et les études auxquelles nous nous sommes livrés, les expériences cliniques qui sont venues confirmer nos prévisions, nous font croire que l'homœopathie trouvera dans l'association des médicamens une puissance bien supérieure à celle qu'elle possède aujour-

d'hui , et que l'avenir de la spécificité est peut-être intimement lié à ce nouveau mode d'administration.

Cette manière d'envisager les agens homœopathiques nous a été primitivement suggérée par l'étude des eaux minérales que nous avons long-temps dirigées. Là, en effet , la dynamisation a lieu sur plusieurs agens différens, et cependant il en résulte un tout d'une puissance remarquable, et en comparant leurs effets propres avec ce que la matière médicale nous apprend sur chacun d'eux , on retrouve dans ces substances réunies des effets appartenant à chacune d'elles prises isolément. Pourquoi n'en serait-il pas de même des médicamens réunis deux à deux? Pourquoi surtout, en les considérant (comme nous le disions dans un précédent article) , comme de véritables miasmes , le miasme du soufre , par exemple, et celui du mercure, ne se comporteraient-ils pas dans l'économie ainsi que la psore et la syphilis qui , toutes deux , peuvent agir sur le même sujet, indépendamment l'une de l'autre, ou en augmentant réciproquement leurs forces individuelles , etc. Notre opinion puisait une nouvelle force dans l'action des nombreux composés , que nous employons déjà en homœopathie , et surtout dans l'opinion de Hanhemann, auquel nous nous souvenions d'avoir entendu dire , en parlant du *cinnabre* employé par lui avec beaucoup de succès dans certaines affections de l'utérus : C'est un médicament précieux parce qu'il tient à la fois du *soufre* et du *mercure*.

A ces premières idées se joignaient pour nous les considérations physiologiques suivantes : considérations qui paraîtront fort inutiles aux hommes qui font consister toute la science homœopathique dans des comparaisons de symptômes plus ou moins exactes, et auxquels on pourrait appliquer avec justice l'épithète, que les Anglais emploient dans un sens différent, de *collectionneurs*, mais que les véritables médecins ne trouveront pas indigne de leur attention.

Je diviserai l'action médicamenteuse en trois phases, si je puis m'exprimer ainsi : 1° Action générale d'abord, ou ayant lieu sur l'organisme, sur la vie en totalité; 2° plus tard commencement de localisation sur tel ou tel système; 3° enfin complément de l'action qui se fixe plus spécialement sur tel ou tel organe. Les symptômes produits par lui sur d'autres systèmes, ou d'autres organes sont les sympathies du médicament, de même que dans une maladie les symptômes étrangers à la lésion principale sont les sympathies éveillées par la souffrance de l'organe essentiellement atteint.

Ainsi par exemple, la *squille*, après avoir agi sur l'organisme entier, continue son action sur les sécrétions, puis se localise plus particulièrement sur les reins, ou sur la muqueuse pulmonaire, ou intestinale, en faisant naître encore d'autres sympathies. L'*iode*, après son action générale envahit le système glandulaire, puis finit par exercer son ac-

tion définitive suivant les circonstances , sur la glande thyroïde, les glandes mammaires, etc.

La *noix vomique* , après son action générale , agit sur le système nerveux, pour se fixer ensuite comme action définitive sur tel ou tel organe. D'autres fois sa seconde phase a lieu sur les membranes muqueuses. Il en est ainsi pour la plupart des médicamens qui peuvent agir sur plusieurs systèmes , suivant l'état dans lequel ils trouvent l'organisme dans le moment de leur administration.

Maintenant , administrer à un malade deux médicamens réunis , qu'est-ce , sinon agir sur son organisme par deux puissances à la fois ; au lieu de réveiller la vitalité dans un seul système, on la rappelle dans deux, ou bien l'on agit sur le même , mais de deux manières différentes et simultanées. Et certes , il doit y avoir avantage , par exemple , dans certaines gastrites chroniques, ayant profondément lésé le système nerveux, à agir en même temps sur celui-ci et sur les muqueuses. Nous n'avons pas besoin d'appuyer sur ces considérations que chacun complétera sans peine.

D'autres ont déjà , comme nous , senti de quelle utilité pourrait être l'association des médicamens. *Hering* les alterne et souvent à distance si rapprochée , que ce mode équivaut pour nous à l'association. *Ægidi* en a proposé l'emploi, tel que je viens de l'indiquer, mais sans que son conseil ait été suivi, et sans que lui-même paraisse avoir persévéré dans cette idée. C'est qu'il avait mal compris ce précepte

de Hahnemann , et qu'il le faussait complètement : *n'employer que des médicamens dont l'effet sur l'homme sain soit parfaitement connu.* Bien qu'en réunissant des substances qui ont une certaine analogie d'action, et qui peuvent s'entr'aider, on sache à peu près ce qu'on peut en espérer , cependant le seul et véritable moyen de ne pas errer dans leur emploi, c'est de répéter pour les composés ce qui a été fait pour les composans , l'étude sur l'homme sain. Alors on enrichira la matière médicale d'une foule d'agens plus puissans encore que ceux que nous possédons , et l'on ne se sera pas écarté d'un des principes les plus sages et les plus utiles de notre doctrine. En agissant autrement on pourra parfois obtenir de beaux succès , mais ils seront toujours individuels , et ne donneront aucun résultat pour l'avenir de la science.

C'est en partant de ces principes que nous nous sommes livrés aux études dont nous parlons, et nous en donnons ici les résultats, non qu'ils nous paraissent avoir une grande importance, mais pour appeler nos confrères à notre aide; car c'est en homœopathie surtout que l'association est nécessaire; malheureusement elle est encore bien rare.

Les médicamens expérimentés ont toujours été préparés ainsi qu'il suit : deux gouttes de chaque à la quatrième dilution dans cent gouttes d'alcool et fortement secouées. Cinq personnes (1),

(1) Une femme de 26 ans, tempérament sanguin bilieux

trois femmes et deux hommes, furent soumises pendant un an aux études. Chacune prit le médicament à la dose d'une goutte le premier jour, deux le second, trois le troisième, en augmentant chaque jour d'une goutte jusqu'à effet sensible. Dès que l'action était bien constatée, on suspendait l'ingestion du médicament jusqu'à ce que les effets produits fussent épuisés, puis on recommençait de la même manière.

Je n'ai admis que les symptômes qui m'ont paru vraiment certains, une foule de petites souffrances ne pouvant pas être notées comme produites par les médicaments, les malades les ayant éprouvées quelquefois avant l'expérimentation (1).

Les premiers médicaments expérimentés furent *sulfur* et *nux vomica*. Je commençai par deux substances antidotaires l'une de l'autre, parce que, si je me trompais dans mes prévisions d'actions marchant simultanément sans se nuire mutuellement, je devais en être averti de suite par la nullité d'effet. Virent ensuite : *aconit* et *belladone*. *Belladone* et *noix*

une autre de 32 ans, nerveuse très-irritable ; la troisième de 34 ans, sanguine. Les deux hommes de 36 et 38 ans, bilieux tous deux.

(1) C'est ici le cas de faire ressortir l'indispensable nécessité en homœopathie des études collectives quand il s'agit de matière médicale. Je m'en suis beaucoup occupé depuis nombre d'années, et je n'ai jamais pu obtenir que de bien courtes symptomatologies.



*vomique; mercure soluble et pulsatile; mercure soluble et teinture de soufre; et enfin arsenic et lachesis.*

Voici les différens tableaux des symptômes recueillis dans ces expérimentations. Nous le répétons, il n'y a pas là un travail complet, mais un simple aperçu d'un ordre de faits nouveaux qui, nous le croyons, mérite toute l'attention des médecins homœopathistes.

Nous avons mis en regard des symptômes obtenus par les deux médicamens réunis, les symptômes identiques ou à peu près identiques, produits par chaque substance isolée.

| <i>Nux et sulfur.</i>                                                                                                                                                                           | <i>Nux.</i>                                                  | <i>sulfur.</i>                        |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------|---------------------------------------|
| TÊTE. Pression sur le sommet de la tête. Douleurs perçantes à la même place.                                                                                                                    |                                                              |                                       |
| OREILLES. Châtouillement, sifflement dans les oreilles.                                                                                                                                         |                                                              |                                       |
| FACE. Face jaune, pâle,                                                                                                                                                                         | Teint pâle, jaune.                                           | Teint pâle.                           |
| NAUSÉES. Vomissement des alimens.                                                                                                                                                               | Vomissement des alimens. Vomissement chronique des alimens.  | Vomissement des alimens.              |
| ESTOMAC. Serrement, picotemens à l'estomac; sensation de quelque chose qui remonte.                                                                                                             | Pression d'estomac. Pression dans l'estomac après le manger. | Pression d'estomac après avoir mangé. |
| VENTRE. Sensation de froid dans l'hypocondre droit, élancemens, douleurs piquantes, battantes dans la région du foie, sensation d'une pierre qui balotte dans le bas-ventre au-dessus du pubis. | Élancemens dans la région hépatique, battemens.              |                                       |
| SELLES. Constipation.                                                                                                                                                                           | Constipation, constipation chronique.                        | Constipation chronique.               |

*Nux et sulfur.**Nux.**sulfur.*

URINES. Envie fréquente d'uriner avec très-grande difficulté.

PARTIE GÉNITALES. Serrement, élancemens dans le vagin. Pression vers les parties comme si quelque chose voulait sortir.

POITRINE. Quelques élancemens dans la région du cœur, des picotemens et un peu de brûlement le matin en se levant. Oppression la nuit.

MORAL. Irritabilité, tristesse. Diminution de la mémoire surtout pour les noms propres.

GÉNÉRALITÉS. L'action a été plus prononcée sur les hommes; elle avait lieu le matin, le soir et la nuit. La durée d'action a été d'environ vingt jours.

Envie inutile d'uriner avec émission peu copieuse.

Battement de cœur. Accès de suffocation après minuit.

Tristesse inconsolable. Extrême impressionnabilité.

Ce médicament convient d'une manière toute particulière au sexe masculin. Les plus grands effets de ce remède se font sentir le matin, dans les momens qui suivent immédiatement les repas, et lorsque la tête est fortement occupée. L'action dure de huit à quinze jours.

Ténésme.

Pression sur les parties génitales.

Palpitation de cœur. Brûlement qui se répand jusqu'à la face avec battemens de cœur. Accès de suffocation pendant la nuit.

Irritabilité. Tristesse. Extrême faiblesse de mémoire.

Les plus grands effets de ce remède se font sentir le soir. L'action dure quarante jours.

*Aconitum et belladonna.**Aconitum.**Belladonna.*

TÊTE. Vertige en remuant la tête, au moindre mouvement douleur tirillante à l'occiput. Douleur violente au front avec chaleur sensible au toucher. Il semble que le crâne va éclater.

OREILLES. Elancemens dans les oreilles, bruissement dans les oreilles.

ESTOMAC. Douleur rongante et fouillante à l'estomac.

VENTRE. Tiraillement, fourmillement dans l'hypocondre droit.

Vertige en remuant la tête.

Violente douleur au front, avec chaleur sensible extérieurement. Céphalalgie frontale étourdissante comme si le crâne allait éclater.

Elancemens dans et derrière les oreilles. Bruissement dans les oreilles.

Douleurs des hypocondres.

*Aconitum et belladonna.**Aconitum.**Belladonna.*

**SELLES.** Diarrhée sans douleur de matières aqueuses.

Diarrhée aqueuse.

**EXTRÉMITÉS.** Fatigue dans les bras. Tiraillemens dans les muscles.

Courbature et défaillance des bras.

**MORAL.** Impatience, mauvaise humeur.

L'action dure environ quinze jours.

L'action ne dure pas au-delà de quarante-huit heures.

La durée d'action est d'environ un mois.

*Belladonna et nux.**Belladonna.**Nux.*

**NEZ.** Démangeaison au nez interne et externe. Douleurs tiraillantes qui, du nez, vont à l'œil gauche.

**SOIF.** Soif vive tout le jour.

Soif excessive, ardente.

**VENTRE.** Torsion autour du nombril. Gonflement du ventre, il est sensible à la pression.

Gonflement douloureux du bas-ventre.

Ballonnement du ventre.

**SELLES.** Constipation.

Constipation.

Constipation. Constipation chronique.

**URINES.** Envie fréquente d'uriner avec peu d'urine.

Envie fréquente d'uriner.

Envie inutile d'uriner avec émission peu copieuse.

**POITRINE.** Gonflement des seins; ils sont très-sensibles. Démangeaisons, chatouillemens dans le bout des seins, ils sont chauds.

**MORAL.** Inquiétude, abattement, impatience, colère.

Angoisses et inquiétude. Abattement hypochondriaque.

L'action paraît égale sur les deux sexes; elle semble durer environ trente jours.

La durée d'action est d'environ un mois.

Ce médicament convient d'une manière toute particulière au sexe masculin. L'action dure de huit à quinze jours.

*Mercurius S. et Sulfur.**Mercurius.**Sulfur.*

**FACE.** Taches brunes sur le front et au cou. Elles sont accompagnées d'un peu de démangeaison le soir.

*Mercurius S. et Sulfur.*

**ESTOMAC.** Lourdeur, pesanteur à l'estomac après avoir mangé. Douleurs de râclement de l'estomac, tiraillemens; sensation de contusion.

**VENTRE.** Sensation de pesanteur dans le côté gauche du ventre, dans la région de la rate; picotement comme des coups d'aiguilles à la même place; plus bas du même côté, sensation de rongement; tiraillemens douloureux.

**SELLES.** Brûlemens et élancemens au fondement. Constipation excessive. Violens efforts pour aller à la selle, suivis de la sortie d'un peu de sang clair qui tombe goutte à goutte.

**POITRINE.** Démangeaisons dans la poitrine. Accès de suffocation la nuit.

**EXTRÉMITÉS.** Douleurs sourdes dans toutes les articulations, surtout dans les mains.

**MORAL.** Tristesse profonde.

L'action paraît la même sur les deux sexes. Elle paraît durer une trentaine de jours.

*Mercurius*

Les alimens les plus faciles à digérer pèsent sur l'estomac.

Efforts inutiles pour aller à la selle et ténisme. Écoulement de sang clair pendant l'exonération.

L'action dure trois à quatre semaines.

*Sulfur.*

Pression d'estomac après avoir mangé.

Élancemens dans le flanc gauche en marchant.

Accès de suffocation pendant la nuit.

Tristesse et affaïssement.

L'action dure quarante jours.

*Mercurius S. et Pulsatilla.**Mercurius.**Pulsatilla.*

**TÊTE.** Bourdonnement dans la tête. Sensation d'un cercle de fer qui serre la tête. Étourdissemens.

**OREILLES.** Tintemens d'oreilles.

**VENTRE.** Coliques sourdes la nuit

Céphalalgie pressive comme si la tête était serrée par un lien.

Bruissement dans les oreilles.

Vertige.

*Mercurius S. et Pulsatilla.**Mercurius.**Pulsatilla.*

**SELLES.** Alternative de diarrhée et de resserrement du ventre.

**EXTRÉMITÉS.** Raideur et gonflement des poignets et des chevilles. Ces parties sont le siège de douleurs vives quand on les remue.

Gonflement douloureux des chevilles.

Raideur dans l'articulation de la main.

**MORAL.** Méchanceté ; esprit de contradiction.

L'action est égale sur les deux sexes ; elle se prolonge fort longtemps.

L'action dure trois à quatre semaines.

*Arsenicum et Lachesis.**Arsenicum.**Lachesis.*

**TÊTE.** Battements dans la tête, surtout le soir. Tous les soirs afflux de sang vers la tête.

Vertige avec battement dans la tête en se redressant

Congestion du sang vers la tête.

**FACE.** Douleur brûlante sur toute la face ; elle semble tendue et gonflée. Elancemens dans les mâchoires, tantôt l'une, tantôt l'autre.

Douleur brûlante au visage.

Bouffissure et gonflement de la face.

**GOUT.** Soif vive tous les soirs et dans la nuit. Désir d'eau froide.

On a toujours soif. Désir ardent de boire de l'eau froide.

**ESTOMAC.** Pression, brûlement à l'estomac.

Pression et brûlement à la région précordiale et à l'estomac.

**SELLES.** Relâchement du ventre. Deux selles diarrhéiques par jour, avec brûlement à l'anus.

Selles diarrhéiques, verdâtres.

Le soir diarrhée avec forte pression et battement à l'anus après l'exonération.

**ORGANES GÉNITAUX.** Forte excitation génitale toutes les nuits.

Augmentation de l'appétit vénérien.

**POITRINE.** Palpitations de cœur le soir en se mettant au lit.

Palpitations de cœur pendant la nuit avec grandes angoisses.

**L. G.** Les douleurs paraissent alternativement brûlantes et élancantes.

Douleurs brûlantes.

*Arsenicum et Lachesis.*

MORAL. Morosité, tristesse ; loquacité, besoin de se plaindre sans cesse pour les plus petites choses

L'action paraît égale sur les deux sexes ; elle se prolonge pendant plusieurs mois.

*Arsenicum.*

L'action d'une forte dose dure d'un mois à six semaines, celle d'une faible dose de huit à quinze jours.

*Lachesis.*

Grande loquacité et divagation.

Quelque incomplet que soit le tableau des symptômes pathogénétiques du petit nombre de médicamens associés que nous présentons aujourd'hui, dans le seul but d'indiquer une voie qui, nous le pensons, pourra devenir féconde en heureux résultats cliniques, on peut déjà y reconnaître la vérité de ce que nous avons soupçonné avant de commencer ces essais (1). D'abord les substances qui sont antidotaires l'une de l'autre n'ont point par leur association paralysé réciproquement leur action.

Ainsi le *soufre* et la *noix vomique* ont fait naître d'une manière franche et précise des symptômes appartenant tantôt à chacun d'eux pris isolément, tels que : la *pâleur de la face*, le *vomissement des alimens*, la *pression d'estomac*, la *constipation*, le *ténésme urinaire*, l'*oppression nocturne* et la *tristesse*. Tantôt à l'un deux seulement, ainsi l'on y retrouvera : la *face jaune*, les *élancemens* et les *battemens dans la région hépatique*. L'action plus spé-

(1) Malgré que nous cessions de publier le journal de la doctrine hahnemanienne, nous n'en continuerons pas moins nos travaux de matière médicale ; ils trouveront place dans une Revue trimestrielle que va faire paraître un de nos amis.

*ciale sur le sexe masculin et les effets plus prononcés le matin, que présente la noix vomique; tandis qu'on y reconnaîtra : la pression sur les parties génitales, l'irritabilité, l'extrême faiblesse de la mémoire et l'action plus spéciale le soir* (1), que présente le soufre. On pourra facilement faire les mêmes observations sur chacun des six médicamens associés dont on vient de voir les tableaux (2).

On trouvera encore des symptômes qui n'appartiennent, ou plutôt ne paraissent pas appartenir, à l'une ni à l'autre des substances isolées, et c'est-là, selon nous, ce qui doit fixer l'attention des praticiens sur ce mode d'administration. En effet, si par des essais répétés avec soin, on parvenait à constater des symptômes nouveaux et importans dans la pathogénésie des médicamens combinés, on se serait créé une ressource d'autant plus précieuse et d'une application plus sûre pour le praticien, que connaissait déjà chacun des deux médicamens qui entrent dans la composition de celui qu'il voudrait étudier, il le possédera infiniment plus vite et plus complètement

(1) A l'action de la noix vomique le matin et du soufre le soir, se joint dans l'association de ces deux substances une action très-prononcée la nuit; cette action paraît être le résultat de ces deux actions combinées.

(2) L'on voudra bien se rappeler que nous n'avons pris pour comparer les symptômes que le Manuel imprimé à Dijon, n'ayant voulu offrir qu'un essai, et non présenter un travail complet, qui aurait nécessité des recherches auxquelles nous nous livrerons cependant plus tard.

que s'il s'agissait d'une substance entièrement nouvelle et dont les traits caractéristiques lui seraient long-temps peu connus.

Nous aurions pu citer un bon nombre d'observations à l'appui de ce que nous venons de dire, mais nous préférons laisser chacun se convaincre par sa propre expérience de l'utilité de l'association des médicamens dans un grand nombre de cas rebelles à l'emploi des substances ordinaires. M.

---

#### SUR LES EFFETS DE NUX VOMICA.

##### Extrait de l'*Hygie*.

1.° V. T., homme de trente-cinq ans, très-impressionnable, eut, l'été passé, ensuite d'une course à cheval une hernie inguinale étranglée. La hernie était du côté droit, petite, tendue, très-douloureuse; le ventre très-sensible au toucher; rapports, envie de vomir; pouls petit, un peu dur; extrémités froides, visage pâle, exprimant des douleurs profondes. Ayant laissé entrevoir au malade le danger dans lequel il se trouvait, et désirant vivement l'adjonction d'un autre médecin, je lui dis qu'une saignée était nécessaire avant qu'on pût procéder au taxis; mais il me répondit, qu'il avait pleine confiance en l'homœopathie; je lui administrai alors toutes les cinq minutes *nux vom.* gutt. 1. Après une demi-heure, le patient tomba



dans un sommeil paisible, d'une heure et demie ; non pas sans avoir senti une espèce de borborygme, ainsi qu'un mouvement vague dans le ventre, suivis d'une diminution sensible des douleurs. Au réveil il n'éprouva plus aucune douleur, la hernie était rentrée. Je donnai encore *nux*, et le malade dormit bien jusqu'au lendemain ; il resta toute la journée au lit, mais sans prendre de médicamens. Jusqu'à présent il s'est porté parfaitement bien.

---

2° Madame V. , d'une quarantaine d'années , se plaignait depuis plusieurs années , des souffrances suivantes: douleurs pressives aux reins, tension pressive dans le ventre, selles, tantôt diarrhéiques, tantôt dures, souvent glaireuses et striées de sang , dérèglement des menstrues , qui paraissent tantôt en abondance tous les huit jours , tantôt seulement après des mois entiers , et qui sont accompagnées d'un écoulement par le vagin , de mucosités blanches-jaunâtres et corrosives ; elle est tantôt triste , tantôt extrêmement gaie, toujours très-impressionnable. Elle se trouve mieux quand elle tousse et crache , ce que, auparavant , elle avait fait surtout la nuit , en éprouvant toujours un grand soulagement de ses souffrances asthmatiques ; mais depuis six mois , ni toux , ni règles. Sommeil interrompu , elle s'éveille le matin entre deux et trois heures et reste sans sommeil pendant plusieurs heures , en pensant aux choses les plus contradictoires ; elle se rendort vers l'aube du jour . rêve beaucoup et ne

s'éveille que bien tard en se trouvant très-abattue ; elle est, en général, plus lasse le matin que le soir. Traitement allopathique , laxatif , infructueux , pendant des années.

J'administrai *nux.* 5 gutt. 1, tous les trois jours , le soir, la première poudre fit revenir la toux matinée, qui était plus forte dans les nuits où elle prenait le médicament. Après la troisième poudre, règles revenues, sommeil plus tranquille; rêves moins, sensation de plénitude dans le ventre, moins; selles moins anormales, du moins tous les deux jours, presque toujours avec un peu de sang clair ; moins de tristesse. Je continuai *nux* pendant cinq semaines , époque à laquelle le bas-ventre , les selles et les règles, cessèrent de montrer des phénomènes morbides, la toux cessa, l'appétit devint bon. Entre le troisième et la quatrième semaine , la malade fut atteinte d'un phénomène morbide , jusqu'à ce jour inconnu pour elle , c'est-à-dire d'un gonflement blanc, luisant, douloureux, de la jambe gauche, depuis le genou jusqu'à la plante du pied , qui la força à mettre des bas et des souliers plus larges ; ce symptôme disparut au bout de huit jours ; je renvoyai alors la malade, en lui conseillant de l'exercice au grand air, un régime nutritif, et pour boisson de l'eau fraîche et froide en abondance.

*Sur l'effet de l'arsenic.*

1<sup>re</sup> Madame V., soixante-cinq ans , était atteinte

depuis dix-huit ans d'un ulcère au pied qui avait été traité pendant long-temps par nombre de médecins et de charlatans. Je traitai la malade en automne 1830, d'après les principes de l'ancienne école. L'ulcère commençait près de la cheville où se formait un grand nombre de petites élevures pustuleuses, presque galeuses; quand elles crevaient, il en sortait un liquide séreux, clair, qui rongait les parties voisines, de sorte que l'ulcère eut bientôt l'étendue de deux mains. La surface devenait de plus en plus sale et fétide, et les douleurs d'abord tractives, vives, étaient, dans les dernières années, très-brûlantes. La malade resta les deux dernières années au lit; le pied gauche fut atteint d'un gonflement œdémateux, et même le pied droit se gonflait souvent quoiqu'il fût d'ailleurs sain. La malade maigrissait à vue d'œil, elle perdit l'appétit et son air devint cachectique.

Je traitai encore pendant neuf semaines avec *Arsen.* 8, gutt. 1, tous les deux jours, après quoi les forces se rétablirent. En même temps l'étendue de l'ulcère diminua peu à peu et se dessécha, de sorte qu'au bout de cinq semaines la malade put rester hors le lit pendant six heures par jour. Au bout de treize semaines elle pouvait vaquer à ses affaires et était parfaitement guérie.

---

2° Homme de vingt-trois ans, souffrant d'un ulcère galeux au pied, survenu à la suite d'une gale supprimée. Traitement allopathique extérieur et in-

térieur pendant deux ans, mais en vain; l'ulcère devenait si malin qu'on parlait d'une amputation du membre. L'ulcère se couvrait au commencement, souvent de croûtes; il en sortait une sérosité corrosive, les bords étaient épais, les parties voisines étaient couvertes de pustules galeuses. Dans les derniers mois la surface de l'ulcère était sale, noirâtre et presque insensible; il sécrétait un ichor fétide et son aspect était gangréneux. Après que le malade eut pris l'*arsenic*, l'ulcère diminua d'étendue, et au bout de sept semaines le malade était guéri.

---

3° W. L., maçon, quarante-deux ans, constitution vigoureuse, fut atteint, en automne 1838, d'une diarrhée gastrique; le malade resta d'abord sans secours médical, quoiqu'il eût toutes les nuits des selles glaireuses accompagnées de tranchées. Ce ne fut qu'au cœur de l'hiver, quand l'appétit diminuait et qu'il éprouvait une lassitude générale, une sensation de pression et de brûlure dans le ventre et la région gastrique, ainsi qu'un amaigrissement général, qu'il eut recours au médecin. J'ordonnai contre cette diarrhée chronique *arsenic* 6, gutt. 1, tous les soirs. La diarrhée cessa et la santé s'améliora à vue d'œil.

#### *Effets de Bryonia.*

S. T., homme âgé de trente-deux ans, eut au mois de mai 1859, une fièvre nerveuse; l'année passée (1858), il avait éprouvé au même mois des phé-

nomènes morbides pareils, c'est-à-dire grande lassitude, grand abattement et malaise général; céphalalgie frontale, violente, sourde; tremblement des membres, manque d'appétit, langue chargée. Au mois de mai de cette année (1839), les mêmes symptômes se reproduisirent. Il est remarquable qu'à la même époque, beaucoup de monde se plaignait de symptômes pareils, et que beaucoup d'entre eux étaient effectivement atteints d'une fièvre gastro-nerveuse. Le malade, quoiqu'il eût une envie continuelle de dormir, n'avait qu'un sommeil inquiet, ou plutôt il n'en avait pas du tout; goût amer, soif forte, constipation. J'administrai *bryonia* 2, gutt. 1, toutes les quatre heures (c'était le soir). Une demi-heure après avoir pris la première poudre, le malade vomit une grande quantité de glaires mêlés de bile. Il prit encore deux poudres pareilles, dormit tranquillement toute la nuit, et se leva parfaitement guéri.

---

**SUR L'ÉTABLISSEMENT HYDROPATHIQUE DE MARIENBERG,**  
près de Boppard, dans la Prusse Rhénane, par le  
docteur Griesselich.

Cet établissement , fondé au mois d'avril 1839 , par le docteur Schmitz, qui en est le directeur , est situé sur le sommet d'une colline derrière la ville de Boppard. Les localités sont vastes (Marienberg était , dans le temps passé, un chapitre de dames nobles), et entourées de jardins et de vignobles. Le paysage est magnifique ; la vue sur la belle vallée du Rhin est incomparable , et sous ce rapport aucun établissement de ce genre dans l'Allemagne occidentale n'est mieux situé. Il y a une abondance d'eaux coulantes et de fontaines. Ces dernières cependant ne me paraissent pas assez froides. L'année prochaine tous les appartemens seront mis dans un état confortable, et il y aura alors place pour 200 malades.

Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'ouvrages sur l'hydrosudopathie qui aient échappé à mon attention, cependant je voulais voir ; car, dans la médecine, l'inspection oculaire vaut mieux que toute la lecture. D'ailleurs, j'avais employé plusieurs fois cette méthode dans des affections chroniques et j'en avais toujours vu les résultats les plus heureux.

j'étais à Marienberg en automne 1839, six mois après sa fondation.

Je commençai par prendre des douches , dont il y a plusieurs d'une hauteur différente. Les douches de Marienberg, quoique essentiellement différentes de celles de Grafenberg, n'en sont pas moins bien arrangées. L'eau amenée dans un canal de bois , se jette avec force dans un entonnoir de fer-blanc qui, devenant toujours plus étroit, finit par un tuyau également de fer-blanc. Cette construction rend le jet extrêmement compact et fort, tandis que les jets qui ne sont pas renfermés dans des tuyaux , mais qui tombent librement , se brisent dans l'air et perdent beaucoup de leur force. Le bout du tuyau est élevé d'à peu près 7 pieds sur le sol , de sorte que celui qui prend la douche peut à son aise exposer les différentes parties de son corps à un jet d'eau dont aucun vent ne peut changer la direction ni briser la force. La douche dont je me servais avait à peu près 18 pieds de hauteur et le tuyau était d'un diamètre de 2 1/2 pouces.

C'était le soir , la température de l'air était humide et fraîche ; celle de l'eau était de 8 à 9° R. La première impression en était très-forte , mais bientôt je trouvai un grand plaisir à laisser battre toutes les parties de mon corps ; cependant au bout de 5 minutes j'en avais assez. La première sensation de froid, augmentée peut-être par une certaine émotion, cessa bientôt. Quand l'opération fut finie et qu'on m'eut bien essuyé le corps , je me sentis très-

à mon aise, et je n'éprouvai, en aucune sorte, cette sensation de frisson intérieur dont beaucoup de personnes se sentent tourmentées après la douche.

L'opération de suer, suivie d'un bain froid, m'intéresse particulièrement. Le lendemain, après la première douche je me laissai *emballer* avec des couvertures de laine, on ouvrit les croisées et je buvais de l'eau froide. Je n'étais pas mal à mon aise. Je me frottais doucement sur la face intérieure des cuisses, et je remuais les pieds l'un contre l'autre tant que l'étroitesse de mon enveloppe le permettait. La sueur vint en abondance, mais ni avant ni pendant, je n'éprouvai aucune sensation désagréable, circonstance dont je fais une mention particulière vu que les infusions sudorifiques m'ont toujours échauffé et que la transpiration ordinaire dans le lit m'est très-désagréable. Je restai ainsi comme une momie pendant deux heures entières. L'agitation, l'impatience et les congestions à la tête que m'ont toujours causées les sueurs produites par les boissons chaudes, n'avaient pas lieu. Au bout de deux heures on me dépaqueta et tout dégouttant de sueur que j'étais, je me jetai dans un bain froid.

Je ne peux nier que j'avais peur.

La température de l'eau était de 8 à 9° R. ; la première sensation que j'en éprouvai fut forte, sans cependant être spasmodique et désagréable. Aussi la première impression était-elle tout. Une fois plongé, je me sentis plus à mon aise. L'eau avait 4 pieds de



profondeur; je plongai encore trois fois et je sortis du bain.

Immédiatement je devins rouge par tout le corps, je sentis une chaleur, et j'éprouvai, une sensation générale d'un bien-être bien plus prononcé qu'après un bain dans une rivière de 16 à 17° R. Je ne me suis aperçu, ni pendant ni après la sueur et le bain, d'aucun changement dans la circulation du sang ni dans la respiration, qu'on dût attribuer à ce procédé. J'avais bien éprouvé quelques altérations, mais elles étaient indubitablement les suites de mon émotion et de la suppression de la respiration pendant que je tenais la tête sous l'eau. Rentré dans ma chambre je m'habillai promptement et j'avais chaud comme près d'un poêle chauffé. Je ne fis une promenade que parce que c'était la mode, et je déjeunai après avec du lait froid et du pain. Les jours suivans je prenais encore une assiette pleine de raisins, que je mangeai aussi au dîner et au souper, au lieu du potage, de sorte que je ne mangeais que peu de choses chaudes.

Le lendemain je suai encore, mais quand j'allai prendre le bain, j'éprouvai, je ne sais pourquoi, un certain malaise. Quelques heures après j'allai prendre la douche qui est construite dans la forêt à une petite demi-lieue de Marienberg, dans une gorge étroite. Elle a 20 pieds de hauteur et est plus forte que celle à laquelle je m'étais exposé la première fois. Ce jour-là je sentis un brûlement, surtout sur la face interne de la cuisse droite, où la peau

avait l'aspect comme si de petites papules allaient éclater. Le lendemain je suai encore et j'allai prendre la douche dans la forêt. Le soir j'éprouvai un malaise général, j'avais des frissons continus et chaud dans la tête. Le brûlement sur la cuisse droite augmenta et se montra aussi sur la cuisse gauche. Il n'y avait plus de doute qu'un exanthème allait éclater, et force me fut de suspendre mes observations.

Effectivement, un exanthème se formait aux endroits ci-dessus mentionnés, surtout sur la cuisse gauche. Il ressemblait au zoster (zona) et un médecin présent le prenait pour tel. Le brûlement était vif, la rougeur et le gonflement considérables; les vésicules grossissaient et présentaient pour la plupart l'aspect de celles qui naissent après l'emploi de la pommade stibiée; d'autres contenaient un liquide séreux; d'autres desséchaient rapidement et ne semblaient contenir aucune matière; la plupart, environ 30, étaient remplies d'un pus épais, blanc, sans odeur. Au bout de 2 ou 3 jours elles étaient presque toutes desséchées, la douleur sur la cuisse gauche cessait, mais sur la cuisse droite elle augmentait en changeant de caractère. Elle devint plus profonde, pressive et tensive, rendant la marche très-difficile. J'avais une sensation comme si des furoncles allaient se former, et effectivement il s'en développa tout un groupe à l'endroit du zona dont il y avait encore quelques traces. Je dus partir ainsi de Marienberg, et ce fut avec grande peine que je

parvins jusqu'à Carlsruhe. Les furoncles étaient devenus très-grands et douloureux et il se passa plus de 15 jours avant que j'en fusse guéri.

Ainsi , après trois bains précédés de transpiration , et après trois douches seulement , la plus secrète de toutes les maladies , la psore latente se manifesta. C'était ce qu'on appelait la crise , et tout le monde m'en félicita. Plusieurs même m'enviaient , car ils attendaient depuis bien des semaines l'éruption qui , avec des furoncles et des ulcères , sont le résultat inévitable et nécessaire de tout traitement hydropathique. Il est cependant remarquable que la *crise* se manifesta si tôt chez moi, le docteur Schmitz n'en savait pas d'exemple. Je juge nécessaire de mentionner que je suis affecté , depuis 18 ans , d'une éruption de petites vésicules qui démangent fortement, mais qui ne se manifestent que sporadiquement et de temps en temps. J'ai souvent des stagnations dans le système de la veine-porte, j'ai facilement froid , et je suis sujet à des refroidissemens qui se bornent chez moi à des rhumes de cerveau ou des rhumatismes dans la nuque ou dans les épaules. Ma peau est extrêmement sensible à certaines irritations au point qu'une puce me cause une urticaire et une inquiétude insupportable. Aussi l'exanthème et les furoncles occupaient-ils presque exclusivement l'endroit où je m'étais frotté, doucement pourtant, avant l'apparition de la sueur. Depuis plusieurs années j'ai pris souvent de fortes doses de psoria qui, cependant, ne m'ont jamais causé aucun exanthème.

Il serait absurde d'attribuer l'exanthème et les groupes de furoncles à un refroidissement , car il y a, au moment où j'écris ces lignes , plus de quatre semaines depuis l'apparition de l'affection , mais il vient toujours de nouvelles pustules de zona dont , cependant, je n'ai jamais vu aucune avant ce temps. Le procédé morbide n'est donc pas encore fini. Les nouvelles pustules sont cependant moins grandes , elles brûlent moins , et l'une sèche quand l'autre vient.

En tout cas c'est mon individualité qui a rappelé l'exanthème d'une manière si prompte. Mais quelle que soit la cause, il est évident que la transpiration, les bains froids et les douches agissent puissamment sur tout le corps.

Une grande précaution devient indispensable dans l'hydriatrie ; des crises trop fortes pourraient faire une fâcheuse alliance avec la maladie et causer une révolution à laquelle l'organisme ne pourrait pas toujours résister. L'impressionnabilité est plus ou moins grande selon l'individu ; et le médecin hydropathe qui ne saura individualiser , risque de faire un mal qu'il ne sera pas toujours capable de réparer.

L'hydropathie dans toute son étendue ne devrait être exercée que par des médecins instruits dans des établissements exclusivement destinés à ce traitement. Quant au *petit* traitement, aux bains de siège, etc., ainsi qu'au procédé hydropathique usité dans les maladies aiguës , on pourrait l'appliquer sans inconvénient dans la demeure du malade.

Il faudrait de même que les établissemens hydro-pathiques fussent éloignés des grandes villes , où les occasions de se livrer à des excès sont trop fréquentes. Le régime est de la plus haute importance dans ce traitement. Je suis habitué à manger des alimens assez chauds, mais huit livres et plus de raisins avec des alimens froids ou tièdes contribueraient sans doute beaucoup au changement qui s'est opéré dans mon organisme. J'ai mangé tous les matins et tous les soirs des raisins avec du lait froid sans en avoir éprouvé la moindre indigestion.

L'hydropathie n'a pas changé ma foi en l'homœopathie ; au contraire, elle m'a fortifié dans ma croyance en la *vis medicatrix naturæ*.

Sans parler des avantages que présente ce traitement dans les maladies aiguës, il montre une puissance extraordinaire dans des affections chroniques, surtout dans les maladies des humeurs ainsi qu'on les appelle. Cependant la nature est plus facile à exciter dans les maladies aiguës que dans les chroniques; ceux donc qui disent que c'est surtout dans celles-ci que l'eau développe les forces de préférence, lui font le plus grand honneur.

Je suis décidé à me soumettre, l'été prochain, à un traitement hydropathique radical.

Notre but en publiant le Journal de la doctrine hahnemanienne fut de ne pas laisser l'homœopathie de Paris sans organe périodique. Un de nos amis faisant paraître une Revue trimestrielle (1) dans laquelle la communauté de vues et de doctrine nous permettra de faire insérer quelques travaux de matière médicale, nous cessons une publication désormais sans utilité.

M.

#### (4) **REVUE HOMOEOPATHIQUE ,**

Publiée par le docteur *Léon-Simon*.

Cette Revue trimestrielle se divisera en quatre parties : 1° mémoires originaux ; 2° examens des doctrines médicales actuellement régnantes ; 3° faits pratiques ; 4° bibliographie. Chaque numéro sera de 15 feuilles grand in-8. Elle paraîtra à dater du 1<sup>er</sup> avril prochain.

S'adresser au docteur *Léon-Simon*, rue du Bac, 84 bis, faubourg Saint-Germain.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

|                                                                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Études sur la matière médicale (Suite; — Le venin des serpens; Suite); par G.-H.-G. Jahr.                       | 1   |
| Un mot sur les médicamens homœopathiques; par le docteur Molin.                                                 | 47  |
| Réflexions sur le grand et le petit dans la nature; par Doppler.                                                | 59  |
| Observations de fièvres gastrico-nerveuses intermittentes; par le docteur Neumann.                              | 73  |
| Études Cliniques; par le docteur Léon-Simon.                                                                    | 81  |
| Observations cliniques; par le docteur Kœsemann, sur les tubercules et leur traitement; par le doct. Schrœn.    | 134 |
| VARIÉTÉS.                                                                                                       | 146 |
| Études sur la matière médicale (suite); par le docteur G.-H.-G. Jahr.                                           | 161 |
| L'idolatrie, etc.; par le docteur Gastier.                                                                      | 213 |
| Exanthème cantharidal; par le docteur Platé.                                                                    | 235 |
| Clinique; par le docteur Gueyrard.                                                                              | 238 |
| Des effets primitifs et secondaires, etc.; par le docteur Gastier.                                              | 241 |
| D'une maladie longue et compliquée; par Maurice Poeti.                                                          | 280 |
| Études sur la matière médicale (suite); par le docteur G.-H.-G. Jahr.                                           | 295 |
| Extrait d'une lettre de M. le docteur Pleyel de Bleybourg, à Vienne, sur la diagnose des maladies de la vessie. | 334 |

|                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Hahnemannus, seu de homœopathiâ novâ medicâ scientiâ, .<br>par Quintini Guanciali. | 374 |
| Suite.                                                                             | 401 |
| De l'homœopathie en Espagne ; par le docteur Rolland.                              | 408 |
| Études de matière médicale (suite).                                                | 421 |
| Emploi simultané de plusieurs médicamens ; par le doc-<br>Molin.                   | 451 |
| Sur les effets de <i>Nux vomica</i> .                                              | 464 |

